



Bodleian Libraries

UNIVERSITY OF OXFORD

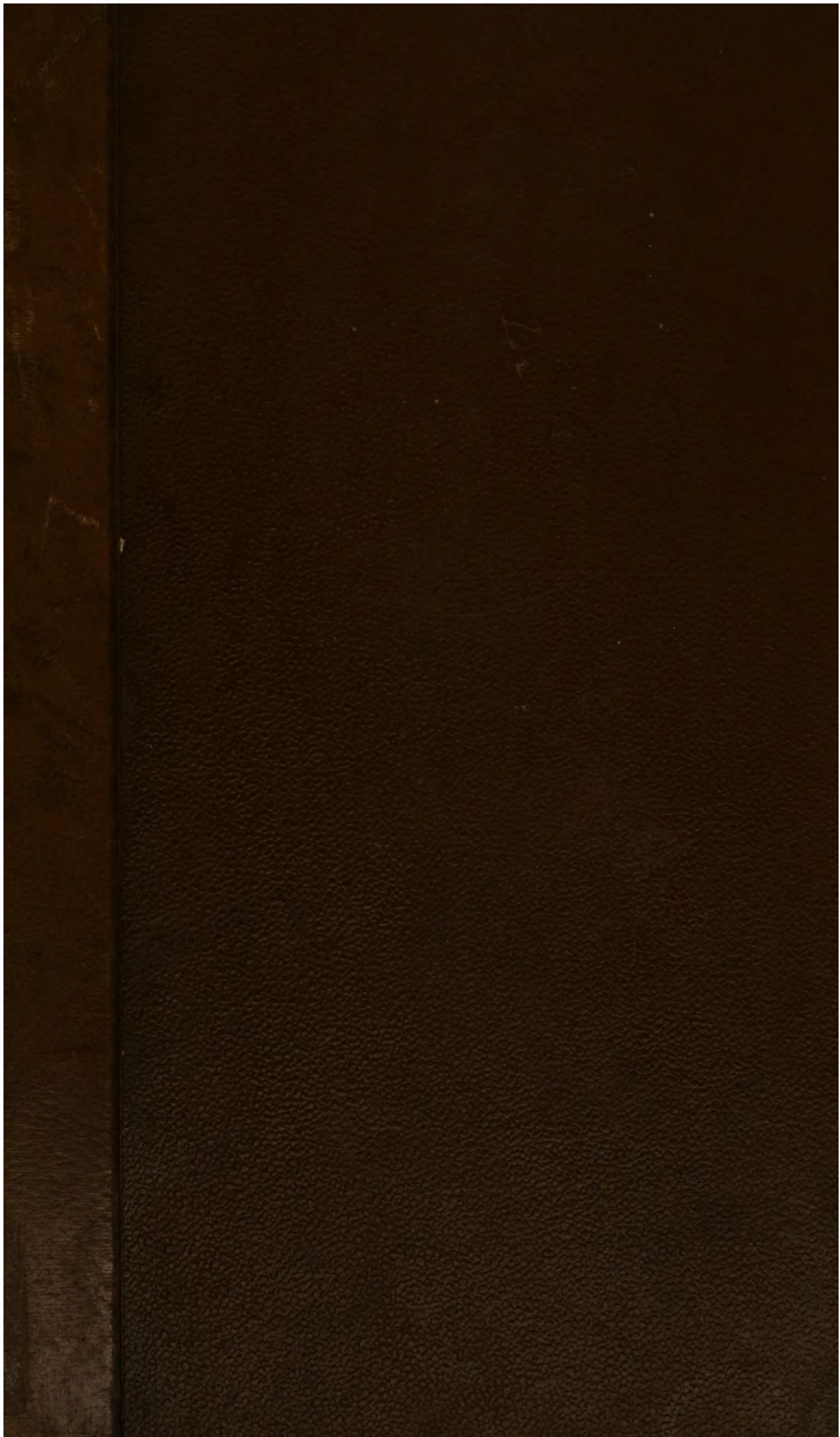
This book is part of the collection held by the Bodleian Libraries and scanned by Google, Inc. for the Google Books Library Project.

For more information see:

<http://www.bodleian.ox.ac.uk/dbooks>



This work is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial-ShareAlike 2.0 UK: England & Wales (CC BY-NC-SA 2.0) licence.

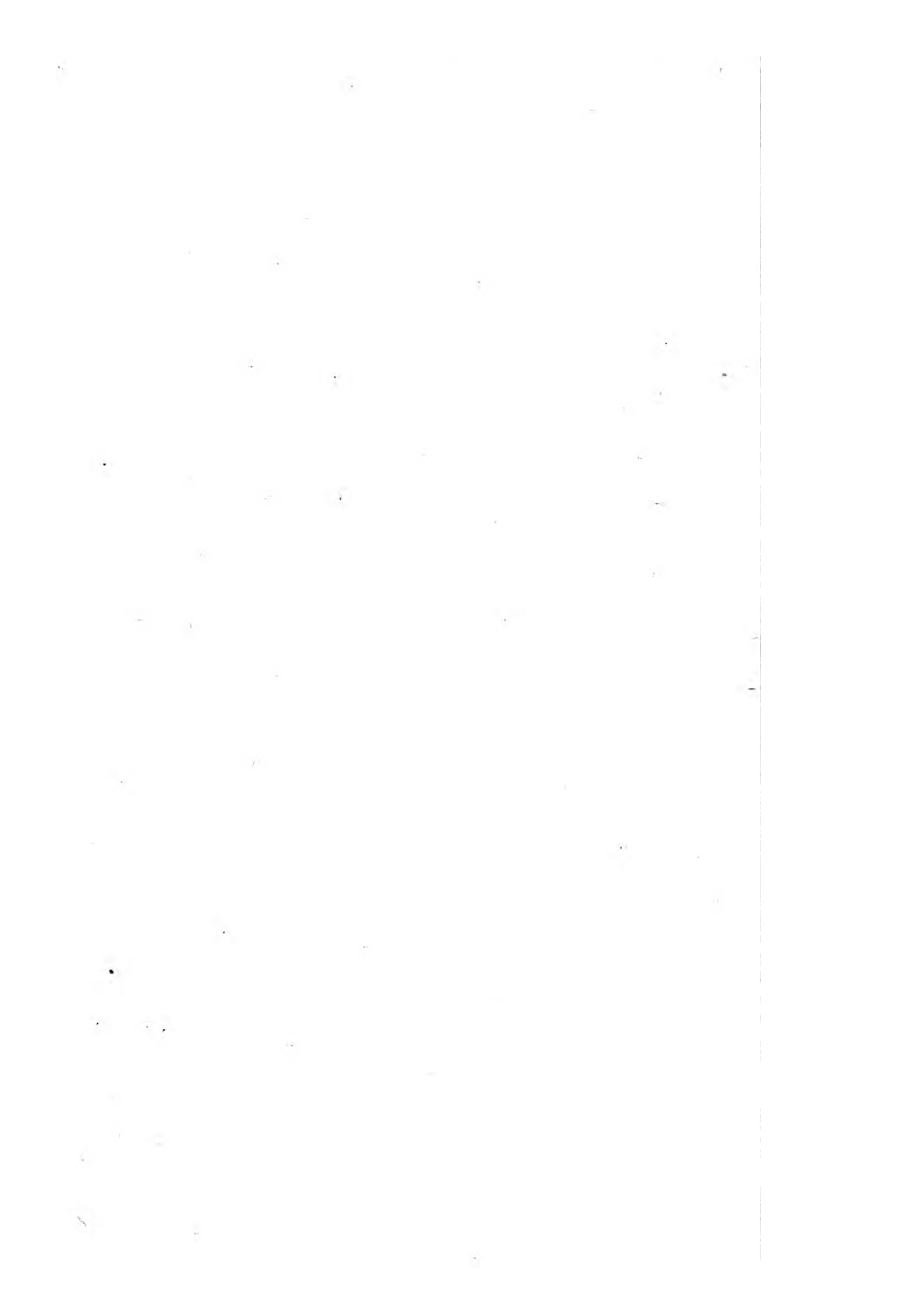


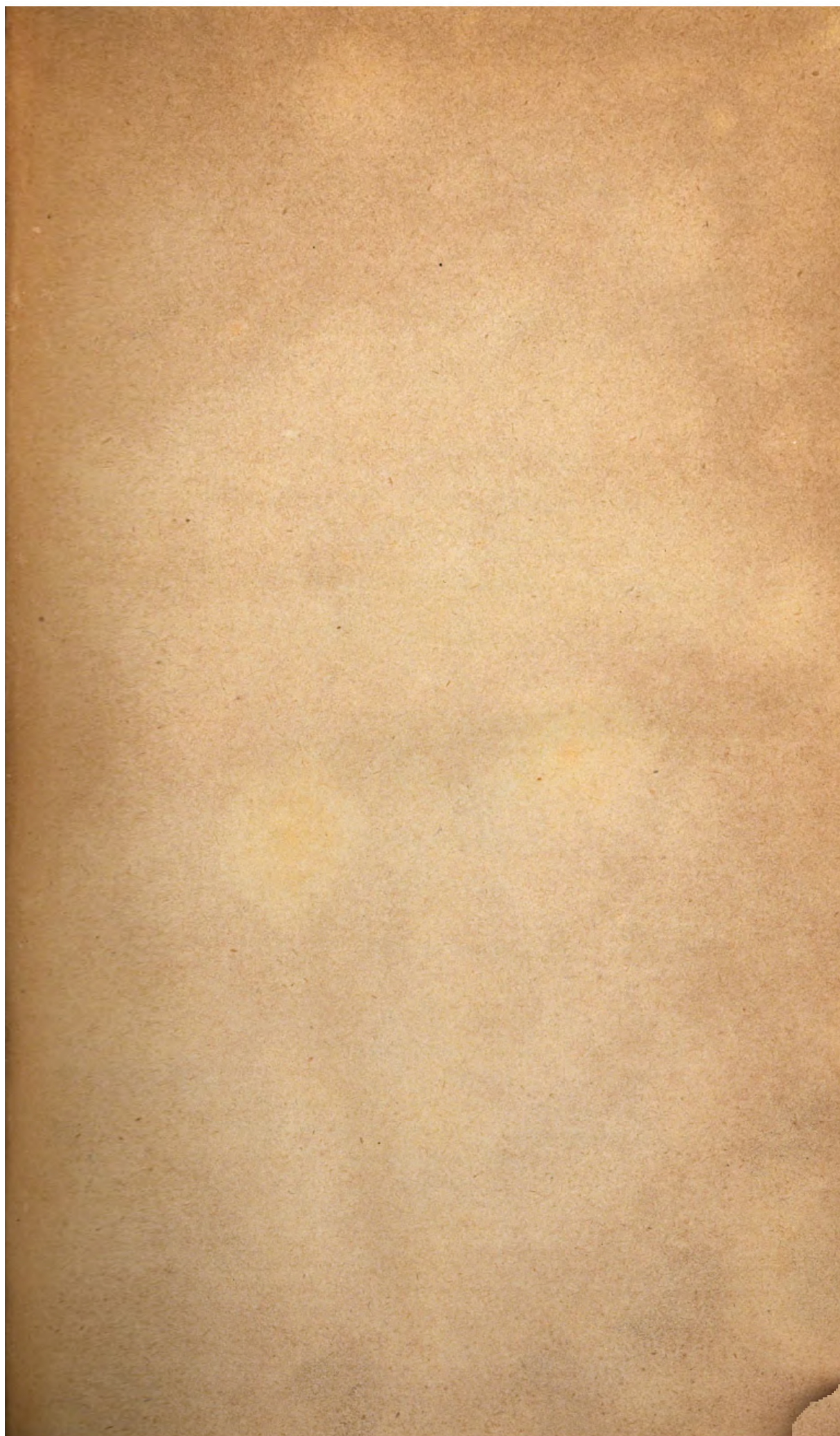
~~NS. 44 d. 18~~



Vet. Fr. III B. 1527









R. 14625

MÉMOIRES

DU

MARQUIS DE DANGEAU,

ÉCRITS PAR LUI-MÊME,

EXTRAIT DU MANUSCRIT ORIGINAL,

CONTENANT BEAUCOUP DE PARTICULARITÉS ET D'ANECDOTES

SUR LOUIS XIV, SA COUR, ETC.;

AVEC DES NOTES HISTORIQUES ET CRITIQUES,

ET UN ABRÉGÉ DE L'HISTOIRE DE LA RÉGENCE;

PAR

MADAME DE GENLIS.

TOME SECOND.

1698—1711.

À PARIS

CHEZ TREUTTET ET WÜRTZ;

ET A LONDRES

MEME MAISON DE COMMERCE, 30, SOHO-SQUARE,

ET CHEZ COLBURN, LIBRAIRE, CONDUIT-STREET,

HANOVER-SQUARE.

1817.



MÉMOIRES
DU
MARQUIS DE DANGEAU.

ANNÉE 1698.

Mercredi, 1er Janvier.—LE Roi entendit, le matin, la grand'messe des chevaliers de l'Ordre ; l'archevêque de Reims officia. Le Roi reçut M. l'archevêque de Paris. La cérémonie de recevoir les ecclésiastiques se fait avant la messe ; les laïques ne sont reçus qu'après la messe.

Le trésor royal donne tous les ans, à ce jour-ci, trois cents bourses de jetons d'argent qui sont pour les grands-officiers des maisons des princes. Les maréchaux de France avoient accoutumé d'en avoir ; le maréchal d'Estrées est le dernier de ceux qui en ont eu ; les sept derniers maréchaux n'en ont point. Outre les bourses de jetons d'argent, le trésor royal donne neuf bourses de jetons d'or, une au Roi, une à Monseigneur, une à monseigneur le duc de Bourgogne, une à madame la

duchesse de Bourgogne, une à monseigneur le duc d'Anjou, une à monseigneur le duc de Berri, une à Monsieur, une à M. le chancelier, et une à M. de Pontchartrain, comme contrôleur-général.

Jeu'di 2.—De l'argent que M. le prince de Conti a rapporté de Pologne, Sa Majesté a retenu sept cent mille francs pour retirer les lettres qu'il avoit engagées dans le commencement de cette affaire-là, et que Sa Majesté lui avoit promis de dégager après la paix ; on paye à ceux qui avoient avancé l'argent jusqu'au dernier sol de l'intérêt. Le Roi a fait cela sans que M. le prince de Conti lui en parlât.

Dimanche 5.—M. l'ambassadeur de Savoie eut audience de madame la duchesse de Bourgogne. Il y a quelques jours M. de Saintot, introducteur des ambassadeurs, soutint que la duchesse du Lude, comme dame d'honneur, devoit aller le recevoir dans l'antichambre, et même il vouloit que les dames du palais y allassent, ce qu'elles ne firent point ; la duchesse du Lude y alla seule, et l'ambassadeur la salua. Le Roi a fort désapprouvé ce que M. de Saintot avoit dit, attendu que cela ne s'étoit jamais fait, et lui a fait une grande réprimande de ce qu'il avoit conseillé à la duchesse du Lude de le faire ; les autres ambassadeurs présentement ne veulent point venir à l'audience que la duchesse du Lude ne les aille recevoir, ce que le Roi lui a défendu de faire.

Lundi 6.—Le Roi n'a pas voulu faire les Rois

à Versailles, comme il les a fait quelquefois les années précédentes, à cause du grand nombre de dames qu'il se croyoit obligé de prier; il s'est donné la peine de faire lui-même la liste de celles qui pouvoient raisonnablement prétendre à l'honneur de manger avec lui; il en a trouvé quatre cent sept, et il en a bien encore oublié quelques-unes; il nous a dit que, parmi ce grand nombre de dames, il y en avoit plus de deux cents qu'il n'auroit pu se dispenser d'inviter.

Mardi 21.—Le Roi a redonné la ferme des postes à MM. Pageot et Roulier, qui l'avoient déjà. Plusieurs compagnies en offroient jusqu'à trois millions deux cent mille livres; le Roi aime mieux la donner aux anciens fermiers à quatre cent mille livres meilleur marché. Elle ne laisse pas pourtant d'être augmentée de trois cent mille livres, car elle n'étoit qu'à deux millions cinq cent mille livres. On croyoit que la ferme diminueroit à cause de toutes les places que le Roi rend par la paix, et parce que nous n'avons plus d'armées sur les frontières. Mais les fermiers ont compté que, le commerce se rétablissant avec les pays voisins, il en viendra un si grand nombre de lettres, et on y en écrira tant, que la ferme vaudra plus qu'elle ne valoit.

Mardi 28.—M. le Nonce eut audience de madame la duchesse de Bourgogne, et l'ambassadeur l'aura vendredi; ils ont souhaité que M. de Torcy leur donnât par écrit que l'honneur que la duchesse

du Lude avoit fait à l'ambassadeur de Savoie d'aller le recevoir dans l'antichambre, étoit une méprise que l'introducteur des ambassadeurs lui avoit fait faire.

Mercredi 29.—Monsieur présenta au Roi le marquis de Bédemar ; il fut long-temps dans le cabinet du Roi, toutes les portes ouvertes. Le Roi lui fit beaucoup d'honnêtetés dont il fut très-content ; il n'est point grand d'Espagne. Les grands qui viennent ici ne veulent pas voir le Roi, parce qu'ils prétendent se couvrir devant lui.

Vendredi 31.—Le Roi a réglé que madame la duchesse de Bourgogne seroit servie avec la nef ; mais le maître-d'hôtel ne portera pas le bâton. Sa Majesté m'a ordonné de la faire servir en tout comme première fille de France, mais il ne veut pas qu'elle ait des honneurs au-delà. Elle mangera en public les mardis et les vendredis, qui sont les jours qu'il y a toilette chez elle. Monseigneur le duc de Bourgogne est servi avec le bâton ; mais ce sont les officiers du Roi, et le Roi veut qu'il n'y ait que ses officiers qui le portent dans sa maison ; cependant Sa Majesté avoit accordé cet honneur-là à feu madame la Dauphine, mais le Roi n'a pas jugé à propos que madame la duchesse de Bourgogne l'eût.

Jeudi, 6 Février.—Le Roi a donné un arrêt très-favorable pour les officiers qui ont servi dans ses troupes de terre et de mer durant la dernière guerre ; la faveur même s'étend jusqu'à leurs

veuves et leurs enfants mineurs ; c'est pour empêcher que leurs terres ne puissent être vendues par décret forcé durant trois ans ; pourvu toutefois qu'ils payent l'intérêt de ce qu'ils doivent durant ces trois ans.

Vendredi 14 — Milord Portland n'a point encore parlé d'affaire au Roi ni à ses ministres, mais il a témoigné à plusieurs de ses amis que le roi son maître apprenoit avec peine que le Roi voulût toujours laisser le roi Jacques à Saint-Germain ; il auroit bien souhaité qu'il fût plus éloigné d'ici.

Lundi 17. — Le Roi donna le matin une audience particulière à milord Portland, et comme beaucoup d'Anglois qui sont à Saint-Germain étoient ici, le Roi fit dire à milord Middleton, qui est chef du conseil du roi Jacques, qu'il le prioit pour une autre fois d'éviter de se trouver en même jour que l'ambassadeur d'Angleterre.

Mercredi 26. — L'abbé de Châteauneuf est revenu depuis peu de jours à Paris, et ne viendra point ici saluer le Roi. L'abbé de Polignac n'est point encore rentré en France, et en y entrant il trouvera l'ordre de s'en aller à son abbaye.

Lundi, 3 mars. — M. de Meaux, accompagné de M. l'archevêque de Paris, a donné son nouveau livre au Roi, qui est encore plus fort contre M. de Cambrai que tout ce qu'il avoit fait jusqu'ici : cette affaire n'est point encore jugée à Rome, mais on attend la décision à la fin du mois prochain.

Jeudi 6.—Le jeu est violent ce voyage-ci ; il y a tous les jours quatre ou cinq mille pistoles de perte.

Samedi 8.—On apprit la mort de madame de Sillery, tante de M. de La Rochefoucault ; elle est morte à Liancourt, où elle étoit retirée depuis long-temps : c'étoit une femme de beaucoup d'esprit et de vertu, mais vivant si retirée, que nous ne l'avions jamais vue à la cour.

Le Roi nomma M. le duc d'Aumont premier gentilhomme de sa chambre en année, pour aller faire compliment à milord Portland, ambassadeur d'Angleterre, qui fait demain son entrée à Paris ; et madame la duchesse de Bourgogne a nommé Villacerf le fils son premier maître d'hôtel ; il y va, parce que Tessé, premier écuyer, est absent ; car ce sont les premiers écuyers chez les reines, dauphines ou duchesses de Bourgogne, qui sont chargés de ces commissions-là ; on avoit proposé de m'y envoyer, mais on a trouvé dans les registres que les chevaliers d'honneur ne marchent que quand le Roi envoie son grand chambellan ; cependant Madame y envoie d'ordinaire son chevalier d'honneur, mais ce n'est pas l'ordre.

Le Roi n'envoie son grand chambellan qu'en des occasions extraordinaires, comme, par exemple, quand le roi et la reine d'Angleterre sont venus en France, et jamais à des ambassadeurs ; et comme il y a des ambassadeurs à qui le Roi n'envoie pas son premier gentilhomme de la chambre.

Dimanche 9.—Milord Portland fit son entrée à Paris, qui fut magnifique, mais moins cependant qu'on l'avoit cru : c'étoit le maréchal de Boufflers qui le menoit ; c'est toujours un maréchal de France qui mène les ambassadeurs à leurs entrées à Paris ; et un prince des maisons de Lorraine ou de Savoie, quand il y en a, qui les accompagne à la première audience qu'ils ont du Roi.

Mercredi 12.—Madame la duchesse de Bourgogne dîna chez madame de Maintenon ; elle y alla dès le matin, dès qu'elle fut habillée, et y demeura tout l'après-dîner, faisant les honneurs à tous ceux qui venoient faire compliment à madame de Maintenon sur le mariage de sa nièce. Madame de Maintenon se mit sur son lit pour recevoir les compliments.*

Le Roi donne à mademoiselle d'Aubigné 800,000 livres, savoir 500,000 livres de pierreries ; madame de Maintenon lui assure après sa mort 200,000 écus de son bien ; outre cela, le Roi donne au comte d'Ayen les survivances du gouvernement de Roussillon, qu'a le duc de Noailles, et du gouvernement de Berri, qu'a M. d'Aubigné. Le gouvernement de Roussillon vaut 38,000 livres de rente, et celui de Berri en vaut 30 ; madame la comtesse d'Ayen sera dame du palais.

Lundi 17.—Le marquis de Novion, brigadier d'infanterie, s'est absenté de Paris, et on croit

* Afin de ne pas reconduire.

même du royaume ; il est accusé d'avoir fait couper le nez, il y a un mois, à un chevalier de Malte, nommé Saint-Génie. On prétend qu'ils étoient tous les deux amoureux de madame du Belloy ; que cette dame a été outragée par le chevalier, ce qui a été la cause de cette cruelle vengeance. Madame du Belloy a comparu devant les juges ; on croit pourtant qu'elle est innocente, et qu'elle sortira d'affaire.

Vendredi 21.—Madame d'Anfreville, fille du feu maréchal de Bellefons, mourut ces jours passés à Vincennes, après une longue maladie ; c'étoit une femme qui avoit vécu comme une sainte, et qui est morte de même.

Mardi, 1er avril. — Le mariage du comte d'Ayen et de mademoiselle d'Aubigné a été célébré ce matin à la paroisse ; M. l'archevêque de Paris en fit la cérémonie. Au retour de la paroisse, tous les parents allèrent dîner chez M. de Noailles, à qui M. le comte de Tholose avoit prêté son appartement ; l'après-dîner, tout le monde vit madame de Maintenon qui étoit dans son lit, et la mariée qui étoit aussi sur un lit, dans une autre chambre. Monsieur vint de Paris pour les voir ; il y avoit un monde prodigieux ; madame la duchesse de Bourgogne y fut toujours, et en voulut faire les honneurs. Le soir, on soupa chez madame de Maintenon ; il y avoit à la table madame la duchesse de Bourgogne, madame de Maintenon, la mariée, madame d'Aubigné sa mère, madame

d'Heudicourt, la duchesse de Noailles, ses trois filles mariées, la marquise de Noailles, madame la duchesse du Lude, madame de Mailly et madame de Nogaret. Après souper on coucha les mariés ; le Roi donna la chemise au comte d'Ayen, madame la duchesse de Bourgogne la donna à la comtesse d'Ayen ; le Roi, en tirant le rideau des mariés, dit qu'il leur donnoit à chacun 8,000 livres de pension ;* c'est pardessus tout ce qu'il leur a déjà donné, et afin que présentement ils jouissent de plus de 80,000 livres de rente.

Dimanche 6.—Par les mémoires que l'abbé de Polignac et l'abbé de Châteauneuf ont donnés, de l'argent que le cardinal primat ou ses amis avoient avancé pour faire réussir l'élection de M. le prince de Conti en Pologne, on voit qu'il leur est dû plus de 200,000 écus, et quoique l'affaire n'ait pas réussi, le Roi les fera rembourser jusqu'au dernier sol.

Mercredi 9.—M. Groin, garde du trésor-royal, vint se plaindre au Roi d'un officier de la gendarmerie nommé Cezarge, qui étoit venu chez lui, et l'avoit fort maltraité de paroles ; Sa Majesté a promis de lui faire faire justice, et a renvoyé l'affaire aux maréchaux de France.

Samedi 12.—M. de Chameraut a eu depuis peu une affaire avec des commis de la ferme du tabac,

* On n'a point vu sous les règnes suivants d'honneurs semblables accordés à des particuliers. Le Roi et la Reine ne donnoient la chemise qu'aux mariages des princes du sang.

qui avoient arrêté son carrosse entre les deux barrières, prétendant avec raison qu'il étoit plein de tabac. M. de Chameraut a passé outre malgré eux. Cette affaire est venue à la connoissance du Roi, qui vouloit envoyer M. de Chameraut à la Bastille : mais M. de Pontchartrain a tant parlé au Roi pour lui, que Sa Majesté s'est adoucie. Chameraut a demandé pardon au Roi, et l'affaire est finie.

Jeudi 17.—L'officier de la gendarmerie qui avoit maltraité de paroles M. Groin a été mis à la Conciergerie, et ses amis travaillent auprès de M. Groin pour le prier de demander qu'on abrège le temps de sa prison.

Vendredi 18.—Le père de La Chaise apporta au Roi à signer la feuille des bénéfices que Sa Majesté donna à Pâques ; il avoit été malade et n'avoit pas pu la faire signer plus tôt. Le Roi raya l'abbé de Coadelet, qu'il avoit nommé pour l'évêché de Poitiers, et choisit en sa place l'abbé Girard.

On ne sait point ce qui a attiré le malheur de l'abbé de Coadelet, mais il est sûr que le Roi a eu de bonnes raisons ; et jamais pareille chose n'étoit arrivée de son règne.

Samedi 19.—M. l'archevêque de Cambrai a fait imprimer des lettres dont M. l'archevêque de Paris et M. l'évêque de Meaux se plaignent fort, et ils travaillent chacun de leur côté à y faire réponse. Ces écritures nouvelles allongeront encore l'affaire

à Rome, et il est malaisé qu'elle finisse de ce pontificat-ci. Pendant que cela s'agite à Rome, l'université de Louvain s'est déclarée pour M. de Cambrai.

Jeudi 24.—Le Roi alla à la volerie* dans la plaine de Vesiné. Le roi d'Angleterre et le prince de Galles y étoient, mais la reine d'Angleterre n'y vint point ; elle étoit assez incommodée depuis quelques jours : Madame et madame la duchesse y étoient à cheval. On prit un milan noir, et le Roi fit expédier une ordonnance de six cents francs pour le chef du vol. Il en donne autant tous les ans au premier milan noir qu'on prend devant lui ; autrefois il donnoit le cheval sur lequel il étoit monté, et sa robe de chambre. L'année passée, il fit donner la même somme pour un milan qu'on prit devant Mgr. le duc de Bourgogne ; mais il fit mettre dans l'ordonnance que c'étoit sans conséquence, parce qu'il faut que le Roi soit présent.

M. le prince de La Roche-sur-Yon mourut à Paris, après une longue maladie ; il n'avoit point encore quatre ans ; cependant le Roi en prendra le deuil. Autrefois on ne le portoit point des enfants qu'ils n'eussent au moins sept ans.

Mardi 29.—Le Roi donna une grande audience à milord Portland, à qui l'on fit voir, l'après-dîner, toutes les fontaines. Il vint au coucher du Roi, et le Roi lui fit donner le bougeoir.

* Une espèce de chasse.

Vendredi 2 Mai.—Le Roi avoit cassé, ces jours passés, six hommes de sa musique, parce qu'ils ne se conduisoient pas bien ; le Roi en a rétabli un, qui s'est justifié et qui est gentilhomme.

Dimanche 4.—Le Roi alla l'après-dîner à la chasse, et au retour alla chez M. le Prince, où étoient madame la Princesse et toutes les princesses du sang, qui allèrent recevoir le Roi à la porte. Sa Majesté ne s'assit point, mais il demeura assez long-temps. Les princes du sang reconduisirent le Roi jusque chez madame de Maintenon, où il s'en alla passer la soirée à son ordinaire.

Mercredi 7.—Les maréchaux de France condamnèrent un capitaine de dragons, nommé Aubri, à quinze ans de prison, pour avoir fouetté avec des verges un capitaine de ses camarades avec qui il avoit querelle, et qu'il alla trouver le matin dans son lit : cela a été regardé comme une manière d'assassinat.

Mardi 20.—M. l'archevêque de Paris et M. de Meaux ont fait chacun des réponses aux dernières lettres de M. de Cambrai. On dit qu'elles sont très-bien faites et très-fortes : elles vont être publiques.

Mardi 27.—Le Roi alla l'après-dîner se promener à Marly. Milord Portland vint le matin se plaindre au Roi de M. le Grand-Prieur ; il dit à Sa Majesté que, si elle donnoit à M. de Vendôme le rang des princes du sang, il ne leur disputoit

rien, mais que ne le leur donnant pas, il croyoit que M. le Grand-Prieur devoit avoir pour lui les honnêtetés qu'il n'a point eues. Le Roi lui répondit qu'il ne donnoit point à M. de Vendôme le rang de prince du sang, et qu'il manderoit à Monseigneur, qui est encore à Meudon, de dire à M. le Grand-Prieur que cela n'arrivât plus. Milord Portland est charmé des traitements qu'il a reçus du Roi, et le Roi paroît fort content de lui.

Vendredi, 6 Juin.—J'appris que depuis peu de jours on avoit mis à la Bastille madame Guyon; on croit qu'elle y demeurera toute sa vie: on lui laisse deux femmes pour la servir.

Dimanche 8.—Le roi d'Espagne a été fort touché de l'offre que lui a faite le Roi de ses vaisseaux et de ses galères pour chasser les Maures de devant Ceuta et de devant Oran. Lui et la plupart de son conseil étoient d'avis d'accepter ces offres, mais la Reine s'y est fort opposée, craignant que nos vaisseaux et nos galères n'entrassent dans les ports d'Espagne. Quoique nos offres aient été refusées, cela a toujours fait un très-bon effet.

Lundi 9.—M. le Grand-Duc a mandé à Monsieur que Caret avoit gagné son procès à Florence, qui le faisoit remettre en possession de plusieurs terres qui sont dans ces états, et qui toutes ensemble valent bien cinquante mille francs de rente; qu'il l'avoit reconnu héritier de la maison de Scévoli, et qu'en conséquence du jugement

qui avoit été rendu à Florence, il avoit droit de demander plus de cent mille francs de rente qui sont dans l'Etat ecclésiastique, et dont il croit que le Pape le fera mettre en possession. Ainsi cet homme que nous avons vu ici faisant la médecine, et que nous traitions de visionnaire sur sa naissance et sur ses biens, se trouve effectivement homme de bonne maison et fort riche.

Jeudi 12.—On a joué tout ce voyage-ci un jeu prodigieux ; et le Roi, ayant su que le garçon qui a soin des comptes avoit payé un mécompte qui s'étoit trouvé dans les jetons, l'a envoyé querir, l'a loué et lui a fait rendre l'argent.

Samedi 21.—Sur les quatre heures après midi se firent les fiançailles de mademoiselle de Château-Thierry avec M. de Montbazou dans le cabinet du Roi, où il n'y a que les filles de prince qui soient fiancées. Mademoiselle de Bouillon portoit la queue de la mante de la fiancée, quoique sa cadette. Le Roi et toute la maison royale signèrent le contrat, mais le secrétaire-d'état ne le signa point ; autrefois les secrétaires-d'état signoient ces contrats, et M. de Pomponne l'étant, avoit signé celui de madame de Cadaval ; M. de Seignelay est le premier qui ne les ait point signés ; on avoit accoutumé aussi de mettre dans ces contrats que le Roi donnoit cent mille francs à la mariée, quoiqu'on les donnât rarement ; mais cela ne laissoit pas de se mettre. M. de Bouillon sou-

haitoit que cet article fût inséré dans celui-ci ; mais le Roi veut abolir cette coutume.

Lundi 23.—Le vilain temps empêcha le Roi de sortir ; il passa toute l'après-dîner chez madame de Maintenon, où étoit madame la duchesse de Bourgogne.

Milord Portland a demeuré trois jours à Chantilly, où M. le Prince l'a reçu et régalé magnifiquement ; il en partit samedi et va voir plusieurs de nos places de Flandre, où le Roi a ordonné qu'on lui rendît beaucoup d'honneurs ; on tirera le canon partout, on lui donnera une garde avec un capitaine. Il y a des ingénieurs chargés de lui faire voir toutes les fortifications, et sur la fin de la semaine il s'embarquera à Calais pour repasser en Angleterre. Le Roi lui a envoyé son portrait dans une boîte de diamants qui vaut bien quatre mille pistoles.

Mercredi 25.—On mande de Turin que M. de Savoie a fait arrêter par la barque qu'il a armée à Villefranche un vaisseau marchand de Nantes, et qu'il a été confisqué, et les marchandises qu'il portoit ont été vendues cinquante mille francs. M. de Savoie prétend que les vaisseaux marchands françois doivent non-seulement le droit d'ancrage et de mouillage quand ils entrent dans le port de Villefranche, mais de plus, qu'ils doivent le cinquième de leurs marchandises quand ils passent à la hauteur de ce port jusqu'à cent milles en mer,

et que ce vaisseau, n'ayant pas voulu payer ce droit, a été justement confisqué.

Jeudi 26.—M. l'évêque de Meaux qui est de ce voyage, présenta au Roi, le matin, un livre dans lequel il explique la conduite qu'il a eue avec M. de Cambrai, et où il fait le détail des opinions de madame Guyon : ce livre est une forte condamnation de tout le procédé de l'archevêque de Cambrai dans cette affaire. M. de Meaux donna l'après-dîner ce livre à beaucoup de courtisans qui sont ici ; le Roi en parla à sa promenade, et dit qu'il n'y avoit pas un mot dans ce livre qui ne fût vrai.

Samedi 28.—Le roi a fait dire à M. de Savoie, par M. de Briord, son ambassadeur à Turin, qu'il trouve sa prétention pour le port de Villefranche très-mal fondée, et qu'ainsi il a défendu à ses vaisseaux marchands de payer le droit de cinquantième de leurs marchandises.

On ne parle ici que du dernier livre de M. de Meaux contre M. de Cambrai, où toute la doctrine de madame Guyon est étalée ; cette dame est toujours à la Bastille, où M. de La Renie, par ordre du Roi, l'a déjà interrogée plusieurs fois ; on parle de lui confronter le père de La Combe, qui, dans son interrogatoire, n'a pas été si réservé qu'elle ; on dit qu'elle se défend avec beaucoup d'esprit et de fermeté.

Dimanche 29.—Milord Portland a toujours persisté à dire ici qu'on ne payeroit point en Angle-

terre le douaire de la Reine tant qu'elle seroit à Saint-Germain, et qu'on la payeroit sûrement si LL. MM. britanniques vouloient choisir une autre demeure qui donnât moins de jalousie.

Jeudi, 10 juillet.—M. le duc d'Albret, qui depuis quelque temps est brouillé avec M. son père et madame sa mère, avoit trouvé dans un voyage qu'il fit à Turenne, le testament de M. le maréchal de Bouillon d'aujourd'hui, par lequel testament M. d'Albret prétend que tous les biens de la maison de Bouillon sont substitués à l'aîné, et qu'ainsi M. son père ne peut ni vendre, ni engager, ni emprunter, ni avantager ses cadets. Il a apporté ce testament à M. le lieutenant-civil, et veut qu'il ait toute sa force et teneur. M. d'Albret avoit prié madame la duchesse du Lude d'en parler à M. de Bouillon ; mais il n'a point attendu sa réponse.

Samedi 21.—Le Roi, à la prière de Monsieur, donna ces jours passés soixante mille francs à M. le chevalier de Lorraine pour lui aider à payer ses dettes ; ces soixante mille francs ne seront payés qu'au bout de trois ans, savoir : vingt mille francs par an ; mais ses créanciers s'en accommodent, et quand M. le chevalier de Lorraine vint en remercier Sa Majesté, le Roi lui dit : “ Ce présent-
“ là, monsieur, est indigne de vous et de moi ; mais
“ l'état des affaires ne me permet pas présentement
“ d'en faire davantage.”

Vendredi 18.—Il y eut une grande loterie chez
Tome II. c

madame de Maintenon pour les dames ; on leur donna à chacune une boîte de la Chine, dans laquelle il y avoit cent billets, parmi lesquels il y en avoit six noirs ; il y en avoit vingt-deux dans la boîte de madame la duchesse de Bourgogne. Monseigneur le duc de Bourgogne eut sa boîte aussi, mais il voulut que les dames jouassent entre elles tout ce qu'il avoit gagné. La loterie étoit composée de fort jolis bijoux.

Dimanche 20.—M. de Savoie a fait rendre le vaisseau nantois qu'il avoit confisqué, et toutes les marchandises qui étoient dessus. Il a ordonné à tous les réfugiés françois qui étoient dans les vallées d'en sortir ; de plus, il fait payer à M. d'Erleville, qui étoit gouverneur de Pignerol pour le Roi, les quatre mille cinq cents francs que le domaine de Pignerol vaut par an, et dont Sa Majesté avoit fait don à M. d'Erleville, mais que M. de Savoie n'avoit pas voulu payer jusqu'ici. Son Altesse royale a fait ces trois choses-là pour plaire au Roi.

Jeudi 24.—M. le duc d'Albret a envoyé un huissier de la chaîne à M. le duc de Bouillon, qui est à Evreux, pour lui porter un exploit. Cet huissier étoit accompagné d'un valet de chambre du duc d'Albret. Cette circonstance a augmenté l'indignation du père, et les courtisans et le Roi même ont paru fort désapprouver le procédé de M. d'Albret ; de plus, un vieil intendant de M. de Bouillon étant mort, M. d'Albret a demandé qu'on

mit le scellé chez lui, prétendant qu'il y avoit des papiers de conséquence chez lui. Opposition au scellé de la part de M. de Bouillon, instance au Châtelet ; et M. d'Albret a perdu cet incident tout d'une voix. Cette affaire-là s'aigrit fort ; et jusqu'ici le procédé de M. d'Albret ne paroît pas bon.

Lundi 28, à Versailles.—Le soir, après le coucher de Monseigneur, à Meudon, il y eut un démêlé, ensuite du jeu, entre M. le prince de Conti et M. le Grand-Prieur. Monseigneur se releva, et commanda au marquis de Gesvres d'aller à Versailles trouver le Roi pour l'informer de cette affaire. Le marquis de Gesvres trouva le Roi couché, et attendit au lendemain à s'acquitter de sa commission. M. le Grand-Prieur demandoit à M. le prince de Conti réparation des paroles piquantes qu'il prétendoit qu'il lui avoit dites au jeu. M. le prince de Conti répondit que M. le Grand-Prieur se les étoit attirées en lui manquant de respect ; mais qu'au reste il étoit facile de le retrouver, parce qu'il se promenoit beaucoup.

Mardi 29, à Versailles.—Le Roi, à son lever, ayant su par le marquis de Gesvres que Monseigneur lui avoit envoyé hier au soir ce qui s'étoit passé entre Monseigneur le prince de Conti et M. le Grand-Prieur, Sa Majesté manda à Monseigneur d'envoyer M. le Grand-Prieur à la Bastille, et de l'y faire mener par l'officier de ses gardes. Le Grand-Prieur, qui ne savoit point l'ordre que

le Roi avoit donné, étoit venu pour avoir audience de Sa Majesté qu'il fit demander par L'Avienne. Le Roi répondit à L'Avienne qu'il défendoit à M. le Grand-Prieur de se présenter devant lui, et qu'il avoit commandé à M. de Pontchartrain d'expédier l'ordre pour qu'on le reçut à la Bastille, où le Grand-Prieur est présentement.

Mercredi 30, à Versailles.—M. de Vendôme arriva ici d'Anet, où il étoit depuis long-temps. Il est venu pour l'affaire de M. son frère. Il a eu audience du Roi, et a vu M. le prince de Conti ; ils ont même paru ensemble dans la galerie, avant la messe de Monseigneur, et on croit que l'affaire de M. le Grand-Prieur va s'accommoder.

Samedi, 2 août.—Monseigneur le duc de Bourgogne alla à Maisons au pas, et en revint de même, pour s'accoutumer à marcher le train qu'il faut à la tête des troupes qu'il commandera au camp.

Mercredi 6, à Marly.—Monseigneur pria le Roi, le matin, de pardonner à M. le Grand-Prieur, et lui dit que, pour lui, il lui avoit déjà pardonné, que M. le prince de Conti lui pardonnoit aussi, et qu'ainsi il espéroit que le Roi voudroit bien le faire sortir de la Bastille. Sa Majesté envoya chercher M. de Vendôme, et, après plusieurs honnêtetés sur son compte particulier, il lui dit, qu'il alloit faire expédier l'ordre pour le faire sortir de la Bastille, et que demain il le pourroit amener à Marly, où d'abord il vouloit qu'il allât demander pardon à M. le prince de Conti, et en-

suite à Monseigneur, après quoi Sa Majesté le verroit ; qu'il s'en retourneroit ensuite à Paris, et qu'au retour du Roi à Versailles il auroit permission d'y revenir comme auparavant.

Jeudi 7, à Marly.—M. le Grand-Prieur vint ici. Il alla d'abord demander pardon à M. le prince de Conti ; il alla ensuite remercier Monseigneur d'avoir sollicité sa liberté ; et il n'a vu Sa Majesté qu'après avoir fait ces démarches qu'il avoit ordre de faire. M. de Vendôme s'est comporté dans toute cette affaire avec beaucoup d'esprit, et tant de sagesse, qu'il a désarmé les princes du sang, qui étoient fort animés.

Vendredi 8, à Marly.—Le Roi a donné deux mille pistoles à Monsieur, pour faire accommoder une cascade à Saint-Cloud, à condition qu'elle seroit faite cette année, sinon que Monsieur rendroit l'argent ; et le Roi en a fait donner un billet à Monsieur.

Dimanche 17, à Versailles.—Le Roi a donné cinq cents pistoles à la quête qui se fait pour les pauvres Irlandois. Monseigneur en donne cent, monseigneur le duc de Bourgogne et madame la duchesse de Bourgogne autant.

Mercredi 20, à Marly.—Le parlement de Dijon a condamné au feu un curé de Seurre, accusé des erreurs de Molinos, et d'être tombé dans de grandes abominations. Ce curé étoit fort des amis de madame Guyon et du père de La Combe.

Vendredi 22, à Marly.—Madame la comtesse

de Clermont mourut à Paris aussi pieusement qu'elle a vécu. Elle étoit mère du comte de Tonnerre ; mais elle n'avoit jamais paru à la cour.

Mercredi, 3 septembre, à Compiègne.—Le Roi alla se promener avec madame la duchesse de Bourgogne dans les routes de la forêt ; et quand on fut au Puy-du-Roi, qui est le plus bel endroit de la forêt, madame la duchesse de Bourgogne monta dans une calèche avec les comtesses d'Ayen et d'Estrées, et les marquises de La Valière et de Maulevrier. Elles ne font pas toutes cinq ensemble soixante-dix ans.

Jeudi 18, à Compiègne.—On mande de Rome que le comte d'Altamire, ambassadeur d'Espagne, y est mort, et que le comte Martinits, ambassadeur de l'Empereur, dans une audience qu'il a eue du Pape, lui a parlé avec tant de hauteur, que Sa Sainteté fut obligée de sonner sa clochette, afin que ses gens yinssent et que ce ministre se retirât.

Mercredi 24, à Versailles.—Le grand-conseil condamna à la mort le nommé Brossart, qui avoit assisté l'homme qui avoit coupé le nez du chevalier de Saint-Genié. Avant que de le pendre, on l'a appliqué à la question ; et il a paru, par ce qu'il a dit, que c'étoit le marquis de Novion qui avoit fait faire la chose pour venger une dame. Le marquis de Novion, heureusement pour lui, est hors du royaume, mais sa famille craint qu'il ne soit lui-même condamné à mort en effigie.

Samedi 29, à Versailles.—Le marquis de Gesvres et M. de Lamoignon parlèrent au Roi sur la malheureuse affaire du marquis de Novion ; le Roi leur dit que, pour le bien public et pour le repos de ses sujets, il étoit obligé de punir ; qu'il étoit fâché quand cela tomboit sur des gens dont il considéroit la famille. Ces Messieurs lui dirent qu'ils ne demandoient point d'empêcher le jugement, mais qu'ils supplioient seulement Sa Majesté, si M. de Novion étoit condamné à mort, l'arrêt ne pouvant s'exécuter sur sa personne, puisqu'il est hors du royaume, d'épargner à sa famille la honte de le savoir effigié ; et Sa Majesté leur a accordé cette grâce.

Vendredi, 10 Octobre, à Fontainebleau.—Madame la duchesse et madame la princesse de Conti ne vouloient point quitter le deuil pour le mariage de Mademoiselle, prétendant qu'on ne devoit point quitter un deuil de famille pour une cérémonie. Monsieur a cru qu'elles le devoient faire par respect pour lui et pour Mademoiselle ; il s'en est même plaint au Roi, et Sa Majesté a commandé à ces princesses d'envoyer à Paris ou à Versailles chercher des habits, parce qu'elles prenoient le prétexte de dire qu'elles n'avoient point porté ici que des habits de deuil.

Dimanche 12, à Fontainebleau.—L'après-dîner, madame Hamskerque, ambassadrice de Hollande, eut audience de madame la duchesse de Bourgogne, à qui la duchesse du Lude la présenta,

Saintot avoit d'abord prétendu que c'étoit à lui de la présenter ; mais avant l'audience, sa femme vint dire à la duchesse du Lude que c'étoit un malentendu, et qu'il n'avoit jamais eu cette prétention-là.

L'ambassadrice fut assise vis-à-vis madame la duchesse de Bourgogne, ayant la droite sur la duchesse du Lude, qui étoit à côté d'elle ; les princesses et duchesses étoient au cercle à droite et à gauche. Le Roi y vint et baisa l'ambassadrice et sa fille, et lui parla avec une grâce et une politesse non pareilles.

Après que le Roi fut sorti de chez madame la duchesse de Bourgogne il alla chez Mademoiselle, qui fondit en larmes, et le Roi en sortit fort touché et fort attendri*. Madame la duchesse de Bourgogne y alla aussitôt après, et les pleurs recommencèrent de part et d'autres, si bien qu'à peine purent-elles se parler ; et madame la duchesse de Bourgogne en sortit sans s'asseoir et entra chez madame de Maintenon, pleurant encore. Le Roi lui dit de ne point se contraindre, et qu'il avoit pleuré aussi en quittant Mademoiselle.

Lundi 13, à Fontainebleau.—A midi, on alla à la chapelle, où M. le duc d'Elbeuf, chargé de la procuration de M. de Lorraine, épousa Mademoiselle. En sortant de la messe, le Roi s'arrêta à la porte de la chapelle et y dit adieu à madame

* Cette princesse alloit se marier et quitter la France.

la duchesse de Lorraine, qu'il embrassa fort tendrement : il y eut beaucoup de larmes de répandues.

Vendredi 17, à Fontainebleau.—Mgr. le duc de Bourgogne et madame la duchesse de Bourgogne apprennent chacun un rôle de la comédie des *Plai-deurs*. Il y en a huit dans cette pièce-là ; et ils ont choisi, pour les jouer avec eux, la duchesse de Guiche, madame d'Heudicourt, la comtesse d'Ayen, mesdames d'O et de Mongon, et mademoiselle de Normanville.

Dimanche, 2 novembre, à Fontainebleau.—Le Roi donna l'évêché d'Arles à un grand-vicaire de M. l'archevêque de Sens, que le Roi ne connoît que par réputation, et que personne ne lui avoit recommandé. Sa Majesté ordonna au père de La Chaise, le matin, de savoir de l'archevêque de Sens si tout le bien qu'on lui avoit dit de cet homme-là étoit véritable. L'archevêque confirma le Roi ; mais il sollicitoit pour un autre homme de ses amis. Ce grand-vicaire est de la ville de Sens ; il s'appelle Tafoureau ; il ne songeoit point à être évêque.

Mardi 11, à Fontainebleau.—On a résolu d'accorder aux instantes et réitérées prières de la république de Venise que leurs ambassadeurs seront conduits à l'audience par un prince ; ils ont allé gué plusieurs grands exemples de leur attachement à la France, entre autres, qu'après la mort de l'empereur Charles-Quint, Philippe II, son fils,

roi d'Espagne, voulant disputer à la France la préséance qu'elle a toujours eue sur l'Espagne, ils avoient été les premiers à reconnoître notre droit, et à faire passer l'ambassadeur du Roi devant celui du roi catholique ; de plus, ils ont fait souvenir qu'ils avoient été les premiers à reconnoître Henri IV, et le Roi a eu envie de faire honneur et plaisir à la république.

Dimanche, 21 décembre, à Versailles.—Messieurs de Notre-Dame de Paris vinrent remercier le Roi du beau présent qu'il fait à leur église ; le Roi leur donne cinquante mille francs pour accommoder leur grand autel.

Lundi 22, à Versailles.—Le Roi veut achever de bâtir la grande chapelle qui est ici, et on commencera lundi à mettre les ouvriers en besogne ; on change quelque chose au premier dessein qu'on avoit fait, et l'on abattra une partie de ce qu'il y a de bâti.

Mercredi 31, à Versailles.—Le marquis de Pluvieux le fils, qui s'étoit remis en prison sur l'accusation de s'être battu en duel, a été jugé et pleinement justifié par ses juges ; il est sorti de prison, et Monsieur a la bonté de le présenter au Roi ; il a été colonel du régiment de M. de Chartres, et fut cassé pour cette affaire-là.

ANNÉE 1699.

Jeudi, 8 janvier, à Marly.—Le Roi donna le matin à M. Mansard la commission de surintendant des bâtiments, dont M. de Villacerf envoya la démission ces jours passés ; cet emploi vaut plus de 50,000 livres de rente, et l'entière disposition de plusieurs petits emplois ; il donne un fort grand commerce avec le Roi, et beaucoup d'occasions de faire plaisir aux courtisans dans toutes les maisons royales. Mansard en avoit parlé hier au Roi, qui ne lui avoit point rendu de réponse positive, et Sa Majesté, en le lui donnant aujourd'hui, lui a dit : “ Je vous fais mes excuses de la mauvaise nuit “ que je vous ai fait passer.” Le Roi a même eu la bonté de dire aux courtisans qu'il espéroit que tous ceux qui connoissoient Mansard seroient bien aise de la grâce qu'il vient de lui accorder.

Samedi 10, à Versailles.—Madame de Nemours vint durant le souper du Roi, et après son souper le Roi la fit entrer dans son cabinet, où il l'entretint long-temps ; elle refusa toutes les offres de M. le prince de Conti, hormis celle d'aller plaider à Neufchâtel ; elle a promis au Roi de n'en point venir aux voies de fait en ce pays-là, et ira elle-même pour y soutenir ses intérêts, et pour solliciter. M. le prince de Conti se prépare à partir la semaine qui vient pour s'y en aller, et fait un mémoire très-bien écrit, pour prouver que Neuf-

châtel est aliénable ; c'est à quoi se réduit toute la difficulté présentement.

Lundi 12, à Versailles.— Monseigneur le duc de Bourgogne et messeigneurs ses frères allèrent tirer des lapins, et comme monseigneur le duc de Berri tiroit un peu imprudemment, et qu'il avoit même blessé un des batteurs, M. de Rasily, son sous-gouverneur, lui en fit réprimande, dont il ne fit aucun cas ; il continua à tirer sans plus de ménagement. M. de Rasily lui ôta son fusil : il s'emporta fort, et dit même à M. de Rasily que, si le Roi faisoit justice, il le feroit pendre. M. de Rasily en a rendu compte au Roi, qui a pris l'affaire sérieusement, quoique M. le duc de Berri soit fort jeune, et Sa Majesté a ordonné qu'il demeurât huit jours dans sa chambre sans voir personne.

Le soir il y eut comédie ; madame la duchesse de Bourgogne y alla, et on ôta le fauteuil qui avoit été préparé pour monseigneur le duc de Berri.

Jeudi 15, à Versailles.— On a fait brûler ces jours-ci, à Paris, par la main du bourreau, un livre qui étoit fort injurieux à M. l'archevêque de Paris, et M. le premier Président n'a pas voulu que cela se fît seulement par la police, il a fait donner là-dessus un arrêt du Parlement, afin de rendre la condamnation plus authentique.

Dimanche 18, à Versailles.— Le Roi, le matin, dans son cabinet, fit venir monseigneur le duc de Berri ; sa pénitence est finie ; mais le Roi lui parla avec tant de force et de raison, que ce Prince parut

touché et repentant de l'emportement qu'il eut il y a huit jours.

Par le traité de Riswick, la religion catholique doit être rétablie dans les états du prince de Montbelliard ; le Roi en a fait parler à ce prince, qui n'a point voulu exécuter cet article du traité, et le Roi, dont le premier objet est la religion, lui a envoyé des troupes avec des prêtres ; l'officier qui commande ces troupes a ordre de déclarer au prince de Montbelliard et aux magistrats, qu'il ne feroit aucun désordre, mais que le Roi vouloit que les prêtres eussent une église pour dire la messe, et permission d'administrer les sacrements ; et les troupes demeureront encore là jusqu'à ce que cela soit exécuté.

Samedi 24, à Versailles.—Le soir, après souper, madame la duchesse de Bourgogne, voyant qu'il n'y avoit ici aucune des princesses, que Monseigneur étoit à Meudon et Monsieur à Paris, qu'ainsi le Roi seroit seuldans son cabinet avec M. le duc du Maine et M. le comte de Tholose, s'en alla par la galerie gratter au cabinet du Roi*, qu'on lui ouvrit ; elle demeura avec Sa Majesté jusqu'au coucher ; elle avoit trois ou quatre de ses dames avec elle, que le Roi fit entrer.

Mardi, 3 février, à Versailles.—On a donné avis par plusieurs endroits qu'il y avoit dix-huit millions enterrés dans la cour du feu chancelier Le Tellier à

* *Gratter* étoit le mot propre. On ne *frappoit* jamais à la porte du Roi et des princes de la famille royale, on *grattoit*.

Paris ; le Roi a regardé cela comme une fable, mais M. l'archevêque de Reims, à qui est présentement cette maison, a prié Sa Majesté, pour faire cesser tous ces sots bruits, de nommer M. Chamillard, intendant des finances, afin que devant lui on creuse tous les endroits où l'on dit qu'est ce prétendu trésor ; on est fort persuadé qu'on n'y trouvera rien du tout.

Jeudi 5, à Marly.—Le Roi se promena tout le jour dans ses jardins ; monseigneur le duc de Bourgogne et madame la duchesse de Bourgogne arrivèrent ici sur les six heures ; ils y soupèrent, et il y eut bal comme le jour d'auparavant ; mais il y eut encore plus de mascarades. Le Roi a fait apporter ici grand nombre d'habits de masques, et on n'en refuse point à tous ceux qui veulent se masquer, on leur donne à choisir. On dansa des contre-danses et des danses à l'allemande, où madame la princesse de Conti se surpassa ; il a paru que le Roi se divertissoit fort à ces bals-ci, et il y a demeuré jusqu'à une heure et demie.

Samedi 7, à Versailles.—Pendant le séjour du Roi à Marly, on a creusé dans la cour de M. l'archevêque de Reims, qui étoit l'ancienne maison du chancelier Le Tellier, son père, pour ce prétendu trésor dont on avoit donné tant d'avis. M. Chamillard y étoit présent, et la femme qui avoit donné cet avis a été mise en prison, car on a bouleversé tous les endroits qu'elle avoit indiqués ; on n'y a rien trouvé du tout. Le Roi n'avoit consenti à cela

que par complaisance pour l'archevêque de Reims, et pour faire cesser tous les sots bruits de Paris.

Jeudi 12, à Versailles.—Une dame de la cour a fait une confidence à son mari qui a fait chasser beaucoup de domestiques, et sa trop grande bonne foi lui a fait nommer ses amants ; cela a fait beaucoup de désordre et a paru sans exemple.

Vendredi 13, à Versailles.—M. de Monaco a demandé au Roi, en partant, que MM. les secrétaires-d'état en lui écrivant le traitassent de Monseigneur ; c'est un honneur qui n'a jamais été dans sa maison, mais il le demande parce qu'il assure qu'on fait cet honneur-là à des maisons qui ne sont point au-dessus de la sienne.

Dimanche 15, à Versailles.—Le Roi régla qu'il n'y auroit aucun changement sur la manière dont les secrétaires-d'état écrivoient à M. Monaco ; ils ne l'ont jamais traité de Monseigneur, ni lui ni ses pères.

Le marquis de Villars a envoyé un courrier au Roi ces jours passés pour se plaindre d'une manière d'insulte qui lui a été faite dans l'antichambre de l'Archiduc par le prince de Lichtenstein, grand-maître de sa maison, sur ce que l'envoyé de France, aussi-bien que les autres envoyés ne voient point M. l'archiduc chez lui à cause du cérémonial ; M. de Villars passoit dans cette antichambre pour aller à une comédie où il étoit convié de la part de l'empereur.

Lundi 16, à Versailles.—On a renvoyé le cour-

rier au marquis de Villars, avec ordre à ce ministre de ne plus faire les fonctions d'envoyé qu'on ne lui eût fait réparation sur ce qui s'étoit passé dans l'antichambre de l'archiduc.

Mardi 17, à Versailles.— On va incessamment renfermer tous les pauvres qui sont à Paris ; il y aura des ateliers différents pour faire travailler ceux qui en auront la force, et on fera subsister ceux qui ne seront pas en état de travailler, et en même temps on punira sévèrement ceux qui demanderont l'aumône dans les rues.

Dimanche, 8 mars, à Versailles.— Le Roi a permis à M. le comte d'Auvergne d'épouser mademoiselle de Staremborg Wasenaer sans qu'elle changeât de religion, et elle pourra demeurer en France comme les autres étrangères protestantes ; le Roi ne veut pourtant pas que cet exemple-là puisse tirer à conséquence, et l'on espère que le mariage fait, la comtesse d'Auvergne sera bientôt catholique. M. le comte d'Auvergne doit partir dans quinze jours pour aller achever cette affaire-là en Hollande.

Vendredi 13, à Versailles.— M. le marquis de Villars a demandé à Vienne réparation de l'injure que lui avoit faite le prince de Lichtenstein dans l'antichambre de l'archiduc. Le conseil de l'Empereur s'est assemblée là-dessus ; mais on ne sait point encore s'ils proposeront des satisfactions dont on doive être content ici. Le comte de Kinski, premier ministre de l'Empereur, est mort.

Dimanche 15, à Versailles.—Racine est à l'extrémité ; on n'en espère plus rien ; il est fort regretté par les courtisans, et le Roi même paroît affligé de l'état où il est, et s'en informe avec beaucoup de bonté.

Mercredi 18, à Marly.—Le Roi se promène tout le jour à Marly dans ses jardins.

Le Roi a donné à MM. de la Maison-de-Ville de Paris la place de Vendôme en l'état qu'elle est ; ils la vont faire bâtir ; ils en feront une place octogone ; ils s'engagent en même temps de faire bâtir dans le faubourg Saint-Antoine un grand hôtel pour la compagnie des Mousquetaires noirs, comme il y en a un au bout du pont Royal pour les Mousquetaires blancs.

Dimanche 22, à Versailles.—Le courrier de Rome qu'on attendoit arriva le matin ; il apporte la condamnation du livre de M. de Cambrai, dont il y a vingt-trois propositions qualifiées avec les mots de dangereuses, de téméraires et d'erronées. Le Pape excommunie ceux qui le liront ou qui le garderont chez eux. Le Roi dit cette nouvelle à Monsieur à son dîner ; et M. de La Rouchefoucault, à qui le Roi en parla en allant au sermon, tint des discours très-honnêtes sur M. de Cambrai, assurant Sa Majesté qu'il se soumettroit sans hésiter. On prétend même que sa lettre pastorale sur ce sujet est déjà faite, parce qu'il y a déjà quelque temps qu'il prévoit la condamnation.

Mardi 31, à Versailles.—M. de Vendôme fit

dire ces jours passés, par Chameraut, à l'abbé de Chaulieu, qu'il souhaitoit présentement gouverner ses affaires lui-même et voir à fond l'état de son bien et de ses dettes, et qu'ainsi M. l'abbé de Chaulieu devoit songer à lui rendre compte de l'emploi de tous ses revenus. Cet abbé lui va rendre compte de tout; et M. de Vendôme a choisi, pour mettre à la tête de ses affaires, M. Croisat, qui est dans les affaires du Roi, et à qui Sa Majesté a fait dire, par M. de Pontchartrain, qu'illui fe roit plaisir de se charger du détail des affaires de M. de Vendôme.

Jeudi, 9 avril, à Versailles.— On assassina ces jours passés, à Paris, un conseiller du Parlement nommé Tiquet. Il vint à Fontainebleau l'année passée, se plaindre au Roi de la conduite de sa femme, prétendant qu'elle étoit en commerce avec un capitaine aux Gardes. Le Roi fit défendre à ce capitaine aux Gardes de revoir cette femme. Le mari, qui n'est pas encore mort de ses blessures, fait tomber les soupçons de cet assassinat sur sa femme. Le capitaine aux Gardes qu'il a nommé est en bonne réputation, et on ne le croit pas complice de cette mauvaise action.

Mercredi 15, à Versailles.— Après ténèbres, le Roi alla se promener à pied dans ses jardins; il nous dit qu'il ne nous faisoit pas couvrir à cause du grand nombre d'étrangers qui étoient dans les jardins. Il a l'honnêteté de faire couvrir toujours les courtisans qui le suivent aux promenades de

Marly, et même quand madame la duchesse de Bourgogne est avec lui, il dit : “ Mettez vos cha-
“ peau, Messieurs, madame la duchesse de Bour-
“ gogne le trouve bon.”

Jeudi 16, à Versailles.—Le Roi entendit, le matin, le sermon de l’absoute : c’étoit le frère du père Gaillard qui prêchoit ; ensuite il lava les pieds des pauvres ; il n’y a ni princes étrangers, ni officiers de la couronne qui servent à la cène. Le Roi leur a défendu aux uns et aux autres, il y a plusieurs années, de se trouver à ces cérémonies, pour éviter les contestations qu’il y avoit entre eux sur les rangs. L’après-dîner, le Roi et toute la maison royale entendirent ténèbres, et ensuite le Roi alla se promener dans ses jardins. Durant sa promenade, on vint à parler du jour où il campa à la cense d’Urtebise, près de Valenciennes ; il nous dit tout bas que c’étoit le jour de sa vie où on avoit fait le plus de fautes, qu’il n’y pensoit jamais sans une extrême douleur ; qu’il y révoit quelquefois la nuit et se réveillait toujours en colère, parce qu’il avoit manqué une occasion sûre de défaire les ennemis ; il en rejeta la principale faute sur un homme qu’il nous nomma, et ajouta même que c’étoit un homme insupportable en ces occasions-là comme partout ailleurs.

Lundi 20, à Versailles.—Le pauvre Racine mourut à Paris : c’étoit un homme d’un grand mérite et illustre par ses ouvrages. Il travailloit à l’Histoire du Roi ; il étoit de l’Académie française.

Je n'ai jamais connu d'homme qui eût autant d'esprit que celui-là.

Mardi 21, à Versailles.—Il y a huit jours qu'on arrêta à Paris madame Tiquet, accusée d'avoir fait assassiner son mari. Il y a de grands indices contre elle, et l'on croit qu'elle sera condamnée à la mort; mais heureusement il ne se trouve rien contre le capitaine aux Gardes qu'on avoit voulu mêler dans cette affaire.

Vendredi 24, à Meudon.—Le Roi avoit ordonné qu'on mît la statue de la Renommée au milieu de la colonnade; mais en la voulant enlever du lieu où elle étoit, une grue se rompit et elle tomba; si bien qu'il y aura beaucoup de petites choses à y raccommoder.

Samedi 25, à Versailles.—M. de Montchevreuil demanda ces jours passés au Roi la liberté du chevalier de Montchevreuil, son fils, et qu'il rentrât dans la marine, dans l'emploi qu'il avoit eu; il n'étoit que lieutenant, et c'étoit M. de Montchevreuil lui-même qui, mécontent de sa conduite, avoit prié le Roi de le mettre à la Bastille. Sa Majesté trouve bon qu'il en sorte; on lui rendra son emploi et son rang. M. de Maurepas, qui avoit eu des sujets particuliers de se plaindre de lui, en a très-bien usé; lui et M. son père ont fort contribué à son rétablissement.

Dimanche, 3 mai, à Versailles.—Le Roi donna ordre ces jours passés à M. de Ponchartrain de faire payer toutes les dettes de Monseigneur le

Dauphin, qui se montent à plus de cinq cents mille francs ; outre cela, le Roi augmente de beaucoup ce qu'il lui donnoit pour ses plaisirs. Monseigneur n'avoit que quinze cents pistoles par mois ; le Roi présentement lui fera donner cinquante mille livres par mois, et le Roi paye de plus toute la dépense qu'il fait dans ses bâtimens à Meudon.

Jeudi 7, à Versailles.—Le Roi donna le matin une pension de deux mille francs pour la veuve et les enfans de Racine.

Dimanche 10, à Versailles.—M. de Vendôme a commencé à Paris à se mettre dans les grands remèdes, qui seuls peuvent le guérir. Il prit congé du Roi vendredi, qui lui dit : “ Je souhaite
“ qu'à votre retour nous nous puissions embrasser
“ avec plus de plaisir que présentement, ne soyez
“ plus la dupe de votre santé ni de vos affaires.”

Lundi 11, à Versailles.—Il arriva vendredi un courrier à M. de Villars, qui mande au Roi que l'Empereur lui a fait donner toute la satisfaction qu'il pouvoit desirer, et que le prince de Lichtenstein étoit venu chez lui faire excuse de ce qui s'étoit passé ; c'étoit la satisfaction que le Roi avoit donné ordre à M. de Villars de demander et de ne se pas contenter à moins. L'Empereur s'étoit défendu long-temps de faire faire cette démarche au prince de Lichtenstein, et faisoit voir l'étiquette de la maison d'Autriche que l'on suit toujours exactement, par laquelle les gouverneurs du roi des Romains et des archiducs ne sortent jamais du

palais pour faire aucune visite. M. de Villars avoit ses chevaux attelés à sa chaise de poste pour partir de Vienne le jour même, et le conseil de l'Empereur étoit d'avis qu'on refusât la satisfaction qu'on demandoit ; mais malgré leur avis, et sans avoir égard à l'étiquette, l'Empereur a fait faire ce que le Roi souhaitoit. Il n'y avoit que les comtes de Darrach et de Cannis qui eussent opiné à donner au marquis de Villars la satisfaction qu'il demandoit : tous les autres ministres étoient contre.

Lundi 18, à Marly.—Le Roi a fait défendre qu'on allumât les falots qui brûloient toute la nuit autour de sa statue en la place des Victoires ; il a trouvé que ces sortes de lampes-là ne devoient être que dans des églises. Feu M. de La Feuillade avoit laissé un fonds sur la Maison-de-Ville pour cela, afin que cela brûlât à perpétuité devant la statue du Roi ; et Sa Majesté, à qui cela a fait de la peine, l'a supprimé, et a ordonné qu'on rendît au duc de La Feuillade les fonds que le maréchal son père avoit laissés pour cet entretien.

Lundi 25, à Versailles.—M. de Valincourt fut proposé samedi à l'Académie pour remplir la place de Racine, et le Roi a approuvé le choix qu'on vouloit faire.

Vendredi 29, à Versailles.—L'assemblée du clergé de Cambrai est finie ; les évêques ont opiné avec plus de sévérité que l'archevêque, qui a été obligé de se soumettre à la pluralité des voix. Le livre des Maximes des Saints, et tous ceux que

L'archevêque avoit fait en conséquence pour le défendre, ont été condamnés. On mande que l'évêque de St. Omer a parlé très-fortement à l'archevêque; cet archevêque a écrit au Pape depuis le bref de Sa Sainteté, et dans la lettre, où il se soumet entièrement, il ne laisse pas de parler de son innocence, et des injures qu'il a souffertes durant le cours de cette procédure; on auroit souhaité ici qu'il n'eût parlé que de sa soumission.

Samedi 30, à Versailles.—Le prince Emmanuel de Lorraine étoit à la revue dans le rang, mais il ne monta point à cheval, disant que son frère le duc d'Elbeuf ne lui donnoit point de quoi en avoir un. Le Roi lui dit que le duc d'Elbeuf n'avoit de la dureté pour lui qu'à cause qu'il n'étoit pas content de sa conduite, et qu'il menoit une vie déréglée; sur cela, le prince Emmanuel fit des confidences bizarres à Sa Majesté, et le Roi, toujours plein de bonté, lui a promis d'ordonner à M. Félix de travailler à rétablir sa santé. C'est le prince Emmanuel qui conte tous ces détails-là, et on admire la bonté et l'humanité du Roi.

Mercredi, 3 juin, à Marly.—Madame Tiquet fut condamnée au Châtelet à avoir la tête tranchée.

Jeudi 4, à Versailles.—On vola la nuit passée à Versailles, dans la sellerie du Roi, toutes les housses, et les caparaçons; cela avoit coûté plus de 50,000 écus, et vaudra fort peu aux voleurs. Le Roi a fait afficher qu'il pardonneroit à celui qui viendrait dénoncer le vol, et lui donneroit encore 200

pistoles ; ce vol n'a pu se faire que beaucoup de gens n'en aient été.

Mardi 9, à Versailles.—Le Roi envoie 14,000,000 livres dans les provinces de son royaume pour rembourser les augmentations de gages des officiers de justice et de finance, à qui l'on avoit accordé en même temps de nouveaux privilèges ; on les rembourse même de ce qu'ils avoient donné aux traitants. Ce remboursement fait deux bons effets ; l'un, qu'il y aura plus de gens à payer la taille et les droits que l'on lève pour le Roi ; et l'autre, que cela remettra de l'argent dans les provinces qui ont été assez épuisées par la dernière guerre : voilà déjà 50,000,000 livres que le Roi rembourse depuis la paix.

Dimanche 14, à Versailles.—On mande de Rome qu'il y est arrivé une affaire entre M. le cardinal de Bouillon comme cardinal, et le comte Martinitz, ambassadeur de l'Empereur, pour la marche de leurs carrosses à l'entrée de quelque ambassadeur. M. le cardinal de Bouillon, qui prétend que le comte Martinitz avoit voulu tirer à conséquence l'honnêteté qu'il avoit eue pour lui en pareil cas, lui a donné une fort grande mortification en cette occasion-ci. Le Pape, ayant su depuis que, pour se venger de cet affront, le comte de Martinitz avoit déjà armé six cents hommes, et que M. le cardinal de Bouillon en avoit fait armer pour le moins autant, a commandé à l'ambassadeur de

M. le Grand Duc, qui devoit faire son entrée, de la remettre, ou de la faire sans aucun cortége. Toute la conduite de M. le cardinal de Bouillon en cette affaire a été fort noble ; il a soutenu hautement la dignité du cardinalat, et on l'en a fort loué à Rome et en ce pays-ci.

Mercredi 17, à Versailles.—M. le marquis de Novion fut jugé au grand conseil, et condamné à être décapité, pour avoir fait couper le nez au chevalier de Saint-Genié : ce marquis est hors du royaume ; il étoit colonel du régiment de Bretagne ; le Roi va donner ce régiment à un autre.

Madame Tiquet fut aussi condamnée au Parlement à avoir le col coupé, comme elle l'avoit été au Châtelet ; son mari étoit encore venu ici pour demander sa grâce ; mais le Roi lui a fait dire de ne point se présenter devant lui.

Le Roi rend le bien du marquis de Novion à ses enfants.

Lundi, 20 juillet, à Marly.—M. l'abbé de Montigny, oncle de M. le duc de Beauvilliers, est mort ; il avoit donné tout son bien aux pauvres et à des maisons religieuses, et ne vivoit que d'une petite pension que le Roi lui donnoit depuis quelques années.

Mercredi 22, à Marly.—Madame la duchesse de Bourgogne, outre les promenades qu'elle fait avec le Roi jusqu'à la nuit, se promène encore après souper ; souvent elle s'amuse à jouer à un petit mail qu'on a fait sous le berceau de madame la duchesse, et le Roi a ordonné qu'on en fit un

semblable pour les dames à Trianon, et qui sera prêt le premier voyage qu'on y fera.

Lundi 27, à Versailles.—M. Soupir, capitaine aux Gardes, est mort pour s'être fait couper un cor au pied.

Samedi, 1er août, à Versailles.—M. le marquis d'Uxelles marche à Wissembourg avec quinze ou vingt bataillons et vingt-cinq escadrons, et entrera de là sur les terres de l'Electeur palatin, en cas qu'il ne paye pas à Monsieur les deux cent mille livres qu'il lui doit payer par le traité de Riswick, en attendant que les prétentions de Madame soient réglées dans le fond. M. l'Electeur palatin a déjà levé cet argent-là sur ses peuples ; mais Son Altesse électorale a employé cet argent à d'autres dépenses, et n'a point payé Monsieur. Il est porté par le traité de Riswick, qu'au cas que M. l'Electeur palatin ne voulût pas payer, le Roi l'y pouvoit contraindre par exécution militaire, sans que ce soit une infraction à la paix.

Mardi 11.—M. le marquis d'Uxelles a ordre de s'emparer de Guermersheim et de se saisir des revenus de M. l'Electeur palatin jusqu'à ce que Madame soit payée.

Mercredi 19, à Versailles.—Le soir, on eut nouvelle que les sujets de Mgr. l'Electeur palatin en-deçà du Rhin avoient envoyé au marquis d'Uxelles la moitié de ce que leur maître doit à Madame, et avoient donné des ôtages pour le reste. Le marquis d'Uxelles étoit encore campé sous Landau ;

ils n'ont pas voulu qu'il entrât dans leur pays. C'est M. de Saint-Pouanges qui a porté au Roi les lettres du marquis d'Uxelles, M. de Barbezieux étant allé depuis quelques jours à Louvois.

Mardi 25, à Marly.—On donna à Paris, à l'Académie, les prix de prose et de vers qu'on donne tous les deux ans ; celui de vers n'étoit point fondé ; M. l'évêque de Noyon en a fait la fondation depuis quelque temps, et c'est une fort belle médaille d'or.

Mercredi 26, à Marly.—Notre ambassadeur a Lisbonne a mandé la mort de la reine de Portugal. Elle est morte de s'être fait percer les oreilles.* On en prendra le deuil, qui durera pendant tout le voyage de Fontainebleau.

Dimanche 30, à Versailles.—Le comte de Zinzendorf, envoyé de l'Empereur, devoit avoir audience du Roi au retour de Marly ; mais il ne l'aura pas sitôt, parce qu'il n'a pas reçu de son maître l'ordre de voir MMgrs les ducs d'Anjou, de Berry et Monsieur ; et le Roi veut qu'il les voye le même jour qu'il aura son audience de Sa Majesté, comme cela s'est toujours pratiqué ; et il n'y a aucun ambassadeur ni envoyé qui ne le fasse. Le comte de Zinzendorf prétendoit ne le point faire, parce que M. de Villars, notre envoyé à Vienne, n'a point vu l'Archiduc ; mais on doit porter aux enfants de France un respect qu'on ne porte

* On pourroit désirer un peu plus de détails sur cette singulière mort.

point aux enfants de l'Empereur, qui est un prince électif.

Jeudi, 10 septembre, à Fontainebleau.—M. le chancelier est dans le conseil d'état qui se tient le dimanche, le mercredi et le jeudi, et de quinze jours en quinze jours, le lundi. Il n'y est assis qu'en son rang de ministre ; mais au conseil des finances, qui se tient le mardi et le samedi, au conseil des dépêches, qui se tient le lundi, de quinze jours en quinze jours, il est assis au-dessus de tous les autres. C'est qu'à ces conseils il y assiste comme chancelier ; mais au conseil d'état il faut être ministre pour y assister, et souvent les chanceliers ne le sont pas. M. le chancelier Le Tellier, qui étoit ministre comme celui-ci, n'avoit point d'autre place dans le conseil d'état que du jour qu'il avoit été ministre, et le Roi a voulu qu'on en usât de même pour M. de Pontchartrain. Ainsi M. de Beauvilliers et M. de Pomponne sont avant lui. Voici la séance : Le Roi est au bout de la table, Monseigneur à un des côtés, M. de Beauvilliers et M. de Pomponne, M. le chancelier du côté de Monseigneur, mais laissant un siège vide entre Monseigneur et lui ; M. de Torcy est au bout de la table vis-à-vis du Roi, qui lit les dépêches des ambassadeurs, et en même temps les réponses qui ont été résolues au conseil précédent, et qu'il fait lui seul.

Samedi 19, à Fontainebleau.—Madame la Chancelière prit hier, pour la première fois, le tabouret à la toilette de madame la duchesse de Bourgogne,

ensuite madame la duchesse de Bourgogne passa dans son cabinet pour l'audience de l'abbé Razini. Il y avoit un grand cercle, et madame la Chancelière y fut aussi assise ; cela fut regardé comme une continuation de la toilette, car les chancelières ne sont pas assises aux audiences après-dîner.

Mercredi 23, à Fontainebleau.—Le Roi envoya le matin M. de Saint-Olon, un de ses gentilshommes ordinaires, à M. de Pomponne, qui se trouva mal le matin à la messe. Sa Majesté lui manda de ne point venir au conseil et de ne songer qu'à sa santé, à laquelle il s'intéressoit fort vivement. Ce ministre se trouva mieux l'après dîner, et se promena même à pied sur la terrasse du Tibre.

Samedi 26, à Fontainebleau.—M. de Pomponne mourut le soir également regretté des François et des étrangers.

Le Roi a donné une déclaration qui est déjà publiée, et qui remet les vieux louis, les vieux écus, les pistoles d'Espagne et les patagons dans le commerce ; les pistoles et les vieux louis à treize livres cinq sous, les vieux écus et les patagons à trois livres neuf sous. On prétend que cela fera entrer beaucoup d'argent dans le royaume, et qu'on auroit mieux fait de les mettre tout d'un coup à quatorze livres et à trois livres douze sous, comme nos nouvelles espèces.

Dans le commerce des particuliers, les vieux louis d'or ne vaudront que douze livres quinze sous,

et les vieux écus que trois livres six sous ; mais la Monnoie les prendra pour ce que j'ai dit.

Dimanche 27.—Le Roi donna le matin une pension de douze mille francs à madame de Pomponne, qui, sans cette grâce de Sa Majesté, n'auroit pas eu de quoi vivre bien à son aise ; on peut ajouter ce fait à tous les éloges que l'on doit à un homme aussi vertueux que M. de Pomponne, qui avoit demeuré si long-temps dans le ministère.

Lundi, 5 octobre, à Fontainebleau.—Le Roi nous dit, à son dîner, qu'il avoit reçu des mémoires de Vauban, qui vient de visiter toutes les places du royaume. Il appelle ce mémoire son testament ; il y marque tout ce qu'il faut faire à toutes ces places pour les mettre dans leur perfection, ce qui presse le plus à faire et ce qui presse le moins ; tous les travaux qu'il propose et qu'on exécutera peu à peu, montent, à ce que nous dit Sa Majesté, à soixante millions.

Mardi 13, à Fontainebleau.—Le Roi a augmenté ce qu'il donnoit à Messieurs les ducs d'Anjou et de Berry pour leurs menus-plaisirs ; ils n'avoient chacun que cinq cents livres par mois. M. le duc d'Anjou aura présentement deux mille livres par mois, et M. le duc de Berry douze mille livres par an. Mgr. le duc de Bourgogne trente-six mille livres, et le Roi lui a offert de les augmenter. Il a dit au Roi qu'il en avoit assez ; que, si dans la suite il en avoit besoin, il prendroit la liberté de le lui dire. Ces trois princes ont, outre cela, les trois

mille livres de la pension de chevaliers de l'Ordre.

Mercredi 14, à Fontainebleau.—M. le premier Président a eu audience du Roi ces jours passés, dans laquelle il lui a parlé très-naturellement sur la douleur qu'il avoit eue de n'être point chancelier, et le Roi lui a répondu avec tant de bonté, que le premier Président lui dit en partant : “ Je servirai “ Votre Majesté avec plus de zèle que jamais et sans “ aucun chagrin.” Le Roi lui a donné la commission de travailler à la diminution du prix du blé et dans le voisinage. Le prévôt des marchands, et M. d'Argenson, lieutenant de la police, qui s'en étoient mêlés jusqu'ici dans la ville de Paris, ont ordre de ne rien faire là-dessus que sous les ordres du premier Président.

Jeudi 22, à Versailles.—Monseigneur le duc de Bourgogne coucha pour la première fois chez madame la duchesse de Bourgogne ; dans ces commencements-ci il n'y couchera que de deux jours l'un.

Le Roi, après son souper, avoit résolu d'aller voir monseigneur le duc de Bourgogne et madame la duchesse de Bourgogne, dans leur lit ensemble ; mais il alla un peu tard, et ayant trouvé les portes fermées il eut la discrétion de ne vouloir pas faire ouvrir la porte.

Vendredi 23, à Versailles.—Le Roi charge trois courtisans de suivre monseigneur le duc de Bourgogne ; il y en aura toujours quelqu'un d'eux trois

auprès de lui ; on sait que le marquis d'O est un des trois que le Roi a choisis, et il a commencé aujourd'hui à suivre monseigneur le duc de Bourgogne ; les deux autres ne sont pas encore déclarés. M. d'O ne laissera pas de demeurer auprès de M. le comte de Tholose comme il est. On ne donne aucun nom à ces emplois, et il n'y aura aucun appointment attaché ; mais c'est une si grande marque de l'estime de Sa Majesté que c'est la plus belle récompense de l'attachement et de la bonne conduite.

M. de duc de Beauvilliers ni aucun sous-gouverneur ne coucheront plus dans la chambre de monseigneur le duc de Bourgogne, ni ne le suivront plus.

Dimanche 25, à Versailles.—Le Roi dit le soir à monseigneur le duc de Bourgogne, qu'il l'alloit faire entrer dans le conseil de dépêches, qu'il jugeoit à propos que, dans les commencements, il n'opinât pas ; mais qu'il falloit qu'il se formât aux affaires et qu'il commençât par celles qui regardoient le dedans du royaume. Monseigneur le duc de Bourgogne parut fort touché de la grâce que le Roi lui faisoit.

Lundi 26, à Versailles.—Le matin, au conseil, le Roi parla à monseigneur le duc de Bourgogne sur les affaires du dedans du royaume ; il lui donna les instructions les plus sages et les plus remplies d'amitié qu'un père et un Roi puisse donner. Monseigneur le duc de Bourgogne a paru fort touché ;

durant le conseil il fut très-attentif, comme un homme qui veut profiter de ce que le Roi lui a dit, et de ce qu'il peut apprendre dans le conseil.

Mercredi 28, à Versailles.—M. Chamillart a fait dire à tous les gens d'affaire que ceux qui donneront de l'argent à qui que ce puisse être, hommes ou femmes, pour avoir leur protection, seront châtiés sévèrement, et mis en prison, le Roi voulant qu'aucun argent ne soit donné que par son ordre, et surtout que la faveur et la protection ne soient jamais achetées*.

Samedi 31, à Versailles.—Le Roi vit après le conseil, dans son cabinet, le bonhomme Montchevreuil, et Sa Majesté lui parla de la manière du monde la plus obligeante et la plus propre à adoucir sa douleur de la mort de sa femme ; il finit la conversation en lui disant : “ Ne me regardez pas comme votre bienfaiteur et votre maître, mais comme votre ami, et parlez-moi dans cette confiance-là de tout ce qui vous regardera vous et votre famille.”

Mardi, 3 novembre, à Marly.—Le Roi, qui veut que les courtisans soient fort à leur aise ici,

* Cette défense publique et solennelle a quelque chose de ridicule et même de scandaleux ; c'est à peu près comme si l'on défendoit de friponner. Il n'y a point d'ordres à donner dans ce genre, cela va sans dire. On prend d'autres moyens pour prévenir de telles bassesses ; on chasse ceux qui les ont faites, et l'on ne choisit pour les remplacer que des gens d'une réputation intacte.

a ordonné qu'on portât dans le salon toutes sortes de liqueurs pour ceux qui en demanderoient, afin qu'ils n'aient pas la peine de sortir du château ; il a ordonné de plus que ceux qui seront assis derrière les paravents, quoiqu'on leur voie la tête, ne se leveront point pour tous les princes et princesses du sang qui entreront, pas même pour Monseigneur.

Mercredi 4, à Marly.—M. le chancelier a réglé que tous les évêques entreroient en carrosse dans sa cour ; M. Boucherat, à l'exemple de M. Séguier, n'y en laissoit entrer aucun ; il n'y entrera de gens de robe que le premier Président et le doyen du conseil.

Mardi 10, à Marly.—Monseigneur le duc de Bourgogne courut le loup avec Monseigneur ; ces chasses-là paroissent un peu violentes pour lui, et le Roi a eu la bonté d'en parler à Monseigneur, qui ne l'y menera pas si souvent, et qui pensoit comme le Roi là-dessus.

Mercredi 11, à Marly.—Monseigneur le duc de Bourgogne prend le train de coucher tous les jours chez madame la duchesse de Bourgogne ; il ne veut plus faire lit à part.

Jeudi 12, à Marly.—Aujourd'hui on a eu les marrionnettes dans l'appartement de Madame, qui n'est point à Marly ; le Roi y entra à six heures, et après que toutes les dames furent placées il y laissa entrer les courtisans*.

* On a dû remarquer que l'auteur ne désigne jamais les

Vendredi 13, à Marly.—Le soir, madame la princesse de Conti alla chez madame de Maintenon, et accompagna du clavecin, pendant que quelques-unes des dames du palais chantoient avec le Roi.

Lundi 16, à Versailles.—La petite-vérole a commencé à paroître à Madame de Torcy, qui étoit revenue de Marly deux jours avant le Roi, s'y trouvant déjà mal ; M. de Torcy ne la verra point pour pouvoir être au conseil du Roi comme à l'ordinaire. L'abbé de Pomponne s'est enfermé avec elle.

Mardi 17, à Versailles.—Le Roi, à son dîner, dit à M. le Duc, qu'il lui vouloit parler dans son cabinet ; dès que M. le Duc y fut entré, le Roi lui parla de M. le duc d'Anguyen, qu'il avoit présentement sept ans, et qu'il vou-

seigneurs de la cour que par le mot propre de *Courtisan*, ce qui ne se disoit sous les règnes suivans qu'avec une intention critique. Le mot *courtisan* étoit devenu une sorte d'injure. Les philosophes modernes ont tant déclamé contre *les courtisans*, contre les cours et *les nobles*, que de nos jours le mot *courtisan* ne signifioit plus qu'un esclave et un lâche. Les courtisans, sous un souverain despote et sanguinaire, sont en effet très-vils ; tel étoit le philosophe Sénèque qui restoit à la cour de Néron afin de s'enrichir ; mais sous un roi vertueux les courtisans peuvent et doivent naturellement avoir ou montrer de nobles sentimens. Les ducs de Montausier, de Bauvilliers, de Boufflers, de La Rochefoucault, de Berwick, le maréchal de Villars, Bossuet, Fénelon, faisoient leur cour à Louis XIV, et ainsi que beaucoup d'autres de ce temps, n'étoient ni des esclaves, ni des lâches.

loit lui faire des grâces de bonne heure, qu'il commençoit par lui donner une pension de 100,000 livres de rente, qu'il lui feroit même payer par avance. Les pensions de prince du sang ne sont pas d'ordinaire si grosses ni de si bonne heure. M. le Duc lui-même n'a que 90,000 livres, mais le Roi regarde M. le duc d'Anguyen comme son petit-fils. M. le Prince, M. le Duc, et madame la Duchesse remercièrent le Roi chacun séparément le même soir.

Samedi 21, à Versailles.—Le Roi étant au conseil un peu avant midi, M. de Niert, premier valet de chambre, vint l'avertir que Monsieur et M. de Lorraine étoient arrivés, et étoient dans le salon. Le Roi se fit traîner dans sa chaise, et entra dans le salon, laissant la porte de son cabinet ouverte, afin que ses ministres pussent voir M. de Lorraine ; ce prince se baissa et embrassa les genoux du Roi, qui le reçut fort gracieusement ; ils entrèrent ensuite en conversation, qui dura un gros quart d'heure, et durant laquelle Monsieur laissoit de temps en temps M. de Lorraine seul avec le Roi, et alloit causer avec les ministres, qui étoient à la porte du cabinet du Roi. Après cette conversation, Monsieur demanda à Sa Majesté si elle trouvoit bon que milord Carlinfort, et les gens considérables qui ont suivi M. de Lorraine, lui vinsent faire la révérence ; on les fit entrer, et en même temps M. le duc de Gesvres, gentilhomme de la chambre en année ; le maréchal de Lorges, capi-

taine des gardes en quartier, et quelques autres courtisans qui étoient dans la chambre du Roi, entrèrent dans le salon, et puis Monsieur demanda au Roi s'il trouvoit bon que M. de Lorraine vît son petit appartement, et en passant par le cabinet du conseil, Monsieur présenta les ministres à M. de Lorraine. Après qu'il eut vu le petit appartement du Roi, Monsieur le mena dans la grande galerie, où il demeura assez long-temps ; il y vit même madame la duchesse de Bourgogne qui revenoit de la messe. Entre une heure et deux Monsieur repartit d'ici avec M. de Lorraine, et ils furent dîner à Saint-Cloud. Madame la duchesse de Lorraine est demeurée à Paris, où la fièvre l'a prise. Monsieur retint hier à souper au Palais-Royal toutes les princesses de la maison de Lorraine qui sont à Paris. On remarqua, quand Monsieur traversa Paris, revenant hier de Bondy, où il avoit pris monsieur et madame de Lorraine, que M. de Chartres étoit à la portière : la raison de cela c'est que M. de Chartres ne sauroit se tenir sur le devant, car d'ailleurs il ne sauroit avoir de raison pour qu'il ne fût pas au-devant ; M. de Lorraine ne lui dispute rien.

Le général des Carmes vint ici saluer le Roi, conduit par M. de Saintot, introducteur des ambassadeurs. On fait en France les mêmes honneurs aux généraux d'ordre que l'on fait aux envoyés des têtes couronnées en Espagne ; ils ont les honneurs de la grandesse.

Mercredi 25, à Versailles.—L'après-dîner, sur les trois heures, Monsieur et M. de Lorraine arrivèrent à Versailles. Monsieur monta d'abord chez le Roi, et M. de Lorraine alla chez M. Le Grand, où le Roi l'envoya quérir bientôt après. Quand il passa par la salle des gardes, les gardes ne prirent point les armes. Le Roi étoit dans son salon, assis dans son fauteuil et le chapeau sur la tête. Quand M. de Lorraine entra il fit trois profondes révérences, et le Roi ne se découvrit ni ne se leva. On apporta un carreau à M. de Lorraine, qui ôta son épée, son chapeau et ses gants, que le Roi commanda au duc de Gesvres, premier gentilhomme de la chambre en année, de prendre ; le duc de Gesvres les donna à garder à un valet-de-chambre du Roi. M. le duc de Lorraine se mit à genoux sur le carreau qu'on lui avoit préparé. Le Roi lui prit les deux mains entre les siennes, et il prêta la foi et hommage au Roi pour le duché de Bar et autres domaines mouvants de la couronne, entre autres le chemin qui va de Lorraine en Alsace, conformément à ce qui a été réglé dans le traité de Riswick, et l'hommage qu'avoit rendu son grand-oncle le duc Charles en 1661. M. le Chancelier lut le serment fort haut ; M. de Torcy et M. de Pontchartrain, tous deux secrétaires d'état, furent témoins. M. de Lorraine ensuite signa le serment qu'il promit d'observer. Le Roi se leva, se découvrit, se recouvrit aussitôt, et fit couvrir M. de

Lorraine ; MMgrs les ducs de Bourgogne, d'Anjou et de Berry, Monsieur et M. de Chartres, M. le Prince, M. le Duc, M. le prince de Conti, M. du Maine et M. le comte de Tholose se couvrirent aussi ; aucun prince étranger n'y étoit. Ces princes ne se couvrent qu'aux audiences des représentants et point aux audiences des souverains, et ils ne veulent point se trouver aux audiences des souverains. Les ducs ne s'y trouvèrent point non plus, hormis ceux que leurs charges obligeoient d'y être : et M. l'archevêque de Reims, les ducs, au moins la plupart d'eux, prétendent des foi et hommages qui se faisoient au Roi ; ils étoient témoins avec les princes du sang. Après que le Roi eut été quelque temps debout il rentra dans son cabinet, et un peu après il y fit entrer M. de Lorraine seul ; Monsieur demeura dans le salon. La conversation du Roi avec M. de Lorraine dura près d'une demi-heure ; madame la duchesse de Bourgogne, pendant la prestation de la foi et hommage, étoit à la porte du cabinet du Roi, d'où elle voyoit la cérémonie ; et dès qu'elle fut finie, elle monta en carrosse pour venir ici. Monsieur et M. de Lorraine s'en retournèrent à Paris ; et le Roi, un peu après, vint ici dans sa petite calèche. Monseigneur ne fut point curieux de la cérémonie, et se tint ici pour y attendre le Roi.

Dimanche 29, à Versailles.—Le Roi, Mgr. le duc de Bourgogne et Messeigneurs ses frères entendirent à la chapelle le sermon du père Massillon, qui prêche cet avent.

Mardi, 1er décembre, à Versailles.—Monsieur, sachant bien que le Roi feroit un présent considérable à M. de Lorraine, avoit prié Sa Majesté de lui donner une tapisserie plutôt que des diamants. Le Roi lui en a envoyé une magnifique, qu'on estime vingt-cinq mille écus : c'est l'histoire d'Alexandre.

Le marquis de Coigny, le fils, mourut ici dimanche matin, après une longue maladie. Il n'avoit point de charge, le Roi lui donnoit une pension ; et même Sa Majesté a eu la charité durant son mal, qui a été fort long, de lui envoyer de l'argent en secret.

Mercredi 2, à Versailles.—J'appris que dans les charités que le Roi fait régulièrement tous les ans, et qui sont en très-grand nombre, il y a quatre-vingt mille livres qu'on distribue aux paroisses de Paris ; c'est M. de Clairembault, qui étoit premier commis de M. Colbert, qui est chargé de cette distribution ; outre cette somme, le Roi donne encore beaucoup par extraordinaire.

Jeudi 3, à Versailles.—Le Roi, qui veut diminuer les dépenses de son état pour soulager ses peuples, fait une réforme de ses troupes. La manière n'en est pas encore réglée ; mais il veut qu'il lui en coûte dix millions de moins : ainsi la réforme sera grande. Le Roi diminue aussi sa dépense, pour la marine, de quatre millions ; trois millions sur les vaisseaux et un sur les galères. Outre ces quatorze millions que le Roi épargne par là, Sa

Majesté fait encore d'autres retranchements ; il diminue quelque chose sur le fonds des fortifications, et ne prendra plus que seize cents mille livres par an pour les bâtimens. Il y a eu des années où le Roi dépensoit jusqu'à douze millions en bâtimens ; cette année, Sa Majesté n'y a dépensé que deux millions six cent mille livres.

Dimanche 6, à Versailles.—Le Roi alla encore à la chasse et le soir il vit jouer *Athalie* pour la seconde fois. Monseigneur y vint, et madame la princesse de Conti avec sa dame d'honneur ; les autres spectateurs furent M. du Maine et M. de Chamillart, qui devoit ensuite travailler avec le Roi, comme il fait tous les dimanches au soir. On me permit aussi d'y être, et même on souffrit mon fils. Le comte et la comtesse d'Ayen jouèrent leurs personnages à merveille ; et la pièce plut encore plus que le jour d'auparavant, au Roi et à Monsieur.

Mardi 15, à Versailles.—Le Roi travailla le soir avec M. de Pontchartrain, à son ordinaire, et fit une promotion pour les galères ; il y eut vingt charges données. Il n'y avoit qu'une galère vacante, on en a fait capitaine Sérignan, frère de Sérignan, aide-major des Gardes-du-corps ; il étoit capitaine-lieutenant sur une des premières galères. M. de Pontchartrain, en nommant au Roi les officiers qui pouvoient remplir cette place, appuya fort pour le Chevalier de Froulé, qui n'étoit pas le plus ancien, et le Roi lui dit : “ Je vois bien la protection que “ vous avez donnée au chevalier de Froulé, qui la

“ mérite ; mais il a des anciens qui sont honnêtes
“ gens aussi ; ils n’ont point de protection, il est
“ juste que je leur en serve ;” et il a choisi le plus
ancien pour remplir cette place.

Dimanche 20, à Versailles.—Il y a quelques
jours que le Roi ordonna à M. de Pontchartrain
d’écrire de sa part aux supérieurs des Bénédictins
et des Jésuites, pour leur défendre de rien écrire
les uns contre les autres sur la dispute qui faisoit
beaucoup de bruit, il y a quelque temps, à l’occa-
sion de la nouvelle édition que les Bénédictins ont
fait faire des *Œuvres de Saint-Augustin*, dans la-
quelle les Jésuites prétendoient qu’il y avoit beau-
coup de choses favorables aux Jansénistes. Ils
avoient publié les uns contre les autres beaucoup de
libelles fort aigres ; mais la sagesse du Roi a fait
finir l’affaire, en leur imposant silence.

Samedi 26, à Versailles.—Le roi de Maroc a écrit
au Roi pour lui demander en mariage madame la
princesse de Conti ; on ne comprend pas que son
ambassadeur, qui étoit ici il y a six mois, et qui
passoit pour un homme d’esprit, ait pu lui pro-
poser de faire une demande si ridicule : le Roi, en
nous la contant le soir à son petit coucher, nous
dit que madame la princesse de Conti avoit refusé
des rois de l’Europe très-considérables, et ne nous
les voulut pas nommer. La demande du roi de
Maroc a paru si ridicule que personne ne la pou-
voit croire.

Lundi 28, à Versailles.—Le matin au conseil, le

Roi se condamna lui-même sur un procès qu'il avoit avec le prince de Carignan ; il s'agissoit en cette affaire de plus de 200,000 livres : c'étoit pour des biens que le Roi, durant la guerre, avoit confisqués dans la Tarantaise, qui avoient appartenu à la feue princesse de Carignan, dont mesdemoiselles de Soissons, sujettes du Roi, avoient hérité, et depuis elles avoient laissé la jouissance de ces biens-là au prince de Carignan leur oncle, qui est en Savoie ; la chose n'étoit pas sans difficulté, mais dans les affaires douteuses le Roi se condamne presque toujours.

Jeudi 31, à Versailles.— Monseigneur le duc de Bourgogne alla chez madame la princesse de Conti, répéter l'opéra d'*Alceste*, qui sera chanté chez cette princesse, dans sa maison à la ville ; les chanteurs seront monseigneur le duc de Bourgogne, M. de Chartres, M. le comte de Tholose, le duc de Montfort-Biron, les deux La Vallière, le comte d'Ayen, madame la princesse de Conti, mesdames de Villequières et de Châtillon, et mademoiselle de Sansei.

Le soir, chez madame de Maintenon, toutes les dames de madame la duchesse de Bourgogne firent porter dans une grande manne les présents qu'elles faisoient à cette princesse pour ses étrennes. Le Roi se donna la peine de tout ouvrir et de tout voir, et trouva les présents fort bien choisis.

ANNÉE 1700.

Vendredi, 1er janvier.—Il y a quelques jours qu'un laquais du duc d'Elbeuf fut tué à Paris par le chevalier de Maillé, avec qui étoit un jeune chevalier de Nogent et le chevalier de Simiane, officier dans le régiment du Roi; le duc d'Elbeuf étoit dans son carrosse pendant qu'on tuoit son laquais; il en a porté ses plaintes au Roi, justifiant pourtant en quelque sorte les chevaliers de Nogent et de Simiane. La justice a déjà décerné prise de corps contre les trois chevaliers, et le chevalier de Maillé, qui est seul véritablement coupable, est en fuite; il s'en est allé, dit-on, en Hollande.

Samedi 2, à Versailles.—Monseigneur le duc de Bourgogne alla chez madame la princesse de Conti, à sa maison de la ville, où ils répétèrent l'opéra d'*Alceste*, qu'ils doivent chanter mardi. Madame la princesse de Conti ne fait cela que pour divertir monseigneur le duc de Bourgogne, afin qu'il fasse dans sa galerie un théâtre avec de belles décorations, qui même changeront, et il lui en coûtera deux ou trois cents pistoles pour le théâtre seul.

Mardi 6, à Marly.—L'argent est en si grand mouvement à Paris depuis un mois, que les gens d'affaire en trouvent au denier quatre tant qu'ils veulent.

Jeudi 14, à Versailles.—Monseigneur le duc de

Bourgogne et madame la duchesse de Bourgogne allèrent ce soir après souper en masque chez le Roi, et ensuite chez madame de Noailles, où il y eut un bal qui dura jusqu'à trois heures du matin ; il n'y avoit que des hommes dans la troupe de monseigneur le duc de Bourgogne, et des dames dans celle de madame la duchesse de Bourgogne ; ils allèrent aussi chez madame la duchesse du Maine.

Vendredi 15, à Versailles.—Il y a présentement sept mille hommes reçus dans les invalides ; il y en a trois mille actuellement dans la maison ; il y en a quinze cents qui ont congé, et les autres sont dans des garnisons où ils sont entretenus. Le Roi a réglé que tous les cavaliers, dragons ou soldats qui auroient servi trente ans y seroient reçus, et depuis la dernière réforme on y en a déjà reçu six cents ; il s'en présente encore beaucoup qu'on n'a pas eu le temps d'examiner.

Samedi 16, à Versailles.—Monseigneur le duc de Bourgogne alla chez madame la princesse de Conti, à la ville, où ils jouèrent encore l'opéra d'*Alceste*. Madame la duchesse de Bourgogne alla le soir après souper en masque chez le Roi, et puis chez madame du Maine, où il y eut un bal. Madame du Maine qui est grosse, qu'on a peur qui ne se blesse, étoit dans son lit, et tous les danseurs dans sa chambre (1).

(1) On voit que la dévotion du Roi et celle de madame de Maintenon ne rendoient la cour ni triste ni même austère.

Madame la maréchale de Luxembourg est devenue tout d'un coup aveugle sans avoir senti aucune douleur.

Mercredi 20, à Marly.—On a amené ici les danseurs et les danseuses ; le soir il n'y eut ni musique ni bal, parce que c'est l'anniversaire de la mort de la reine-mère.

Jeudi 21, à Marly.—Madame la duchesse de Bourgogne soupa chez madame de Maintenon avec les dames qui devoient se masquer avec elles ; ces dames étoient les duchesses de Sully et de Villeroy, la comtesse d'Ayen, mesdemoiselles de Melun et de Bournonville ; elles étoient habillées en Flore, et la mascarade étoit fort magnifique. Mademoiselle de Saint-Génié, qui entend fort bien cela, avoit eu soin de toute la parure de madame la duchesse de Bourgogne, et la coiffa elle-même. Dès que le Roi fut hors de son souper, il entra dans le salon ; madame la duchesse de Bourgogne y entra avec toute sa troupe ; madame la duchesse de Chartres et madame la Duchesse s'étoient masquées de leur côté avec plusieurs dames, et madame la princesse de Conti s'étoit masquée avec mesdames de Villequier et de Châtillon ; les dames masquées avec madame la duchesse de Chartres et madame la Duchesse étoient les duchesses de Saint-Simon et de Lauzun, mademoiselle d'Armagnac, madame de Souvray et mademoiselle de Tourbes. Quand toutes les troupes de masques furent placées, le Roi dit au petit Bontems de faire entrer

une mascarade qu'il avoit préparée : c'étoit la reine des Amazones, avec des instruments de guerre ; cela fut mêlé d'entrées de voltigeurs, de faiseurs d'armes, d'entrées de ballet que dansoient Balan et Dumoulin, et tout cela entremêlé de chansons par les filles de la musique et les meilleurs musiciens du Roi. On fit ensuite sortir cette dernière mascarade, et l'on commença le bal, qui dura jusqu'à deux heures, et où le Roi fut toujours.

Vendredi 22, à Marly.—Le Roi, après son souper, entra dans le salon avec madame la duchesse de Bourgogne qui n'étoit point masquée ; ensuite madame la duchesse de Chartres et madame la Duchesse, mademoiselle d'Armagnac ; les duchesses de Villeroy, de Saint-Simon-Lauzun, mademoiselle de Souvray, mesdemoiselles de Melun et de Tourbes vinrent habillées en jolis habits de paysannes, menées par le prince Camille, le duc et le chevalier de Sully, le duc de Saint-Simon-la-Chastre, les ducs de Guiche, le comte d'Ayen, le duc de Villeroy. Ils dansèrent une petite entrée de paysans ; ensuite le prince Camille qui étoit le marié, dansa avec mademoiselle d'Armagnac qui étoit la mariée ; madame la Duchesse étoit la mère de la mariée, coiffée avec un chaperon couvert de pierreries qui lui seyoit à merveille ; M. Dantin étoit le père de la mariée. Quand cette troupe de masques eut pris place, le Roi commanda au petit Bontems de faire entrer le divertissement qu'il avoit préparé ; c'étoit une mascarade de Savoyar.

avec des Arlequins et des Polichinelles qui dansèrent de fort belles entrées; cela étoit accompagné de chants et d'une très-belle musique, et ce divertissement réussit encore mieux que celui du jeudi; ensuite Monseigneur dit au Roi, qu'il alloit se coucher parce qu'il étoit fatigué de la chasse, et il alla se masquer avec madame la princesse de Conti; ils s'habillèrent en forts jolis habits en fou et en folle, le comte de Brionne menoit madame la princesse de Conti; Monseigneur, madame de Villequier et le marquis de La Vallière de Châtillon; le comte de Brionne et madame la princesse de Conti dansèrent une fort jolie entrée: tout cela et le bal finirent à une heure, que le Roi se retira.

Dimanche 24, à Versailles.—Il y aura ici bal masqué mercredi dans le grand appartement, où tous les masques de Paris seront reçus.

Mercredi 27, à Versailles.—Madame la duchesse de Bourgogne soupa chez madame de Maintenon, où elle s'habilla pour le bal; elle étoit dans son habit de Flore qu'elle avoit déjà porté à un bal à Marly. Le bal commença à onze heures dans le grand appartement du Roi; toutes les princesses étoient masquées; tous les masques de Paris furent reçus; et afin qu'ils eussent plus de part au plaisir, il y avoit trois chambres où l'on dansoit; madame la duchesse de Bourgogne fit plusieurs mascarades différentes.

Monseigneur le duc de Bourgogne et Messieurs ses frères se masquèrent plusieurs fois de

leur côté; Monseigneur ne parut au bal qu'en masque; Monsieur y fut toujours à visage découvert. Le Roi y demeura jusqu'à une heure, et commanda à M. de La Trémouille, gentilhomme de la chambre en année, de ne le point suivre, et de demeurer au bal tant que madame la duchesse de Bourgogne y seroit. Sur les trois heures, on réveilla le Roi parce que le feu étoit au château. Sa Majesté fut une demi-heure debout; le bal continua, et madame la duchesse de Bourgogne n'en sortit qu'à quatre heures.

Jeudi 28, à Versailles.—Monseigneur le duc de Bourgogne dîna hier chez madame de Dangeau avec des dames, et y demeura jusqu'à sept heures du soir.

Lundi, 1er février, à Versailles.—Les louis d'or sont diminués, et ne valent plus que treize livres dix sols, et les écus trois livres dix.

Jeudi 4, à Marly.—Il y eut bal. Madame la duchesse de Bourgogne commença par danser une entrée d'Espagnole qui fut fort jolie; les danseuses de cette entrée avec elle, étoient la comtesse d'Ayen et mademoiselle de Bournonville. Les danseurs, le comte de Brionne, le duc de Guiche et le chevalier de Sully; Monseigneur vint ensuite, habillé en enfant, et mené par madame la princesse de Conti, qui étoit en nourrice. Les dames de cette mascarade étoient mesdames d'Expinoix, de Villequier et de Châtillon; les courtisans habillés en enfants, comme Monseigneur, le comte de Brionne,

les ducs de Villeroy et d'Antin. Après que Monseigneur fut placé, le petit Bontems fit entrer une mascarade de noce de village, où Balon, Pecour et les meilleurs danseurs de l'Opéra dansèrent des entrées fort agréables. Monseigneur le duc de Bourgogne et messeigneurs ses frères, qui étoient venus ici, se masquèrent de leur côté. Madame la duchesse de Chartres et madame la duchesse étoient habillées fort magnifiquement en Américaines. Le bal dura jusqu'au souper. Le Roi fit répéter à madame la duchesse de Bourgogne son entrée espagnole, parce que Monseigneur ne l'avoit pas vue. Après le souper, le roi et la reine d'Angleterre retournèrent à Saint-Germain; messeigneurs les ducs d'Anjou et de Berri à Versailles.

Vendredi 5, à Versailles.—Sur les huit heures, le bal commença dans le salon; madame la duchesse de Bourgogne étoit vêtue magnifiquement en magicienne, elle avoit avec elle les mêmes dames qui avoient été de la mascarade de Flore. Le petit Bontems fit entrer un petit divertissement qu'il avoit préparé et qui étoit la suite de la noce du village de jeudi. Il y eut ensuite une mascarade très-agréable de Don Quichotte, où Monseigneur faisoit Sancho Pança; monseigneur le duc de Bourgogne étoit de la mascarade qui divertit fort le Roi; messeigneurs les ducs d'Anjou et de Berri étoient aussi de la mascarade, et soupèrent avec le Roi.

Pendant que le Roi se promenoit l'après-dîné, monsieur Mansard arriva, revenant de Nancy; il

a donné des dessins très-magnifiques à M. de Lorraine pour ses bâtimens et ses jardins, qui ne lui coûteront que cinq cent mille francs. M. de Lorraine a voulu faire un beau présent à Mansard, qui n'a pas voulu le recevoir ; mais on croit que le Roi lui commandera de le prendre.

Samedi 6, à Versailles.—Le Roi a permis et ordonné même à M. Mansard de recevoir le présent que lui veut faire M. de Lorraine ; ce présent est un diamant de mille pistoles et une belle calèche avec huit chevaux que M. de Lorraine lui enverra incessamment. Ceux qui avoient donné à M. de Lorraine des dessins pour ses bâtimens et ses jardins, demandoient deux millions pour exécuter ces dessins. M. Mansard a fait les dessins beaucoup plus beaux, et il en coutera les trois quarts moins.

Lundi 8, à Versailles.—Madame la Chancelière donna un grand bal à madame la duchesse de Bourgogne, à la chancellerie ; il y eut une petite comédie, de jolies boutiques où l'on trouvoit de toutes sortes de confitures et de liqueurs, une belle musique ; la fête fut fort galante et magnifique, mais la foule des masques qui étoient venus de Paris troubla un peu les plaisirs de la fête. Monseigneur y étoit en masque ; Messieurs ses enfans y étoient de leur côté masqués aussi, et madame la duchesse de Bourgogne y étoit masquée aussi magnifiquement ; elle n'en revint qu'à trois heures du matin. M. le Chancelier reçut Monseigneur, Messieurs ses enfans et madame la duchesse de

Bourgogne au bas du degré, et puis se retira, et laissa faire les honneurs de la fête à madame la Chancelière.

Mercredi 10, à Versailles.—Madame la duchesse de Bourgogne répète tous les jours chez madame de Maintenon une entrée qu'elle doit danser au premier voyage de Marly, qui sera des quatre rois, des quatre dames, et des quatre valets d'un jeu de carte.

Samedi 13, à Versailles.—Madame la duchesse de Bourgogne dansa une entrée de ballet d'une noce de village. Le Roi prit plaisir à cette entrée et veut qu'on la danse encore au retour de Marly.

Lundi 15, à Versailles.—Madame la duchesse de Bourgogne alla après souper en masque, à la ville, chez madame d'Antin, qui a acheté depuis peu l'hôtel Soissons. La maison est grande ; on dansoit en plusieurs endroits, et il y eut une collation magnifique.

Mardi 16, à Versailles.—Le soir il y eut comédie ; Monseigneur le duc de Bourgogne y alla avec Monseigneur. Après souper, madame la duchesse de Bourgogne alla en masque chez le Roi, et de là au bal, chez madame la duchesse du Maine, qui étoit encore dans son lit.

Jeudi 18, à Marly.—Le roi et la reine d'Angleterre vinrent ici sur les sept heures. Ils furent enfermés quelque temps avec le Roi, et puis ils entrèrent ensemble dans le salon. L'on dansa jusqu'au souper. Il y eut une mascarade de Monseigneur avec madame la princesse de Conti, qui

fut très-jolie. Le sujet de cette mascarade étoit le Grand-Seigneur avec les animaux de sa ménagerie; on chantoit des vers que M. le Grand-Prieur avoit été chargé de faire. Après cette mascarade le petit Bontems en fit entrer une des meilleurs danseurs de l'Opéra, qui sortoit d'un vaisseau et qui dansèrent de très-belles entrées.

Vendredi, 19, à Marly.—Le bal commença, comme le jour d'auparavant, par l'entrée des douze figures du jeu de cartes, qui réussit à merveille; et le Roi y prit tant de plaisir, qu'il la fit danser deux fois. Il y eut une mascarade de l'invention du petit Bontems, qui fut le jeu d'échec, où il y eut de fort belles entrées de Balon et de la petite Dufour. Il y eut encore à ce voyage-ci de Marly une mascarade magnifique et charmante de madame le duchesse de Chartres, et madame la Duchesse, avec plusieurs dames et plusieurs courtisans qui représentoient tous les personnages de la Comédie italienne; cela fut mêlé de beaucoup d'entrées agréables, et tout fut exécuté à la perfection. Le bal ensuite; mais on ne dansa que jusqu'au souper.

Dimanche 21, à Versailles.—Le soir sur les sept heures, monseigneur le duc de Bourgogne et madame la duchesse de Bourgogne dansèrent chez madame de Maintenon la noce de village qu'ils y avoient déjà dansé il y a huit jours. Le Roi, Monseigneur, Monsieur, Madame, et toutes les princesses y étoient.

Lundi 22, à Versailles.—Le soir, après souper, il y eut bal masqué dans le grand appartement du Roi, qui dura jusqu'à trois heures du matin. Le Roi en sortit à une heure ; madame la duchesse de Bourgogne dansa une entrée à Marly.

Mardi-gras 23, à Versailles.—Le soir, il y eut grand bal chez le Roi, où l'on n'entroit qu'en masque et en se nommant ; il dura jusqu'à une heure, et monseigneur le duc de Bourgogne et madame la duchesse de Bourgogne allèrent chez madame du Maine et ensuite chez M. Le Grand, à la grande écurie, où le bal ne finit qu'à cinq heures. Madame la duchesse de Bourgogne, avant de se coucher, alla prendre les cendres, déjeûna avec les dames qui avoient été de la mascarade, et ensuite alla chez madame de Maintenon, qui se porte beaucoup mieux ; elle la vit partir pour Saint-Cyr. Il étoit plus de sept heures quand elle se coucha.

Jeudi 25, à Versailles.—Les derniers jours du carnaval à Paris, le duc d'Estrées, qui n'a guère que dix-huit ans, donna un bal chez un marchand, où il y eut beaucoup d'épées tirées et de désordre. Le Roi a fait faire des réprimandes à ce duc par sa famille, et lui en a fait à lui-même ; et il a témoigné dans tout cela beaucoup de bonté et de considération pour le cardinal d'Estrées et pour la maison d'Estrées.

Dimanche 28, à Versailles.—On travaille à un édit qui paroîtra au premier jour pour la réforme des étoffes d'or et d'argent, dont on diminue la

magnificence qui étoit excessive. On défend les dorures dans les maisons et aux carrosses, et l'or et l'argent pour les livrées. On prétend qu'il y avoit à cela une consommation d'espèces pour quatre ou cinq millions par an.

Mardi, 2 mars, à Versailles.—Comme il a paru que le Roi étoit mécontent de la cour de Rome, qui n'a pas voulu que le cardinal Delfini prît audience de congé des princes du sang, on doutoit que Sa Majesté voulût présentement recevoir un nonce en France. Cependant Sa Majesté, qui a toujours de grands égards pour le Saint-Père, trouve bon qu'il vienne ici un nonce. La cour de Rome a nommé cinq prélats pour cet emploi, afin que le Roi choisisse celui qui sera le plus agréable à Sa Majesté. Elle a fait dire au Pape par M. de Monaco, notre ambassadeur, que des cinq prélats nommés, celui qui lui seroit le plus agréable pour remplir la nonciature, étoit M. Gualterio, qui est présentement vice-légit à Avignon.

Samedi 13, à Versailles.—Madame la duchesse de Bourgogne fait une loterie de vingt mille pistoles : on recevra tout l'argent dans son grand cabinet, où il y aura quatre bureaux. On en prendra deux mille pistoles pour les pauvres de Versailles ; et le Roi veut bien se donner la peine de la voir tirer chez madame la duchesse de Bourgogne.

Dimanche 14, à Versailles.—Le Roi a accordé un privilège à un gentilhomme provençal de la maison de Boyers-Bandolles, qui prétend avoir trouvé le

mouvement perpétuel, et il fait travailler actuellement à une pendule dont il fera présent au Roi, et qu'il ne faudra jamais monter.

Le Roi vit le soir, chez Madame de Maintenon, un jeune Italien qui tire les dents avec une adresse merveilleuse et sans presque faire aucun mal. Le Roi lui a accordé un privilège pour exercer son métier dans Paris, et lui a fait donner cinquante pistoles.

Mercredi 17, à Marly.—M. l'évêque de Metz présenta au Roi la liste des prédicateurs, afin que Sa Majesté choisît ceux qui prêcheront l'avent et le carême prochain. Le Roi a nommé pour l'avent le père Maure qui n'a jamais prêché ici, mais qui est en grande réputation, et pour le carême, le père Massillon, qui prêcha ici l'avent dernier. Ces deux prédicateurs sont pères de l'Oratoire. On choisit toujours les prédicateurs en ce temps-ci, afin qu'ils aient le loisir de travailler à leurs sermons.

Vendredi 26, à Versailles.—Madame la duchesse de Bourgogne a été voir madame de Nogaret dans sa chambre, sur la mort de M. de Biron son père. Elle ne va pas voir les dames en pareille occasion ; mais elle a bien voulu faire cet honneur à une de ses dames du palais.

Samedi 27, à Versailles.—On a porté tant d'argent à la loterie que les vingt mille pistoles sont déjà remplies et tant de gens en apportent encore que le Roi a permis qu'on en reçût jusqu'à mardi.

au soir et apparemment elle passera quarante mille pistoles.

Mardi 30, à Versailles.—On a découvert le voleur qui avoit pris il y a quelques mois le boucle de diamans de Monseigneur dans sa garde-robe à Meudon, un jour qu'il venoit de l'Opéra ; c'étoit un contrôleur des bâtimens nommé Lhuilier, pour qui Monseigneur avoit beaucoup d'amitié ; il lui donnoit deux mille cinq cents livres de pension et le logeoit. Le Roi n'a pas voulu qu'il fût pendu ; on l'a cassé après qu'il eut tout avoué.

Mercredi 3, à Marly.—Hier à Versailles, après le souper du Roi, la comtesse de Furstemberg parla à Sa Majesté à la porte de son cabinet ; elle se plaignit de l'accusation faite contre elle où le cardinal Furstemberg et madame de Soubise étoient molestés. Le Roi lui répondit très-obligeamment et lui dit que la calomnie retomberoit sur ceux qui l'avoient faite ; la conversation fut à haute voix afin que tout le monde l'entendît, et le Roi même étant rentré dans son cabinet en parla encore aux princesses sur le même ton.

Vendredi, 2 avril, à Marly.—La loterie de madame la duchesse de Bourgogne est de quarante-six mille pistoles ; on en prend quarante-six mille livres pour les pauvres de Versailles, six mille livres pour les pauvres de Saint-Germain, et vingt mille que la reine d'Angleterre distribuera comme elle le jugera à propos aux Irlandois qui ont été réformés.

Jeudi 15, à Meudon.—Le Roi se promena le matin et l'après-dîner, mais le vilain temps abrégé fort sa promenade. Monseigneur accompagna le Roi partout et puis revint jouer. On répéta le soir chez madame de Maintenon un mottet qu'a fait le comte d'Ayen, et qui est chanté par monseigneur le duc de Bourgogne, M. de Chartres, M. le comte de Tholose, madame la princesse de Conti et madame de Villequier.

Lundi 19, à Versailles.—Le Roi, après son dîner, fit écrire les billets noirs de la loterie que madame la duchesse de Bourgogne enferma ensuite, et au retour de la promenade que le Roi fit l'après-dîner, il se donna la peine de mêler lui-même tous les billets noirs parmi les blancs, et un à un. Je priai Sa Majesté qui m'avoit nommé avec M. de Beauvilliers et M. de Noailles pour tirer la loterie, que je ne visse ni écrire ni mêler les billets, et je n'y ai mis aucun argent.

Mardi 20, à Versailles.—Le Roi, en sortant du conseil, vint faire un tour à la loterie de madame la duchesse de Bourgogne qu'on commença à tirer à neuf heures du matin dans le salon qui est entre l'appartement de madame la duchesse de Bourgogne et la galerie. Monseigneur courut le loup et y vint après la chasse ; il se donna la peine lui-même de cacheter les boîtes. Messieurs, ses enfants, madame la duchesse de Bourgogne, M. le Duc, madame la Duchesse, madame la princesse de Conti, et M. le duc du Maine les cachetèrent

aussi. On m'enverra à manger dans le salon pendant le dîner, afin que je ne perde pas de vue les billets. On travailla encore l'après-dîner jusqu'à dix heures du soir, et puis madame la duchesse de Bourgogne fit porter dans son petit cabinet ce qui restoit de billets et de boîtes à remplir, et mit la clef du cabinet dans sa poche.

Mercredi 21, à Versailles.—Le Roi prit médecine; madame la duchesse de Bourgogne la lui vit prendre, et entendit la messe dans la chambre du Roi, et ensuite alla dans le salon pour continuer à faire tirer la loterie. L'après-dîner, le Roi tint conseil comme il le tient le matin. Monseigneur fut tout le matin à la loterie, qui fut achevée de tirer à sept heures. Le Roi avoit commandé que sa boîte fut tirée la dernière, afin que, s'il manquoit quelques billets, aucun particulier n'en souffrît, et que cela retombât sur lui; il n'y eut nul mécompte, quoiqu'il y eût quarante mille billets à tirer, et vingt-quatre mille boîtes à remplir.

On fait porter toutes ces boîtes dans l'appartement de M. le cardinal de Bouillon, en bas, où elles sont arrangées par milliers, par centaines et par dixaines, et on les distribuera par quatre fenêtres qui donnent sur le jardin, et on mettra à chaque fenêtre, en dehors, une étiquette pour marquer les millions qui s'en distribueront.

Dimanche 25, à Versailles.—Madame la duchesse de Bourgogne s'amusa encore l'après-dîner à sa loterie, et ne voulut point qu'on distribuât des

boîtes le matin, à cause du dimanche, craignant de faire perdre la messe à quelqu'un.

Dimanche, 2 mai, à Marly.—On répéta chez madame la princesse de Conti un mottet en musique, qu'a fait M. le duc de Chartres, et qui sera chanté par les mêmes gens que celui que le comte d'Ayen a fait à Meudon. On se jette plus que jamais dans le goût de la musique.

Samedi 15, à Versailles.—Monseigneur le duc de Bourgogne demanda ces jours passés de l'argent au Roi, qui lui en donna plus qu'il n'en demandoit, et en le lui donnant il a dit qu'il lui savoit le meilleur gré du monde de s'être adressé à lui directement, sans lui faire parler par personne, qu'il en usât toujours de même avec confiance, qu'il perdit au jeu sans inquiétude que l'argent ne lui manqueroit pas, et qu'il n'étoit de nulle importance à des gens comme eux de perdre.

Mercredi 19, à Versailles.—Madame la duchesse de Bourgogne devoit dix ou douze mille pistoles du jeu, qu'elle se trouvoit hors d'état de pouvoir payer présentement; elle écrivit ces jours passés à madame de Maintenon, pour lui conter l'embarras dans lequel elle se trouve; madame de Maintenon montra sa lettre au Roi, et Sa Majesté prit en même temps le parti de faire payer aussi toutes les dettes du jeu de madame la Duchesse; pour cela il a donné ordre à Langlé, que madame la Duchesse honore fort de sa confiance, et qui est homme fidèle et d'un grand ordre, de faire un

mémoire exact de tout ce qu'elle pouvoit devoir du jeu ; il y travaille, et a déjà reçu de l'argent pour en payer une partie ; il en doit encore toucher au commencement du mois qui vient. Le Roi n'a point voulu que madame la Duchesse l'en remerciât ; mais il l'a fait exhorter à ne plus faire de dettes, et elle l'a promis. M. le Duc n'a rien su ni des dettes ni de ce que le Roi fait pour les payer.

Mardi, 8 juin, à Versailles.—Le Roi acheva dimanche, en travaillant seul avec M. Chamillart, de régler les sommes qu'il veut tirer des gens d'affaire : cela n'a point été réglé au conseil des finances ; on n'en sait point encore le détail, mais on croit que Sa Majesté en tirera vingt ou trente millions.

Monseigneur, en revenant de la chasse, étant sur le pont du château de Livry, où il n'y a point de garde-fou, son cheval eut peur du bruit que fit un petit garçon qui portoit de la vaisselle qu'il laissa tomber ; le cheval ne fut qu'à deux doigts du fossé, Monseigneur ne se troubla point, sortint le cheval et le poussa : s'il fût tombé dans le fossé il se fût infailliblement tué ou blessé dangereusement.

Vendredi, 10 septembre, à Marly.—Le Roi s'est acquitté depuis un an de soixante-quinze millions et n'en a emprunté que seize ; et avec les seize qu'il a empruntés, il a augmenté son revenu de plus de dix-huit cent mille livres par an, quoiqu'on ait supprimé beaucoup d'impositions nouvelles, entre autres celles des armoiries et des lanternes dans les grandes villes.

Lundi 13, à Marly.—Le pauvre Le Nostre mourut à Paris, âgé de quatre-vingt-huit ans, ayant conservé son esprit et son bon goût sur les jardins jusqu'à la fin de sa vie : c'étoit un homme illustre dans sa profession. Il avoit fait les beaux jardins de Versailles, et la plupart de ceux qui sont dans Paris et aux environs. Le Roi aimoit à le voir et à le faire causer. Il y a environ un mois qu'il vint ici ; le Roi le fit mettre dans une chaise roulante comme la sienne, il le promena partout les jardins, et M. Le Nostre disoit : “ Ah ! mon pauvre père ! “ si tu vivois et que tu pusses voir un pauvre jardinier comme ton fils se promener en chaise à côté du plus grand roi du monde, rien ne manqueroit à ma joie !” Il étoit intendant des bâtimens et avoit soin du jardin et palais des Tuileries, où il avoit un beau logement.*

Mardi 15, à Marly.—On vint dire au Roi que le duc d'Estrées s'étoit promené la nuit dans les rues de Paris avec des brandons de paille, mettant le feu aux enseignes dans les rues où il passoit, que le guet l'avoit pris et le vouloit mener en prison ; mais que s'étant nommé au commissaire Renaux, chez qui le guet l'avoit conduit d'abord, ce commissaire l'avoit ramené à l'hôtel d'Estrées. Le Roi conta ce petit détail à M. le Duc, et y ajouta que le duc d'Estrées en faisant ces folies étoit seul avec ses va-

* Il fut ennobli par le Roi, et prit pour armoiries une pomme de chou, avec une bêche et un rateau pour support ; disant qu'il avoit tant d'obligations au jardinage qu'il ne vouloit pas que ses descendants en perdissent le souvenir.

lets, n'avoit point bu ; et en même temps Sa Majesté dit qu'elle lui avoit déjà pardonné plusieurs tours de jeunesse, sous la promesse qu'il lui avoit fait de changer de conduite ; mais que ne lui ayant pas tenu parole il sauroit le punir. Ce duc n'a le gouvernement de l'île de France que pour trois ans, et a même négligé jusqu'ici d'en prêter le serment.

Lundi 27, à Fontainebleau.—Le Roi a depuis peu changé sa monnoie ; la vieille demeure comme elle étoit ; mais celle qu'on fabrique présentement, et qui est de même valeur que la vieille, a dans le revers deux LL. adossées avec un sceptre et une main de justice. On fondera peu à peu toute la vieille qui n'est pas de poids, afin de rendre le commerce plus aisé.

Mardi 28, à Fontainebleau.—La duchesse d'Albemarle, mariée depuis six semaines, ayant pris le tabouret chez madame la duchesse de Bourgogne, les valets de chambre allèrent lui demander les cent pistoles que les dames ont accoutumé de donner en pareille occasion ; la duchesse d'Albemarle répondit que les duchesses devoient payer, mais que les belles-filles de roi ne payoient point. On n'a point approuvé qu'elle fît cette difficulté-là ; mais cependant le Roi, par considération pour LL. MM. Britanniques, a dit à la duchesse du Lude, dame d'honneur, de défendre aux valets de chambre de lui rien demander.

Mercredi 29, à Fontainebleau.—Le Roi donna le

soir à madame la duchesse de Bourgogne un collier de perles magnifiques estimé cinquante mille écus ; il n'y a que vingt et une perles. Le Roi a racheté ce collier de madame de Montespan, et l'a augmenté depuis.

Vendredi, 8 octobre, à Fontainebleau.—L'ambassadeur d'Angleterre eut audience du Roi le matin, pour lui donner part de la mort du duc de Gloucester. Le Roi en prendra le deuil quand le roi et la reine d'Angleterre seront partis d'ici, et ils en partent mardi pour retourner à Saint-Germain.

Samedi 9, à Fontainebleau.—Au lever du Roi, on apprit l'extrémité où étoit le roi d'Espagne ; quand le dernier courrier de Blécourt partit de Madrid il avoit reçu tous ses sacrements ; les médecins l'avoient abandonné, et même la Reine étoit sortie de sa chambre.

Vendredi 22, à Fontainebleau.—Le soir, chez madame de Maintenon, il y eut une petite musique ; le Roi s'amusa à chanter avec les dames du palais, et puis il s'enferma avec le marquis d'Harcourt, qui reçut ses derniers ordres et prit congé de Sa Majesté.

Mardi, 9 novembre, à Fontainebleau.—Le roi d'Espagne mourut le jour de la Toussaint, à trois heures après midi. On a ouvert son testament, dont on a envoyé un extrait ici. Dans ce testament, il déclare que son légitime héritier est le duc d'Anjou, et le nomme son successeur.

Jeudi 11, à Fontainebleau.—Le Roi, entre son

lever et sa messe, donna audience à l'ambassadeur d'Espagne, qui lui apporta une copie authentique du testament du roi d'Espagne, par ordre de la reine et des régents qui firent partir le courrier le soir même de la mort du roi d'Espagne. Monseigneur étoit à cette audience et il n'y avoit de ministres que M. de Torcy. Après l'audience, le Roi fit entrer monseigneur le duc de Bourgogne dans son cabinet ; il est fort discret, on croit qu'il sait les résolutions que le Roi a prises.

Samedi 13, à Fontainebleau.—On ne déclare point encore le parti qu'on a pris sur l'Espagne. Jeudi au soir les princesses étant dans le cabinet du Roi après souper, le Roi leur demanda en badinant quel parti elles prendroient sur les affaires d'Espagne. Madame la Duchesse et madame la princesse de Conti répondirent qu'elles y enverroient promptement M. le duc d'Anjou, et que par les raisonnements qu'elles entendoient faire au public, c'est ce qui seroit le plus approuvé. Le Roi leur dit encore : “ Je suis sûr que, quelque
“ parti que je prenne, beaucoup de gens me con-
“ damneront.”

Dimanche 14, à Fontainebleau.—On a su que vendredi au matin le Roi avoit long-temps parlé à monseigneur le duc d'Anjou, dans son cabinet, en présence de Monseigneur et de monseigneur le duc de Bourgogne ; on a jugé ici que dans cette conversation le Roi lui avoit appris qu'il étoit roi d'Espagne ; cependant monseigneur le duc d'Anjou

n'a rien dit ni rien fait qui pût faire connoître aux courtisans qu'il fût instruit de sa destinée, et quand on a pris la liberté de lui parler du testament du roi d'Espagne, il a répondu seulement qu'après l'honneur qu'il lui avoit fait de le nommer pour son successeur sa mémoire lui seroit toujours bien précieuse.

Lundi 15, à Versailles. — L'ambassadeur d'Espagne, après être parti de Fontainebleau, reçut un courrier de Madrid ; la Reine et les régents redoublent leurs instances pour demander monseigneur le duc d'Anjou.

Mardi 16, à Versailles. — Le Roi, après son lever, fit entrer l'ambassadeur d'Espagne dans son cabinet, et puis il appella monseigneur le duc d'Anjou qui étoit dans les arrières cabinets, et dit à l'ambassadeur : “ Vous le pouvez saluer comme votre “ Roi.” L'ambassadeur se jeta à deux genoux et lui baisa la main à la manière d'Espagne ; il lui fit ensuite un assez long compliment en espagnol et après qu'il eut fini, le Roi lui dit : “ Il n'entend pas en- “ core l'espagnol, c'est à moi de répondre pour lui.” Les courtisans étoient à la porte du cabinet du Roi. Sa Majesté commanda à l'huissier d'ouvrir les deux battants de la porte et de faire entrer tout le monde, et dit : “ Messieurs, voilà le roi “ d'Espagne ; la naissance l'appelloit à cette cou- “ ronne, toute la nation le souhaite et me le de- “ mande, ce que je lui ai accordé avec plaisir ; c'étoit “ l'ordre du ciel.” Puis en se retournant vers le roi

d'Espagne, il lui dit : " Soyez bon espagnol, c'est
" présentement votre premier devoir ; mais souve-
" nez-vous que vous êtes né François pour entretenir
" l'union entre les deux nations ; c'est le moyen de
" les rendre heureuses et de conserver la paix de
" l'Europe." Après cela il s'adressa à l'ambassadeur,
et en lui montrant du doigt le Roi son maître, il
lui dit : " S'il suit mes conseils vous serez grand-
" seigneur, et bientôt; il ne sauroit mieux faire pré-
" sentement que de suivre vos avis." Monseigneur
le duc de Bourgogne et monseigneur le duc de Berri
embrassèrent le roi d'Espagne, et ils fondoient tous
trois en larmes en s'embrassant. Pendant ce temps-
là, le comte de Zinzendorf, envoyé de l'Empereur,
attendoit l'audience qu'il avoit demandée au Roi,
et ne sachant rien de la scène qui se passoit ; le Roi
fit rentrer le roi d'Espagne et l'ambassadeur dans
ses arrières-cabinets, et puis fit entrer le comte de
Zinzendorf à qui il donna son audience, qu'il
n'auroit pas demandée s'il eût prévu le contretemps.
L'audience finie, le Roi se mit en marche pour
aller à la chapelle ; il fit marcher le roi d'Espagne
à côté de lui et à sa droite ; ils entendirent la
messe à la tribune, et comme le Roi vit que le roi
d'Espagne n'avoit point de carreau, il se leva et lui
voulut donner le sien ; le roi d'Espagne ne voulut
pas le prendre, et le Roi ôta le sien ; ils n'en eurent
ni l'un ni l'autre. A la messe il eut la droite sur
le Roi, et de même en revenant, et l'aura toujours
en public pendant qu'il sera ici ; mais quand ils

seront en particulier, ils vivront sans cérémonie. En revenant de la messe, et passant dans le grand appartement, le Roi dit au roi d'Espagne, qu'il lui avoit fait préparer cet appartement, et qu'il lui alloit laisser pour donner le temps aux courtisans de lui venir faire leur cour. Le roi d'Espagne partira d'ici le premier de décembre; monseigneur le duc de Bourgogne et monseigneur le duc de Berri iront le conduire jusqu'à la frontière d'Espagne; les ducs de Beauvilliers et de Noailles les accompagneront, et le Roi permet à tous les jeunes courtisans qui les voudront suivre de faire le voyage, quelques-uns même le suivront jusqu'à Madrid; l'ambassadeur d'Espagne dit fort à propos, que ce voyage devenoit aisé, et que présentement les neiges des Pyrénées étoient fondues.* Quand messeigneurs les ducs de Bourgogne et de Berri auront laissé le Roi leur frère à la frontière, entre les mains des Espagnols, ils iront visiter le Languedoc et la Provence, puis ils passeront à Lyon, et reviendront ici à la fin de mars. Le Roi donne cent vingt de ses gardes-du-corps pour les suivre, qui seront commandés par Vandeuil et Montesson; il y en aura soixante pour S. M. catholique, et soixante pour nos Princes. Dès que le Roi eut

* Il est vraisemblable que ce joli mot a fait supposer celui qu'on attribue à Louis XIV.: *Il n'y a plus de Pyrénées.* Ce dernier mot ne seroit qu'une espèce de répétition de celui de l'ambassadeur, et sûrement Louis XIV. ne l'a pas dit.

déclaré le roi d'Espagne, il envoya M. le Premier porter cette nouvelle au roi et à la reine d'Angleterre, à Saint-Germain. Monsieur apprit à tous ceux qui étoient à son lever à Paris, dès que neuf heures furent sonnées, ce qui se passoit dans ce moment ; le Roi lui en avoit fait confiance à Fontainebleau, et lui avoit permis de le dire ce matin. Monseigneur l'a appris aussi, à pareille heure, aux courtisans qui ont l'honneur d'être avec lui à Meudon. Le roi d'Espagne suit dès vendredi matin la résolution qu'avoit prise Sa Majesté ; l'ambassadeur d'Espagne le savoit aussi, et en a très bien gardé le secret. Le Roi est très-content de sa conduite en tout.

L'après dîner, Le Roi alla à Marly se promener, et le roi d'Espagne alla à Meudon voir Monseigneur son père ; il avoit dans son carrosse M. de Beauvilliers et Sommeri, son sous-gouverneur. Monseigneur vint recevoir le roi d'Espagne à son carrosse, marquant une joie vive et naturelle qui faisoit plaisir à tout le monde. Il dit qu'il croyoit que jamais homme ne s'étoit trouvé en état de pouvoir dire comme lui : *Le Roi mon père, et le Roi mon fils*. Au retour de Meudon, S. M. catholique revint dans son grand appartement, où il reçut des visites des Princesses et des dames. Madame la duchesse de Bourgogne y alla plus d'une fois. Le soir il soupa avec le Roi, ayant un fauteuil, et la droite sur lui. Messeigneurs les ducs de Bourgogne et de Berri étoient sur les pliants au retour de la table du côté droit, et madame

la duchesse de Bourgogne du côté gauche, et les gentilshommes servants vis-à-vis des rois, pour servir quand on crioit : “ A boire pour le roi d’Espagne.” C’étoit une grande joie pour les spectateurs. Le Roi se penchant du côté de l’ambassadeur d’Espagne, qui y étoit, lui dit : “ Je crois encore que tout ceci est un songe.”

Sîtôt que le Roi eut déclaré le roi d’Espagne, M. le Nonce et l’ambassadeur de Venise, qui étoient dans le cabinet, fendirent la foule et vinrent saluer le roi d’Espagne, témoignant une grande joie du parti que le Roi venoit de prendre. Pendant tout ce temps-là le comte de Zinzendorf étoit toujours demeuré dans le salon, attendant son audience. Le soir, à son coucher, le roi d’Espagne donna le bougeoir à l’ambassadeur d’Espagne ; et l’après-diner, quand il alla à Meudon, les gardes françoises et suisses battirent au champ.

Le Roi le verra souvent en particulier jusqu’à son départ, et M. de Torcy l’entretiendra souvent des affaires pour lui en donner connoissance ; il ira tous les soirs chez madame de Maintenon pendant que le Roi y sera, et on le mènera à Marly le premier voyage qu’on y fera.

La première chose que fit monseigneur le duc de Bourgogne, quand il sut le parti que le Roi avoit pris d’accepter le testament, ce fut de faire prier le Roi, par M. de Beauvilliers, de trouver bon qu’il conduisît le Roi son frère jusqu’à la frontière ; le Roi répondit à M. de Beauvilliers que monseigneur le duc de Bourgogne lui faisoit plaisir

d'avoir pensé cela, que non-seulement il le trouvoit bon, mais qu'il y enverroit le duc de Berri avec lui; ils ne mèneront nul précepteur au voyage, ce qui augmente fort la joie que monseigneur le duc de Berri a de voyager.

Mercredi 17, à Versailles.—Monseigneur vint ici de Meudon à la fin du lever du Roi, puis alla chez le roi d'Espagne, où ils furent seuls pendant quelque temps; ensuite le Roi alla à la messe, faisant passer le Roi d'Espagne devant lui, hormis dans l'appartement du roi d'Espagne, où le Roi prenoit la droite.

Dans la conversation, Monsieur dit à l'ambassadeur d'Espagne qu'il falloit que le roi d'Espagne apprît incessamment l'espagnol; l'ambassadeur répondit que c'étoit aux Espagnols à apprendre le françois.

Il arriva hier des nouvelles de Rome; des sbires ayant voulu insulter le prince Vainy jusque dans sa maison, où sont les armes de France, M. de Monaco y accourut lui-même, et dit au commandant des sbires: "Ce n'est plus la maison du prince Vainy, c'est celle de l'ambassadeur de France, puisque j'y suis." Le commandant voulut se retirer; quelques sbires n'obéirent pas assez promptement; les gentilshommes de l'ambassadeur mirent l'épée à la main pour les chasser, avec ordre pourtant de l'ambassadeur de ne blesser personne. Les sbires qui étoient dans la rue voyant qu'on chassoit à coups d'épée leurs camarades qui étoient dans la maison, firent une décharge et blessèrent

à mort un gentilhomme sur lequel l'ambassadeur s'appuyoit, qui tomba du coup, et l'ambassadeur sur lui ; il y eut encore d'autres domestiques de M. de Monaco blessés de cette décharge.

Il y a long-temps qu'on avoit vu en France trois rois ensemble dans la même maison.

Le soir Sa Majesté catholique alla chez madame de Maintenon, et après avoir été quelque temps enfermé avec le Roi, il alla jouer à des petits jeux à courir et à danser aux chansons avec madame la duchesse de Bourgogne et ses dames ; il a un peu quitté la gravité qu'il a déjà en public comme s'il étoit né à Madrid.

Jeudi, 18, à Versailles.—Le Roi d'Espagne alla tirer des lapins, et au retour il en donna six à l'ambassadeur, qu'il fit entrer seul dans son cabinet, et qui le remercia à genoux. Le roi d'Espagne lui avoit fait un meilleur présent le matin, car il lui avoit envoyé 40,000 livres ; il en a d'autant plus besoin, qu'il ne reçoit rien d'Espagne présentement.

Le Roi donne à MM. de Beauvilliers et de Noailles chacun 50,000 livres, pour faire le voyage ; ils se préparent l'un et l'autre à le faire avec beaucoup de magnificence : ce voyage coûtera au Roi trois millions ; le Roi donne au duc d'Harcourt, qui s'en va ambassadeur en Espagne, 60,000 livres pour son équipage ; et l'on dit qu'il lui donnera 8,000 livres par mois pour sa subsistance.

Vendredi 19, à Versailles.—Le roi d'Espagne

prit le grand deuil, mais en noir ; il n'y a que le roi de France qui le porte en violet ; et le roi d'Angleterre ne le porte en violet que parce qu'il porte toujours le titre de roi de France.*

Comme la santé de M. de Beauvilliers est assez mauvaise, madame de Beauvilliers a demandé au Roi permission de faire le voyage, ce que le Roi a fort approuvé ; et afin qu'elle ne soit pas seule, madame de Chiverni, sa cousine germaine, fera le voyage avec elle.

Samedi 20, à Versailles.—Le Roi nous dit que dans le testament il étoit marqué que les rois étoient majeurs à quatorze ans. Celui-ci en aura dix-sept accomplis le mois qui vient.

Dimanche 21, à Versailles.—Les trois cardinaux de jour dans le conclave ont écrit au Roi pour demander pardon de ce qui s'est passé à Rome à l'occasion du prince Vainy, et prient le Roi de leur donner ses ordres pour la justice qu'il voudra qu'on fasse. Le Roi, qui sait bien qu'il n'y a nulle mauvaise intention de la part du sacré collège, a répondu qu'il oublioit cette affaire, qu'ils punissent les coupables comme ils le jugeroient à propos ; et en même temps il a écrit au cardinal d'Estrées qu'en cas qu'il y eût quelqu'un des sbires condamné à mort, il demandât sa grâce de la part du Roi. Plus Sa Majesté est grande et puissante, plus elle

* Il est singulier que ce roi détrôné, qui recevoit une hospitalité si généreuse, soutint toujours à Versailles de telles prétentions.

veut faire des actions de clémence et de générosité.

J'appris que le jeudi, qui fut le jour que le Roi accepta, à Fontainebleau, les couronnes d'Espagne pour monseigneur le duc d'Anjou, Sa Majesté avoit ordonné qu'on mît en liberté tous les galériens sujets de la monarchie d'Espagne. Il y en avoit environ trois cents sur nos galères.

Lundi 22, à Versailles.— L'après-dîner le Parlement, en corps et en robes rouges, mais sans fourrures et sans leurs mortiers, vinrent haranguer le roi d'Espagne. Le premier président portoit la parole. Le duc de Gesvres, comme gouverneur de Paris, accompagnoit le Parlement ; il y eut même quelque petite dispute, parce que le duc de Gesvres vouloit entrer dans la chambre du roi d'Espagne devant le premier président, qui s'y opposa. M. de Blainville, grand-maître des cérémonies, dit au duc de Gesvres que sa place étoit de marcher entre le premier et le second président ; et le duc de Gesvres y marcha sans en faire aucune difficulté. Il est certain que le gouverneur de Paris accompagnant le Parlement ne doit jamais marcher que le second ; et si le premier président n'y étoit pas, le plus ancien des présidents à mortier prendroit sa place ; si même il n'y avoit point de président, le plus ancien des conseillers marcheroit à la tête du Parlement et du gouverneur de Paris. Le premier président fit une harangue telle qu'il convient à un homme de son rang, pleine de sagesse et de noblesse. Le roi d'Espagne y répondit

très-bien ; et après avoir remercié le Parlement, il dit des choses fort gracieuses au premier président, louant son mérite personnel ; ensuite la Chambre des comptes harangua : le président Nicolai portoit la parole. Il ne fit qu'un compliment, mais fort éloquent, à son ordinaire ; les gens du Roi ne parlèrent point ; la Cour des aides, la Cour des monnoies, la Ville et l'Université haranguèrent tous. Il y eut une dispute entre le grand-maître des cérémonies et les introducteurs des ambassadeurs. Ceux-ci prétendoient devoir accompagner le Parlement et toutes les Cours supérieures, quoiqu'ils ne les accompagnent pas quand ils viennent haranguer le Roi ; mais en cette occasion-ci, comme c'est un roi étranger, ils ont prétendu y devoir être à côté du grand-maître des cérémonies, mais à sa gauche. Cela se fit ainsi pour Marie de Gonzague, reine de Pologne ; mais cela ne s'est pas fait depuis ; et quand la reine de Suède vint en France, et en dernier lieu quand le roi et la reine d'Angleterre y vinrent, les introducteurs n'y ont point paru. Le Roi s'en est tenu à ces derniers exemples et a décidé la question contre eux ; mais il a trouvé bon qu'un des introducteurs se tint auprès du roi d'Espagne, et qu'il lui dît quand les compagnies entroient : *Voilà le Parlement*. Ainsi c'est une petite fonction qui leur reste.

M. de Beauvilliers ne voulut pas que Chazeron, lieutenant des gardes-du-corps en service auprès du roi d'Espagne, se tint derrière la chaise de Sa Ma-

jesté aux audiences. Chazeron prétend qu'il y devoit être, puisqu'il représente le capitaine des gardes qui y est chez le Roi ; et de plus les lieutenants des gardes sont toujours, en pareille occasion, derrière la chaise de Monseigneur. Chazeron obéit fort sagement, et M. de Beauvilliers dit qu'il prendroit l'ordre du Roi là-dessus, et fit beaucoup d'honnêtetés à Chazeron, et même il le fit revenir derrière la chaise.

Monsieur dit en causant avec l'ambassadeur d'Espagne que le Roi son maître avoit déjà la gravité espagnole : " Ce qui m'en plaît davantage, " répondit l'ambassadeur, c'est qu'avec la gravité " espagnole il conserve toute la politesse et la " douceur françoise."

Durant toutes les audiences, le roi d'Espagne ne s'est ni levé ni découvert.

Le Roi jugea le soir la petite dispute qu'il y a eu ce matin entre M. de Beauvilliers et M. de Chazeron, et la juge en faveur des lieutenants des gardes-du-corps, dont M. de Beauvilliers fut fort aise, étant très-content de la conduite de Chazeron en cette occasion-là.

Mardi 23, à Versailles.—Le Grand-conseil et l'Académie haranguèrent, l'après-diner, le roi d'Espagne. Le premier président du grand-conseil, et La Chapelle, directeur de l'Académie, portoient la parole. Leurs harangues furent fort louées, et on loua encore bien plus les réponses du roi d'Espagne, qui sont justes et précises.

Mercredi 24, à Marly.—Monsieur, Madame et M. de Chartres allèrent le matin à Paris, et le roi d'Espagne alla l'après-dîner au Palais-Royal les voir ; il y avoit une grande foule de peuple dans les rues pour le voir passer. Pendant qu'il fut au Palais-Royal, il se montra sur des balcons qui donnent dans les rues, et le peuple crioit de bon cœur : *Vive le roi d'Espagne !* S. M. catholique arriva ici à sept heures ; il entra d'abord chez madame de Maintenon où étoit le Roi, qui lui dit : “ Monsieur, pendant ce voyage-ci, voyez ce que vous aimez le mieux faire ; ne vous contraignez sur rien ; chassez, promenez-vous, jouez, enfin choisissez ce qui vous divertira davantage.”

Jeudi 25, à Marly.—Le roi d'Espagne joua aux échecs avec M. de La Rochefoucault ; il aime fort ce jeu-là, et n'aime point du tout les jeux de cartes.

Vendredi 26, à Marly.—Le marquis de Bedmar est charmé du Roi, de toutes ses manières, et fort content de la joie qu'il voit à tous les courtisans. Ils* virent avec grand plaisir le dîner du Roi, et la familiarité de nos maîtres avec les courtisans qui ne fait qu'augmenter notre respect. Après le dîner, le Roi alla à la promenade, où ils le suivirent ; et d'abord le Roi commanda aux courtisans de mettre leurs chapeaux : honnêteté qu'il a toujours accoutumé d'avoir ; les Espagnols en furent un

* Les Espagnols.

peu étonnés, et le Roi leur dit : “ Messieurs, ja-
“ mais on ne se couvre devant moi, mais aux pro-
“ menades je veux que ceux qui me suivent ne
“ s’enrhument point.” Le marquis de Bedmar lui
dit : “ Ha ! sire, je voudrois que le Roi, mon
“ maître, entendît cela.” Le roi d’Espagne étoit
à la promenade avec le Roi, mais il n’étoit pas
auprès de lui dans ce moment-là.

Malgré le vilain temps, en passant dans l’en-
droit où est l’escarpolette, le roi d’Espagne y vou-
lut aller, et le Roi, craignant que la pluie n’eût
pourri quelques unes des cordes, lui défendit ex-
pressément d’y aller, et en se retournant au mar-
quis de Bedmar, il lui dit : “ Voici la seule occa-
“ sion où je veuille me servir de mon autorité ;
“ dans les autres, je donnerai mes conseils.”

On agite plusieurs questions, dont en voici
quelques-unes ; savoir : quelle livrée portera le
roi d’Espagne ; s’il gardera la livrée bleue de
France, où s’il gardera la livrée jaune, qui est
l’ancienne livrée de la maison de Bourgogne. Le
Roi a dit qu’il falloit entièrement s’en remettre
aux Espagnols, savoir encore quelles armes il por-
tera : s’il portera les armes de France sans brisure,
où s’il y mettra la bordure de gueule, qui est la
brisure des ducs d’Anjou ; savoir encore comme il
portera la couronne audessus de ses armes. On
fait faire trois ou quatre dessins différents de cette
couronne : on n’a pas encore déterminé laquelle il
prendra.

Samedi 27, à Versailles.—Pendant la chasse, M. de la Rochefoucault dit au roi d'Espagne qu'il le plaignoit bien de ne pouvoir avoir de meute à Madrid ; Sa Majesté lui répondit : “ Il y en a bien
“ en Afrique, qui est un pays encore plus chaud,
“ pourquoi n'en aurois-je pas en Espagne ? On dit
“ que le roi de Maroc en a une bonne ; le premier
“ tribut que je lui veux imposer, c'est de m'envoyer
des chiens tous les ans.”

Le marquis de Bedmar s'est loué du directeur de la douane de Péronne, qui, sachant son nom et pourquoi il venoit en France, n'a point voulu faire ouvrir ses malles et ses portemanteaux, ni prendre d'argent de lui, quoique le marquis de Bedmar lui en offrit. M. de Chamillart a écrit à ce directeur qu'il en usât de même pour le retour, que le Roi lui savoit bon gré de son procédé, et l'en récompenseroit.

Le soir, chez madame de Maintenon, le roi d'Espagne donna à madame la duchesse de Bourgogne de fort jolis pendants d'oreilles de perles et de diamants que la Reine avoit donnés à madame la Dauphine, et qui étoient tombés dans le partage de monseigneur le duc d'Anjou, quand Monseigneur donna à ses trois fils les pierreries qu'avoit eues madame la Dauphine. Avant que le roi d'Espagne fît ce présent, il consulta madame de Maintenon, pour savoir si ce présent n'étoit pas trop petit, et la priant ensuite d'aider à le faire

recevoir agréablement de madame la duchesse de Bourgogne.

Le Roi nous dit à son coucher qu'on ne pouvoit pas être plus content qu'il l'étoit du roi d'Espagne ; que dans les affaires dont il lui parloit il lui trouvoit beaucoup de sens, beaucoup d'ouverture d'esprit et de bonnes intentions.

Dimanche 28, à Versailles.—Le Roi a fait faire une toison pour le roi d'Espagne, qu'il prendra avant de partir d'ici. Quand on a déjà un de chevalerie, il ne faut plus être chevalier pour porter la Toison, sans cela le roi d'Espagne se seroit fait recevoir chevalier par un chevalier de la Toison.

Lundi 29, à Versailles.—Le roi d'Espagne emportera des lettres-patentes, enregistrées au Parlement, par lesquelles on déclarera que, quoiqu'il soit devenu étranger en devenant roi d'Espagne, ses droits à la couronne de France pour lui et pour ses descendants seront conservés. Henri III, étant duc d'Anjou et sortant de France pour aller être roi de Pologne, ne voulut point partir sans avoir de pareilles lettres-patentes, et le Roi avoit promis à M. le prince de Conti, quand il alla en Pologne, de lui en faire expédier sitôt qu'il seroit couronné roi de Pologne.

Le Roi a réglé que le roi d'Espagne porteroit sur les écussons des royaumes d'Espagne les armes de France en plein sans brisure, attendu qu'il n'y avoit point d'apanage donné à monseigneur le

duc d'Anjou, et que ce n'étoit qu'un titre qu'il avoit avant d'être roi d'Espagne.

Mardi 30, à Versailles.—Le Roi nous dit le matin qu'il avoit beaucoup d'affaires, et qu'il ne sortiroit point de tout le jour. Il donne vingt et une bourses de mille pistoles aux trois princes, qui seront presque toutes employées en charités durant leur voyage.

Mercredi 1er décembre, à Versailles.—On a changé quelque chose aux armes que le roi d'Espagne portera. On vouloit d'abord qu'il portât sur les armes des royaumes d'Espagne les armes de France sans brisure ; l'on a jugé depuis qu'étant cadet, il devoit en porter une, qu'il n'étoit point nécessaire d'avoir un apanage pour cela ; ainsi il portera pour brisure une bordure de gueule.

Jeudi 2, à Versailles.—Le roi d'Espagne prit le matin la Toison ; le Roi lui en a fait faire une fort belle ; il la porte avec un ruban noir cordonné.

Vendredi 3, à Versailles.—L'après-dîner, le Roi alla se promener à Marly ; avant que d'y aller, il passa chez le roi d'Espagne, à qui il dit de n'aller faire aucune visite d'adieu. Toute la maison royale, tous les courtisans vinrent prendre congé de Sa Majesté l'après-dîner. Le soir chez madame de Maintenon, le Roi fut quelque temps enfermé avec lui. Il y eut déjà bien des larmes de répandues. Il a prié le Roi de lui vouloir donner son portrait ; l'approche du départ le rend fort triste ; on le regrettera fort ici : il s'est fait aimer et es-

timer de tout le monde ; il gagne beaucoup à être connu.

Départ du roi d'Espagne.

Samedi 4, à Versailles.—Le roi d'Espagne alla dès le matin chez le Roi, où il fut seul, et avant que les courtisans entrassent ; il alla ensuite chez Monseigneur, avec qui il fut enfermé assez longtemps. Sur les dix heures, les deux Rois, suivis de toute la maison royale, et d'une foule extraordinaire de courtisans, entendirent la messe dans la tribune, puis descendirent le grand degré et montèrent en carrosse ; les deux rois au fond, et madame la duchesse de Bourgogne entre eux deux, Monseigneur au-devant, avec messeigneurs les ducs de Bourgogne et de Berri, Monsieur et madame aux portières, les gendarmes, les cheveu-légers suivoient leurs Majestés ; on avoit même fait venir cent gardes-du-corps de plus qu'à l'ordinaire. On trouva en arrivant à Sceaux les deux compagnies de mousquetaires, qui faisoient chacune deux escadrons. Il y avoit sur le chemin de Versailles à Sceaux une infinité de carrosses et de peuple qui étoit venu de Paris pour voir passer les Rois ; leurs Majestés arrivèrent un peu après midi à Sceaux, où ils trouvèrent une infinité de courtisans et de dames. Le Roi mena d'abord le roi d'Espagne dans la dernière pièce de l'appartement ; il nous fit demeurer dans le salon, et défendit que personne n'entrât ; il demeura un quart d'heure seul avec le roi d'Espagne, et puis il appela

Monseigneur, qui étoit demeuré dans le salon avec la maison royale et quelques courtisans ; les deux Rois et Monseigneur demeurèrent quelque temps ensemble. Ensuite Sa Majesté y fit entrer l'ambassadeur d'Espagne, qui prit congé du roi son maître. Un moment après, le Roi fit entrer M. le duc de Bourgogne, madame la duchesse de Bourgogne, monseigneur le duc de Berri, Monsieur et Madame, et puis il appela les princes et les princesses du sang ; les portes de l'endroit où ils étoient restèrent ouvertes ; nous n'entendions pas ce qu'ils disoient, mais nous voyions les deux rois fondre en larmes ; Monseigneur appuyé contre la muraille, et se cachant le visage ; Monseigneur le duc de Bourgogne, madame la duchesse de Bourgogne, monseigneur le duc de Berri, toute la maison royale pleurant et poussant même des cris d'affliction ; on ne sauroit s'imaginer un spectacle plus grand, plus touchant, plus attendrissant : enfin il fallut se séparer ; le Roi conduisit le roi d'Espagne jusqu'au bout de l'appartement, et se cachoit le visage pour cacher ses larmes. Le roi d'Espagne monta en carrosse avec messeigneurs ses frères, pour aller coucher à Châtre. Le Roi rentra quelque temps dans la maison pour se remettre, et puis il alla se promener dans le parc en calèche, où étoit madame la duchesse de Bourgogne auprès de lui, et derrière, Monsieur et Madame.

Monseigneur, après avoir vu monter le Roi en calèche, ne put le suivre à la promenade dans les

jardins, comme il l'avoit résolu ; il étoit si attendri, si touché qu'il ne voulut plus voir personne ; il monta en carrosse pour aller à Meudon, où il demeurera quelques jours. On ne sauroit s'imaginer de séparation plus tendre et plus douloureuse que celle que nous avons vue aujourd'hui ; il sembloit que les François et les Espagnols qui étoient là eussent tous oublié le sujet de joie qu'ils ont.

L'ambassadeur d'Espagne dit plus d'une fois que la nation espagnole ne devoit jamais oublier l'obligation qu'ils avoient au Roi de leur donner pour maître un fils à qui il témoignoit tant d'amitié, et qu'il regrettoit si tendrement. Quand le Roi eût fait entrer M. le Prince, et ensuite les princes du sang, le Roi dit au roi d'Espagne : “ Voici les
“ princes de mon sang et du vôtre ; les deux na-
“ tions présentement ne doivent plus se regarder
“ que comme une même nation ; elles doivent
“ avoir les mêmes intérêts ; ainsi je souhaite que
“ ces princes soient attachés à vous comme à moi ;
“ vous ne sauriez avoir d'amis plus fidèles et plus
“ assurés.” Que ne savons-nous de même tout ce que le Roi dit en particulier au roi d'Espagne !

Le Roi ne nous a jamais paru rien faire avec plus de dignité, de bonne grâce, que tout ce qu'il a fait aujourd'hui ; il n'a jamais marqué tant de tendresse, et jamais il ne nous a paru si grand et si aimable.

Madame la duchesse de Bourgogne, après la promenade, fit une grande collation. M. du

Maine envoya aux gardes-du-corps, aux gendarmes, aux cheval-légers et aux mousquetaires des vivres et du vin en abondance ; il y avoit des repas dans plusieurs chambres différentes, et pour les courtisans, et pour toute leur suite ; et on ne sauroit rien faire plus magnifiquement.

Le Roi, en disant le dernier adieu au roi d'Espagne, qu'il avoit conduit jusqu'au bout de l'appartement, le tint long-temps entre ses bras ; les larmes qu'ils répandoient l'un et l'autre entrecoupoient tous leurs discours. Monseigneur embrassa ensuite le Roi son fils, et puis le Roi vint encore l'embrasser, marquant encore la peine extrême qu'il avoit de le quitter.

Mercredi 8, à Marly.—Le dernier roi d'Espagne, quelques mois avant de mourir, avoit consulté le feu Pape sur le parti qu'il devoit prendre pour sa succession, cherchant à faire ce qui étoit le plus juste et ce qui pouvoit le plus affermir le repos de l'Europe. Le Pape lui manda que la justice étoit de laisser tous les royaumes aux enfants de monseigneur le Dauphin, et que par là il conserveroit sa monarchie dans son entier et la paix universelle. Jamais le Pape ne s'étoit vanté ici d'avoir donné un conseil si sage et dont nous devions être si contents.

Vendredi 10, à Marly.—On eut des lettres du roi d'Espagne et des princes arrivant de Saint-Laurent-des-Eaux. Le roi d'Espagne écrit au Roi et signe Philippe ; il ne signera *yo el Rey* que quand

il sera arrivé en Espagne : il met au-dessus de la lettre au Roi, *mon frère et mon aïeul*. Il changera le nom d'aïeul en celui de grand-père, et écrira toujours comme cela. Monseigneur le duc de Berri écrivit au Roi pour la première fois ; il lui fit réponse sur-le champ.

Samedi 11, à Marly.—Mardi matin, à Versailles, le Roi, après son lever, reçut les magistrats de Dantzick à l'audience. Ils parlèrent avec toute la soumission convenable, ne songeant point à se justifier et ne venant que demander pardon. Celui qui portoit la parole dit au Roi que plus ils le regardoient comme une divinité, plus ils devoient espérer qu'un sincère et cuisant repentir leur feroit obtenir miséricorde. Le Roi parut touché de leurs discours ; mais on croit qu'avant de leur pardonner, il leur ordonnera de dédommager les banquiers qui étoient dans les intérêts de M. le prince de Conti, dont les maisons furent pillées après que le prince fut parti de leur rade pour revenir en France.

Dimanche 12, à Marly.—On mande de Berlin que M. l'électeur de Brandebourg s'étoit déclaré roi de Prusse étant à table, et que tout d'un coup il avoit pris cette qualité en buvant à la santé de Frédéric Ier, roi de Prusse, qu'il l'avoit portée au grand-maître de sa maison, et que tous les conviés l'avoient bue et l'avoient traité de Majesté. Il doit partir incessamment pour s'en aller à Kœnigsberg, capitale de la Prusse, pour s'y faire couronner,

ANNÉE 1701.

Dimanche, 2 janvier, à Versailles.—M. de Barbezieux tomba malade avant-hier au soir ; son mal devient très-considérable, et M. Fagon a dit au Roi, à son coucher, qu'il en avoit très-mauvaise opinion.

Lundi 3, à Versailles.—Le soir, le Roi travailla avec M. de Saint-Pouanges, et lui ordonna de dire à M. de Barbezieux, de sa part, qu'il enverroit à tout moment savoir de ses nouvelles, s'il n'en apprenoit dix fois le jour par M. Fagon ; la maladie augmente.

Mardi 4, à Versailles.—Le Roi eut la confirmation de la levée du siège de Nerva et de la défaite des Moscovites par le roi de Suède. L'action est belle et grande pour ce jeune Roi, qui n'a pas encore dix-huit ans. Il y a eu plus de vingt mille Moscovites tués. Le duc de Croy, qui en étoit général, a été pris dans le combat. On dit encore qu'il s'est fait prendre de peur que le Czar, à qui il avoit conseillé cette entreprise-là, ne lui fit couper le cou.

Madame de Louvois est arrivée ; elle est auprès de M. de Barbezieux, son fils, de qui on n'espère plus rien.

Mercredi 5, à Marly.—Le Roi partit à trois heures de Versailles, pour venir ici. Une heure après qu'il fut arrivé, M. de Saint-Pouanges vint

de Versailles, apporter la nouvelle que M. de Barbezieux étoit mort.

Jeudi 6, à Marly.—M. l'archevêque de Reims vint au lever du Roi et lui apporta les sceaux de l'ordre du Saint-Esprit, dont M. de Barbezieux étoit chancelier ; il recommanda les filles de son neveu au Roi, et assura Sa Majesté qu'il laissoit plus de dettes qu'il n'avoit de bien. Le Roi lui parla fort gracieusement, et on croit que Sa Majesté fera donner quelque chose à sa famille par ceux qui rempliront ces charges-là.

Samedi 8, à Marly.—M. de Chamillart vint au lever du Roi, comme il en avoit reçu l'ordre ; Sa Majesté lui donna la charge de secrétaire-d'état, comme M. de Barbezieux l'avoit, et veut qu'il demeure contrôleur-général. Ainsi le voilà chargé de la guerre et des finances, ce que nous n'avons point encore vu à personne. Il donnera cent mille écus, qui seront partagés entre les trois filles de M. de Barbezieux.

Dimanche 9, à Marly.—M. Desalleurs, notre envoyé en Brandebourg, a ordre de quitter cette cour-là. On croit qu'il demeurera à Cologne auprès de l'Electeur. Il quitte Berlin, parce que l'électeur de Brandebourg s'en va en Prusse pour se faire couronner roi, et qu'il ne peut pas demeurer auprès de lui ; car nous ne le reconnoissons pas pour roi.

Jeudi 13, à Versailles.—Le roi d'Angleterre cassa, il y a quelques jours, son parlement, le croy-

ant très-opposé à ses volontés ; il en assemble un autre qui ne lui sera pas plus favorable, à ce qu'on croit. Il commencera ses séances le 27 février.

Vendredi 14, à Versailles.—Sur les trois heures, M. Bontems fut frappé d'une paralysie qui lui est tombée particulièrement sur un bras et sur une jambe du même côté. M. Fagon ne croit pas qu'il en puisse revenir ; il a soixante-quinze ans ; c'est un homme en bénédiction à la cour, qui n'a jamais fait mal à qui que ce soit, et qui a fait beaucoup de bien ; son fils aîné a la survivance de la charge de son père, de premier valet-de-chambre.

Samedi 15, à Versailles.—M. le cardinal de Bouillon a fait frapper une médaille à Rome, qui fait du bruit ici : dans cette médaille, il prend la qualité de grand aumônier de France. Cette médaille a été frappée à la clôture du jubilé. Le Pape ferme la porte de Saint-Pierre, et le cardinal doyen celle de Saint-Paul. On a envoyé de ces médailles-là au Roi, et l'on dit que le cardinal de Bouillon présentement tâche de les supprimer.

Dimanche, 16, à Versailles.—Au coucher du Roi, on sut que le bonhomme Bontems étoit à la dernière extrémité ; il est regretté généralement de tout le monde.

Lundi 17, à Versailles.—Le Roi, au retour de la chasse, trouva que le bonhomme Bontems étoit mort.

Mardi 18, à Versailles.—Le Roi alla se promener à Trianon, où il fait planter.

Il a donné six mille livres de pension à Bontems l'aîné, son premier valet-de-chambre, et quatre mille livres au cadet, qui est le premier valet de garde-robe ; il leur conserve à tous deux des entrées, et le pouvoir d'avoir le passe-partout pour entrer par les derrières, comme ils avoient durant la vie de leur père. Il donne à l'aîné, aux Tuileries, à Paris, un logement magnifique, qu'avoit feu M. Bontems ; il lui donne aussi un beau logement ici. Sa Majesté, en se promenant à Trianon, fit l'éloge du bonhomme Bontems, et témoigna le regretter tendrement.

Jeudi 20, à Marly.—Le Roi se promena dans ses jardins, et au retour, il y eut une loterie chez madame de Maintenon ; ces loteries-là sont toujours de l'argenterie et des bijoux que le Roi donne *gratis* aux dames. Il n'y eut pas de bal, parce que c'est l'anniversaire de la mort de la Reine-mère ; les bals commenceront demain.

Vendredi 21, à Marly.—M. de Vendôme arriva à Versailles lundi, après avoir demeuré long-temps à Anet, où il a fait le grand remède. Il se croit guéri ; les chirurgiens le croient aussi ; cependant il n'a point voulu demander à venir ici, de peur de faire encore de la peine aux dames. Si sa santé est entièrement raffermie, et qu'il ne reparoisse rien ce printemps, on croit qu'il épousera mademoiselle d'Elbeuf.

Samedi 22, à Marly.—Le soir, après souper, madame la duchesse de Bourgogne dansa aux chansons dans le salon jusqu'à une heure.

On a des lettres de Bayonne, du 15 ; nos princes y arrivèrent en bateau, le 13, ayant couché à Dax le jour d'auparavant. On mande qu'il y a plus de quatre mille Espagnols à Bayonne, parmi lesquels il y a dix ou douze hommes considérables : Castanaga en est. S. M. catholique se mit dans un fauteuil, à la porte de son cabinet, pour se laisser saluer par ses sujets ; tous les gentilshommes lui baisoient la main : il avoit auprès de lui le duc d'Ossune, le duc de Vezar, et le fils aîné du duc d'Albe, qui lui marquoient ceux qui devoient avoir l'honneur de lui baiser la main ; tous les autres lui faisoient la révérence : il vouloit le voir tous. Le duc d'Harcourt, qui étoit arrivé quelques jours auparavant, étoit à la droite de son fauteuil, le duc de Noailles à la gauche, et le duc de Beauvilliers derrière le fauteuil. Sa Majesté devoit repartir de Bayonne le 18, et être le 21 à Iron, où il doit trouver sa maison et son équipage qui n'est pas nombreux ; on a retranché deux cent mille écus de la dépense qui étoit destinée pour envoyer cet argent à M. de Vaudemont, à Milan, d'Iron. S. M. catholique ira jusqu'à Vittoria, à cheval ou sur des mules, et à Vittoria, il montera en carrosse où il sera seul dans le fond, le duc d'Harcourt seul au devant ; le comte d'Ayen, et un gentilhomme de la chambre seront aux portières.

Pendant le voyage, M. de Beauvilliers a été souvent enfermé avec le roi d'Espagne pour l'in-

struire des affaires : depuis qu'il est à Bayonne, le duc d'Harcourt est entré dans leur conseil ; le duc de Noailles y entre aussi quelquefois.

On a fait un pont sur la Bidossoa, qui n'est pas au même endroit où étoit celui de la Conférence.

Dès que messeigneurs les ducs de Bourgogne et de Berri seront séparés du Roi leur frère, ce qui doit avoir été fait vendredi 21, ils reviendront par la même route jusqu'à Mont-de-Marsan, où ils prendront le chemin de Tholose ; ils auront une table de dix-huit couverts, où ils feront manger les gens de qualité qui ont l'honneur de les suivre. M. et madame de Beauvilliers reviendront du Mont-de-Marsan droit ici.

Dimanche 23, à Marly.—Le soir, il y eut un bal avant souper ; le Roi y demeura jusqu'à neuf heures. Quand le Roi et Monseigneur ne sont point au bal, toutes les dames et les princesses du sang même, se lèvent lorsque madame la duchesse de Bourgogne danse ; mais quand le Roi ou Monseigneur y sont, il n'y a que les dames attachées à elle qui se lèvent.

Le soir, après souper, madame la duchesse de Bourgogne dansa aux chansons, et joua à des petits jeux à courir avec les courtisans.

Mardi 25, à Versailles.—Le fils de madame d'Enrague et le fils de M. du Téral, qui n'a que seize ans, ont eu une querelle, où M. du Téral a été dangereusement blessé. On prétend que c'est

un duel ; on espère que les informations feront voir que ce n'en étoit pas un.

Mercredi 26, à Versailles.—Le Roi envoya le baron de Breteuil, introducteur des ambassadeurs, jusqu'au Bourg-la-Reine au-devant du connétable de Castille, ambassadeur extraordinaire d'Espagne : honneur qu'on ne fait à aucun ambassadeur. Il y en a pourtant un exemple sous ce règne, qui fut quand le marquis de La Fuentes vint avouer la prééminence de la France sur l'Espagne ; le connétable assure que son bisaïeul reçut les mêmes honneurs sous Henri IV. Le baron de Breteuil, dans le compliment qu'il lui fit, ne manqua pas de lui faire valoir l'honneur extraordinaire que le Roi lui faisoit rendre.

Jeudi 27, à Versailles.—Le Roi alla se promener à Trianon ; Monseigneur courut le loup ; madame la duchesse de Bourgogne dîna chez madame la duchesse du Lude, où il y eut bal l'après-dîner ; elle avoit dîné mardi chez madame de Dangeau, où il y avoit eu bal de même ; mais à ces bals il n'y avoit que ces dames, soit de celles qui y avoient dîné, soit de celles qui y vinrent en masque.

Vendredi 28, à Versailles.—Lundi au soir, en arrivant de Marly, le Roi dit à Madame qu'on lui mandoit de Vienne, que le roi des Romains avoit dit publiquement que l'Empereur ne se devoit pas mettre en peine pour de l'argent, qu'il y avoit un secret sûr pour en avoir, qui étoit de faire pendre la moitié des ministres et de chasser l'autre. Madame

trouva l'expédient tel qu'il est, mais elle n'en fut point surprise ; car on connoît l'humeur violente du roi des Romains. Ce n'est pas M. de Villars qui a mandé cela ; mais le Roi ajouta que celui qui le lui mandoit étoit homme bien informé.

Samedi 29, à Versailles.—Le Roi donna le matin, en particulier, une grande audience au connétable de Castille. Le Roi étoit découvert et avoit laissé son chapeau sur la table. Quand le Roi veut être découvert, il ne prend jamais son chapeau à la main.

M. Noblet apporta ici la nouvelle de la séparation de nos princes ; elle se fit le samedi 22, dans l'île des Faisans. Ils passèrent en carrosse jusque dans cette île ; et là le roi d'Espagne monta dans un petit bateau avec le duc d'Harcourt, le comte d'Ayen et le marquis de Quintana, gentilhomme de sa chambre, qui sont ceux qui seront dans son carrosse jusqu'à Madrid. Il y avoit un pont fait aussi depuis l'île des Faisans jusqu'à Iron ; mais il n'y passa que les bagages. Il y eut bien des larmes de répandues de la part des princes, et on eut peine à les séparer ; il paroît que leur amitié a encore augmenté dans le voyage. Le roi d'Espagne alla coucher à Iron, et nos princes revinrent à Saint-Jean-de-Luz. En arrivant à Iron, S. M. catholique alla à l'église, on l'on chanta le *Te Deum* ; il y fut reçu avec des acclamations extraordinaires ; il y reçut les compliments de tous les corps de la province ; il alla le lendemain 23 visiter Fontarabie. Pendant qu'il faisoit le tour de la place, les Fran-

çois qui avoient l'honneur de le suivre lui demandèrent en badinant s'il trouvoit bon que le duc d'Harcourt et eux tous vissent la place. Il leur répondit : *On m'a bien laissé voir Bayonne.* La réponse plut fort aux Espagnols et à tous ceux qui le suivoient. Il soupa le soir à l'espagnole ; ses gentilshommes de la chambre le servent, et comme c'est une de leurs fonctions de le déchausser, ils le faisoient d'une manière fort incommode pour lui ; il ne fit que rire, et leur montra doucement comment il falloit qu'ils fissent. Il a déjà rappelé le prince d'Armstad de la vice-royauté de Catalogne, qu'il a donnée au comte de Palme, neveu du cardinal Portocarrero, et a suivi en cela l'avis de la junte, qui lui en avoit écrit. Il partit d'Iron le lundi 24, en carrosse, quoiqu'il eût résolu d'aller jusqu'à Vittoria à cheval. Il devoit ce jour-là visiter les fortifications de Saint-Sébastien ; et si la pluie cesse il remontera à cheval, Nos princes repartirent le 23 de Saint-Jean-de-Luz, revinrent à Bayonne, et le 23 à Dax, où Noblet les rejoignit pour leur rendre compte des deux jours qu'il avoit demeuré auprès du roi d'Espagne depuis leur séparation, et d'où il repartit ensuite pour en venir rendre compte au Roi.

Dimanche 30, à Versailles.—Le Roi donna à M. le comte d'Evreux, cadet des enfants de M. de Bouillon, une pension de six mille livres. C'est M. le comte de Tholose qui a demandé instamment cette grâce au Roi pour le comte d'Evreux, qui est

fort de ses amis ; et quand le comte d'Evreux a remercié Sa Majesté, le Roi lui dit : “ Je suis
“ bien aise de vous faire ce petit plaisir, et en
“ même temps d'en faire un grand au comte de
“ Tholose.”

Lundi 31, à Versailles.—Il y a une dispute entre M. d'Avaux, comme maître des cérémonies de l'Ordre, et M. de La Vrillière, comme greffier de l'Ordre. Ils prétendoient l'un et l'autre qu'il étoit de leur charge de rapporter au Roi les preuves de M. de Torcy, nouveau chancelier de l'Ordre. Le Roi avoit jugé en faveur de M. d'Avaux, comme maître des cérémonies de l'Ordre ; mais M. de La Vrillière a rapporté depuis des registres de ce qui s'étoit fait en pareille occasion, et il paroît par ces registres que ce n'est ni au maître des cérémonies, ni au greffier à faire ce rapport au Roi, mais aux chevaliers commissaires qui ont reçu les preuves de de noblesse. M. le Premier et M. de Lavardin ont été les commissaires ; ainsi on croit que le Roi les chargera de rapporter l'affaire : cela n'est pourtant pas décidé.

Mardi 1er février, à Versailles.—On a enregistré aujourd'hui au Parlement, à la requête du procureur-général, des lettres-patentes du Roi, pour assurer au roi d'Espagne, Philippe V, et à ses enfants mâles nés en bon et loyal mariage, la succession à la couronne de France, en cas que Monseigneur le duc de Bourgogne vint à mourir sans enfants mâles, ou que la branche de ses enfants

mâles manqué ou tombé en quenouille, et cela nonobstant que Philippe V soit absent et résident hors du royaume, ou qu'après son décès ses hoirs mâles procréés en loyal mariage soient nés et habitent hors du royaume de France. Ces lettres-patentes sont signées Phelippeaux. M. de Torcy avoit prétendu, comme secrétaire d'état des étrangers, que c'étoit à lui d'expédier ces lettres ; mais le Roi a jugé en faveur de M. de Ponchartrain, comme secrétaire-d'état de la maison.

Mercredi 2, à Versailles.—Le Roi, avant que d'aller à la messe, fit tenir le chapitre des chevaliers de l'Ordre, où M. de Lavardin rendit compte au Roi des preuves de M. de Torcy ; il avoit été un de ses commissaires.

Il y eut ici à Paris un furieux ouragan, qui fit de grands désordres pour les bâtimens et dans les jardins. Une poutre de l'église Saint-Louis dans l'île Notre-Dame, est tombée sur la tête du marquis de Verderone ; on ne croit pas qu'il en puisse réchapper. Il y a eu beaucoup de carrosses renversés, et personne ne se souvient d'avoir vu un si grand vent.

Vendredi 4, à Versailles.—Le Roi alla l'après-dîner se promener à Trianon, où l'orage qu'il a fait avant-hier a fait du désordre comme partout ailleurs ; il en a fait de considérable à Vincennes, au Louvre et au Luxembourg ; il y a eu bien des arbres arrachés dans la forêt de Saint-Germain.

Samedi 5, à Versailles.—Le Roi a demandé aux

princesses de lui nommer des dames pour Marly qui dansassent bien.

Mercredi 9, à Marly.—Le roi d'Espagne a ordonné qu'on donnât aux Anglois et aux Hollandois l'argent qui leur reviendra de la part qu'ils ont sur la flotille qui vient d'arriver, et Sa Majesté catholique fait cela, quoiqu'ils ne l'aient point encore reconnu roi ; cette bonne foi qu'il leur montre, et la justice qu'il leur rend, devrait bien leur apprendre aussi à lui rendre justice.

Vendredi 11, à Marly.—Dans le conseil que le Roi tint mercredi Sa Majesté résolut de permettre à toutes les troupes de Hollande qui sont dans les places de Flandre, et dont nous sommes maîtres présentement, de s'en retourner en Hollande, selon l'ordre qu'ils en auront de MM. les Etats-Généraux, leurs maîtres ; on permet même aux sujets du roi d'Espagne et aux sujets du Roi qui servent dans ces régiments, d'y demeurer, et on ne leur apportera aucun obstacle ; un procédé aussi noble n'a pas été sans contradiction ; mais le Roi prend toujours les partis les plus justes et les plus glorieux.

Lundi 14, à Versailles.—Le Roi arme quatre-vingts vaisseaux de ligne, et les Espagnols en armeront vingt pour les préparatifs qu'on fait ici pour la guerre ; ce sont de bons moyens pour avoir la paix.

Jeudi 17, à Versailles.—Monseigneur le duc de Bourgogne envoya ces jours passés au Roi une

lettre très-bien écrite, par laquelle il supplioit Sa Majesté, très-instamment, si nous avons la guerre de le faire servir, afin qu'il pût se rendre digne de l'honneur qu'il avoit d'être son petit-fils ; le Roi a paru fort content de cette lettre.

Lundi 21, à Versailles.—Le Roi alla à la volerie pour la première fois de l'année ; madame la duchesse de Bourgogne y étoit à cheval, et toujours à côté du Roi ; le Roi s'approcha du carrosse du connétable, qui se jeta pied à terre ; Sa Majesté lui fit beaucoup d'honnêtetés, dont il fut charmé, et du plaisir de voir le Roi et madame la duchesse de Bourgogne à cheval. La feue reine d'Espagne, fille de Monsieur, avoit voulu introduire cet usage-là en Espagne, et un jour étant à l'Escorial, elle y fit monter la sœur du connétable, qu'elle aimoit fort ; son cheval l'emporta et elle se tua.

Dimanche 27, à Versailles.—M. le cardinal de Noailles a chassé du diocèse de Paris une prétendue dévote qu'on appelle sœur Rose ; on dit qu'elle s'appeloit autrefois sœur Sainte-Croix, et que même elle avoit eu encore un autre nom ; elle logeoit au Luxembourg, chez madame de Vibras : il y avoit plusieurs gens très-vertueux et très-sages persuadés de la sainteté de cette créature ; on en faisoit des contes extraordinaires et merveilleux ; d'autres gens en parloient comme d'une friponne.

Lundi 28, à Versailles.—Le roi d'Espagne a écrit au Roi, du 19 ; il est heureusement arrivé à Buen-Retiro le 18, et paroît fort content ; il y avoit

une telle foule de monde à son arrivée, qu'on a compté plus de cinquante personnes étouffées ; il a trouvé un nombre infini de carrosses qui bordoient son chemin ; toutes les dames qui étoient dans ces carrosses étoient fort parées ; il est très-content de la maison du Buen-Retiro, qu'il a trouvée magnifiquement meublée ; les jardins pourroient en être beaux, mais ils sont fort négligés. Le cardinal Portocarrero le reçut à son arrivée au Buen-Retiro, et se voulut jeter à ses pieds pour lui baiser la main ; le roi catholique le releva, l'embrassa tendrement, le traita comme un vrai père, et le cardinal a toujours les yeux sur lui comme sur son enfant ; il admire tout ce qu'il lui voit faire et tout ce qu'il lui entend dire. Le duc d'Harcourt mande qu'il se gouverne à merveille ; durant le voyage on vouloit lui donner, dans toutes les petites villes où il passoit, des fêtes de taureaux ; mais sachant que ces fêtes-là ne se font pas d'ordinaire durant le carême, il les a défendues : celles qu'il a vues même ne lui ont pas fait plaisir, il trouve une sorte de cruauté à ce spectacle-là. On lui proposa un autre divertissement où quelques gens de la populace auroient pu courir quelque risque, il le refusa, en disant : " A Dieu ne plaise que je veuille jamais prendre aucun plaisir qui puisse coûter la vie à quelqu'un ! " On parloit devant lui de l'endroit où se devoit tenir un roi le jour d'une bataille ; il dit qu'il ne croyoit pas qu'il y eût de place plus convenable à un roi que celle où il y avoit le plus de péril. Un de ses

gentilshommes de la chambre disoit qu'il étoit plus prudent à un roi d'être à la seconde ligne, ou corps de réserve, surtout à un roi qui n'auroit pas d'enfant ; il répondit simplement que n'avoir pas d'enfant n'étoit pas une raison à un roi pour se déshonorer.* Les premiers jours on n'a laissé entrer de François au Buen-Retiro que le comte d'Ayen, pour laisser Sa Majesté catholique entre les mains des Espagnols ; le duc d'Harcourt n'a pas voulu même que sa femme ni son frère entrassent, pour donner l'exemple aux autres François qui le verront les jours suivants en toute liberté.

Mardi 1er mars, à Versailles.—Le Roi avoit eu l'honnêteté de mander à M. de Vaudemont que M. de Savoie proposoit un traité qui seroit avantageux pour la France et à l'Espagne, mais dont une des conditions étoit que S. A. R. seroit généralissime de toutes leurs troupes en Italie, que Sa Majesté n'avoit point voulu signer ce traité sans savoir auparavant s'il n'auroit pas quelque peine d'être sous M. de Savoie ; M. de Vaudemont a répondu qu'il étoit si charmé de cette attention-là du Roi sur ce qui le regardoit, qu'il se sentoit plus que jamais prêt à se mettre dans le feu pour son service, et qu'ainsi il ne feroit nulle difficulté de servir sous M. de Savoie, et qu'il lui suffisoit de savoir qu'en le faisant il feroit une chose agréable au Roi, et au

* Sa conduite a été d'accord avec ses sentiments : on lui donna justement le surnom de *courageux*.

roi d'Espagne, et qu'on pouvoit compter qu'il ne songeroit jamais à ses intérêts propres quand il s'agiroit du service de LL. MM. Il a paru pénétré de reconnoissance de l'égard que le Roi a bien voulu avoir pour lui dans cette occasion-là.

Vendredi 11, à Versailles.—Le roi d'Angleterre se trouva fort mal à Saint-Germain. Le Roi y envoya le petit Boudin, M. Fagon n'étant pas en état d'y aller ; il dit au Roi, au retour, que le mal du roi d'Angleterre lui paroissoit fort considérable, et que la paralysie lui tomboit sur tout un côté du corps ; le Roi commanda, à son coucher, au marquis de Gesvres, d'y aller le lendemain matin, et de lui en apporter des nouvelles à son lever.

Samedi 19, à Versailles.—Monseigneur alla dîner à Meudon, et revint ici au souper du Roi, où il mangea beaucoup ; il entra dans le cabinet du Roi après souper ; comme à son ordinaire ; il fut même très-gai ; il descendit chez lui par le petit degré en riant, étant de la meilleure humeur du monde ; il se mit à son prie-dieu, et en se relevant il perdit connoissance. Beaucoup de ses domestiques montèrent chez le Roi, fort éperdus, cherchant M. Fagon et M. Félix. Le Roi, qui étoit à son prie-dieu, descendit par le petit degré qui est fort difficile, malgré un peu de goutte qui lui reste encore. Il trouva Monseigneur dans un triste état. Madame la duchesse de Bourgogne y entra en même temps que le Roi. On ne peut rien s'imaginer de plus triste que l'état où tout le monde

étoit. M. Félix saigna Monseigneur, qui se défendoit contre la saignée, et à qui la connoissance n'étoit pas encore revenue ; elle lui revint après la saignée ; il nous reconnut, et nous nomma tous. Le Roi se rapprocha de lui, le pria de prendre les remèdes que M. Fagon lui faisoit donner. Depuis ce moment, Monseigneur fut toujours de mieux en mieux ; il étoit environ minuit, et sur les deux heures, l'émétique, qu'il avoit pris en grande quantité commença à agir par haut et par bas ; la nature se dégagea, et il fut entièrement hors de péril. Le premier soin du Roi, en entrant dans la chambre de Monseigneur, fut d'envoyer chercher un confesseur. Quand Monseigneur eut repris connoissance, il en demanda un lui-même, et M. le curé demeura toute la nuit dans sa chambre. Le Roi en sortit à deux heures et demie, après avoir vu l'effet de l'émétique, et donna ordre à M. Félix qu'on le vînt éveiller, s'il survenoit le moindre accident. Le Roi étoit dans une affliction inconcevable, ne pouvant retenir ses larmes, et n'ayant presque pas la force de parler.

Lundi 21, à Versailles.—Le Roi a choisi le marquis d'Urfé pour accompagner le roi d'Angleterre dans le voyage qu'il va faire à Bourbon ; il est chargé de lui faire rendre, dans toutes les villes de son passage, les honneurs dus à la dignité de Roi. Quand S. M. britannique alla en Irlande, le Roi avoit donné la même commission au comte de Mailly dans toute sa route jusqu'à Brest. Le roi

d'Angleterre a témoigné beaucoup de joie de l'attention qu'a eue Sa Majesté en cette occasion ; il doit partir le mercredi d'après Pâques.

Jeudi 24, à Versailles.—Les femmes de la halle de Paris députèrent quatre d'entre elles pour venir savoir des nouvelles de Monseigneur ; il voulut bien les voir ; il y en eut même une qui l'embrassa ; les autres lui baisèrent la main ; il les remercia, leur donna de l'argent ; le Roi leur en fit donner aussi ; le petit Bontems les emmena dîner chez lui, et elles s'en retournèrent à Paris charmées d'avoir vu Monseigneur en bonne santé, et de la réception qu'on leur a faite.

Mardi 29, à Versailles.—Lé roi d'Espagne revenant *della Caza del Campo*, et passant dans Madrid, trouva un prêtre qui venoit de porter le Saint-Sacrement à un malade ; aussitôt Sa Majesté descendit de cheval, et marcha à pied à la portière du carrosse où le Saint-Sacrement étoit porté par le prêtre, et l'accompagna jusqu'à l'église.

Lundi, 4 avril, à Marly.—Le Roi fait donner au roi d'Angleterre cent mille livres par mois durant son voyage ; on croit qu'il ne reviendra que dans le mois de juin ; outre cela, le Roi lui entretient cent vingt chevaux d'équipages, et lui fournit beaucoup de commodités durant son voyage. Sa Majesté a une application particulière pour qu'il ne leur manque rien, et LL. MM. britanniques sont plus charmées que jamais de toutes ses bontés.

Le duc de Berwick, qui étoit à Rome, en est

rèvenu en diligence, sur la nouvelle de la maladie du Roi son père, et il le suivra à Bourbon.

Mardi 5, à Marly.—L'après dîner, le Roi monta en calèche avec Madame pour aller courir le cerf. Monseigneur et Madame la duchesse de Bourgogne étoient partis à cheval quelque temps auparavant.

Le cerf, aux abois, tourna sur les dames qui étoient à cheval, et frôla madame la duchesse de Bourgogne, qui lui donna un coup de pied. Le Roi ne sut cela qu'au retour de la chasse, et en étoit en peine jusqu'à ce qu'il la vît de retour.

Jeudi 7, à Marly.—L'entrée du roi d'Espagne à Madrid, qui devoit se faire le 4 de ce mois, a été remise jusqu'au mois de mai. Ces jours passés, Sa Majesté catholique étant allée à une de ses maisons de campagne pour y chasser l'après-dîner, fit manger avec lui les grands qui avoient eu l'honneur de le suivre; ils s'opposoient à l'honneur que le Roi leur vouloit faire, disant que ce n'étoit pas la coutume d'Espagne. Sa Majesté eut la bonté de leur répondre que, dans les choses où il s'agiroit de la grandeur de la monarchie, il suivroit exactement l'étiquette du palais; mais qu'il s'en vouloit dispenser quand il ne s'agiroit que de procurer des agréments à des gens comme eux. On mande qu'il est adoré en ce pays-là, et qu'il commence déjà à remettre beaucoup d'ordre dans les affaires du royaume.

Mercredi 13, à Versailles.—Le marquis de Sézanne arriva d'Espagne. On a chassé la nourrice

du Roi, parce qu'elle recevoit des présents, ce qui lui avoit été très-expressément défendu ; elle revient ici, et le roi d'Espagne lui donne dix mille livres de pension ; son mari demeure à Madrid, où il a quelques petites charges.

Mardi 19, à Versailles.—Le Roi avoit cru toute la journée que monseigneur le duc de Bourgogne pourroit arriver le soir, mais il n'arriva pas ; il avoit mandé qu'il arriveroit mercredi, et on croyoit qu'il voudroit surprendre en faisant une diligence extraordinaire.

Mercredi 20, à Versailles.—Le Roi ne sortit que sur les quatre heures pour aller se promener à Trianon, et avoit résolu dès le matin de ne point sortir que monseigneur le duc de Bourgogne ne fût arrivé. Ce prince avoit couché à Sens, et arriva ici avant trois heures.

Le Roi l'attendoit dans son cabinet, et le voyant venir, alla au-devant de lui jusque dans le salon, où il l'embrassa tendrement, et puis il lui fit embrasser madame la duchesse de Bourgogne.

Le soir, monseigneur le duc de Bourgogne alla jouer au brelan chez madame la princesse de Conti, pendant que Monseigneur y jouoit de son côté. Le soir, après souper, le Roi les envoya coucher, madame la duchesse de Bourgogne et lui, un moment après qu'ils furent entrés dans son cabinet.

Dimanche 24, à Versailles.—Monseigneur le duc de Berri, qui avoit couché à Sens, arriva ici sur les trois heures ; nous l'avons trouvé fort cru et un peu

grossi ; au retour de Marly, il commencera à monter à cheval. Le Roi ne lui donnoit que mille livres par mois pour ses menus plaisirs ; il aura présentement mille écus ; il soupera tous les soirs avec le Roi ; mais il se retirera chez lui en sortant de table, et n'entrera pas après souper dans le cabinet, comme les enfants du Roi y entrent, parce que Sa Majesté veut qu'il se couche de meilleure heure.

Jeudi 28, à Marly.—S. M. catholique prendra la livrée bleue comme le Roi l'a ici. Le feu roi d'Espagne avoit la livrée jaune, qui est la livrée de la maison de Bourgogne, et avant que ces royaumes eussent été joints aux états de Bourgogne, leur livrée étoit rouge. L'Empereur a aussi sa livrée jaune ; les princes d'Autriche la prirent après que Maximilien eut épousé Marie de Bourgogne.

Dimanche, 1er mai, à Versailles.—Le Roi, après la messe, tint chapitre des chevaliers de l'Ordre. Il nous dit que M. l'archevêque de Sens lui avoit mandé qu'il avoit été pénétré de reconnoissance de l'honneur que lui avoit voulu faire Sa Majeste* ; mais qu'il croyoit être obligé, en honneur et en conscience, de le supplier d'honorer un autre prélat de cette grâce, ne pouvant pas l'accepter sans faire une fausseté† ; en même temps, le Roi déclara qu'il avoit jeté les yeux sur M. de Metz, qu'il jugeoit très-digne de remplir cette place.

* Qui vouloit lui donner le cordon bleu.

† Ne pouvant faire, à la rigueur, ses preuves de noblesse.

L'action que vient de faire M. de Sens a été fort louée de tout le monde, d'autant plus qu'il ne lui manque qu'un degré pour faire ses preuves.

Mardi 23, à Versailles.—Il arriva un courrier de Madrid que le roi d'Espagne envoie à M. de Beauvilliers, pour lui porter les patentes de grand d'Espagne de la première classe. Le roi d'Espagne met la grandesse sur le duché de Saint-Aignan. Cette grandesse est pour tous les descendants mâles et femelles, sans qu'il soit besoin qu'il soit spécifié dans la patente. M. de Beauvilliers ne s'attendoit point à cette grâce qu'il n'avoit jamais demandée, et que le roi d'Espagne a accompagnée de lettres pour M. et madame de Beauvilliers, très-honnêtes, très-tendres, et très-bien écrites. Charles-Quint étant devenu empereur, fit le même honneur au marquis de Chièvres, qui avoit été son gouverneur.

Jeudi 19, à Meudon.—Le Roi se promena tout le matin dans les jardins avec Messeigneurs; et l'après-dîner, Sa Majesté alla aux Invalides, dont il n'avoit point vu l'église, qui est presque achevée présentement, et qu'il trouva très-belle; il donna de grandes louanges à M. Mansard.

Vendredi 20, à Meudon. Le Roi monta en carrosse pour aller à Paris; Monseigneur le suivit dans le sien. Quand le Roi fut auprès des Invalides, il fit monter Monseigneur auprès de lui, dans sa calèche; ils allèrent ensemble à Notre-Dame, où ils firent leurs stations pour le jubilé.

Le Roi y vit le modèle de l'autel qu'il y veut faire faire, et le trouva mal placé : c'est l'avis de M. Mansard aussi et de tous les connoisseurs. Cependant Sa Majesté ne voulut pas commander qu'on le plaçât ailleurs sans consulter les chanoines. M. de Noailles prendra leurs avis à tous par écrit ; et le Roi veut qu'on place cet autel dans l'endroit où le plus de voix des chanoines l'aura déterminé.

Lundi 6 juin, à Marly.—La Touanne et Sauvion, trésoriers de l'extraordinaire de la guerre, avertirent M. de Chamillart, il y a quelques jours, que leurs affaires étoient en mauvais état. M. de Chamillart approfondit aussitôt leurs affaires en travaillant avec Sauvion, et il a trouvé qu'ils devoient près de dix millions et n'avoient que six millions d'effets, sans que le Roi leur dût pas un sou. Sauvion a été mis à la Bastille, et on avoit envoyé une litière à La Touanne, qui est à la campagne et malade, pour le mener à la Bastille ; mais il est si mal, qu'on n'a pu le transporter. Le Roi se charge de payer toutes leurs dettes, et prend en cela un parti bien juste et bien noble, et en même temps bien sage ; car il conservera le crédit qu'il est nécessaire qu'aient les gens qui ont ces charges-là.

Mardi 7, à Marly.—Il y a une déclaration imprimée pour déclarer tous les gens qui manieront les deniers du Roi criminels et dignes de mort, sans qu'aucun juge en puisse diminuer ou changer

la peine, lorsqu'ils viendront à divertir les deniers du Roi.

La banqueroute des trésoriers de l'extraordinaire de la guerre faisoit grand bruit dans Paris ; mais comme on a appris dès le même jour que le Roi se chargeoit de payer leurs dettes, les créanciers ont été tranquilles, et tout le monde bénit le Roi, qui remédie à la faute qu'ont faite ces malheureux. Beaucoup de gens considérables avoient de l'argent entre leurs mains, et M. de Chamillart est instruit de tout ; et on donne des assurances pour les paiements.

Mercredi 8, à Marly.—Monsieur vint de Saint-Cloud dîner avec le Roi, qui le tourmente depuis long-temps pour qu'il se fasse saigner. Le Roi lui dit qu'il étoit tenté de le faire prendre par force et de lui faire tirer beaucoup de sang malgré lui. Tout le monde en pressoit Monsieur depuis plusieurs mois ; mais il n'a pas pu s'y résoudre, parce qu'il craint fort la saignée.

Le soir, à son souper, le Roi dit qu'il donneroit aux grands d'Espagne les mêmes honneurs qu'ont les ducs en France, et que le roi d'Espagne donneroit aux ducs de France les mêmes honneurs qu'ont les grands en Espagne.

Après le souper du Roi, M. de Saint-Pierre arriva, envoyé par M. le duc de Chartres. Le Roi le fit entrer dans son cabinet, se doutant bien qu'il lui portoit une mauvaise nouvelle. Saint-Pierre dit à Sa Majesté que Monsieur, en soupant à Saint-

Cloud, avoit eu une fort grande foiblesse, qu'il avoit la langue fort épaisse, qn'on l'avoit saigné, qu'il avoit paru un peu moins mal depuis la saignée, et qu'on lui avoit donné de l'émétique. Le Roi voulut partir dans l'instant même pour aller à Saint-Cloud ; mais enfin il se rendit aux instantes prières que tout le monde lui fit d'attendre des nouvelles de l'effet del'émétique.

Le Roi passa chez madame de Maintenon, qu'il fit éveiller, et revint ensuite chez lui à minuit, donna ordre à son coucher, au marquis de Gesvres, d'aller à Saint-Cloud ; et si durant la nuit on trouvoit Monsieur plus mal, de venir le réveiller, parce qu'il vouloit en ce cas là partir ; et pour cela, il commanda que ses carrosses fussent prêts. Monseigneur, monseigneur le duc de Bourgogne se préparèrent à suivre le Roi. Il arriva un moment après un page de Monsieur, avant que le Roi fût au lit, qui dit que Monsieur se portoit mieux, et qu'il venoit de demander à M. le prince de Conti de l'eau de Schaffhouse, qui est excellente dans les apoplexies.

Jeudi 9, à Marly.—Le Roi se releva une heure et demie après qu'il fut couché ; il fut réveillé par Longueville, que M. de Chartres lui envoya. Ce prince mandoit au Roi que l'émétique n'agissoit point et que Monsieur étoit plus mal. Le Roi partit a l'instant même, arriva à Saint-Cloud avant trois heures, et trouva Monsieur si considérablement mal, qu'on ne croit pas qu'il ait

reconnu le Roi. Monseigneur, tous les princes, toutes les princesses, suivirent le Roi à Saint-Cloud, d'où Sa Majesté n'est repartie qu'à huit heures du matin, et ayant laissé Monsieur sans aucune espérance. Le Roi, en arrivant ici, se renferma dans son cabinet ; il avoit entendu la messe à Saint-Cloud. Madame la duchesse de Bourgogne et Madame de Maintenon avoient obtenu de lui qu'il ne demeurât pas à Saint-Cloud jusqu'à la fin, et revinrent avec lui dans son carrosse. M. Fagon arriva ici à une heure ; le Roi lui avoit ordonné de ne point revenir que Monsieur ne fût expiré, ou que, par une espèce de miracle, il ne fût mieux.

Dès que le Roi le vit entrer chez madame de Maintenon, où il étoit, il lui dit : “ Hé bien, M. Fagon, mon frère est mort. ” — “ Oui, Sire, répondit M. Fagon, nul remède n'a pu agir. ” Le Roi fondoit en larmes et ne pouvoit cacher sa douleur. Après-dîner il se renferma chez madame de Maintenon avec madame la duchesse de Bourgogne et ses dames, et il lui échappa plusieurs fois de dire : “ Je ne saurois m'accoutumer à songer que je ne verrai plus mon frere. ” Monseigneur, monseigneur le duc de Bourgogne, madame la duchesse de Bourgogne, et toutes les princesses s'étoient couchés au retour de Saint-Cloud ; on avoit emmené Madame, M. le duc de Chartres, et madame la duchesse de Chartres à Versailles. Le soir, sur les sept heures, on obligea

le Roi de faire un tour dans ses jardins pour se dissiper un peu, et il fallut encore, après son souper, que Sa Majesté donnât des ordres à M. de Pontchartrain, secrétaire-d'état de la maison, et à Desgranges, maître des cérémonies, sur beaucoup de choses qu'il falloit régler pour le cérémonial.

Il avoit fallu encore que le Roi travaillât l'après-dîner avec M. Chamillart ; il soupa à neuf heures, et se coucha à dix et demie, accablé de douleur et de travail.

Le roi et la reine d'Angleterre arrivèrent ici sur les cinq heures faire leurs compliments au Roi, et ne demeurèrent qu'un moment avec lui.

Vendredi 10, à Marly.—M. le duc de Chartres vint ici le matin de Versailles, le Roi étant encore dans son lit ; Sa Majesté lui parla avec toutes sortes de bontés et d'amitié, dont ce prince parut fort touché et fort reconnoissant. Le Roi lui dit qu'il falloit qu'il le regardât présentement comme son père, qu'il auroit soin de sa grandeur et de tous ses intérêts, qu'il oublioit tous les petits sujets de chagrin qu'il avoit eu contre lui, qu'il espéroit que de son côté il les oublieroit aussi, et qu'il le prioit que les avances d'amitié qu'il lui faisoit servissent à l'attacher encore davantage à lui, et à lui redonner son cœur comme il lui redonnoit le sien. Ce prince est pénétré de douleur de la mort de M. son père et pénétré de reconnoissance de toutes les bontés du Roi.

Dimanche 12, à Versailles.—Le Roi ouvrit l'a-

près-dîner, chez Madame, le testament de Monsieur, en présence de Madame, de M. de Chartres, de M. le chancelier, de M. de Pontchartrain, secrétaire-d'état de la maison, et de M. Torat, chancelier de Monsieur. Dans ce testament, qui est de 1699, et on ne croit pas qu'il y en ait de plus nouveau, Monsieur fait M. de Chartres son légataire universel, et nomme pour exécuteur testamentaire celui qui sera premier président de Paris le jour de son décès, et lui donne un diamant de mille pistoles ; il prie M. de Chartres de prendre tous ses domestiques, ou du moins de récompenser ceux qui ne seront pas assez heureux pour lui être agréables. Il veut, si M. de Chartres a un second fils, qu'il s'appelle le duc de Montpensier, et en cas que M. de Chartres n'ait aucun fils, il substitue la principauté de Joinville à madame de Lorraine ; il donne à madame la duchesse de Bourgogne le beau diamant qu'il avoit eu de M. le Cardinal, il en donne ausssi un à madame de Savoie, et un à madame de Lorraine ; il donne 30 ou 40,000 livres en legs pieux. M. le duc de Chartres s'appellera présentement le duc d'Orléans. Quand les étrangers écriront à Madame, le protocole sera à Madame, duchesse d'Orléans, et quand on écrira à madame sa belle fille, on mettra : à madame madame la duchesse d'Orléans.

Le Roi avoit eu quelques petits mécontentements de Madame ; elle eut hier une conversation avec le Roi, dans laquelle ils se parlèrent à cœur

ouvert. Le Roi en sortit content de Madame, et Madame demeura pénétrée des bontés du Roi, et plus attachée à lui que jamais ; elle avoit eu une grande conférence avec madame de Maintenon avant que de parler au Roi.

Lundi 13, à Versailles.—L'après-dîner toutes les dames vinrent en mante chez madame la duchesse de Bourgogne ; il y parut beaucoup de chagrin entre les princesses étrangères et les duchesses. Dès que les princesses du sang eurent été assises un moment, madame la duchesse de Bourgogne leva le cercle, et alla chez le Roi, chez Madame, chez madame la duchesse d'Orléans et chez M. le duc d'Orléans, suivie de toutes les princesses et les dames qui avoient été au cercle ; ensuite elle monta en carrosse, ayant madame la grande Duchesse dans le fond auprès d'elle, madame la Princesse, madame la princesse de Conti et mademoiselle d'Enghien au-devant ; madame la Duchesse à une portière, où elle avoit voulu être ; et madame la duchesse du Lude à l'autre. On avoit des carrosses du Roi et de madame la duchesse de Bourgogne pour cinquante princesses, duchesses ou dames de qualité, dont les places étoient toute marquées ; et dans chacun des carrosses il y avoit des princesses, des duchesses et des femmes de qualité mêlées. En arrivant à Saint-Cloud, l'appareil lugubre et la triste cérémonie qu'alloit faire madame la duchesse de Bourgogne la saisirent tellement, qu'en montant les degrés sa douleur la

suffoquoit ; et quand elle fut arrivée dans l'appartement de M. le duc d'Orléans, qu'on lui avoit préparé pour se reposer avant que de donner de l'eau bénite à Monsieur, elle se trouva fort mal, et y fut assez long-temps sans pouvoir passer dans l'appartement où étoit le corps de Monsieur ; enfin, elle y passa, toujours fondant en larmes ; et après avoir donné de l'eau bénite, elle y demeura quelque temps à faire ses prières. Les princesses qui étoient venues dans son carrosse donnèrent l'eau bénite après elle ; ni les duchesses, ni les princesses étrangères n'en donnèrent point, M. Desgranges, maître des cérémonies, ayant déclaré, quand elles entrèrent à Saint-Cloud, que le Roi ne voulait pas qu'elles en donnassent pour éviter les contestations.

Madame la duchesse de Bourgogne revint ici ensuite dans son appartement, fort abattue et fort fatiguée.

Le Roi envoie encore en Italie dix bataillons, huit régiments de cavalerie et un de dragons, et trois maréchaux de camp, qui sont d'Asfeld, Greder et Zurlauben.

Mardi 14, à Versailles.—Outre le conseil que le Roi tint à son ordinaire, il travailla l'après-dîner avec M. le Chancelier et M. de Pontchartrain à régler les affaires de M. le duc d'Orléans ; ensuite il reçut la visite du roi et de la reine d'Angleterre, puis alla faire un tour à Trianon pour prendre l'air, et au retour il alla chez Madame, où il fut long-

temps enfermé avec elle et avec M. le duc d'Orléans ; et au sortir de chez elle, il alla voir madame la duchesse d'Orléans, qui étoit au lit, et à qui il fit beaucoup d'amitiés, étant très-content d'elle.

M. le duc d'Orléans aura presque tous les honneurs que feu Monsieur avoit ; il aura des gardes et des suisses ; il aura sa salle des gardes ici dans le château, comme feu Monsieur ; il aura un chancelier et des secrétaires des commandemens. M. le Prince aura le traitement de premier prince du sang ; ses officiers seront passés à la cour des aides comme commensaux, avec tous les mêmes privilèges que feu M. le Prince a conservés jusqu'à la mort. Toute la maison de Monsieur sera cassée dès que son service sera fait ; M. le duc d'Orléans en prendra tous ceux qui lui seront agréables ; on croit même qu'il en prendra beaucoup, mais on ne sait point encore ceux qu'il choisira. Il a fort pressé et fait presser M. le chevalier de Lorraine d'accepter la pension de trente mille livres, ou environ, que lui donnoit Monsieur, lui disant avec beaucoup de politesse : “ Vous auez bien voulu, monsieur, recevoir une pension de Monsieur, j'hérite de tout son bien, ainsi ce sera toujours lui qui vous la donnera.” M. le chevalier de Lorraine accepte le logement du Palais-Royal, et a remercié de la pension, disant à M. le duc d'Orléans qu'il demeureroit dans sa

maison pour lui faire sa cour plus souvent, mais qu'il n'accepteroit pas la pension, afin qu'il trouvât son attachement pour lui plus désintéressé, et qu'il n'oublieroit jamais toutes les grâces qu'il avoit reçues de Monsieur, ni la manière noble et honnête dont M. le duc d'Orléans lui en offroit la continuation.

Jeudi 16, à Versailles.—Le Roi donne à M. le duc d'Orléans les mêmes pensions qu'avoit Monsieur, qui sont de quarante-cinq mille livres d'ancien supplément, et cent mille livres de supplément nouveau : cela fait en tout six cent soixante mille livres. M. le duc d'Orléans avoit cent cinquante mille livres de pension ; deux cent mille livres de pension lui étoient assurées par son contrat de mariage ; ainsi il gagne à ce que le Roi lui donne aujourd'hui trois cent dix mille livres. Madame la duchesse d'Orléans a cent cinquante mille livres de pension ; on lui donne encore cent mille livres pour l'intérêt de deux millions qu'elle a eus en mariage. L'apanage de M. le duc d'Orléans vaut plus de cinq cent mille livres de rente. Le canal d'Orléans rapporte plus de quarante mille écus, toutes dépenses faites ; la succession de Mademoiselle jointe à tout cela, et quelque chose qui lui revient encore de la succession de la feue reine d'Espagne, sa sœur, composeront un revenu de dix-sept ou dix-huit cent mille livres, le douaire de Madame payé, qui est de

quarante mille livres et toutes ses reprises payées aussi.

Vendredi 17, à Versailles.—Le Roi redonne à M. le duc d'Orléans les nominations à tous les bénéfices de son apanage comme Monsieur les avoit ; il lui donne le régiment de cavalerie et le régiment d'infanterie de Chartres, si bien qu'il aura présentement quatre régiments. Le Roi lui donne aussi les deux compagnies de gendarmerie de Monsieur.

Lundi 20, à Versailles.—M. le Prince, qui a la goutte assez forte depuis quelques jours, fit un effort pour aller au lever du Roi remercier Sa Majesté de la grâce qu'elle lui avoit faite ces jours passés, et le Roi lui en fit une nouvelle en même temps, car il n'avoit que quarante mille écus de pension, et il l'augmentera de dix mille écus, afin qu'il en ait cinquante, qui est la pension de premier prince du sang.

Samedi 25, à Marly.—Le Roi a choisi M. Pomereu pour gouverner les affaires de Madame, et régler les prétentions qu'elle a pour ses reprises, et régler avec M. le duc d'Orléans tout ce qui peut y avoir de litigieux entre Madame et lui.

Mardi 28, à Marly.—M. le duc d'Orléans travaille souvent à régler sa maison, et ne prend aucune résolution sans en rendre compte au Roi et avoir son approbation.

Mercredi 29, à Marly.—Le roi Guillaume a harangué son parlement, et l'a remercié des secours

qu'il lui vouloit bien donner dans la conjoncture présente pour empêcher l'agrandissement de la France, dont la puissance devenoit exorbitante par son union avec l'Espagne,

Lundi, 11 juillet, à Meudon.—Le roi d'Espagne envoie le collier de la Toison à monseigneur le duc de Berri et à M. le duc d'Orléans, comme aux deux seuls princes de France qui puissent avoir droit à sa succession.

Mercredi 13, à Meudon.—L'argent est présentement à Paris, sur la place, si commun, qu'on le donne à six pour cent ; on fait payer tous les officiers de la maison du Roi, et toutes les pensions.

Jeudi 14, à Versailles.—Le Roi se promena tout le matin dans les jardins bas, et l'après-dîner, sur les quatre heures, il partit seul dans sa calèche, et alla à Paris aux Invalides. Monseigneur étoit parti avant le Roi, et l'y attendoit. Madame la duchesse de Bourgogne, dans un carrosse du Roi, marchoit avant la calèche où étoit Sa Majesté. Ils mirent pied à terre dans la place qui est devant le dôme ; ils demeurèrent long-temps dans l'église en admirant l'architecture qui est la plus belle que nous ayons en France ;* ensuite, on alla dans la maison, et l'on vit manger les Invalides.

Mardi 19, à Versailles.—M. Davaux mande qu'il a vu le roi Guillaume à la Haye, qu'il en a été très-bien reçu, que ce prince ne lui a parlé que

* Cette église est belle, mais beaucoup trop étroite pour sa longueur.

de paix, lui répétant plusieurs fois qu'il étoit vieux et fort incommodé, et qu'il ne devoit songer qu'au repos. Malgré ces discours-là on croit qu'il ne songe qu'à la guerre, et M. Davaux revient incessamment.

Vendredi 22, à Marly.—L'après-dîner, le Roi sortit avec madame la duchesse de Bourgogne et toutes ses dames ; il défendit aux courtisans de le suivre, et dans un de ses jolis bosquets il fit une loterie de forts jolis bijoux. Madame de Maintenon gagna le gros lot, et le redonna à tirer, et la duchesse de Sully le gagna.

Mercredi 27, à Marly.—Le Roi ne sortit que fort tard pour la promenade. Il n'y a pas un homme, pas un ouvrier maintenant qui travaille dans Marly ; tous les travaux y sont achevés. Le Roi se promena assez long-tems avec madame la duchesse de Bourgogne et avec Madame. Il veut que Madame soit de tout : il dit qu'elle est ici dans sa famille, et qu'ainsi il faut qu'elle vive comme les autres, et qu'elle n'y soit pas retirée.*

Dimanche 31, à Versailles.—Le roi d'Espagne mande au Roi que son intention seroit d'aller se

* Madame détestoit madame de Maintenon ; le Roi ne l'ignoroit pas ; mais cette connoissance ne l'empêchoit pas de traiter la femme de son frère avec tous les égards et toute l'amitié dus à son rang et au titre de belle-sœur. Jamais chef de famille n'a rempli ses devoirs avec plus d'indulgence et de bonté.

mettre à la tête des armées d'Italie ; qu'il prie très-instamment Sa Majesté de ne s'y point opposer, et de lui permettre de tâcher de se rendre digne de l'honneur qu'il a d'être son petit-fils, en imitant, autant qu'il pourra, les grands exemples qu'il lui a donnés : il ajoute qu'il croit que c'est un devoir indispensable à un roi d'aller défendre ses états quand ils sont attaqués.

Mardi, 2 août, à Versailles.—Le Roi a fait payer pour cette année la pension de madame d'Arpajon, quoique morte long-temps avant l'échéance ; grâce qu'il fait quelquefois quand les décédés laissent des dettes qui ne viennent pas de mauvaise conduite. Cette pension est de douze mille livres, et cela aidera à payer quelques créanciers que laisse la défunte.

Dimanche 7, à Versailles.—Le Roi, qui a accoutumé d'aller à la messe après son lever et dans la tribune, tint conseil jusqu'à midi et demi, et puis descendit en bas dans la chapelle, où il donna l'ordre de la Toison à monseigneur le duc de Berri, et ensuite à monseigneur le duc d'Orléans. Ces princes prêtèrent leur serment ; ils étoient à genoux devant le prie-dieu du Roi et sans carreau, ayant une main sur l'Évangile et l'autre sur le crucifix ; et après le serment, ils vinrent au côté droit du Roi, qui étoit dans un fauteuil, et qui leur mit au cou le collier de cet ordre. La cérémonie pour M. le duc d'Orléans ne se fit qu'après que celle de monseigneur le duc de Berri fut achevée. Il y

a plusieurs articles du serment ordinaire de cet ordre dont ils sont dispensés par le Roi d'Espagne ; ils n'auroient pas pu accepter l'ordre sans cela.

Lundi 15, à Marly, jour de la Notre-Dame.— Par le dernier courrier que le Roi a dépêché en Italie, Sa Majesté a mandé à M. de Savoie, à M. de Vaudemont et à M. de Catinat, qu'elle avoit pris la résolution d'envoyer le maréchal de Villeroi en ce pays-là. Ainsi le maréchal de Catinat apprendra cette triste nouvelle mercredi ou jeudi.

Mercredi 24, à Versailles.—Un de nos vaisseaux marchands ayant trouvé un yacht d'Angleterre qui lui tira un coup de canon à boulet pour l'obliger à saluer, le vaisseau marchand salua. L'anglois le fit aborder, le menaça de confisquer ses marchandises, pour n'avoir pas salué assez vite ; et puis on lui fit payer une petite amende. L'Anglois se vantant en Hollande de cette action, les Hollandois, qui ne veulent rien qui ait l'air d'infraction de paix, ont demandé au roi Guillaume que ce capitaine anglois fût cassé, et qu'il restituât ce qu'il avoit exigé indûment.

Dimanche 28, à Versailles.—Le Roi alla tirer l'après-dîner. Madame la duchesse de Bourgogne étoit dans son cabinet quand il en partit ; elle avoit été à la messe avec Monseigneur, qui avoit risqué de perdre la messe, parce que le chapelain qui la devoit dire se trouva mal. Monseigneur étoit très-affligé, et alla dire au Roi son

embarras et sa peine là-dessus. Sa Majesté lui dit ce qu'il falloit faire pour réparer cela : c'étoient de grandes aumônes. Heureusement on trouva un chapelain du Roi qui n'avoit point dit la messe ni mangé, et Monseigneur retourna à la chapelle. Le Roi a un indulte du pape Innocent XI pour pouvoir entendre la messe pour lui et pour la famille royale jusqu'à deux heures et demie.

Samedi, 3 septembre, à Versailles.—Le roi Jacques est tombé malade : on ne croit pas qu'il en puisse revenir ; il n'est plus en état de songer au voyage de Fontainebleau ; et cela donnera beaucoup de logement aux courtisans. Ce pauvre roi meurt comme un saint, et la malheureuse reine est bien désolée.

Le prétendu roi de Prusse, le prétendu électeur de Hanovre et le duc de Zeel ne reviendront point à Loo voir le roi Guillaume, qui est si malade et si souffrant, qu'il n'est pas en état de les recevoir. On a découvert qu'il avoit fait consulter M. Fagon sur sa maladie sous le nom d'un curé ; et M. Fagon, qui n'en avoit nul soupçon, a répondu naturellement que le malade n'avoit qu'à se préparer à mourir.

Lundi 5, à Versailles.—Le Roi, à deux heures, alla à Saint-Germain voir le roi d'Angleterre, qui avoit souhaité fort de voir le Roi avant de mourir.

Le Roi trouva le roi d'Angleterre un peu

mieux ; mais on ne croit pas qu'il puisse aller loin. Il a parlé au prince de Galles, son fils, avec beaucoup de piété et de fermeté, lui disant que quelque éclatante que paroisse une couronne, il vient un temps où elle est fort indifférente ; qu'il n'y a que Dieu à aimer et l'éternité à désirer ; qu'il se souvînt toujours d'avoir du respect pour la reine sa mère, et beaucoup d'attachement et de reconnoissance pour le Roi, dont ils ont reçu tant de grâces. Il souhaite d'être enterré dans l'église de Saint-Germain, sans aucune cérémonie et comme les pauvres de la paroisse. Rien n'est plus touchant que de voir l'état où est la Reine. Madame de Maintenon a passé une partie de la journée avec elle.

Mardi 13, à Marly—Le Roi alla à Saint-Germain à deux heures ; il vit d'abord le Roi d'Angleterre, qui ouvrit les yeux un moment quand on lui annonça que le Roi étoit là, et il les referma dans l'instant. Le Roi lui dit qu'il étoit venu le voir pour l'assurer qu'il pouvoit tranquilliser son esprit sur le prince de Galles, et qu'il le reconnoîtroit roi d'Angleterre, d'Irlande et d'Ecosse. Le Roi alla ensuite chez la Reine, à qui il déclara la même chose, et lui proposa de faire venir le prince de Galles, pour le mettre dans la confiance d'un secret qui lui étoit si important. On le fit venir, et le Roi lui parla avec des bontés dont il parut bien pénétré. Quand ce prince sortit de la chambre de la Reine, sa mère, milord Perth, son gouverneur, lui

demanda pourquoi on l'avoit envoyé querir ; il lui dit que c'étoit un secret qu'il étoit obligé de garder. Ensuite ce prince se mit à écrire sur sa table. Le gouverneur lui demanda encore ce qu'il écrivoit : “ J'écris, lui répondit-il, tout ce que m'a dit le roi “ de France, pour le relire tous les jours et ne “ l'oublier de ma vie.” Quand le Roi déclara au roi d'Angleterre qu'il reconnoîtroit le prince de Galles roi, tous les Anglois qui étoient dans la chambre se jetèrent à ses genoux et crièrent *vive le Roi !* La Reine est si touchée de cette grande action, qu'elle ne peut parler que de sa reconnaissance ; mais la douleur qu'elle a de voir le Roi son mari dans l'état où il est, l'empêche de goûter cette joie-là bien purement.

Au retour de Saint-Germain, le Roi apprit à tous les courtisans ce qu'il venoit de faire pour le prince de Galles. M. de Nonce demeure à Saint Germain, et dès que le roi d'Angleterre sera mort, il reconnoîtra le prince de Galles pour roi.

Mercredi 14, à Marly.—Le Roi tint conseil le matin, qui dura jusqu'à près de deux heures. Madame la duchesse de Bourgogne alla l'après-dîner, avec madame de Maintenon, à Saint-Germain. Elles entrèrent d'abord chez le roi d'Angleterre, qui la remercia fort et la pria de passer dans la chambre de la Reine et de ne pas demeurer davantage dans la sienne, à cause du mauvais air qui est toujours dans la chambre d'un malade.

Ce pauvre Roi avoit envoyé querir dès le matin

le prince de Galles, à qui il dit : “ Approchez-vous, “ mon fils, je ne vous avois pas vu depuis que le “ Roi de France vous a fait roi ; n’oubliez jamais “ toutes les obligations que vous et nous lui avons, “ et souvenez-vous qu’on doit toujours préférer “ Dieu et la Religion à tous les avantages tem- “ porels.” Puis il retomba dans son assoupissement, dont aucun remède ne le put tirer. Dès qu’il a un intervalle, il parle avec une piété et une raison qui édifient tout le monde ; il semble même qu’il parle avec plus d’esprit qu’avant sa maladie.

Jeudi 15, à Marly.—Le roi d’Angleterre est encore plus mal qu’il n’a été, et on ne croyoit pas le matin qu’il pût passer la journée. Le Roi envoya hier Desgranges, maître des cérémonies, pour empêcher tout cérémonial. Son corps sera mis en dépôt chez les Bénédictins anglois, à Paris ; et dès qu’il sera mort, la Reine ira à Chaillot.

Le Roi a différé d’un jour son départ pour Fontainebleau, et si le roi d’Angleterre passe encore la journée de demain, le Roi le différera encore davantage.

On va publier un édit sur les monnoies. On remet les louis à treize livres, et les écus blancs à trois livres dix sols. Il faudra que les particuliers les portent à la Monnoie. On en donnera douze livres dix sous à ceux qui les porteront, et on y mettra la marque nouvelle. On donnera le même profit à proportion aux particuliers sur l’argent blanc. On espère que ce changement-là pourra remet-

tre en mouvement l'argent, qui n'y est pas assez.

Vendredi 16, à Marly.—Le roi d'Angleterre mourut à Saint-Germain sur les trois heures ; il avoit toujours souhaité, par un sentiment de piété, de mourir un vendredi. Le soir, on emmena la Reine à Chaillot. Il y avoit déjà quelques jours que son confesseur lui avoit défendu d'entrer dans la chambre du Roi son mari.

Lundi 19, à Versailles.—Le Roi augmente de la moitié ce qu'il donnoit à monseigneur le duc de Bourgogne pour ses menus-plaisirs ; il n'avoit que mille écus par mois, il en aura dix mille à commencer du 1er octobre.

Mardi 20, à Versailles.—Le Roi, en sortant, alla à Saint-Germain voir le nouveau roi d'Angleterre, Jacques III ; il ne demeura pas long-temps avec lui, et fut ensuite chez la Reine sa mère.

Tous les ambassadeurs vinrent ici le matin au lever du Roi, à leur ordinaire hormis l'ambassadeur d'Angleterre, qui fait le fâché sur ce que le Roi a reconnu le roi Jacques III. Il n'y a pourtant rien dans cela de contraire au traité de Riswick ; il y a même des exemples pareils de deux rois d'un même pays reconnus en même temps. Le roi Casimir, que nous avons vu mourir à Paris avant que d'être roi de Pologne, fut reconnu roi de Suède, quoi qu'il y eût un autre roi de Suède sur le trône, avec qui même nous étions en alliance.

Voyage de Fontainebleau.

Mercredi 21, à Sceaux.—Le roi d'Angleterre vint sur les quatre heures à Versailles, voir le Roi, qui l'alla recevoir jusqu'au haut du grand degré. Ils furent assis quelque temps dans les fauteuils, le Roi lui donnant la droite, comme au feu roi son père; et puis le Roi le reconduisit jusqu'au haut du degré où il l'avoit reçu. S. M. Britannique alla ensuite chez madame la duchesse de Bourgogne, qui, n'ayant point été avertie qu'il dût venir chez elle, étoit à Vêpres à la chapelle. Il attendit quelque temps dans son appartement; elle revint l'y trouver; et quand il en sortit, elle ne le reconduisit que jusqu'à la porte de sa chambre.

Vendredi 23, à Fontainebleau.—Le soir on publia, au son de trompe, un édit pour recevoir dans le commerce les vieux louis et les écus sur le même pied qu'on les reçoit à la Monnoie, jusqu'au 1er novembre. On en portoit tant à la Monnoie à Paris, qu'on ne pouvoit pas suffire à les recevoir.

Jeudi 29, à Fontainebleau.—Le roi Guillaume, étant à table à Loo, apprit la mort du roi Jacques, et que le Roi avoit reconnu le prince de Galles; il enfonça son chapeau avec colère et n'ouvrit pas la bouche. On ajoute qu'on croit qu'il rappellera incessamment son ambassadeur.

Lundi, 3 octobre, à Fontainebleau.—Le soir il y eut comédie, où madame la duchesse de Bourgogne alla en bas comme la dernière fois; et le Roi, qui avoit trouvé mauvais qu'il y eût des

dames en robes de chambre devant elle, quoique ces dames fussent sur des échafauts, envoya dans la salle avant que madame la duchesse de Bourgogne y entrât, pour voir si quelques dames, ignorant l'ordre, n'étoient point en robes de chambre; mais la duchesse du Lude avoit eu soin de les faire avertir, et il ne s'en trouva point.

Mardi 11, à Fontainebleau.—Madame la duchesse de Bourgogne vit dans son cabinet les ducs d'Arcos et de Bagno. Elle les reçut debout, et ils eurent l'honneur de la baiser; ensuite elle se mit dans son fauteuil, pour donner audience à l'envoyé d'Espagne. L'ambassadeur ne le présenta point, et ne laissa pas de demeurer à l'audience, aussi-bien que les ducs d'Arcos et de Bagno. A la fin de l'audience, madame la princesse de Conti et toutes les duchesses se levèrent avant que l'envoyé eût fait sa première révérence, et se tinrent toujours debout devant l'audience. C'est un honneur que les princesses et les duchesses font présentement aux envoyés, et qu'elles ne leur font que depuis quelque temps; je crois même qu'elles ne devraient plus le faire. Cela n'a commencé qu'à une audience d'un envoyé de Suède.

Mardi 18, à Fontainebleau.—Le Roi d'Espagne a témoigné être fort aise de ce que le Roi a reconnu le prince de Galles; il le reconnoîtra aussi pour roi d'Angleterre.

Jeudi 27, à Fontainebleau.—On mande de Hollande que le yacht dans lequel le roi Guillaume de-

voit repasser en Angleterre avoit péri à la côte. Quoique cet événement soit peu important, on le regarde en ce pays-là comme un mauvais augure qui ne laisse pas de faire quelque impression sur l'esprit de ce peuple naturellement superstitieux.

Dimanche 30, à Fontainebleau.—Monseigneur donna à dîner chez lui à monseigneur le duc de Bourgogne, et madame la duchesse de Bourgogne, madame la princesse de Conti, madame de Maintenon et plusieurs dames étoient de ce dîner. Personne n'y entroit, pas même pour les servir; ils se servoient eux-mêmes pour être plus en liberté.

Samedi, 12 novembre, à Fontainebleau.—Louville arriva d'Espagne et vit le Roi chez madame de Maintenon, pendant que Monseigneur étoit à la comédie. Le Roi son maître alla au-devant de la Reine jusqu'au dernier village de ses états; il ne lui étoit pas permis d'aller plus loin, parce que les états de Catalogne sont assemblés, et même il a fallu qu'on lui donnât un acte pour sortir de la vicairerie de Barcelonne, parce qu'il est dans l'ordre que le roi d'Espagne n'en sorte point quand les états de la province sont assemblés; et le Roi est censé présent, sans quoi les délibérations qu'on y prendroit n'auroient nulle force. La Reine est fort petite, assez aimable, sans être belle; elle a beaucoup d'esprit; et Louville pousse la louange si loin, qu'il dit qu'elle en a autant que madame la duchesse de Bourgogne, sa sœur. Elle a été un peu fâchée de ce qu'on a renvoyé toutes les fem-

mes qui étoient avec elle dans ce voyage. La moitié partit de Perpignan, et les autres du dernier lieu où elle a couché sur les terres de France, et où les Espagnols la vinrent recevoir. Le mariage fut consommé à Figuera. La pauvre Reine marque un peu de chagrin, et le Roi ne coucha pas le lendemain avec elle.

Dimanche 13, à Fontainebleau.—Louville dit que madame la princesse des Ursins ne prendra point la qualité de *camarera-major* : les Espagnols veulent que ce soit une dame de leur nation qui ait cette charge ; mais on croit qu'on ne la remplira point.

Samedi 26, à Versailles.—M. Fagon, premier médecin du roi, est considérablement malade. On ne doute point qu'il n'ait la pierre, et il se va faire tailler ces jours-ci.

Dimanche 27, à Versailles.—Le Roi envoya le soir M. Chamillart chez M. Fagon. Sa Majesté, qui est fort touchée de voir un si habile et si honnête homme dans un si triste état, lui manda qu'il lui donnoit cent mille francs pour faire avoir une charge à son fils, et ajouta à cela des discours fort obligeants et fort tendres, que M. Fagon a bien mérités.

Mardi 29, à Versailles.—Madame la duchesse de Bourgogne et madame la princesse de Conti, l'après dîner, allèrent toutes ensemble à l'Opéra, à Paris. Monseigneur le duc de Berri n'avoit jamais été à l'Opéra ; il n'avoit vu de ces specta-

cles-là que dans son voyage : ils revinrent au souper du Roi.

Jeudi, 1er décembre, à Marly.—Le Roi, après sa messe, alla courir le cerf. En montant dans sa calèche, il appela Niert, son premier valet-de-chambre en quartier, et lui dit : “ Je veux vous faire
“ aimer Marly, et pour cela, je vous donne la sur-
“ vivance de votre charge pour votre fils : ce fils a
“ quinze ans ; il est bien fait et joli garçon.” Pendant que le Roi étoit à la chasse, on lui apporta une lettre où on lui mandoit de Versailles que M. Fagon avoit été taillé ; que l’opération s’étoit faite heureusement. Maréchal, qui est celui qui l’a taillé, espère qu’il échappera malgré sa foiblesse et la délicatesse de son tempérament. Le Roi, qui aime fort Fagon, avoit donné ordre qu’on lui en apportât des nouvelles dès que l’opération seroit faite.

L’après dîner, Sa Majesté se promena dans ses jardins ; et le soir, chez madame de Maintenon, il fit entrer le duc d’Harcourt, qui demeura plus de deux heures avec lui. Sa Majesté ne pouvoit se lasser d’entendre parler du Roi, son petit-fils, que le duc d’Harcourt loue au dernier point ; mais les affaires de ce pays-là ont grand besoin d’un roi de ce mérite-là, et aussi appliqué à rétablir cette monarchie.

Dimanche 11, à Versailles.—Il a déjà passé cinquante millions à la Monnoie, qui y ont été réformés, ou à celle de Paris, ou dans les provinces. On a établi dans Paris beaucoup de changes ; mais

on y porte tour à tour tant d'argent, que le peuple a peine à en approcher.

Mardi 20, à Versailles.—M. Fagon, qui est au second jour de son opération, commença à se lever, et on le croit hors de danger, malgré sa grande foiblesse, qui est toujours ce qu'on a le plus craint dans son mal.

Dimanche 25, à Versailles, jour de Noël.—Il arriva avant-hier une petite affaire à M. de Lausun, chez madame la duchesse de Bourgogne, qui étoit au lit. Il avoit suivi le Roi, qui étoit entré avec lui dans la chambre; l'huissier l'en fit avertir, et comme M. de Lausun a les entrées des premiers gentilshommes de la chambre (il est même le seul en France qui les ait), il s'est plaint au Roi, croyant que ce que l'huissier avoit fait étoit par l'ordre de la duchesse du Lude: cette dernière, de son côté, a pris l'ordre du Roi de ce qu'elle avoit à faire en pareille occasion. Le Roi a paru content de l'un et de l'autre, et a réglé que M. de Lausun devoit entrer quand les gentilshommes de la chambre entraient, et cela chez madame la duchesse de Bourgogne comme chez lui. Ainsi il a tout sujet d'être satisfait du succès de cette petite affaire.

Jeudi 29, à Versailles.—Madame la duchesse de Bourgogne répéta chez elle une tragédie qu'elle doit jouer avec M. le duc d'Orléans et quelques personnes de la cour; cette tragédie est *Absalon*, et a été faite par un nomme Duché.

Vendredi 30, à Versailles.—J'appris que le comte

Bozelle, qui se sauva, il y a six mois, de la Bastille, où le Roi l'avoit fait mettre, à la prière du roi Guillaume, mais dont le Roi n'avoit pas eu sujet de se plaindre, avoit eu l'agrément de Sa Majesté, il y a déjà quelque temps, de lever en Italie un régiment de dragons à ses dépens ; ce régiment sera presque tout rempli de bandits, et servira dans notre armée à peu près comme les hussards servent dans l'armée de l'empereur.

ANNÉE 1702.

Dimanche, 1er janvier, à Versailles.—Outre les étrennes que le Roi donne tous les ans à pareil jour, ayant appris que monseigneur le duc de Bourgogne avoit quitté le jeu depuis un mois, parce qu'il devoit quelque chose, Sa Majesté lui a envoyé de l'argent pour payer ses dettes, et ce prince, qui a recommencé à jouer ce soir, a fort diminué son jeu, et s'est promis à lui-même de continuer dans cette modération-là toute cette année ; il est si ferme dans tout ce qu'il résout, qu'on peut être assuré qu'il ne changera pas.

Vendredi 6, à Marly.—M. le duc de Vendôme prit congé du Roi pour s'en aller à la mer, parce qu'il a été léché par un chien enragé.

Samedi 7, à Versailles.—Il arriva un courrier du maréchal de Villeroy, qui mande que les Impériaux se sont rendus maîtres de madame de La Mirandole, qui étoit demeurée dans le château. Cette princesse est une vieille fille, grande tante et tutrice des

princes de ce nom. Nous avons dans la ville deux cents hommes commandés par le chevalier de La Chétardie, que la princesse pria à dîner ; il entra sans aucune méfiance dans le château, dont elle fit aussitôt lever le pont-levis, et pendant ce temps-là elle fit entrer dans la ville plusieurs soldats de l'armée impériale déguisés en paysans, et qu'elle faisoit passer pour ses sujets qui s'y réfugioient ; ils n'eurent aucune peine à se rendre maîtres de la ville ; d'où elle fit ensuite sortir les François, qu'elle renvoie à notre armée en triste équipage et sans armes.

Dimanche 8, à Versailles.—M. le maréchal de Catinat est parti de l'armée d'Italie ; il y a plus de trois mois qu'il avoit son congé ; il arrivera à Paris à la fin du mois ; on croit qu'il ne veut plus servir, et qu'il prendra le parti de se retirer à une maison de campagne qu'il a auprès de Saint-Denis.

Lundi 16, à Versailles.—Le Roi a donné un régiment suisse qu'avoit Salis, à M. Mey ; il y avoit quatre compagnies vacantes dans le régiment de Salis qui sont grisonnes, et que le Roi a donné à quatre Grisons. Un de ceux que Sa Majesté avoit nommé hier a été rayé, parce qu'il avoit écrit une lettre à M. de Malézieux, secrétaire des Suisses, dans laquelle il lui offroit de l'argent pour le servir auprès de M. du Maine, et Malézieux ayant porté la lettre à M. du Maine, on a donné la compagnie à un autre, pour faire voir que ce n'est que le mérite qui fait donner les places,

Mercredi 18, à Versailles.—Le soir, il y eut chez madame de Maintenon répétition sur le théâtre, de la tragédie d'*Absalon*, qu'on doit jouer le lendemain devant le Roi.

Jeudi 19, à Versailles. Le Roi, qui n'avoit point de conseil à tenir, eut le matin la patience de se faire achever de peindre chez madame de Maintenon, par Rigaut ; il envoie ce portrait au roi d'Espagne, qui l'en avoit instamment prié.

Le Roi dîna de fort bonne heure, et alla se promener à Marly, d'où il revint plus tôt qu'à l'ordinaire, pour voir la tragédie que madame la duchesse de Bourgogne joua dans le cabinet de madame de Maintenon, où l'on avoit fait faire un fort joli théâtre. Madame la duchesse de Bourgogne, qui y représentoit la fille d'*Absalon*, avoit un habit magnifique brodé de toutes les pierreries de la couronne. Monsieur le duc d'Orléans y représentoit David ; le comte d'Ayen, *Absalon* ; la comtesse d'Ayen, *Tharès*, femme d'*Absalon* ; mademoiselle de Melun, la femme de David, et le petit comte de Noailles y faisoit aussi un personnage. Les autres acteurs étoient Baron le père, et quelques domestiques de M. de Noailles ; tous les habits étoient fort beaux, et la pièce fut fort bien jouée ; il n'y avoit place dans ce cabinet que pour trente ou quarante personnes. Monseigneur et messeigneurs ses enfants y étoient, madame la princesse de Conti, M. du Maine, toutes les dames de madame la duchesse de Bourgogne, madame de

Noailles et ses filles ; il n'y eut que deux ou trois courtisans.

Samedi 21, à Versailles.—Monseigneur courut le loup, messeigneurs ses enfants étoient à la chasse, et au retour ils vinrent dîner chez madame la duchesse de Bourgogne ; madame la princesse de Conti y amena trois ou quatre dames, et madame la duchesse de Bourgogne en avoit retenu quelques-unes des siennes ; ils dînèrent ce qu'on appelle présentement à *la Clochette*, n'ayant personne pour les servir. On fait mettre une petite table auprès de la grande où il y a des verres, des assiettes, du vin et de l'eau, et une clochette pour appeler, quand ils veulent qu'on déserte. Le repas fut fort long et fort gai.

Dimanche 22, à Versailles.—Monseigneur alla dîner chez madame la princesse de Conti, à la ville, où l'on joua le soir dans sa galerie *Electre*, qui est le plus bel ouvrage de théâtre qu'on ait vu depuis la mort de Corneille et de Racine : Longepierre en est l'auteur ; la pièce fut jouée à merveille, et le vieux Baron joua avec les comédiens, quoiqu'il ait quitté le théâtre il y a long-temps ; toute la cour y étoit, hormis le Roi.

Lundi 23, à Marly.—Le comte d'Estrées ne reviendra point ici, c'est à lui qu'on donne la commission d'aller à Barcelonne, pour conduire le roi d'Espagne en Italie, à Naples. La jeune reine fera le voyage, malgré les fatigues de la mer dont elle a beaucoup souffert en passant en Espagne. On parle de gens considérables qui suivront le roi d'Espagne

en Italie ; mais il n'y a rien encore de déclaré là-dessus.

Mardi 24, à Marly.—Le soir, il y eut bal, qui commença à sept heures et demie, et finit à dix heures. Monseigneur le duc de Bourgogne n'y dansa point ; il a quitté la danse pour toujours.

Mercredi 25, à Marly.—On eut des nouvelles de Londres du 16 : il y a déjà eu dans le Parlement des avis fort séditeux contre le roi Jacques III, proposant de le déclarer criminel de haute trahison, pour avoir pris le titre de roi d'Angleterre ; il y a eu même un particulier qui a poussé l'insolence jusqu'à lui disputer l'honneur de sa naissance.

Depuis que l'on travaille à la réforme de la monnoie, il est déjà passé plus de 130,000,000 à la Monnoie de Paris, ou à celle des provinces, et l'on y porte autant que les premiers jours.

Monseigneur le duc de Bourgogne en renonçant à la danse, dit que c'étoit un malheur de n'être pas adroit, mais qu'il y avoit tant d'autres qualités plus essentielles et plus à souhaiter dans les hommes, qu'il songeroit à acquérir, et qu'il espéroit par-là réparer ce qui lui manquoit, et l'on aperçoit tous les jours qu'il songe à tout ce qu'il y a de plus noble et de plus honnête.

Dimanche 29, à Versailles.—M. de Chamillart s'étoit mépris au nom de Silly, et avoit cru que c'étoit le maître de camp de cavalerie, et de sorte que Silly en alla remercier le Roi, qui fut fort surpris de ce remerciement, sachant bien qu'il ne l'avoit

pas nommé. Silly étoit au désespoir de s'être trompé, et n'avoit aucun tort, M. de Chamillart l'ayant assuré qu'il étoit brigadier. Le soir M. de Chamillart, travaillant avec le Roi, le supplia si instamment de réparer la faute qu'il avoit faite, que le Roi ne put lui refuser ce qu'il demandoit pour M. de Silly, qui d'ailleurs est très-bon sujet. Ainsi le maître de camp de cavalerie est brigadier aussi bien que le colonel de dragons.

Vendredi, 3 février, à Versailles.—Le Roi donna le soir audience, chez madame de Maintenon, à Pracontal, qui étoit arrivé le jour d'auparavant de l'armée d'Italie; et ensuite Sa Majesté entra dans le cabinet, où madame la duchesse de Bourgogne joua, pour la seconde fois, la tragédie d'*Absalon*. Après la tragédie, il y eut une petite musique, pour donner le temps aux acteurs de changer d'habits, et ensuite ils jouèrent une farce nouvelle. Monseigneur le duc de Berry y joua, et tout cela fut fort bien exécuté et divertit fort bien le Roi. Madame y étoit. Elle avoit d'abord fait difficulté d'y venir à cause de son grand deuil; mais le Roi lui leva ce scrupule, en lui disant que c'étoit la famille royale, et que cela se faisoit en particulier sans que personne entrât.

Samedi 4, à Versailles.—On eut des nouvelles de Londres du 26. Le Parlement paroît plus soumis au roi Guillaume qu'aucun parlement ne l'avoit été jusqu'ici; ils ont lu pour la troisième fois et passé le bill contre le roi Jacques III, le déclarant cri-

minel de haute-trahison, pour avoir pris le titre de roi d'Angleterre. Ils paroissent tous fort animés contre la France, et proposent de lever encore dix mille hommes outre les quarante mille qu'ils se sont engagés de donner aux Hollandois ou à l'Empereur contre la France.

Dimanche 5, à Versailles.—Monseigneur d'Ina chez madame la princesse de Conti, à la ville, et puis y joua jusqu'à l'heure de la comédie ; ce fut *Electre*, qu'on joua pour la seconde fois. Toute la cour, hormis le Roi, étoit à ce spectacle. Il n'y put guère tenir plus de cent personnes, et toutes les places y étoient marquées, tant pour les dames que pour les courtisans.

Jeudi 9, à Marly.—M. de Chamillart vint ce matin dire au Roi des nouvelles de ce qui s'est passé à Crémone le 1er de ce mois ; elles sont si extraordinaires, qu'il n'y a nul exemple de cela dans l'histoire ancienne ni dans la moderne. C'est Mahonis, major du régiment de Dillon, qui étoit dans la place, qui a apporté cette nouvelle. Le prince Eugène avoit une intelligence dans Crémone ; il y avoit déjà fait entrer quatre ou cinq soldats déguisés en prêtres et en paysans, et le 1er de ce mois, il fit couler une partie de son infanterie par un aqueduc qui rendoit dans la cave d'un curé de la ville qui nous trahissoit. Ces gens, entrés dans la ville la nuit, prirent des haches chez ce curé, avec lesquelles ils ouvrirent une porte qui étoit murée, et par laquelle le prince Eugène et M.

de Commercy entrèrent avec toute la cavalerie ; ensuite ils se rendirent maîtres de trois autres portes, ayant tué tous ceux qui les gardoient ; et puis ils marchèrent à la grande place, où est l'Hôtel-de-Ville, dont ils se dirent maîtres aussi. Le maréchal de Villeroy, qui n'étoit arrivé que le jour d'auparavant revenant de Milan, où il s'étoit allé aboucher avec le prince de Vaudemont, entendant du bruit, monta à cheval pour aller à la place, et au tournant de la première rue, il fut enveloppé par les ennemis et ne put faire aucune défense, n'ayant qu'un aide-de-camp et un page avec lui. Il offrit à l'officier qui le prit dix mille pistoles et un régiment, qu'il lui promit de lui faire donner par le Roi, s'il le vouloit mener au château. L'officier lui répondit qu'il y avoit trop longtemps qu'il servoit l'Empereur pour écouter une pareille proposition. Le Maréchal, étant ainsi pris, fut emmené, par ordre du prince Eugène, hors de la ville dans une cassine, avec bonne garde. Crenau, lieutenant-général, assembla quelque infanterie et chargea les ennemis ; mais d'abord il eut l'épaule cassée, et tout ce qui combattoit avec lui fut tué. Le prince Eugène le fit emporter aussi hors de la ville, lui disant qu'il craignoit que ses soldats ne le tuassent, s'il ne le mettoit en lieu de sûreté. Pendant ce temps-là Rivel, le plus ancien lieutenant-général, et qui commandoit en cette qualité-là (le maréchal de Villeroy étant pris), marcha droit au rempart, où il fut joint par une

partie de l'infanterie de la garnison ; et le marquis de Praslin, brigadier de cavalerie, qui ne pouvoit pas savoir encore que le Roi l'avoit nommé maréchal-de-camp, joignit les bataillons irlandois que nous avions dans la place, et qu'il trouva de la meilleure volonté du monde, résolu de mourir ou de chasser les ennemis ; ils les attaquèrent. Le combat commença à sept heures du matin, et ne finit qu'un peu avant six heures du soir. Pendant ce combat, Praslin, qui avoit vu qu'un autre corps des ennemis marchoit de l'autre côté du Pô pour se rendre maître de notre pont, envoya ordre à celui qui commandoit à la redoute de l'autre côté d'en retirer tout son monde et de rompre le pont derrière lui ; ce que cet officier exécuta fort bien et sans perdre un seul homme. Ce pont ne fut rompu que sur les trois heures. Le prince Eugène étoit monté dans un clocher, pour voir un moment tout ce qui se passoit dans tous les endroits de la ville, et si le prince Thomas de Vaudemont avoit attaqué et emporté la redoute de l'autre côté du pont, comme il en avoit l'ordre, et de revenir joindre le prince Eugène dans la ville, elle auroit été apparemment prise ; mais il fut fort étonné de voir que notre pont étoit rompu, et qu'il n'avoit plus à espérer ce renfort-là. Il se crut pourtant encore assez fort pour se rendre maître absolu de la place, y ayant déjà plus de troupes que nous n'en avons dans la garnison ; mais notre infanterie chassoit déjà les ennemis de

rue en rue avec une vigueur incroyable. Firmarcon, colonel de dragons, fit mettre pied à terre à son régiment, et ils achevèrent d'enfoncer et de chasser les ennemis. Le prince Eugène et M. de Commercy, ne pouvant faire revenir leur infanterie au combat, furent contraints de se retirer et d'abandonner la ville, qu'ils avoient prise par miracle, et qu'ils perdirent par un miracle encore plus grand. Mongon, maréchal-de-camp, avoit eu, dès le commencement du combat, un cheval tué, et avoit été pris ; un escadron des cuirassiers de l'Empereur lui avoit passé sur le corps, mais à la fin du combat il s'est trouvé en liberté. On ne sait pas encore comment d'Antragues, colonel du régiment des Vaisseaux, a été blessé. Nous avons eu la moitié de la garnison tuée ou blessée ; mais les ennemis y ont encore perdu bien plus de gens que nous ; et ils avoient mené là tous les grenadiers de leur armée, leur meilleure infanterie et beaucoup d'officiers. Le prince Eugène et M. de Commercy ont pensé être pris pour avoir voulu se retirer un peu trop tard. Le gouverneur de la ville pour les Espagnols, dont nous ne savons point le nom, s'est fort signalé dans cette occasion, et est blessé de plusieurs coups ; d'Arène, major-général, est fort blessé aussi, et toutes les relations le louent fort. Le Roi attend incessamment un courrier par qui l'on saura encore plus de détails.

Le Roi a choisi M. de Vendôme pour aller commander l'armée d'Italie. Il lui donne quatre mille

louis pour son équipage ; et après avoir eu ce soir une longue audience de Sa Majesté, il a pris congé d'elle, et compte arriver à l'armée dans dix ou douze jours.

Samedi 11, à Versailles.—Madame la duchesse de Bourgogne revint ici sur les cinq heures, et il y eut, le soir, répétition d'*Athalie*, qu'elle doit jouer au premier jour devant le Roi.

Dimanche 12, à Versailles.—Le soir, on joua, pour la troisième et dernière fois, à l'hôtel de Conti, la comédie d'*Electre*. Toute la cour y étoit, hormis le Roi.

M. de Chamillart a reçu une lettre du maréchal de Villeroy, du 4. Il est encore à Ostiano ; il est blessé légèrement d'un coup de pertuisane dans le côté, et d'un coup d'épée à la main. Le Roi lui a écrit une lettre très-obligeante et très-propre à le consoler, et l'a envoyée tout ouverte.

Mardi 14, à Versailles.—Le Roi alla l'après-dîner se promener à Marly, et durant sa promenade il parla fort du maréchal de Villeroy, et de la manière du monde la plus tendre et la plus obligeante. Il marqua qu'il étoit fort étonné et indigné même contre les gens qui insultoient au malheur du maréchal de Villeroy ; il ajouta qu'il croyoit que l'amitié dont il l'honoroit lui attiroit une partie de la haine que l'on a contre lui. Il se servit même du mot de *favori*, terme qui ne lui étoit jamais sorti de la bouche pour personne ; enfin, il parla longtemps comme un homme qui veut et sait soutenir

les intérêts des malheureux. C'est une grande consolation pour la famille du maréchal, et cela fait bien voir le bon cœur du Roi, qui n'abandonne jamais ceux qui le servent et qui sont attachés à lui.

Lundi 20, à Versailles.—Le Roi écrivit de Marly au roi d'Espagne, le 23 du mois passé, une lettre dont voici la copie :

Copie de la Lettre du Roi au roi d'Espagne, écrite de Marly le 21 janvier 1702.

“ J'ai toujours approuvé le dessein que vous avez
“ de passer en Italie ; je souhaite de le voir exécu-
“ ter : mais plus je m'intéresse à votre gloire, plus
“ je dois songer aux difficultés qu'il ne vous con-
“ viendrait pas de prévoir comme à moi. Je les
“ ai toutes examinées ; vous les avez vues dans
“ le mémoire que Marchin vous a lu. J'apprends
“ avec plaisir que cela ne vous détourne pas d'un
“ projet aussi digne de votre sang que celui d'aller
“ vous-même défendre vos états en Italie. Il y a
“ des occasions où l'on doit décider soi-même.
“ Puisque les inconvéniens que l'on vous a repré-
“ sentés ne vous ébranlent pas, je loue fort votre
“ fermeté, et je confirme votre décision. Vos
“ sujets vous aimeront davantage, et vous seront
“ encore plus fidèles, lorsqu'ils verront que vous
“ répondez à leur attente, et que, bien loin
“ d'imiter la mollesse de vos prédécesseurs, vous
“ exposez votre personne pour défendre les états
“ les plus considérables de votre monarchie. Ma

“ tendresse augmente pour vous à proportion que
“ je vois qu’elle vous est due. Je n’oublierai rien
“ pour votre avantage. Vous savez les efforts que
“ j’ai faits pour chasser vos ennemis d’Italie. Si
“ les troupes que j’y destine encore y étoient ar-
“ rivées, je vous conseillerois d’aller à Milan, et de
“ vous mettre à la tête de mon armée; mais
“ comme il faut auparavant qu’elle soit supérieure
“ à celle de l’Empereur, je crois que Votre Majesté
“ doit passer dans le royaume de Naples, où sa
“ présence est encore plus nécessaire qu’à Milan.
“ Vous y attendrez le commencement de la cam-
“ pagne; vous y calmez l’agitation des peuples
“ de ce royaume. Ils souhaitent ardemment de
“ voir leur souverain. Ils ne sont excités à la ré-
“ volte que par l’espérance d’avoir un roi particu-
“ lier. Traitez bien la noblesse; faites espérer du
“ soulagement aux peuples lorsque les affaires le
“ permettront; écoutez les plaintes, rendez justice,
“ et vous communiquez avec bonté sans perdre
“ votre dignité; distinguez ceux dont le zèle a
“ paru dans ces derniers mouvements: vous con-
“ noîtrez bientôt l’utilité de votre voyage, et le
“ bon effet que votre présence aura produit. Je
“ fais armer quatre vaisseaux, qui iront à Barce-
“ lonne, et vous porteront à Naples avec la Reine.
“ Je vois que votre amitié pour elle ne permet pas
“ de vous en séparer. Marchin vous informera
“ des troupes que j’envoie à Naples, et des autres
“ détails dont je l’ai instruit au sujet de votre

“ passage. Dieu, qui vous protège visiblement,
“ bénira la justice de votre cause ; et j’espère qu’-
“ après vous avoir appelé au trône, il vous donnera
“ ses assistances pour défendre les états dont il a
“ remis le gouvernement entre vos mains. Je le
“ prierai de rendre heureux les desseins que vous
“ formez pour sa gloire. Il ne me reste qu’à vous
“ assurer de ma tendresse, de mon amitié, et du
“ plaisir que j’ai de voir que tous les jours vous
“ vous en rendez digne.”

Signé Louis.

Mardi 21, à Versailles.—Il arriva un courrier de Barcelonne. Les rougeurs qui avoient paru au roi d’Espagne étoient un commencement de rougeole ; il étoit beaucoup mieux quand le courrier est parti, et la Reine écrit au Roi une lettre fort gaie, marquant seulement que ce mal n’est plus rien, mais qu’elle est un peu fâchée de ce qu’on n’a pas voulu qu’elle le vit durant sa maladie, ni même encore présentement, quoiqu’il n’y ait plus rien à craindre. Elle a envoyé à madame la duchesse de Bourgogne un habit d’Espagnole, avec la coiffure de même ; rien n’est plus agréable et plus majestueux que cet habillement. La manière d’Espagne est un peu changée ; madame la duchesse de Bourgogne, après le souper, entra dans le cabinet du Roi avec cet habillement ; le Roi la trouva encore bien mieux qu’elle n’est dans son habit ordinaire, et on loua surtout la coiffure.

L'après-dîner le Roi tint conseil, qu'il auroit tenu le matin, sans sa médecine ; et le soir, chez madame de Maintenon, il vit jouer à madame la duchesse de Bourgogne *Absalon*, et ensuite *les Précieuses ridicules*, de Molière.

Jeudi 23, à Versailles. — Le Roi alla l'après-dîner se promener à Marly, et le soir chez madame de Maintenon ; il vit jouer *Athalie* à madame la duchesse de Bourgogne. Le Roi y demeura pendant toute la pièce, qui fut parfaitement bien jouée.

Samedi 25, à Versailles. — Le Roi a jugé à propos que M. de Mongon allât trouver le prince Eugène et se constituât son prisonnier ; on n'a point attendu pour cela que les maréchaux de France eussent donné leurs avis ; ils n'ont pas laissé de les envoyer ce soir, parce qu'ils avoient eu ordre de le faire, et l'on a su même que tous les avis n'avoient pas été pareils ; Mongon avoit déjà eu la sagesse d'écrire au prince Eugène, et lui mandoit toutes les circonstances du fait, l'assurant même qu'en cas qu'il le condannât, il iroit le trouver et se rendre son prisonnier dès que sa santé le lui permettra, pourvu qu'il ne reçût point d'ordre contraire du Roi.

Le soir, chez madame de Maintenon, le Roi vit encore jouer *Athalie* à madame la duchesse de Bourgogne.

Mardi 28, à Trianon. — M. le cardinal de Noailles a fait un mandement très-sévère pour l'observation du Carême, et le Roi a donné ordre à

Livry pour le faire observer de point en point dans toutes les tables de sa maison, et les courtisans sont avertis d'en user de même chez eux.

Samedi, 4 mars, à Versailles.—Le Roi a donné des pensions de 1000 francs à MM. l'abbé Tallentant, Toureil et d'Acier, qui ont travaillé à l'explication de ses médailles, et l'on va travailler présentement aux médailles de Louis XIII, et puis à celles de Henri IV ; on corrige quelques fautes qui s'étoient glissées dans celles du Roi, et on supprime la préface du livre.

Dimanche 5, à Versailles.—Le Roi a donné une pension de 1000 francs à Duché, auteur de la comédie d'*Absalon*, que madame la duchesse de Bourgogne a jouée cet hiver, et madame de Maintenon lui a envoyé 1000 francs.

Mardi 7, à Versailles.—Le Roi déclara le matin que monseigneur le duc de Bourgogne iroit cette année commander ses armées en Flandre, et le soir, après son souper, il dit à M. le comte de Tholose, qu'enfin il lui accordoit la grâce qu'il lui avoit si souvent demandée, d'aller faire cette année la charge d'amiral : il n'y a rien encore de réglé sur le nombre des vaisseaux qui composeront l'armée navale.

Samedi 11, à Versailles.—Le Roi, après son lever, fit entrer M. le maréchal de Catinat dans son cabinet ; ce maréchal avoit eu, le jour d'auparavant, une longue conversation avec M. de Chamillart, à Paris, qui lui avoit dit, de la part du Roi,

que Sa Majesté avoit résolu de lui donner le commandement de son armée d'Allemagne. Il se défendit quelque temps d'accepter cet emploi ; mais enfin il assura qu'il étoit prêt à obéir et à accepter tous les emplois où le Roi croiroit qu'il lui seroit utile. La conversation avec le Roi a été telle qu'il convenoit en pareille occasion, et le Roi finit par dire au Maréchal : “ Présentement nous voici en “ état où vous pouvez vous expliquer avec moi à “ cœur ouvert de tout ce qui s'est passé en Italie “ durant la dernière campagne.” Le maréchal répondit : “ Sire, ce sont toutes choses passées ; “ le détail que j'en pourrois faire seroit inutile au “ service de Votre Majesté, et ne serviroit qu'à “ nourrir peut-être des inimitiés éternelles ; ainsi je “ la supplie de vouloir bien me permettre de garder “ un silence profond sur tous les sujets de plaintes “ que je pourrois avoir. Je ne me justifierai, Sire, “ qu'en servant encore mieux, si je puis, tant en “ Allemagne qu'en Italie.” Le Roi a fort loué ce procédé.

Dimanche 12, à Versailles.—M. le duc de Richelieu, qui a déjà été marié deux fois, épouse en troisième noce la veuve du marquis de Noailles ; elle lui donne 100,000 francs, et ils signent en même temps un contrat de mariage du duc de Fronzac, fils du duc de Richelieu, qui n'a que dix-sept ans, avec la fille aînée de la Marquise qui en a onze, à qui la mère donne 200,000 francs et une maison magnifique qu'elle a fait bâtir depuis peu à Paris,

auprès des Invalides. Le Roi signera le contrat de mariage de ces infants, pour y donner plus de force.

Lundi 13, à Versailles.—Le Roi, après la messe, fit entrer M. Rosen dans son cabinet ; il lui dit qu'il vouloit, durant la campagne, qu'il fût toujours auprès de monseigneur le duc de Bourgogne, afin que sur ses bons conseils et sur son exemple, ce prince pût s'acquitter de tous ses devoirs, et acquérir une bonne réputation. M. Rosen est le premier lieutenant-général ; ainsi, étant toujours auprès de la personne de monseigneur le duc de Bourgogne, ce sera M. le duc du Maine qui commandera l'aile droite, car il est le premier après monsieur Rosen.

Mercredi 15, à Marly.—Le Roi, après avoir entendu le sermon à Versailles, vint ici, où il se promena jusqu'à la nuit ; il avoit signé le matin les contrats de mariage du duc de Richelieu, qui a environ soixante-dix ans, et du duc de Fronsac, son fils, qui n'en a que dix-sept.

Jendi 16, à Marly.—On eut des lettres de Barcelonne ; le roi d'Espagne mande qu'il suivra le conseil du Roi, et qu'il ne menera point la reine sa femme à Naples ; il avoit même quasi résolu de prendre ce parti avant de recevoir la dépêche du Roi. La jeune Reine a fait à merveille sur tout cela ; elle a marqué une très-grande douleur de se séparer bientôt du Roi son mari ; mais en même temps elle lui dit qu'il n'y falloit point balancer, que ses in-

térêts et sa gloire exigeoient cette séparation, et que leur tendresse mutuelle devoit céder au bien de l'état ; qu'elle alloit tâcher, étant à Madrid, de se rendre digne de lui, et de se faire aimer de ses peuples, afin d'augmenter encore leur affection pour leur nouveau maître.

Vendredi 17, à Marly.—Le Roi a fait donner à M. le maréchal de Catinat 30,000 francs pour son équipage ; il avoit vendu tous ses chevaux au retour d'Italie, croyant ne plus servir.

Lundi 20, à Versailles.—Le roi Guillaume a fait payer depuis quelque temps le douaire des veuves qui sont à Saint-Germain auprès de la reine d'Angleterre, et c'est le parlement qui l'a contraint à le faire. La duchesse de Tyrconnel, qui a un douaire de 18,000 francs, l'a déjà reçu.

Jendi 23, à Versailles.—Depuis la réforme des espèces d'or et d'argent, il a déjà passé à la Monnoie du royaume, plus de 200,000,000.

Vendredi 24, à Versailles.—Le maréchal de Villeroy est encore à Inspruck ; il croit qu'on veut l'envoyer à Grätz en Stirie ; il a écrit au cardinal d'Estrées, qui est à Venise, une grande lettre, où il rend compte de l'affaire qui se passa à Crémone, le premier février ; en voici la copie :

“ Quoique je sois persuadé que ma lettre courra
 “ bien des hasards avant que d'arriver à Votre
 “ Éminence, n'ayant de particulier à lui mander
 “ que ce qui m'est arrivé, je l'expose sans scrupule
 “ à la curiosité de ceux qui auront envie de la lire.

“ Si j’avois pu avoir l’honneur de lui écrire plus
“ tôt, j’aurois prévenu les faux avis qu’on a peut-
“ être répandus sur l’action qui s’est passée à Cré-
“ mone le 1er de ce mois, dont Votre Excellence
“ doit être pleinement instruite présentement.

“ Je partis le 23 janvier de Crémone, laissant
“ tous nos quartiers dans la meilleure disposition
“ que je le pouvois désirer ; notre pont sur le Pô
“ bien établi, avec son retranchement à la tête
“ dudit pont en bon état, et entièrement fini. Le
“ 24, j’arrivai à Milan, et j’y demeurai le 29. Le
“ 30, j’en repartis, et arrivai à Crémone le 31, au
“ soir, où j’appris que M. le prince de Vaudemont,
“ avec douze ou quinze cents hommes de pied et
“ pareil nombre de cavalerie, marchoit sur le Taro,
“ et que de l’autre côté de l’Oglio quelques troupes
“ des ennemis s’assembloient aussi à Ostiano et à
“ Canetto. M. le marquis de Créqui, par qui j’en
“ avois été averti, avoit donné tous les ordres pour
“ la sûreté de ses quartiers. Voilà la disposition
“ générale où nous étions le 31, au soir, ayant pris
“ toutes les précautions nécessaires pour être aver-
“ tis des mouvements que les ennemis pourroient
“ faire, tant du côté du Parmesan que dans le Cré-
“ monois, s’ils passaient l’Oglio. Toute la nuit du
“ 31 au 1er février se passa sans que je reçusse au-
“ cun avis. A la pointe du jour, j’entendis tirer sur
“ la gauche de ma maison, et dans le même instant
“ un de mes valets entra dans ma chambre, me
“ disant que les Allemands étoient dans la ville.

“ Je m’habillai fort vite et demandai un cheval.
“ Comme j’entendois le feu s’augmenter et s’ap-
“ procher de ma maison, ne doutant plus que ce
“ ne fût une trahison, et que la première chose par
“ où les traîtres commenceroient, ce seroit de ve-
“ nir à ma maison, j’ordonnai, avant que de mon-
“ ter à cheval, qu’on brûlât tous les chiffres et tous
“ les papiers ; ce qui a été exécuté fidèlement.
“ J’ordonnai au capitaine de ma garde d’aller à
“ une porte de la ville qui n’étoit qu’à cent pas de
“ mon logis, pour en fortifier le poste, ne pouvant
“ me figurer encore que les ennemis pussent être
“ dans la ville, mais seulement une assemblée de
“ canailles qui chercheroient à se saisir de quelques
“ portes pour introduire les Allemands. Comme
“ je me trouvai le plus diligent de ma maison, je
“ sortis seul à cheval, et poussai à toute bride sur
“ la place, comme le premier endroit où j’étois
“ sûr de trouver des soldats assemblés, et où je
“ pourrois d’abord rallier du monde et établir
“ un poste considérable, et que de là je me
“ transporterois sur l’esplanade, où, suivant
“ l’ordre général, plusieurs troupes de cavalerie et
“ d’infanterie devoient s’assembler à la première
“ alarme. Entre ma maison et la place, je trou-
“ vai les ennemis, en traversant une rue qui étoit
“ sur ma gauche, d’où ils me tirèrent quelques
“ coups de mousquets : cela m’obligea de faire un
“ plus grand tour pour aller sur la place. La
“ certitude que les ennemis étoient dans la ville

“ me donna plus d’impatience d’y arriver ; car le
“ mal me parut pressant. En arrivant au corps-
“ de-garde, sur la place, je trouvai qu’il commen-
“ çoit d’être attaqué, mais encore foiblement.
“ Comme je faisais ce que je pouvois pour l’encou-
“ rager et l’obliger à tenir ferme, les ennemis
“ débouchèrent en grand nombre par deux en-
“ droits dans la place, et entourèrent tout le corps-
“ de-garde ; je me trouvai enveloppé de sorte qu’il
“ ne me fut pas possible de me dégager. Je fus
“ d’abord jeté en bas de mon cheval, et livré à la
“ première fureur des soldats. Un officier vêtu de
“ rouge, du régiment de Bagny, se jeta à moi, et
“ me retira avec bien de la peine de l’état pressant
“ où je me trouvois : je crois devoir le prompt se-
“ cours qu’il me donna à mon habit. Peu de mo-
“ ments après, nous fûmes attaqués, mais assez
“ foiblement, n’ayant pas d’officiers à la tête des
“ soldats. Après qu’ils se furent retirés, l’officier
“ qui m’avoit pris me mena dans la chambre du
“ corps-de-garde, en haut, où il songea à réparer
“ un peu le désordre où il m’avoit trouvé. Je n’ai
“ qu’à me louer de sa conduite et du soin qu’il
“ prit de moi. Je voulus le tenter par des offres
“ considérables, pourvu qu’il voulût me remettre
“ en liberté sur l’esplanade ; jamais il ne voulut y
“ entendre ; et je dois ce témoignage à la vérité,
“ que ce que je lui offrois étoit capable de le dé-
“ dommager de toute la fortune qu’il pourra faire
“ dans la suite. Nous fûmes attaqués une seconde

“ fois, et je vis des moments où j’espérois être en
“ liberté, si nos troupes avoient été plus nom-
“ breuses, et que nos officiers eussent pu soup-
“ çonner que j’étois dans ce corps-de-garde : mais
“ mon malheur a prévalu à tout ; cette seconde
“ attaque ne me fut pas plus favorable que la pre-
“ mière. Je fis ensuite une seconde tentative au-
“ près de cet officier de Bagny, qui n’eut pas plus
“ de succès que la première fois, quoique j’augmen-
“ tasse mes offres. Nos troupes commençant à se
“ rallier partout, et entendant un grand feu de
“ toutes parts, cet officier qui me gardoit appela un
“ major ou un lieutenant-colonel qui étoit sur la
“ place, pour lui dire qu’il avoit un prisonnier de
“ considération : je le vis courir à toute bride du
“ côté de la grande église ; et un quart d’heure
“ après, le comte Guido Staremborg, que mon
“ capitaine me nomma, me vint prendre, et me con-
“ duisit dans une maison, contre la porte qui avoit
“ été livrée aux ennemis par la trahison d’un curé
“ dont je ne connois que très imparfaitement le dé-
“ tail. Votre Excellence l’aura su bien prompte-
“ ment par M. le prince de Vaudemont, et par les
“ lettres d’une infinité de particuliers de Crémone.
“ Il étoit dix heures et demie lorsque le comte
“ Guido Staremborg vint me prendre. En tra-
“ versant la ville, j’entendis que nos troupes atta-
“ quoient les ennemis de tous côtés, et je ressentis
“ d’autant plus mon malheur, que j’étois assuré que
“ nous rechasserions les ennemis hors de la ville

“ avec toutes sortes d’avantages. M. le prince
“ Eugène et M. le prince de Commercy vinrent me
“ voir dans la maison où ils m’avoient fait con-
“ duire : je reçus d’eux toutes sortes d’honnêtetés.
“ Ils ne restèrent qu’un moment avec moi, ayant
“ des affaires pressantes ailleurs. En sortant de
“ mon logis, ils donnèrent ordre qu’on me menât
“ hors de la ville, dans une cassine qui n’en étoit
“ qu’à une demi-portée de mousquet, où je restai
“ fort long-temps. Je vis arriver M. de Crenau,
“ blessé, et quelques-uns de nos officiers, qui la
“ plupart avoient été pris par l’infidélité des habi-
“ tants, qui les avoient livrés aux ennemis. Sur
“ les deux heures après minuit, on me mena à
“ Ostiano. Voilà tout ce que je puis mander à
“ Votre Excellence, par ma connoissance particu-
“ lière de ce qui s’est passé dans Crémone, tant par
“ rapport à l’action générale que sur ce qui me re-
“ garde particulièrement ; car depuis que j’ai été
“ pris, je n’ai reçu de nouvelles de personne.”

Samedi 25, à Versailles.—M. de La Vrillière vint le matin chez le Roi avant son lever, et lui apporta une lettre du commandant de Calais, qui mande qu’un patron de barque anglois est venu donner avis que le roi d’Angleterre mourut dimanche dernier : il y a tant d’apparence que cet avis est véritable, qu’on ne doute presque plus de cette mort. Le Roi a envoyé ordre à M. d’Argenson, à Paris, d’empêcher qu’on en fasse des réjouissances publiques ; il a donné le même ordre ici durant la

journée. Le Roi n'ouvrit pas la bouche aux courtisans sur la nouvelle qu'il avoit eue de Calais, et n'a donné aucun signe de joie, quoiqu'il ait grand sujet d'en avoir ; mais il est toujours maître de lui en toutes choses.

Dimanche 26, à Versailles.—Le matin, après la messe du Roi, il arriva un courrier de M. de Manneville, gouverneur de Dieppe, qui mande qu'on y a eu des avis sûrs d'Angleterre, que le roi Guillaume étoit mort le 19. Cette confirmation de la nouvelle d'hier ne parut pas encore suffisante ; mais l'après-dîner le Roi eut des avis par tant d'endroits jusqu'au retour de sa chasse : il dit en entrant chez madame de Maintenon, qu'il ne falloit plus en faire un secret. Les Anglois ont reconnu la princesse de Danemarck reine ; elle a déjà pris sa place, et harangua dans le conseil. On mande que milord Portland, le lendemain de la mort du roi son maître, étoit repassé en Hollande.

On ne sauroit remarquer dans les discours du Roi ni sur son visage, qu'il ait reçu une bonne nouvelle.

Jeudi 30, à Versailles.—Le Roi nous envoya, madame de Dangeau et moi, à Paris, tenir sur les fonts de baptême, en son nom, et au nom de madame la duchesse de Bourgogne, un Turc qui a vingt ans passés, qui est fils du bacha de Bosnie, et que notre ambassadeur à Constantinople a envoyé ici avec de grandes recommandations.

Vendredi 31, à Marly.—L'ordinaire de Hol-

lande arriva, par lequel on apprit beaucoup de nouvelles d'Angleterre : leurs portes sont encore fermées pour la France ; leur nouvelle reine a fait le prince Georges généralissime de ses troupes, que Marlborough commandera sous lui.

Jeudi, 6 avril, à Meudon.—Le Roi partit le matin d'ici pour aller faire ses stations à Paris ; il alla à Notre-Dame, à l'Hôtel-Dieu, aux Enfants-Trouvés, et à Sainte-Geneviève-des-Ardens. Il fit de grandes charités partout, et édifia fort le peuple par sa piété.

Samedi 8, à Versailles.—Le Roi partit de Meudon après son lever, et alla à Paris faire ses stations aux Petits-Jacobins, aux Récolets, aux Petites-Carmelites, et aux Invalides ; il retourna dîner à Meudon. Le Roi a donné, durant les trois jours de ses stations, 3,000 louis.

Mercredi 12, à Versailles.—Voici une copie du mémoire qui a été présenté aux états-généraux par notre résident.

“ Avant que les nombreuses armées que le Roi
 “ a sur pied soient obligées d'entrer en action, Sa
 “ Majesté veut rappeler encore à vos seigneurs le
 “ souvenir de ce qu'elle doit à l'affection des rois
 “ ses prédécesseurs, et celui des dernières dé-
 “ marches qu'elle a faites pour maintenir la paix
 “ rétablie par le traité de Riswick. Il n'a pas tenu
 “ au Roi que cette florissante république, toujours
 “ heureuse pendant qu'elle regardoit son étroite
 “ union avec la France comme une des maximes

“ fondamentales de son gouvernement, ne jouît
“ long-temps d’une parfaite tranquillité et des
“ avantages que Sa Majesté avoit bien voulu lui
“ accorder pour son commerce. Vos Seigneuries
“ ont vu jusqu’à quel point elle a porté sa patience
“ et sa modération ; elle a mieux aimé souffrir
“ jusqu’à l’extrémité les vains reproches de foi-
“ blesse et de défiance de ses forces, que de désabu-
“ ser vos peuples en tournant ses forces contre un
“ état qu’elle regarde encore avec affection. Per-
“ suadé qu’il est de l’intérêt de Vos Seigneuries
“ d’y répondre, elle a jugé qu’elles le feroient
“ aussitôt qu’elles auroient recouvré ce temps de
“ liberté où elles regardoient le maintien d’une
“ bonne intelligence avec la France comme le so-
“ lide appui de la république ; et certainement les
“ démarches opposées étoient l’effet d’un état vio-
“ lent. C’est ainsi que Sa Majesté a considéré la
“ rupture des conférences demandées par Vos
“ Seigneuries pour la confirmation de la paix ; les
“ traités faits avec les ennemis du roi d’Espagne,
“ contre elle et contre le roi son petit-fils ; les as-
“ sistances secrètes qu’elles ont données pour en-
“ vahir les états soumis au roi catholique ; les actes
“ d’hostilités exercés en pleine paix contre les
“ troupes de Sa Majesté ; le refus d’examiner les
“ droits du roi d’Espagne et ceux des Provinces-
“ Unies ; après avoir demandé des conférences
“ pour en convenir et pour faire cesser les plaintes
“ de part et d’autre ; les entreprises faites contre les

“ alliés de Sa Majesté ; les secours donnés sans
“ réserve pour les attaquer ; présentement que la
“ république est rendue à elle-même, que son es-
“ prit va gouverner, que ses seuls intérêts seront
“ consultés, sa conduite réglera les sentiments
“ de Sa Majesté pour elle ; tous ses sujets de plain-
“ tes seront ensevelis, et le Roi m’ordonne d’en as-
“ surer Vos Seigneuries. Si elles veulent enfin se
“ confier en son ancienne et sincère amitié pour elles,
“ rien ne troublera le commerce de leurs sujets ; et
“ les auront le plaisir de les voir jouir sans trouble
“ de tous les privilèges, de tous les avantages qu’ils
“ ont obtenus en différents temps de la France et
“ de l’Espagne. Sa Majesté le promettra pour
“ elle ; elle en sera garante pour son petit-fils, as-
“ suré que ce prince voudra bien confirmer le traité
“ de Munster et ceux dont il a été suivi, comme
“ Sa Majesté promet de sa part de confirmer ceux
“ de Nimègue et de Riswick. La sûreté de vos
“ provinces, bien loin d’être menacée par Sa Ma-
“ jesté, deviendra le principal sujet de son atten-
“ tion ; et pour l’affermir plus solidement, elle fera
“ savoir à Vos Seigneuries ses intentions, soit que
“ vous nommiez un ministre pour les apprendre de
“ Sa Majesté, soit qu’elle en choisisse un pour ve-
“ nir reprendre auprès de Vos Seigneuries la qua-
“ lité et les fonctions de son ambassadeur. Qu’elles
“ cessent de craindre le voisinage de tant de troupes
“ qu’elles voient sur leurs frontières ; il dépend
“ d’elles non-seulement de les avoir pour amies,

“ mais de les faire entièrement sortir des Pays-Bas
 “ espagnols. La paix rétablie, et Vos Seigneuries
 “ désarmées, la garde des provinces du roi catho-
 “ lique ne sera plus confiée qu'à ses propres
 “ troupes ; une prompte résolution rendra le
 “ calme à vos provinces ; la paix et la liberté y
 “ renaîtront ensemble. C'est à Vos Seigneuries
 “ (seules présentement consultées sur le gouverne-
 “ ment de la république) à décider ce qu'elles
 “ doivent préférer, ou le repos et la liberté, ou
 “ la guerre et la ruine de leur commerce sacrifié à
 “ des intérêts étrangers. Le temps de la cam-
 “ pagne approche ; les armées de Sa Majesté sont
 “ en état d'agir. La prudence de Vos Seigneuries
 “ leur fera voir dans peu de temps que la saison
 “ laisse encore à délibérer sur le parti qu'elles doi-
 “ vent prendre pour le bien de la gloire immor-
 “ telle de Vos Seigneuries*.”

Jeudi 13, à Versailles.—Le Roi et toute la maison royale assistèrent à toutes les dévotions de la journée. Monseigneur fit ses Pâques de bon matin, et puis vint servir le Roi à la cène. Madame la duchesse de Bourgogne fit aussi ses Pâques de bon matin, et revint ici assez à temps

* Qui pourroit ne pas admirer cette noblesse, cette délicatesse d'expressions que la seule élévation de l'âme peut donner ! La politique bien entendue ne pourroit rien trouver de plus adroit que ce ton et ces tournures insinuantés ; mais la politique toute seule ne s'élèvera jamais jusque-là ; l'arrogance du caractère l'emportera toujours sur ses vrais intérêts.

pour voir le Roi laver les pieds aux pauvres*. Après ténèbres, Sa Majesté alla faire un tour à Trianon, et en sortant du souper, elle alla avec toute la maison royale dans la tribune de la chapelle adorer le Saint-Sacrement.

Lundi 17, à Versailles.—Madame la duchesse de Bourgogne alla faire ses stations à Paris; elle descendit aux Bénédictins anglois, puis alla à Saint-Jacques-du-Haut-Pas, à Sainte-Geneviève, à Saint-Etienne-du-Mont, et toujours à pied. Elle revint ici à huit heures, et ne soupa point avec le Roi, tant elle étoit fatiguée.

Fanchon Moreau ayant quitté l'Opéra pour se

* Des écrivains ont beaucoup loué l'espèce de loi établie à la Chine, qui oblige l'Empereur à ouvrir tous les ans un sillon dans les champs. Pourquoi, indépendamment de tout sentiment religieux, ne seroit-on pas encore plus touché en voyant parmi nous l'autorité suprême se dépouiller volontairement de toute la majesté royale, afin de donner l'exemple solennel de la plus parfaite bonté, de la commisération la plus tendre pour les indigens? Quel spectacle que celui d'un monarque descendant de son trône pour s'entourer d'infortunés et pour les servir! Qui pourroit voir sans émotion ces mains royales qui tiennent les rênes de l'état, déposer le sceptre qui nous gouverne pour laver les pieds des pauvres? N'est-ce pas nous dire, avec une éloquence divine, que rien ne doit coûter pour eux? Si cette coutume sublime étoit établie chez les Chinois ou chez les Turcs, il y a long-temps que les philosophes modernes en eussent fait l'éloge; mais elle est puisée dans l'Évangile, des *esprits forts* devoient ou n'en pas faire mention, ou n'en parler qu'avec dédain.

mettre dans un couvent, où elle paroît très-bien convertie, et ayant renvoyé à M. le Grand-Prieur tout ce qu'il lui avoit donné, le père Gaillard, qui a travaillé à sa conversion, a obtenu du Roi, pour elle, une gratification de cinq cents écus, que le Roi a promis de convertir en pension, si elle persiste dans le parti qu'elle vient de prendre.*

Mercredi 19, à Versailles.—Le Roi, au sortir du conseil, envoya M. de Beauvilliers chez monseigneur le duc de Bourgogne, pour lui dire que Sa Majesté jugeoit à propos qu'il partît mardi pour aller se mettre à la tête de ses armées en Flandre; ce que ce prince reçut avec une joie démesurée.

Samedi 22, à Versailles.—Monseigneur le duc de Bourgogne fit ses dernières stations ici; il les a faites toutes les soixante avec une dévotion qui a édifié tout le monde.

Mardi 25, à Versailles.—Monseigneur le duc de Bourgogne partit d'ici à cinq heures du matin, en chaise de poste; il court à trente-cinq chevaux. Le Roi et Monseigneur s'attendrirent fort hier en lui disant adieu, et sa séparation avec madame la duchesse de Bourgogne fut douloureuse et tendre.

Samedi 29, à Marly.—Quand le roi d'Espagne

* Elle y persista. On a vu encore, sous Louis XV, deux actrices jeunes et belles donner aussi ce grand exemple; mais on n'a point vu depuis de semblables conversions.

fut embarqué à Barcelonne, tous nos vaisseaux firent la salve royale, et dans le moment prirent le pavillon d'Espagne. Quand il débarqua à Baies pour monter sur les galères de Naples, qui l'ont porté à Naples, nos vaisseaux firent encore la salve royale, et puis reprirent le pavillon de France. En arrivant à Naples, S. M. Catholique descendit à son palais, qui n'est pas encore achevé de meubler, parce qu'on ne croyoit pas qu'il pût arriver sitôt. Il parut ensuite sur le balcon pour se montrer au peuple, et ensuite il alla à l'église, où l'on chanta le *Te Deum*. Il compte remonter bientôt sur les galères de Naples pour aller à Final, et de là aller se mettre à la tête de l'armée d'Italie. Il recommande au Roi beaucoup d'officiers de la marine, et lui dit que ce n'est point une recommandation de roi à roi, mais d'un petit-fils à son grand-père ; il marque, sur chacun de ces officiers, les raisons particulières qu'il a de les recommander, et tout cela avec beaucoup d'esprit et de sagesse. Après s'être loué au dernier point du comte d'Estrées, sur toutes sortes de chapitres, il prie Sa Majesté de trouver bon que ce comte puisse accepter la grandesse qu'il lui veut donner. Le Roi non-seulement l'a approuvé, mais Sa Majesté fit partir un courrier, il y eut jeudi huit jours, et qui doit être arrivé à Naples présentement, par lequel il lui mandoit qu'il lui faisoit grand plaisir d'honorer ce comte de cette dignité.

Mercredi, 3 mai, à Marly.—Monseigneur le duc de Bourgogne, en passant à Cambrai, y a vu

monseigneur l'Archevêque qui étoit venu le recevoir à la poste, où il changeoit de chevaux, et où monseigneur le duc de Bourgogne s'arrêta et s'enferma plus de deux heures avec lui.*

Lundi 8, à Versailles.—M. de Chamlay, qui va dans l'armée d'Allemagne, ne partira pas de quelques jours : c'est le maréchal de Catinat qui a prié le Roi de l'y envoyer.

Dimanche 14.—M. le Grand-Prieur eut hier après dîner une longue audience du Roi ; il va servir de lieutenant-général dans l'armée de M. de Catinat. On dit qu'il a représenté au Roi le mauvais état de ses affaires, qu'il a prié Sa Majesté de mettre un économe à tous ses bénéfices, pour en faire faire les réparations et en payer ses dettes ; après quoi il les remettra au Roi pour en disposer. Il ne se réserve que le prieuré, et on croit que Sa Majesté lui donne vingt mille francs de pension.

Lundi 29, à Versailles.—M. le comte de Toulouse partit le matin pour aller s'embarquer à Toulon.

Vendredi, 2 juin, à Versailles.—M. de Vendôme

* M. de Fénelon étoit disgracié, et M. le duc de Bourgogne étoit le plus tendre des fils, le plus respectueux des sujets. Mais il connoissoit la générosité du Roi et ses principes ; il étoit certain que des preuves d'attachement et de reconnaissance données à son vertueux instituteur ne pourroient déplaire au Roi. Il ne se trompoit point : Louis XIV sut gré à son petit-fils d'avoir rempli un devoir.

a envoyé au Roi une lettre qu'il a reçue du roi d'Espagne, dont voici la copie :

“ Mon cousin, j'ai appris par votre lettre, et par
 “ ce que m'a dit le comte de Colmenero, les mouve-
 “ ments que vous vous donnez pour entrer en cam-
 “ pague ; je ne m'en donne pas moins de mon côté
 “ pour vous aller joindre au plus tôt, et si des affaires
 “ très-essentiellees que j'ai ici ne me retenoient,
 “ jointes à l'arrivée du Légat que j'attends, je serois
 “ déjà parti ; car j'appréhende que vous ne battiez
 “ les ennemis avant que je sois arrivé : je vous
 “ permets pourtant de secourir Mantoue ; mais
 “ demeurez-en là, et attendez-moi pour le reste.
 “ Rien ne peut mieux vous marquer la bonne opi-
 “ nion que j'ai de vous, que de craindre que vous
 “ n'en fassiez trop pendant mon absence. Je
 “ compte me rendre à Final à la-fin du mois ; as-
 “ surez tous les officiers françois de ma part de la
 “ joie que j'ai de me trouver à leur tête, et soyez
 “ bien persuadé, mon cousin, de la véritable estime
 “ que j'ai pour vous.

Dimanche 4, à Versailles.—Le Roi, avant que d'aller à la messe, tint le chapitre des chevaliers de l'Ordre ; il nous dit que le roi d'Espagne souhaitoit qu'il donnât l'ordre du Saint-Esprit à cinq de ses sujets qui ont les principales charges d'Espagne, et qui sont des plus illustres maisons ; et ensuite le Roi nous lut les noms qu'il avoit écrits dedans un petit billet, les voici :

Le cardinal Portocarrero ; mais il ne pourra être

reçu que quand il y aura une place vacante parmi les huit ecclésiastiques.

Le duc de Médina Sidonia Cavallierizo Mayor : il est de la maison de Gusman.

Le comte de Benavente : il est sommelier de corps ; il est de la maison de Pimentel.

Le marquis de Villa Franca, *mayor-domo-mayor* : il est de la maison de Tolède.

Le duc de Ducedá, ambassadeur à Rome, de la maison des ducs de Lerme de Sandoval.

Le terme de sommelier de corps est purement françois ; ils l'ont pris de la maison de Bourgogne.

Vendredi, 14 juillet, à Marly.—Le Roi alla l'après-dîner courir le cerf : une horde de cerfs fit peur au cheval de M. de la Rochefoucault, qui emporta son maître sous un arbre, où il fut blessé à la tête, mais légèrement : ce qu'il y eut de fâcheux, c'est qu'il fut désarçonné et qu'il tomba sur le bras gauche, qui fut rompu entre l'épaule et le coude. Le Roi lui fit donner une de ses petites calèches qui suivent toujours la chasse, et on le mena à Versailles, au chenil. M. Félix y vint, lui raccommoda le bras, et on espère le tirer d'affaire. Il avoit eu l'épaule de ce bras-là fracassée au passage du Rhin, et on craint que cela ne rende sa guérison plus difficile. Le Roi et Monseigneur vinrent à l'endroit où il étoit tombé, et lui marquèrent toute l'amitié du monde.

Lundi 24, à Versailles.—Le Roi de Suède

marche toujours à Cracovie. Voici la réponse qu'il fit, à Varsovie, à l'envoyé de l'électeur de Brandebourg : “ Je sais que votre maître n'atten-
 “ doit que le succès de la ligue entre le roi de
 “ Danemarck, le Moscovite et la Pologne, pour se
 “ déclarer contre moi. J'ai châtié le roi de Dane-
 “ marck jusque dans Copenhague, et lui ai par-
 “ donné en bon voisin. J'ai dompté le Mosco-
 “ vite, et l'obligerai bien à rester en paix. J'ai
 “ chassé le roi de Pologne de sa capitale ; j'irai à
 “ votre maître le dernier, et pour lui montrer le
 “ cas qu'il falloit faire de mon amitié, et qu'il de-
 “ voit la mériter avant que de l'obtenir. Retirez-
 “ vous.*

Samedi 29, à Marly.—Le Roi fit, l'après-dîner, une fort jolie loterie chez madame de Maintenon, pour madame la duchesse de Bourgogne et pour ses dames. Madame la comtesse de Grammont y fut appelée, et y disputa un lot contre le Roi ; le Roi le gagna et le lui donna, lui disant : Il n'est pas juste que ce soit moi qui mette un obstacle à votre bonheur.

Mercredi 2 août, à Marly.—Le Roi, après le conseil, alla voir élever le cheval ailé qui porte la Renommée, et que l'on posa sur son piédestal au bout du jardin, sur l'abreuvoir ; tous les con-

* Quel langage, si on le compare à celui de Louis XIV. ! combien cette arrogance sauvage est dénuée de dignité ! et combien il y a d'inconséquence à vouloir avilir ainsi les rois lorsqu'on porte une couronne !

noisseurs disent que c'est un ouvrage achevé ; il est de Coisevox, et a été fait en quinze mois. Monseigneur y avoit été dès le matin, et retourna ensuite au conseil. Le soir, après que le Roi eut travaillé avec M. de Chamillart, il y retourna encore, et vit achever de le poser, ce qui s'est fait sans qu'il y eût rien de gâté à la figure, malgré les difficultés qu'il y a à élever de si grands poids.

Jeudi 3, à Marly.—Voici la lettre du roi d'Espagne :

“ *Au camp de Castelnovo, le 27 juillet.*—“ J'envoie
“ à Votre Majesté la relation que M. de Vendôme
“ a faite de l'affaire qui nous arriva hier ; elle est
“ aussi complète à ce que j'ai ouï dire à des gens qui
“ en ont vu beaucoup, qu'une affaire de cavalerie
“ peut l'être ; j'ai eu beaucoup d'envie de m'y
“ trouver ; mais malgré toute la diligence que je
“ fis, qui fut extrême, je ne pus m'y trouver que
“ sur la fin, parce que je fus averti trop tard, et
“ que les ennemis tinrent peu. Je passai le Cros-
“ tolo avec neuf escadrons, et quittai la colonne
“ que je menois pour faire plus de diligence ; il
“ n'a tenu qu'aux ennemis de nous disputer le pas-
“ sage de cette rivière qui est très-difficile ; ils
“ l'auroient pu faire facilement, mais ils n'y ont
“ pas songé, comptant apparemment que nous nous
“ arrêterions à faire le siège de Bercello, ou que
“ nous ne pourrions pas faire une grande diligence ;
“ ce qui a donné le temps à nos troupes de les
“ surprendre presque dans leur camp, qui étoit

“ composé des régiments de Commercy, de Darm-
“ stadt, Visconti et d’Herbuilliers. Ce corps
“ étoit commandé par Visconti, qui auroit été de
“ 4,000 chevaux s’il eût été complet ; mais je
“ crois qu’il en avoit au moins 3,000 : il s’étoit fort
“ bien campé contre le prince Eugène, mais fort
“ mal contre mon armée, ayant un ruisseau derrière
“ lui, dans lequel ses troupes se sont jetées presque en
“ bataille ; il étoit comblé de corps morts et de
“ chevaux lorsque j’y arrivai, et les grenadiers le
“ passèrent à pied sec comme sur un pont, quoique
“ les bords en soient fort escarpés. Le camp des
“ ennemis a été entièrement pillé, aussi-bien que
“ leurs équipages et bagages. Je trouvai leur
“ camp tout tendu, ce qui marque qu’ils ne nous y
“ attendoient pas, et nos troupes ont profité de
“ leurs dépouilles, et ont bu leur vin, qui nous a
“ été d’un grand secours après une si longue
“ marche. Les six cents grenadiers qu’on avoit
“ détachés se sont montés, et sont devenus en un in-
“ stant grenadiers à cheval ; presque tous leurs che-
“ vaux ont été pris, et ceux qui se sont sauvés, se sont
“ sauvés à pied, et se sont jetés dans les bois ; en sorte
“ que Votre Majesté peut compter qu’ils ne nous
“ feront pas grand mal le reste de la campagne.
“ Mon régiment de cavalerie d’Anjou a pris deux
“ étendards, et le marquis de Saint-Germain-Beau-
“ pré, qui y est capitaine, une paire de timbales ;
“ le régiment de dragons-Dauphin, a pris aussi
“ deux étendards et une paire de timbales ; War-

“ tigny qui le commande y a été considérablement
“ blessé, et s’est fort distingué. M. de Vendôme
“ a chargé d’abord avec un seul escadron de la
“ gendarmerie que commandoit Mesières ; le régi-
“ ment de dragons-d’Estrade, et six cents grena-
“ diers, et les deux escadrons des carabiniers qui
“ s’y sont trouvés ont fait des merveilles, ainsi que
“ les gendarmes, à qui les prisonniers ont dit qu’ils
“ en vouloient principalement. J’ai actuellement
“ huit étendards et trois pièces de timbales,
“ dont deux paires ont été prises en chargeant.
“ Valsemé, qui commande la cavalerie, a chargé à
“ la tête de trois escadrons, et a fait des merveilles.
“ Le marquis de Créqui a combattu à pied et à che-
“ val, et s’est trouvé partout, ainsi que MM. de
“ Bezon, de Marsin et d’Albergotte : Selleton a
“ été fort blessé, et a fort bien fait, aussi bien que
“ ; et je prie Votre Majesté d’avoir égard
“ à leurs services. Enfin, Votre Majesté peut compter
“ que l’affaire a été des plus complètes ; et la peur
“ des ennemis a été si grande, que je lui répète
“ qu’ils se sont jetés presque en bataille d’aussi haut
“ dans le Tesson que l’on se jeteroit de la terrasse
“ de Saint-Germain dans la Seine, et qu’il y en a
“ beaucoup plus de noyés que de tués. On dit que
“ nous nous battons encore demain, et qu’ils ont
“ fait passer huit ou dix mille hommes pour s’op-
“ poser à notre marche : je le souhaite : car il se-
“ roit fort agréable de les défaire en détail. Le Sé-
“ rénissime (c’est ainsi que l’on appelle M. de Man-

“toute) m’a suivi partout, ainsi que tous les Espa-
 “gnols, à la réserve du duc d’Ossone, qui ne l’a pas
 “jugé à propos. Ils me paroissent fort aises de cette
 “aventure. Je n’écris point à Monseigneur, non
 “plus qu’à mon frère, parce que je ne pourrois que
 “leur dire la même chose ; et je suis si las, que je
 “ne saurois écrire. Je vous prie de leur faire part
 “de ce que je vous mande, et de leur envoyer la re-
 “lation. Ne soyez point surpris si je laisse à M.
 “de Vendôme le soin de vous envoyer un courrier :
 “je ne veux pas me faire honneur d’une action
 “dont il a tout le mérite ; et quand j’enverrai à
 “Votre Majesté quelqu’un de ma part, je veux que
 “ce soit une action décisive, afin que Votre Ma-
 “jesté n’ait pas une fausse joie. Notre cavalerie a
 “conçu par cette action fort peu d’estime pour
 “celle de l’Empereur ; et j’espère que Votre Ma-
 “jesté en sera tout aussi contente qu’elle le doit
 “être de son infanterie. Je finis, en assurant
 “Votre Majesté de la continuation de mon atta-
 “chement et de ma tendresse.”

Signé PHILIPPE.

Le lieu où les ennemis étoient campés, et où ils
 ont été battus, s’appelle *Santa Vittoria* : ainsi ce
 combat s’appellera *combat de la Victoire*.

Dimanche, 3 septembre, à Marly. — L’après-dîner,
 le Roi alla tirer. Son cheval s’enfonça jusqu’au
 ventre dans une molière, une de ses jambes fut
 pressée sous son cheval : mais les courtisans qui

suivoient le Roi le dégagèrent promptement. Il ne fit aucun mal. Il alla changer d'habit à Trianon, et retourna sur l'heure à la chasse.

Vendredi 8, à Versailles.—Monseigneur le duc de Bourgogne, qu'on n'attendoit que demain, selon ce que le Roi avoit dit, arriva un peu avant minuit. Il monta chez le Roi par le petit escalier de la garde-robe, et entra dans la chambre de Sa Majesté dans le temps que l'on sortit du grand coucher. Il fit une révérence très-profonde au Roi, qui lui dit : “ Embrassez-moi donc ! ” et le Roi l'embrassa très-tendrement. Après une fort courte conversation, le Roi lui dit : “ Allez vite chez la duchesse de Bourgogne, qui vous attend avec beaucoup d'impatience. ” Cependant madame la duchesse de Bourgogne, avertie promptement de son arrivée, courut dans le cabinet du Roi par la galerie, quoique fort en désordre, car elle alloit se mettre au lit. Les embrassements furent vifs et tendres. Elle le conduisit chez elle, et dans ses petits cabinets. Livry lui fit apporter à manger : il fut servi par les femmes de chambre. Le repas dura peu. Il se déshabilla fort vite, tant il avoit d'impatience de se voir en liberté avec elle.

Vendredi 15, à Versailles.—On mande d'Espagne que les députés de tous les royaumes arrivoient à Madrid pour donner à la Reine de nouvelles assurances de leur fidélité, et lui offrir leurs biens et leurs vies pour défendre le Roi et le royaume. Le

Connétable vint à la tête des grands et de la noblesse. La Reine, qui étoit encore à sa toilette et les cheveux épars, le fit entrer. Il lui dit qu'ils venoient recevoir ses ordres, et qu'ils étoient prêts à marcher. La Reine loua fort leur zèle, les remercia, et leur dit que, pour donner l'exemple, elle marcheroit elle-même, et iroit droit à Séville.

Elle a offert à la Junte de mettre toutes ses pierreries en gage : mais on n'a pas jugé à propos qu'on en eût besoin, ni qu'elle fît le voyage de Séville.

Mardi 3 octobre, à Fontainebleau.—On apprend par un courrier que la Reine, ayant entendu la nuit quelque bruit à sa porte, à plusieurs fois différentes, s'en étoit alarmée avec raison, et avoit demandé à la Junte qu'elle pût avoir des gardes la nuit dans le palais ; ce qu'on lui a accordé après beaucoup de difficultés, parce que ce n'est pas la coutume.

Dimanche 8, à Fontainebleau.—M. le maréchal de Villeroy écrit du 25, que dès le 15 il avoit appris le cartel fait en Italie, et que le 23 l'Empereur lui avoit mandé qu'il étoit libre, et qu'il lui enverroit incessamment un officier pour le conduire en France, ou tout autre endroit où il voudroit aller.

Samedi 14, à Fontainebleau.—Avant-hier, à la comédie, il y eut un démêlé entre un cheveu-léger et un brigadier des gardes ; Bazun, qui commandoit, mit le cheveu-léger aux arrêts. M. du Pour-

prie, qui commande les chevau-légers qui sont en quartier, voulut soutenir le chevau-léger. L'affaire fut portée au Roi, qui a fait casser le chevau-léger, et a interdit du Pourprie, avec ordre de s'aller rendre en prison, où il est depuis hier matin.

Dimanche 15, à Fontainebleau.—Le Roi fit sortir le matin de prison M. du Pourprie ; il leva l'interdiction, lui ordonnant d'être plus modéré une autre fois.

Samedi 21, à Fontainebleau.—Le Roi, qui met toujours une bonté particulière à toutes les grâces qu'il accorde, a voulu, en faisant M. de Villars maréchal de France, lui causer une surprise agréable. M. le comte de Choiseul partit le matin, et porte à M. de Villars, son beau-frère, un paquet de M. de Chamillart ; il y a simplement sur l'enveloppe : *A M. le marquis de Villars* ; et dedans, il y a une lettre de la propre main du Roi, et au-dessus : *A mon cousin le maréchal de Villars*. On a confié le secret à M. de Choiseul, avec ordre de ne le dire à personne : on veut que M. de Villars ne l'apprenne que par la lettre du Roi. Sa Majesté déclara à son dîner l'honneur qu'elle lui avoit fait de le faire maréchal de France, et il est seul de sa promotion.

Mercredi, 1er novembre, à Versailles.—M. le prince d'Harcourt salua hier le Roi ; il y avoit dix-sept ans qu'il n'avoit paru à la cour, et depuis deux mois il sollicitoit pour que le Roi lui permît d'y paroître. Sa Majesté lui dit en l'embrassant : “ Ou-

blions le passé." Le prince d'Harcourt lui demanda pardon de sa conduite passée, et le Roi l'assura fort qu'il ne s'en souviendrait plus.

Vendredi 10, à Marly.—Il arriva le soir un courrier de M. de Boufflers, qui mande une chose assez extraordinaire, qui est que milord Marlborough, s'en retournant en Hollande, avoit été pris par un parti espagnol de la garnison de Gueldre : ce maréchal mande au Roi qu'il a eu plusieurs avis de cela ; mais on ne lui a rien mandé de Gueldre.

Samedi 11, à Versailles.—Le Roi eut la confirmation de la prise de milord Marlborough, et on a pris avec lui M. d'Opdam, lieutenant-général, et M. de Gisdemershem, qui étoit le député de MM. les États-Généraux à l'armée. Ils ont été pris sur la Meuse : on traitera fort bien milord Marlborough, qui en a très-bien usé avec tous nos prisonniers.

Dimanche 12, à Versailles.—On a appris que milord Marlborough, qui avoit été pris par un parti de Gueldre sans être connu, avoit été relâché sur un passe-port qu'avoit M. de Gisdemershem pour lui et pour six de ses domestiques. Il fit passer milord Marlborough pour son écuyer, et M. d'Opdam pour son secrétaire, et le partisan qui les avoit pris fut assez simple pour le croire.

Mardi 14, à Versailles.—Au retour de Meudon, le Roi vit chez madame de Maintenon le maréchal de Villeroy qui est arrivé, et qui fut encore mieux reçu qu'on ne le pouvoit croire, malgré toutes les bontés et les amitiés que le Roi lui avoit témoig-

nées durant sa prison. L'Empereur n'a point voulu prendre les cinquante mille francs réglés pour la rançon des généraux.

Mercredi 15, à Versailles.— Monseigneur le duc de Bourgogne mena dans son carrosse madame la duchesse de Bourgogne à Meudon ; ils virent dîner Monseigneur qui faisoit un retour de chasse. A cinq heures, monseigneur le duc de Bourgogne se mit à table avec lui, et madame la duchesse de Bourgogne mangea assise sur le bras de sa chaise ; mais elle ne se mit point à table, parce qu'il y avoit des courtisans qui mangeoient avec Monseigneur, et il n'y auroit que les princes du sang qui pourroient manger avec elle.

Le Roi donne quatre mille livres de pension à M. de Mémont, pour avoir appris à monter à cheval à monseigneur le duc de Berri. Il avoit déjà cinq mille livres de pension pour avoir appris à monseigneur le duc de Bourgogne.

Dimanche 19, à Versailles.— Le Roi a résolu de faire lui-même les recrues pour l'armée d'Italie, et a fait publier une ordonnance par laquelle il règle que les soldats de ces recrues auront, s'ils le veulent, leur congé au bout de trois ans ; et entre autres privilèges, il leur accorde celui d'être exempts de taille eux et leurs femmes, s'ils sont mariés, pendant les trois ans qu'ils serviront, et cinq ans encore après. Par cette ordonnance, le Roi règle le nombre d'hommes que doivent fournir chacune des généralités du royaume et les pays conquis, et

le total composera dix-huit mille cinq cents hommes.

Lundi 27, à Marly.—J'appris que le Roi avoit donné une pension de mille écus, il y a quelques jours, à M. des Epines, un de ses écuyers, qui suit d'ordinaire madame de Maintenon, quand elle va quelque part dans les carrosses du Roi.

Jeudi 30, à Marly.—Les états de Languedoc, qui sont assemblés, ont accordé au Roi, dès leurs premières séances, trois millions de don gratuit, et deux millions pour la capitation. Les religieux de ce pays-là continuent à faire beaucoup de désordre, et le Roi y envoie quatre régiments.

Vendredi, 1er décembre, à Marly.—Le Roi de Pologne avoit mandé à M. du Héron, envoyé de France, de sortir de ses états ; du Héron répondit qu'il n'étoit pas seulement envoyé auprès du roi de Pologne, mais auprès de la république. S. M. Polonoise, peu contente de cette réponse, l'a envoyé prendre dans Varsovie, où il étoit demeuré, et l'a fait conduire à Thorn, ce qui est entièrement contre le droit des gens, et ce qui apparemment choquera la république de Pologne.

Dimanche, 3 décembre, à Versailles.—Le Roi a donné ordre qu'on arrêtât, à Paris, tous les Polonois et les Saxons qui s'y trouveront, et qu'on ne les relâchera que quand le roi de Pologne aura remis M. du Héron, notre envoyé, en liberté.

Lundi 4, à Versailles.—Le Roi, au sortir du conseil de dépêches, où monseigneur le duc de

Bourgogne entre depuis quelques années, déclara qu'il vouloit que ce prince entrât dans tous ses conseils. Cela, joint aux commandements de ses armées, marque assez la haute opinion que le Roi a de lui ; et tout le monde a approuvé ce que le Roi vient de faire. Monseigneur le duc de Bourgogne a reçu les compliments des courtisans ; mais il n'en recevra pas des ministres étrangers en cette occasion-ci.

Il y avoit quelque dispute entre M. le Chancelier et les évêques sur l'impression des livres. La chose a été réglée à l'amiable. On est convenu que les évêques pourront faire imprimer, sans permission, tous les livres qu'ils voudront faire sur la religion ; et que dans les rituels où il est parlé des mariages, M. le Chancelier nommera un examinateur jurisconsulte pour lui rendre compte de ce qui peut regarder l'état. Il est aussi convenu que MM. les évêques censureront les livres sur la religion, quand ils le jugeront à propos, mais qu'ils ne diront jamais qu'il falloit leur demander la permission de les imprimer, ce que quelques-uns d'eux avoient mis dans leurs livres ; et c'est de quoi se plaignoit le Chancelier, parce que c'est lui seul qui doit donner les privilèges pour l'impression. Le Roi, qui n'avoit point voulu juger leurs démêlés, leur avoit témoigné aux uns et aux autres qu'ils lui feroient plaisir de s'accommoder, sans qu'on fût obligé d'en venir à un jugement.

Mercredi 6, à Versailles.—Le roi d'Espagne,

pendant qu'il a été à Gênes, a traité le Doge d'Altesse, et l'a fait couvrir lui et tous les sénateurs, comme représentant le corps de la république. Charles-Quint avoit donné de l'Altesse au doge de Gênes, et l'avoit fait couvrir lui et quatre sénateurs. Voilà ce qu'on a trouvé dans les registres de ce temps-là.

Dimanche 24, à Versailles.—Le Roi vit le matin, à son lever, le chevalier de Hautefort ; il l'appella et lui dit ; “ Je vous oubliai hier à la “ promotion, mais vous n'y perdrez rien ; je vous “ fais brigadier, et je vous ferai mettre sur la liste “ dans votre rang.”

Vendredi 29, à Versailles.—Le Roi donna audience à M. Gualtieri, nonce ordinaire, qui parla fort éloquemment et fort sagement. C'est par l'entremise du Pape que l'accommodement se fait avec la république de Venise, et que l'ambassadeur de cette république vient demain, en qualité d'ambassadeur extraordinaire, faire une réparation publique à Sa Majesté. Le Roi répondit au Nonce, sur tous les points de son discours, avec une précision et une dignité dont le Nonce et tous ceux qui pouvoient entendre furent charmés.

Samedi 30, à Versailles.—Le Roi, après son lever, donna audience à l'ambassadeur de Venise, qui fut reçu avec les honneurs des ambassadeurs extraordinaires, la république lui ayant donné ce titre pour ce jour-là seulement ; et pour rendre plus authentique la réparation qu'elle faisoit au Roi, cet ambassadeur

dit dans son discours, qui fut long, que les gens qui avoient été punis à mort n'avoient été condamnés que par un tribunal subalterne, et que la république auroit bien voulu que cela eût pu se réparer ; qu'elle venoit avouer sa faute, et prioit Sa Majesté de l'oublier. Cela fut accompagné de toutes les soumissions que le Roi pouvoit désirer. La réponse du Roi fut noble et honnête.

· ANNÉE 1703.

Mardi 2 janvier, à Versailles.—Le Roi, qui ne va plus à la comédie depuis plusieurs années, dit, à son petit coucher, au marquis de Gesvres, qu'il venoit d'apprendre que les comédiens avoient joué le soir, devant monseigneur et madame la duchesse de Bourgogne, une petite pièce fort licencieuse, et qu'il puniroit leur insolence. Il lui commanda en même temps de faire venir les comédiens, et de les avertir de sa part que si jamais ils retomboient dans une faute approchante, ou que même ils en jouassent à Paris de si scandaleuses, ils seroient cassés sur-le-champ.

Mercredi 3, à Versailles.—M. du Héron, notre envoyé en Pologne, est arrivé ici depuis quelques jours, le roi de Pologne n'ayant pas jugé à propos de le tenir plus long-temps à Thorn, de peur d'irriter de plus en plus la république. Il le fit conduire jusqu'aux frontières du royaume.

Vendredi 5, à Versailles.—Le Roi a donné à Coisevox, fameux sculpteur, quatre mille livres de

pension, et lui fait payer quatre mille pistoles pour le Mercure et la Renommée, qui sont deux belles figures équestres placées au bout du jardin de Marly, au-dessus de l'abreuvoir.

Julien vint ici pour recevoir les ordres du Roi pour réduire les mauvais religionnaires, qui se sont soulevés en Languedoc. Sa petite armée sera composée du régiment de dragons de Firmarcou, et d'un nouveau régiment de dragons qu'on lève en Languedoc, et de trois ou quatre mille hommes d'infanterie de bonnes troupes.

Samedi 6, à Versailles.—Le Roi ne sortit point de tout le jour ; il entra de bonne heure chez madame de Maintenon, où il eut une loterie charmante pour madame la duchesse de Bourgogne et pour ses dames ; et toutes les loteries que le Roi fait comme cela sont gratis. Il y avoit à celle-ci beaucoup de bijoux, de belles étoffes. Après la loterie, il y eut une grande collation, où l'on fit les *Rois*. Madame la duchesse de Bourgogne ne s'étoit couchée qu'à six heures du matin, ayant fait *medianoche* chez elle avec beaucoup de dames, et après le *medianoche*, étant allée réveiller quelques-unes de celles qui n'avoient point soupé avec elle.

Dimanche 7, à Versailles.—Madame la duchesse d'Orléans, qui est fort incommodée dans sa grossesse, et madame la duchesse, qui n'attend que le moment d'accoucher, ne seront point de ce voyage, et le Roi n'y mènera point les dames les plus

attachées à elles, afin qu'elles leur tiennent compagnie ici.

Lundi 8, à Marly.—Le Roi fit Julien chevalier de Saint-Louis, quoiqu'il n'ait servi que dix ans dans ses troupes, et que le Roi n'en reçoive plus présentement qu'il n'y ait servi au moins vingt ans.

Mardi 9, à Marly.—Il y a deux jours qu'à Versailles on vola monseigneur le duc de Bourgogne ; outre l'argent qu'on lui prit, on prit encore 400 pistoles à Moreau, son premier valet-de-chambre ; ce prince lui a redonné cette somme, et Moreau se défendant de la recevoir, monseigneur le duc de Bourgogne lui dit : “ Je ne vous ai jamais parlé en “ maître qu'aujourd'hui, et je vous commande de “ la prendre ; il faut bien vous parler ainsi pour “ vous faire recevoir de l'argent.”

Jeudi 11, à Marly.—M. le duc d'Orléans envoie l'abbé Dubois en Espagne, pour ses affaires, qui sont très-importantes ; il s'agit de le faire appeler à la couronne d'Espagne, au défaut des enfants de monseigneur le Dauphin : il a été oublié dans le testament du roi d'Espagne, mais ce n'a été qu'une faute de style, que les Espagnols conviennent qu'il faut corriger en l'expliquant mieux ; et le droit de M. le duc d'Orléans est incontestable, parce qu'il y a dans le testament, qu'on appelle à la succession de la monarchie les descendants de Marie-Thérèse, et ceux d'Anne, dont M. le duc d'Orléans est petit-fils.

Dimanche 14, à Versailles.—M. de Pontchartrain fut chargé par Sa Majesté de mander au comte d'Estrées, qui est malade à Paris, et au comte de Châteaurenault, qui est encore en Espagne, que le Roi les avoit faits maréchaux de France. Ainsi en voilà dix nouveaux, et il y en avoit déjà neuf; il n'y avoit jamais eu une si grande promotion, ni tant de maréchaux de France à la fois.

Samedi 20, à Versailles.—Monseigneur revint de Meudon; il devoit y avoir comédie le soir; mais Monseigneur contre-manda les comédiens, parce que c'étoit l'anniversaire de la mort de la Reine-mère, et ce respect a été fort approuvé, au bout de trente-sept ans, car elle mourut en l'an 1666.

Dimanche 21, à Versailles.—M. le duc de Gesvres vint ici avant-hier parler au Roi; il veut se marier malgré toutes ses incommodités; il a près de quatre-vingts ans. Le Roi lui conseilla fort de n'en rien faire: il lui dit beaucoup de bonnes raisons qui devoient l'en empêcher; mais il ne gagna rien sur lui: il veut épouser mademoiselle de Chesnelaye, petite-fille de madame de Saucour, et qui aura même un bien considérable. Ce mariage fera encore beaucoup de tort au marquis de Gesvres son fils.

Mardi 20 février, à Marly.—Le soir, après souper, il y eut un bal masqué, où il n'entra que des gens masqués; le Roi lui-même avoit fait faire

une robe-de-chambre de gaze, qu'il mit par-dessus son habit. Madame la princesse de Conti qui ne danse plus aux bals ordinaires, dansa mieux que jamais ; on prit à danser la duchesse de Ventadour, qui alla prendre la princesse d'Epinois ; Monseigneur fit une mascarade qui réjouit fort le Roi ; on trouva que son habillement et sa marche, qu'il contrefit, ressembloient fort au vieux duc de Gesvres ; le bal dura jusqu'à quatre heures et demie, mais le Roi en sortit avant une heure.

Dimanche 25, à Versailles.—Par les dernières nouvelles de Madrid, qui sont du 18, on apprend que les affaires entre les cardinaux et la princesse des Ursins augmentoient plutôt que de diminuer : elle demande toujours au Roi la permission de s'en retourner en Italie ; elle se plaint fort de MM. d'Estrées, et MM. d'Estrées se plaignent fort d'elle. On espère, quand le courrier du Roi sera arrivé là, que les esprits se rapprocheront, et qu'ayant bonne intention, ils se réuniront tous pour le service du Roi. On soupçonne le duc de Médina-Celi de nourrir toutes ces divisions, dans l'espérance de se faire premier ministre.

Mercredi 28, à Versailles.—Le Roi, après son dîner, avant que d'aller au sermon, entretint M. le maréchal de Vauban, qui demanda en grâce à Sa Majesté de l'envoyer au siège de Kell, où il croit pouvoir rendre de bons services en conduisant les travaux. Le Roi lui dit : “ Mais songez-vous, M :

“ le Maréchal, que cet emploi est au-dessous de
 “ votre dignité ? ” — “ Sire, lui répondit-il, il s’agit
 “ de vous servir ; ce que je crois pouvoir faire utile-
 “ ment en cette occasion-ci. Je laisserai le bâton
 “ de maréchal de France à la porte, et j’aiderai
 “ peut-être à la prise de la place. Plus vous nous
 “ élevez, et plus nous devons avoir envie de vous
 “ servir. ” Le Roi ne veut pas lui permettre d’y
 aller ; mais il insiste encore.

Samedi 3 mars, à Versailles.—Le Roi a déclaré à M. le duc de Berri qu’il ne vouloit point qu’il allât encore à l’armée cette campagne.

Dimanche 11, à Versailles.—On a eu des nouvelles du Languedoc que les troupes de la marine que nous avons en ce pays-là avoient attaqué et battu quatre ou cinq cents fanatiques, dont ils en avoient tué soixante. Ils auroient tué ou pris le reste, si la nuit ne fût pas venue ; mais il étoit plus de cinq heures avant que le combat commençât. Nous avons eu deux officiers de la marine blessés à cette affaire-là. Ils ont eu l’insolence de faire frapper des médailles, qui sont d’un côté de deux dards croisés, et autour trois lettres, qui sont un C, une R et une S. On y donne deux explications : l’une est *Comes Rolandus Scuennarum !* et l’autre, *Calvinistæ, Romanos Sacrificate.*

Mardi 10 juillet, à Versailles.—Le comte de Walstein a été amené de Toulon à Vincennes, et mis dans le donjon ; mais il a la liberté de se pro-

mener dans le château. Il a envoyé au Roi toutes ses pierreries. Sa Majesté les lui a renvoyées, et n'a pas voulu qu'on en retînt la moindre chose.

Lundi 16, à Versailles. — Mademoiselle de Noailles, fille aînée de la duchesse de Richelieu, et dont le mariage étoit arrêté avec le petit duc de Fronsac, est morte à Paris.

Jeudi 19, à Versailles. — M. le duc d'Orléans, qui est fort profond dans les sciences, fort curieux, et aimant beaucoup la musique, surtout l'italienne, travaille à retrouver l'ancienne musique des Grecs, et à faire faire un instrument qui approche de la lyre dont ils se servoient.

Jeudy 26, à Marly. — Le soir, chez madame de Maintenon, le Roi parla à Monseigneur le duc de Berri sur son jeu ; il lui parla en bon père. Monseigneur le duc de Berri a promis de ne plus jouer dans le salon ; et Sa Majesté veut bien qu'il joue chez madame de Maintenon avec madame la duchesse de Bourgogne. On veut tâcher de le corriger du gros jeu.

Mardi 31, à Marly. — Le Roi envoie le comte de Walstein à Bourges, où il aura la liberté de se promener dans la ville. Il y aura un gentilhomme ordinaire du Roi chargé de sa conduite ; et c'est M. de Saint-Olon qu'on a choisi pour cela.

Samedi 4 août, à Marly. — Madame la duchesse de Bourgogne, en sortant du dîner, alla à Versailles voir madame la duchesse d'Orléans, qui étoit en travail. Le Roi y avoit envoyé dès le matin mon-

seigneur le duc de Berri. Ils y demeurèrent jusqu'à ce qu'elle fût accouchée, et revinrent ici au souper du Roi. Le coureur de Madame apprit au Roi la nouvelle de l'heureux accouchement d'un prince ; et M. le marquis de Castrie, que M. le duc d'Orléans avoit chargé d'en apporter la nouvelle au Roi, ne put arriver qu'après ce coureur, à qui le Roi fit donner soixante pistoles. M. le duc d'Orléans, étant arrivé, alla chez madame de Maintenon, où étoit le Roi, qui lui témoigna beaucoup de joie et d'amitié. M. le duc d'Orléans lui demanda s'il trouveroit bon que son fils s'appelât le duc de Chartres ; et le Roi lui répondit qu'il souhaitoit que son fils le portât aussi dignement qu'il l'avoit fait.

Lundi 6, à Marly.—M. le duc d'Orléans vint, le matin, dans le cabinet du Roi, avant la messe, et pria Sa Majesté de vouloir bien être parrain de M. le duc de Chartres ; ce que le Roi lui accorda ; et Sa Majesté lui dit ensuite. “ N'avez-vous que “ cela à me demander ? ” M. le duc d'Orléans lui répondit que les gens de sa maison le pressoient de lui demander autre chose ; mais que, dans ces temps-ci, il croyoit qu'il y auroit de l'indiscrétion à le faire. Le Roi lui dit : “ Je préviendrai donc “ votre demande, et je vous donne 150,000 fr. de “ pension pour votre fils. ” M. le duc d'Orléans, en remerciant Sa Majesté, lui dit qu'il étoit honteux toutes les fois qu'il voyoit sur son mémoire l'argent qu'il tiroit du trésor royal, qui monte pré-

sentement par an, à 1,050,000 fr. ; savoir, 650,000 fr. de pension pour lui, 100,000 fr. pour l'intérêt de la dot de madame la duchesse d'Orléans ; 50,000 écus de pension pour elle, et autant pour le prince qui vient de naître.

Dimanche 26, à Versailles.—Le Roi dit hier, à son coucher, qu'on n'avoit jamais vu de capitulation semblable à celle d'Arco. Elle commence par ces mots : “ Nous supplions S. A. monseigneur “ le duc de Vendôme de nous prendre prisonniers “ de guerre, etc.” Dès que la place fut rendue, M. de Vendôme détacha M. de Senecterre pour aller occuper un pont qui n'en est qu'à trois milles, et qui lui ouvre le chemin sans aucune difficulté jusqu'à Trente.

Lundi 27, à Versailles.—M. l'évêque de Meaux est ici considérablement malade, et devoit cette nuit recevoir tous ses sacrements.

Samedi 15 septembre, à Versailles.—On creuse toujours à Meudon pour le prétendu trésor. L'invalide persiste : cependant on n'est pas persuadé qu'on y trouve quelque chose.

Le Roi a donné ordre au marquis de Denouville, qui avoit apporté ici la nouvelle de la reddition de Brisach, de repartir promptement ; et l'on est persuadé que le Roi écrit par lui à ce prince de revenir incessamment : mais on ne peut que louer l'envie qu'il a de demeurer à la tête des troupes dont il est adoré.

Samedi 6 octobre, à Fontainebleau.—L'argent est

diminué du commencement de ce mois, les louis sont à treize francs, et les écus à trois livres dix sous.

Samedi 13, à Fontainebleau.—Le Roi mena le roi d'Angleterre à la chasse du sanglier ; la Reine n'y vint point, elle avoit mal passé la nuit, ce qui ne l'empêcha pourtant pas d'aller à la messe ; le soir, à onze heures, elle s'évanouit : il y a longtemps qu'elle a de grandes douleurs au sein, et elles augmentent depuis quelques jours. Le soir il y eut comédie ; la Reine cachoit son mal de peur d'empêcher le Roi son fils d'aller à la chasse et à la comédie.

Dimanche 14, à Fontainebleau.—Le soir, on chanta sur le théâtre un opéra nouveau de Destouches, le sujet est le *Mariage du Carnaval et de la Folie*. Comme le Roi aime assez la musique de Destouches, il avoit espéré que Sa Majesté voudroit bien l'entendre, mais il a presque renoncé à tous les spectacles. Le roi d'Angleterre y alla avec toute la maison royale.

Lundi 15, à Fontainebleau.—Le soir il y eut comédie, et ensuite les Alars firent beaucoup de sauts extraordinaires.

La reine d'Angleterre n'eut point de fièvre, ni la nuit, ni tout le jour, et ils retourneront demain à Saint-Germain, au grand regret du roi d'Angleterre, qui s'est fort diverti ici ; c'est un très joli prince, et qui se fait fort aimer.

Mercredi 17, à Fontainebleau.—Saint-Évremont,

si connu par ses ouvrages nouveaux, mourut à Londres le mois passé, âgé de quatre-vingt-dix ans ; il y en avoit plus de quarante qu'il étoit exilé de France.

Dimanche 21, à Fontainebleau.—M. le duc d'Orléans fit chanter son opéra chez madame la princesse de Conti ; la musique est toute de lui, et les paroles sont de La Fare.

Vendredi, 2 novembre, à Marly.—Monseigneur le duc de Bourgogne dîna à Versailles, chez madame la duchesse de Bourgogne, avec les dames du palais, et durant son dîner, un officier du gobelet qui le servoit tomba mort à ses pieds ; heureusement madame la duchesse de Bourgogne, qui mange gras, dînoit chez madame de Maintenon, et ne vit point ce triste spectacle qui auroit été dangereux à voir, en l'état où nous la croyons ; elle vint ici en carrosse, mais fort doucement, et toujours sur la terre, et se coucha en arrivant.

Mercredi 7, à Marly.—J'appris que M. le duc d'Orléans avoit proposé au Roi, il y a quelques jours, d'aller en Espagne pour y commander l'armée ; il accompagna sa proposition de beaucoup de bonnes raisons, et parla très-sagement et avec beaucoup de force ; le Roi en fut très-content, mais il n'a pas jugé à propos de l'y laisser aller.

Jeudi 8, à Marly.—On ne doute plus de la grossesse de madame la duchesse de Bourgogne, voilà deux mois entiers passés.

Vendredi 9, à Marly.—Le roi d'Espagne a fait une déclaration, en interprétation de testament du feu roi Charles second, qui est telle que M. le duc d'Orléans le pouvoit souhaiter, et par laquelle il est appelé à la succession de la couronne d'Espagne, en cas que les descendants de la reine Thérèse vinsent à manquer, et cela comme petit-fils de la reine Anne, qui ont droit à cette couronne préféablement à tous les autres princes qui ne sont point de la maison de France ; cette déclaration sera jointe au testament, et reçue dans tous les tribunaux, où le testament a été autorisé.

Samedi 10, à Versailles.—On a publié un édit pour les monnoies, par lequel les vieux louis et les pistoles d'Espagne, seront reçus dans le commerce sur le pied de treize livres comme les nouveaux louis ; les patagons seront reçus aussi dans le commerce.

Jeudi 22, à Versailles.—Monseigneur le duc de Bourgogne nous a marqué une grande affliction de n'avoir point été au siège de Landau et à la bataille ; et après cela, il a fait une réflexion que, s'il eût été dans l'armée, M. de Tallard auroit peut-être balancé à donner la bataille, et qu'ainsi il croyoit qu'il valoit mieux, pour le bien de l'état, qu'il n'y eût point été, et que l'intérêt de sa gloire particulière devoit céder à la gloire du Roi et à l'honneur de la nation.

Samedi 24, à Versailles.—Le roi d'Espagne fit l'année passée un régiment de dragons des désert-

teurs irlandais, des troupes que le duc d'Ormond avoit fait mettre pied à terre auprès de Cadix. S. M. catholique a prié le Roi de lui envoyer un colonel irlandais pour le mettre à la tête de ce régiment. Le Roi a choisi, pour cet emploi-là Mahon, colonel réformé dans les Irlandais qui sont en Italie.

Lundi 26, à Marly.—L'évêque d'Agen est mort ; c'est celui que nous avons connu sous le nom de *père Mascaron*, fameux prédicateur.

Mercredi 28, à Marly.—Le Roi, après la messe et avant que d'entrer au conseil, passa chez madame la duchesse de Bourgogne, qui venoit d'être saignée pour sa grossesse, et qui demeure neuf jours aulit. Le Roi y alla encore après son dîner, et le soir après son souper ; Monseigneur y joua avec elle toute l'après-dînée, et monseigneur le duc de Bourgogne soupa au chevet de son lit.

Jeudi 29, à Marly.—Le Roi vint plusieurs fois dans la journée chez madame la duchesse de Bourgogne, et ne voulut point que les princesses le suivissent après souper dans son cabinet comme à l'ordinaire ; il les fit demeurer chez madame la duchesse de Bourgogne pour jouer avec elle.

Dimanche, 2 décembre.—Il y eut conseil le matin comme à l'ordinaire ; et l'après-dîner, le Roi fit une loterie chez madame la duchesse de Bourgogne, pour les dames qui avoient l'honneur de jouer avec elle : les lots étoient d'argenterie et d'étoffes magnifiques.

Mercredi 5, à Marly.—Le Roi conta à sa promenade que M. de Savoie, dans le mémoire qu'il a fait présenter à la république de Venise, avoit mis qu'il avoit secouru le duc d'Anjou son gendre ; il ne le traite plus de roi d'Espagne, et cela redouble encore les justes sujets de plaintes qu'on a contre lui.

Lundi 10, à Versailles.—Le soir, on joua ici *l'Andrienne*, comédie dont Baron le père se dit l'auteur, et qui est une traduction de *Térence*. Madame la duchesse de Bourgogne s'y fit porter en chaise ; monseigneur le duc de Bourgogne n'y alla point.

Vendredi 28, à Marly.—Les duchesses ne vouloient plus quêter ici, parce que les princesses étrangères avoient fait quelques difficultés de quêter. Le Roi a commandé que toutes les princesses, hormis les princesses du sang, quêteroient à l'avenir, et les duchesses et les femmes de qualité comme l'ordonneroit madame la duchesse de Bourgogne, qui se mêle présentement des quêtes. Mademoiselle d'Armagnac commencera le premier jour de l'an.

ANNÉE 1704.

Dimanche, 6 janvier, 1704, à Marly.—Avant souper, le Roi fit jouer chez madame de Maintenon quelques bijoux de son armoire ; cette armoire est dans son cabinet et pleine de bijoux d'or, d'argenterie et de beaucoup de choses curieuses qu'il fait jouer aux dames de temps en temps, sans qu'il leur

en coûte rien, et à chaque voyage il la fait remplir.

Jeudi 17, à Versailles.—Madame la duchesse d'Orléans n'a point été voir la marquise de Roye, qui a reçu des visites ici, et a déclaré qu'elle n'iroit plus voir que les duchesses ou ses amis particuliers : jusqu'ici elle avoit toujours été voir les femmes de qualité dans les occasions, quoiqu'elles ne fussent pas titrées. Madame la duchesse de Bourgogne ne va point chez les duchesses, quoique la Reine y allât les premières années qu'elle vint en France. On espéroit que madame la duchesse de Bourgogne feroit cet honneur-là à la duchesse de Mortemar, comme fille du gouverneur de monseigneur le duc de Bourgogne ; mais elle n'y a point été.

Jeudi 31, à Versailles.—M. de La Feuillade s'est fait recevoir à son gouvernement de Dauphiné ; le gouverneur de cette province, et même le lieutenant-général de la province, ont leur place au Parlement au-dessus du premier président. M. de La Feuillade a fait deux choses en ce pays-là qui lui acquièrent fort l'estime et l'amitié de toute la province ; la première est que l'usage de ce pays-là est de faire un présent de trois mille pistoles à celui qui vient prendre possession de sa charge : on vint les lui apporter, mais il n'en prit que cinq cents pistoles, qu'il distribua en même temps à de pauvres gentilhommes, et dit à ceux qui lui apportoient l'argent : “ La province, en ces temps-ci, en “ a trop de besoin pour que je reçoive le présent

“ ordinaire.” La seconde chose, c’est que le gouverneur de Grenoble, qui avoit acheté ce gouvernement de feu M. de la Feuillade son père, lui vint offrir trois mille pistoles pour en faire avoir la survivance à son fils. M. de La Feuillade lui promit d’en écrire à la cour ; on lui envoya les expéditions nécessaires ; il les donna à ce gentilhomme, et ne voulut point prendre les trois mille pistoles : il lui fit même une sorte de réprimande de les lui avoir offertes.

Mercredi, 20 février, à Versailles.—Ce sera madame de Chamillart qui fera la layette de l’enfant de madame la duchesse de Bourgogne ; mais ce n’est point en qualité de femme de contrôleur-général : le Roi s’est expliqué là-dessus, que la femme du contrôleur-général n’y avoit aucun droit, et que, quand madame de Colbert s’en étoit mêlée, ç’avoit été parce qu’elle s’entendoit fort bien à pareilles choses ; que la Reine avoit de l’amitié pour elle, et qu’elle lui donnoit volontiers des commissions.

Mardi, 26 mars, à Versailles.—Le matin, avant que d’entrer au conseil, le Roi appela madame la maréchale de Lamothe, qui vient presque tous les jours lui faire sa cour, et il lui dit : “ Nous nous
“ sommes si bien trouvés de vous dans la charge
“ de gouvernante des enfans de France, que vous
“ ne pouviez pas douter que nous ne vous la con-
“ tinuassions avec plaisir ; mais comme vous pou-
“ vez être incommodée quelquefois, j’ai cru que

“ vous ne seriez pas fâchée que je vous donnasse,
“ pour vous soulager dans les fatigues que donne
“ cet emploi, madame la duchesse de Ventadour,
“ votre fille.”

Samedi, 3 mai, à Versailles.—Je fus élu, à Paris, à l'Académie des Sciences en la place de M. le marquis de L'Hôpital, mort il y a deux mois ; et M. le président de Lamoignon fut élu à l'Académie des Inscriptions en la place du duc d'Aumont, mort depuis un mois. On n'est point reçu à ces places jusqu'à ce qu'on en ait rendu compte au Roi, et que Sa Majesté n'approuve le choix.

Samedi, 7 juin, à Versailles.—Le Roi étant l'après-dîner chez madame la duchesse de Bourgogne, Blouin lui vint dire que Bontems avoit quelque chose à lui dire dans le salon, qu'il ne devoit dire qu'à Sa Majesté. Le Roi, qui savoit que Monseigneur et monseigneur le duc de Berri étoient à la chasse du loup, où Bontems les avoit suivis, ne douta point qu'il n'y fût arrivé quelque accident ; mais ne voulant pas troubler madame la duchesse de Bourgogne, il ne marqua pas son inquiétude, alla parler à Bontems dans le salon, et puis se remit au chevet du lit de madame la duchesse de Bourgogne, et dit simplement : “ Le
“ duc de Berri s'est un peu blessé à la chasse,
“ mais ce n'est rien.” La vérité étoit que ce prince avoit fait une fort rude chute, s'étoit démis l'épaule droite et étoit un peu blessé au visage ; il revenoit dans la chaise de Monseigneur. On le fit

ensuite monter dans son carrosse ; mais comme il revenoit de deux lieues d'ici, et qu'on le faisoit marcher fort lentement, parce que l'ébranlement du carrosse lui faisoit beaucoup de mal, il ne put arriver ici qu'à cinq heures. Le Roi et toute la cour l'attendoient dans la galerie devant son appartement ; il salua tout le monde d'un air gai, et ne parut point troublé de son accident. On le portoit en chaise dans le degré ; il voulut mettre pied à terre voyant le Roi ; quand il fut dans sa chambre, il dit aux chirurgiens qu'ils ne s'embarrassassent point, qu'il s'attendoit à souffrir de grandes douleurs. Maréchal, aidé de plusieurs autres chirurgiens, lui remit l'épaule fort vite et fort adroitement sans que ce prince jetât le moindre cri. Le Roi, qui étoit demeuré dans le cabinet de M. de Beauvilliers, entra dans la chambre de monseigneur le duc de Berri dès que l'opération fut finie, et loua fort sa fermeté et sa patience. On le saigna ensuite, et il n'y a rien du tout à craindre ; ce qu'il avoit au visage n'est rien.

Mardi 10, à Versailles.—L'Académie a élu hier M. le marquis de Tréville. M. l'abbé de Clérambault, qui en est chancelier, vint le soir en rendre compte au Roi, et lui demander son agrément. Le Roi lui répondit que cette place ne convenoit pas à un homme aussi retiré que M. de Tréville, et qu'ainsi il falloit que l'Académie procédât au choix d'un autre sujet.

Vendredi 13, à Versailles.—M. de Phelippeaux, qui étoit notre ambassadeur à Turin, eut l'honneur

de saluer le Roi à son lever, qui lui donna une assez longue audience dans son cabinet avant la messe. Il se plaint fort des traitements qu'il a reçus de M. de Savoie pendant les six derniers mois qu'il a été dans ce pays-là, où on le traitoit en prisonnier, et non en ambassadeur : il prétend qu'on lui refusoit les choses les plus nécessaires à la vie. Quand on le fit partir de Turin pour l'envoyer à Coni, où il fut encore plus étroitement gardé, il dit aux officiers qui le gardoient que sa consolation étoit qu'avant la fin de l'année le Roi seroit maître de Turin ; qu'il espéroit en être gouverneur, et qu'il commenceroit à faire raser la maison où il avoit été arrêté, et qu'il y feroit élever une pyramide où il mettroit une inscription en plusieurs langues, pour instruire la postérité des rigueurs avec lesquelles M. de Savoie avoit traité l'ambassadeur de France contre le droit des gens, et contre l'équité et la raison. Le Roi nous raconta cela le soir.

Mardi 24, à Versailles.—Le Roi, après son dîner, entrant chez madame la duchesse de Bourgogne à son ordinaire, me dit : “ Je viens de vous
“ donner un confrère. Phelippeaux m'a demandé
“ une place de conseiller-d'état d'épée ; il m'a très-
“ bien servi dans mes armées et dans les ambassa-
“ des, et je lui ai accordé de bon cœur la grâce
“ qu'il m'a demandée.” Je louai fort le choix de
Sa Majesté, qui est assurément très-bon. Phelippeaux est galant homme ; il a beaucoup d'esprit, et est même très-savant ; cet emploi ne l'empê-

chera pas de servir à la guerre, et le Roi l'envoie faire la campagne en qualité de lieutenant-général, dans les troupes que nous avons en Flandre aux ordres de M. de Bedmar.

Mercredi 25, à Versailles.—Madame la duchesse de Bourgogne passa bien la nuit ; mais à huit heures du matin, elle commença à sentir des douleurs qui augmentèrent considérablement à une heure, et allèrent toujours en redoublant jusqu'à cinq heures une minute et demie, qu'elle accoucha heureusement d'un prince, qu'on appellera le duc de Bretagne. Madame la duchesse de Bourgogne souffrit cruellement durant trois heures ; et si le travail eût été plus long, l'enfant auroit été en grand danger. Clément, qui l'accouchoit, croit qu'il seroit mort, si l'accouchement eût tardé encore un quart d'heure. Madame la duchesse de Bourgogne souffrit ses douleurs avec une patience et un courage admirables ; et Clément croit qu'on doit la vie de l'enfant à la fermeté qu'eut la mère. Le Roi fut toujours au pied du lit de travail, et madame de Maintenon au chevet. Monseigneur et toute la maison royale, princes et princesses étoient dans la chambre, et monseigneur le duc de Bourgogne étoit demeuré dans le cabinet qui rend dans son antichambre, où on lui venoit rendre compte à tous moments de ce qui se passoit, et d'où il ne pouvoit entendre les cris, qui lui auroient fait trop de peine. Sitôt qu'elle fut accouchée, monseigneur le duc de Berri fendit la foule qui

étoit dans l'antichambre, et alla porter la bonne nouvelle à monseigneur le duc de Bourgogne, qui étoit d'autant plus troublé, qu'une heure auparavant on lui étoit venu dire qu'elle venoit d'accoucher d'un prince ; et cela n'étant pas vrai encore, lui avoit donné une fausse joie, qui se changea en une profonde tristesse quand je vins lui dire qu'elle n'étoit pas accouchée. Sitôt que le Roi eut vu l'enfant, il alla dans la chapelle rendre grâce à Dieu ; il revint ensuite chez madame la duchesse de Bourgogne, et parut à la porte de l'antichambre pour recevoir les compliments de toutes les dames, de M. le Nonce, du duc et la duchesse d'Albe ; ensuite il rentra dans la chambre et fit ondoyer le prince par M. de Coaslin, le curé de Versailles y assistant. On mit ensuite le prince entre les mains de madame la maréchale de La Mothe, qui se mit dans une chaise à porteur du Roi, le prince sur ses genoux, et le porta dans l'appartement du prince. M. de Noailles, capitaine des Gardes, suivoit la chaise. Dès qu'on l'eut mis dans son appartement, M. de La Vrillière, secrétaire et greffier de l'ordre du Saint-Esprit, lui donna le cordon bleu. On choisit parmi les nourrices retenues, madame Perrin. Le Roi, pendant ce temps-là, étoit chez madame la duchesse de Bourgogne, où arriva la reine d'Angleterre, qui n'avoit point voulu amener avec elle le Roi son fils, ne croyant pas madame la duchesse de Bourgogne près d'accoucher.

Jeudi 26, à Versailles.—Le Roi, Monseigneur, et monseigneur le duc de Bourgogne, ont donné part aux princes d'Italie de la naissance de monseigneur le duc de Bretagne, hormis à M. de Modène. Quelques gens croyoient que Sa Majesté n'écriroit point à M. de Savoie ; mais le Roi a cru qu'il étoit plus noble de lui écrire, pour le mettre encore plus dans son tort. On envoie la lettre à M. de Vendôme, qui la lui fera rendre.

Le Roi, après la messe, alla voir M. le duc de Bretagne, et ensuite chez madame la duchesse de Bourgogne. On chanta à la messe le *Te Deum* pour la naissance du duc de Bretagne.

Vendredi 27, à Versailles.—On chanta à Paris le *Te Deum* pour la naissance du duc de Bretagne, et le feu de la Grève fut à neuf piliers, qui est le plus grand qu'on fasse. Ils ne sont qu'à quatre aux réjouissances ordinaires. Tous les habitants de Paris en ont fait d'extraordinaires.

Jeudi, 3 juillet, à Versailles.—Lemoine Augustin, Génois, inventeur des canons qui tirent trois coups, a eu une pension du Roi de six mille francs. Le maréchal de Villeroy a plusieurs de ses canons-là dans son armée, qui ne pèsent pas plus que les autres de même calibre. Ils ont été fondus dans la fonderie de Douai.

Jeudi, 7 août, à Marly.—L'incommodité du Roi dure encore ; cela ne l'empêcha pas de se promener un peu le soir ; mais il n'osa sortir l'après-dîner. Il avoit préparé pour madame la duchesse de Bour-

gogne des présents magnifiques et galants, qu'elle devoit trouver à chacun des douze pavillons, et ces présents lui auroient été faits par des dames qui l'auroient attendue à la porte de ces pavillons. Le Roi devoit mener madame la duchesse de Bourgogne dans son petit chariot ; et elle n'avoit aucune connoissance de ce que le Roi vouloit faire pour elle. Le Roi, voyant l'après-dîner qu'il pleuvoit, et d'ailleurs n'étant pas assuré de pouvoir faire toute la promenade, prit le parti de faire apporter tous ces présents chez madame de Maintenon, et les fit là à madame la duchesse de Bourgogne, qui en fut fort touchée. Il y avoit des vers très-jolis qui accompagnoient chaque présent, et ces vers étoient de Belloc. Parmi les présents, il y avoit deux cabarets, un d'or et un d'argent, travaillés à la perfection ; un portrait de madame la duchesse de Bourgogne tenant monseigneur le duc de Bretagne sur ses genoux, avec une bordure magnifique ; beaucoup de belles pièces d'étoffes de Perse, de la Chine et de France ; une cave pour des essences, des robes de chambre toutes faites, des tabliers, des éventails, des parasols, un rouet de la Chine et des ballots de soie, parce qu'elle aime à filer : enfin, le Roi n'avoit rien oublié de tout ce qu'il croyoit qui lui pouvoit faire plaisir.

Mardy 12, à Marly.—Sur les heures, le roi et la reine d'Angleterre arrivèrent. Le Roi les reçut dans le jardin, et les mena d'abord dans un endroit auprès du Mail, où l'on avoit préparé une collation

magnifique, avec des buffets nouveaux de porcelaine et de cristal, sur des tables de marbre blanc, sans nappe. Le roi d'Angleterre, messeigneurs les ducs de Bourgogne et de Berri, les princesses, et beaucoup de dames anglaises et françaises, étoient à table ; la reine d'Angleterre ne s'y mit point, et le Roi la mena au pavillon des Globes, où le Roi d'Angleterre et madame la duchesse de Bourgogne les rejoignirent après la collation, et achevèrent de faire le tour du jardin avec eux. Au retour de la promenade, la Reine alla chez madame de Maintenon, pendant que le Roi travailloit avec M. de Chamillart, et que le roi d'Angleterre jouoit dans le salon. A l'entrée de la nuit, les tambours, les trompettes, les timbales, les hautbois annonçèrent que le feu alloit commencer. L'arc de triomphe qu'on avoit élevé par-delà l'abreuvoir, autour duquel étoit écrit *pour Adélaïde*, fut illuminée encore plus magnifiquement que le jour qu'on arriva ici. Les bords de la pièce d'eau et des cascades furent fort illuminés aussi. Le temps étoit à souhait. On avoit laissé entrer dans les jardins une infinité de gens venus de Paris, et qui n'embarassoient point pour la vue. Les Rois et la Reine étoient dans des fauteuils, à la porte du salon. Les fusées commencèrent à neuf heures, et tout le feu fut le plus beau du monde, et on laissa brûler ensuite tout l'arc de triomphe. A neuf heures et demie, on se mit à table, et durant le souper on chanta les vers qui avoient été faits pour madame la

duchesse de Bourgogne, et qu'on avoit déjà chantés le premier jour qu'on arriva ici. Après le souper, le roi et la reine d'Angleterre retournèrent à Saint-Germain. La plupart des gens qui étoient venus de Paris pour le spectacle demeurèrent dans les jardins jusqu'à minuit.

Lundi 18, à Versailles.—Le Roi nous apprit le soir, à son petit coucher, la mort de madame l'abbesse de Fontevault, qu'il regrette extrêmement. C'étoit une fille de beaucoup d'esprit et de mérite.

ANNÉE 1705.

Jeudi, 1er janvier, à Versailles.—Le Roi, avant d'aller à la messe, tint le chapitre des chevaliers de l'Ordre, où les preuves du marquis de Puisieux furent admises. Nous avions été ses commissaires, le maréchal d'Uxelles et moi. Le Roi entra à la chapelle à onze heures, précédé par tous les chevaliers ; et après le *Veni Creator*, il se mit sous le dais à la gauche de l'autel, et fit prêter serment à l'abbé d'Estrées, qui étoit vêtu de violet comme les évêques : le Roi se mit ensuite à son prie-dieu ordinaire, et à la fin de la messe, il retourna sous le dais, et reçut M. de Puisieux, dont nous étions parains, Matignon et moi. En sortant de la chapelle, le Roi dit qu'on revînt dans son cabinet, où il y auroit encore chapitre ; et là, il nous déclara qu'il vouloit à la Chandeleur, donner l'Ordre à tous les maréchaux de France qui ne l'avoient pas. Il y en

a neuf dans ce cas, qui sont : MM. de Catinat, Vauban, Rozen, Chamilly, de Cœuvre, Château-Regnault, Villars, Montrevel et Harcourt ; j'en les nomme sans ordre.

Vendredi 2, 1705.—Le Roi alla tirer l'après-dîner, et avant de sortir, il donna audience au maréchal de Catinat, qui la lui avoit demandée. Ce maréchal le remercia fort de l'honneur qu'il lui avoit fait de le nommer chevalier de l'Ordre ; honneur qu'il avoit toujours souhaité, mais qu'il ne vouloit point tromper Sa Majesté, et qu'il ne pouvoit faire de preuves. On a fort loué cette franchise. Voilà présentement trois exemples de cette bonne foi en pareille occasion : feu M. le maréchal de Fabert, M. l'archevêque de Sens, depuis peu, et M. de Catinat aujourd'hui *.

Jeudi, 12 février, à Versailles.—Il y a eu un changement de monnoie au commencement de ce

* Cette noblesse de sentiments établit l'extrême différence qui se trouve entre les *parvenus* et les hommes qui s'élèvent par leur mérite. Nous avons vu beaucoup de *parvenus*, il n'y en eut point dans le siècle de Louis-le Grand. Tous les hommes de ce temps d'une classe inférieure qui obtinrent les grandes dignités de l'état ou qui firent fortune, le méritèrent par leurs vertus et leurs talents. Les honneurs dont les combla le souverain ne furent qu'une réparation des caprices du hasard ; en les élevant, on les mit à leur véritable place. Dans ce beau siècle, les grandes fortunes furent, non des usurpations odieuses et ridicules, mais des conquêtes légitimes.

mois, de cinq sous par pistole, qui a fait mettre dans le commerce plus de dix millions.

Lundi 23, à Marly.—Le roi d'Angleterre et la reine sa mère, et la princesse sa sœur, arrivèrent ici à six heures et demie. Le Roi les mena d'abord chez madame de Maintenon, où il laissa la Reine, et revint au salon à sept heures, faire commencer le bal. Le roi d'Angleterre et la princesse sa sœur dansèrent le premier menuet. Voici la séance du bal : les rois dans des fauteuils, et le roi d'Angleterre ayant la droite : le Roi se tenoit toujours debout quand le roi d'Angleterre dansoit ; honneur qu'il auroit peine à faire à des rois heureux.* Monseigneur étoit sur un pliant, à la droite du roi d'Angleterre. Le Roi, après avoir vu danser une demi-heure, alla querir la reine d'Angleterre, pour qui l'on apporta un fauteuil entre les deux rois ; et après qu'elle eut vu danser quelques contre-danses, on servit la collation ; mais monsieur le Prince et monsieur le Duc ne marchèrent point à la tête pour la présenter à leurs Majestés (ce qu'ils font toujours lorsque le Roi y est), comme grand-maître de la maison, l'un en titre, et l'autre en survivance.

Quand la reine d'Angleterre fut arrivée au bal, elle obtint du Roi qu'il ne se tînt pas debout quand le roi d'Angleterre danseroit.

Lundi, 13 avril, à Versailles.—Monseigneur le

* Cette simplicité d'expression, pour peindre les sentiments les plus généreux, est bien d'un autre siècle.

duc de Bretagne* fut assez mal toute la nuit ; à onze heures du matin, il eut de grandes convulsions ; on le saigna, et on lui donna l'émétique : mais la nature étoit si fort accablée, que tous les remèdes ne purent le sauver ; il mourut sur les sept heures du soir. Le Roi y vint après son dîner, et durant le temps qu'il y fut, on le croyoit beaucoup mieux. Le Roi s'approcha du père de La Chaise qu'il vit dans la chambre, et lui dit : “ Mon père
 “ nous faisons bien des vœux pour la santé de cet
 “ enfant, mais nous ne savons ce que nous faisons ;
 “ s'il meurt, c'est un ange dans le ciel ; s'il vit, les
 “ grands princes sont exposés à un si grand nom-
 “ bre de tentations, à tant de dangers pour leur
 “ gloire et pour leur salut, qu'on a plutôt sujet de
 “ craindre la vie pour eux.”

Le Roi alla se promener à Trianon, et, en revenant, il entra chez madame la duchesse de Bourgogne, qui s'étoit mise au lit, accablée de douleur. Monseigneur et monseigneur le duc de Bourgogne ont marqué, en cette occasion, une fermeté chrétienne et une résignation à la volonté de Dieu, qu'on ne sauroit trop louer. Le Roi s'est surpassé lui-même. Madame la duchesse de Bourgogne a édifié tout le monde ; monseigneur le duc de Berri a une si vive et si naturelle affliction, que tous les courtisans ont redoublé d'amitié pour lui.

* Enfant de monseigneur le duc de Bourgogne.

† Ce trait de la plus aimable simplicité peint naïvement des courtisans bien dignes d'estime, qui s'attachoient surtout par les preuves de la bonté et de la sensibilité.

Mardi 14, à Marly.—Monseigneur le duc de Bourgogne demeura à Versailles jusqu'à six heures ; et, après avoir entendu vêpres, il reçut les complimens, et trouva bon qu'on lui fit la cour jusqu'à six heures. Il a été fort touché de l'attachement et de l'amitié que monseigneur le duc de Berri lui a témoignés dans cette triste occasion.

Mercredi 22, à Marly.—Le Roi se trouva encore plus incommodé la nuit que les deux dernières ; cela ne l'empêcha pas de se promener un peu l'après-dîner, mais il revint de bonne heure et se coucha. Il s'étoit fait un peu de mal en soupant hier en public à la grande table. Il mangea dans son lit et ne but que de l'eau. Les courtisans privilégiés le virent souper. Il craint que la goutte ne passe du pied au genou. Il travaille avant souper avec M. de Chamillart, comme il fait tous les lundis. On croit que ce voyage de Marly sera prolongé de huit jours, et le Roi a dit à tous les courtisans qu'il vouloit que pas un ne se contraignît ici ; qu'il laissoit la liberté d'aller à Paris, et d'y coucher sans le lui faire dire*. Il avoit un peu de fièvre en se couchant.

Vendredi, 1er mai, à Marly.—Madame la du-

* On ne pense pas que tous ces petits traits puissent paroître trop minutieux dans un livre, puisqu'ils peignent une bonté royale si aimable et si rare. D'ailleurs cet ouvrage n'est point un livre, c'est l'intérieur même de la cour de Louis-le-Grand ; et tout doit intéresser dans un tel tableau.

chesse de Bourgogne et monseigneur le duc de Berri partirent d'ici sur les deux heures, avec beaucoup de dames ; ils ne voulurent point avoir de gardes pour les suivre, ni qu'on sût où ils alloient. Ils allèrent à l'Etang, sans que M. de Chamillart en fût averti ; on y joua beaucoup, et sur les sept heures on leur servit une collation aussi magnifique que si on les avoit attendus. Ils revinrent ici à neuf heures.

Mardi 5, à Marly.— Le Roi passa la nuit assez doucement, et tint conseil de finance dans son lit ; et le soir, après la promenade, il travailla avec M. de Ponchartrain. Il a dit à son souper, à Monseigneur, qu'il vouloit qu'il allât demain à Meudon, où Monseigneur avoit compté d'aller, en cas que le Roi eût été ce jour-là à Trianon. Le Roi demeurant ici, Monseigneur vouloit y demeurer aussi, pour lui tenir compagnie ; mais le Roi, ne souffrant jamais qu'on lui sacrifie des parties d'amusements, veut qu'il n'y ait rien de changé dans le projet qu'a fait Monseigneur, et qu'il mène à Meudon madame la princesse de Conti, les dames et les courtisans qu'il y devoit mener.

Samedi, 20 juin, à Trianon.— Il arriva le matin un courrier de M. de Villars, qui mande que milord Marlborough lui avoit fait dire, par un trompette, qu'il l'auroit attaqué sûrement le 10, comme il s'étoit proposé ; que celui qui l'en avoit empêché étoit le prince de Bade, qui avoit manqué à tout ce qu'il avoit promis ; que ses troupes avoient dû

arriver le 9 a Trèves, et qu'elles n'y étoient arrivées que le 15, et qu'elles étoient venues avec ordre de ne point combattre ; que M. de Bade n'y étoient point venu lui-même, et étoit aller aux eaux ; et qu'ainsi, ce secours lui ayant manqué, il étoit obligé de décamper et de se retirer sous Trèves, dont il enrageoit. Il parle du prince de Bade en termes fort injurieux ; et il ne faut pas douter que, quand ce prince le saura, il ne s'emporte contre M. de Marlborough, comme il le doit. Voilà une belle semence de division entre les Anglois et les Allemands, et c'est toujours un bien pour la France.

Vendredi, 17 juillet, à Marly.—J'appris que le maréchal d'Estrées, présentement doyen des maréchaux de France, ne porte point à son carrosse, à un côté de ses armoiries, l'épée de connétable. M. le duc de Duras la portoit, et cela avoit paru extraordinaire. Le Roi n'a pas voulu que cet usage-là s'établît ; et les maréchaux de France ont tous été d'avis que leur doyen ne portera point cette marque d'honneur, qui n'appartient qu'au connétable lui-même.

Jeudi 23, à Trianon.—Le roi, la reine et la princesse d'Angleterre arrivèrent. Le Roi fut avec eux quelque temps chez madame de Maintenon, et puis les mena à la promenade. Il se tint sur la balustrade qui est au-dessus du canal, avec la Reine, et virent embarquer le roi d'Angleterre, la princesse sa sœur, madame la duchesse de Bour-

gogne, monseigneur le duc de Berri, et plusieurs des jeunes dames françoises et angloises, qui allèrent se promener et souper à la Ménagerie, où les officiers de madame la duchesse de Bourgogne les servirent magnifiquement. Il n'y eut à ce souper ni fauteuils, ni *cadenas*,* ni soucoupes ; ils étoient dix-huit à table. Après le souper, ils dansèrent aux chansons et jouèrent à de petits-jeux dans le salon. Ils se rembarquèrent à dix heures et demie, et trouvèrent le Roi déjà hors de table. Il avoit soupé avec la Reine, madame la duchesse de Bourgogne, madame la duchesse d'Orléans, madame la Duchesse, madame la princesse de Conti, quelques dames angloises, et avoit retenu madame de Beauvilliers et madame de Dangeau.†

Lundi 26, à Villeroy.—Le Roi alla, à dix heures, à Fontainebleau, et partit à onze heures et demie pour venir ici, où il arriva un peu avant deux heures, et se promena en arrivant, dans les jardins, avec madame la duchesse de Bourgogne, en calèche. Il a trouvé Villeroy fort embelli par ce qu'y a fait le maréchal.

* Un *cadenas*, dans ce sens (comme on l'a déjà dit), étoit un petit plateau sur lequel on posoit des salières, un huilier, etc., et que l'on plaçoit sur la table devant le couvert du prince. Avant la révolution, les princes du sang, dans les repas de cérémonie, se faisoient encore servir avec le *cadenas*.

† Femme de l'auteur de ce journal. Elle avoit été élevée par madame de Maintenon, qui la maria. Elle fut, par sa conduite, son esprit et sa beauté, l'une des plus charmantes personnes de cette brillante cour.

Sa Majesté alla le soir chez madame de Maintenon, se fit montrer les plans de tout ce qu'il y a encore à y faire, donna ses conseils, et entra dans tous les détails avec une attention qui marque bien l'amitié qu'il a pour le Maréchal.

ANNÉE 1706.

Dimanche, 3 janvier, à Versailles.—L'affaire de M. de Surville avec madame de La Barre fut jugée par les maréchaux de France. Les informations n'étoient pas claires, parce que les dépositions varioient. Les maréchaux de France ont condamné M. de Surville à un an de prison, à compter du jour qu'il a été envoyé à Arras ; et comme il y a quatre mois, il n'a plus que huit mois de prison à essayer. Le maréchal de Boufflers vint ici après le jugement en rendre compte au Roi.

Lundi 4, à Marly.—Le Roi fit venir ici du Barail, lieutenant-colonel du régiment du Roi, et lui dit qu'il l'en faisoit colonel. Du Barail, au lieu de remercier, se mit à pleurer, plaignant le malheur de M. de Surville, son colonel, à qui il étoit fort attaché d'amitié.* Le Roi lui dit de n'avoir aucun scrupule dans cette occasion-ci-

* M. de Surville, séducteur et persécuteur de madame de La Barre, perdoit son régiment pour cette affaire, parce qu'on trouvoit que ce procès déshonorait son caractère. On vouloit, dans ce temps, que les qualités de l'âme et la bonne réputation en tous genres fussent unies à la valeur.

parce que, s'il ne l'acceptoit pas, il le donneroit à un autre. Le Roi a trouvé le jugement que les maréchaux de France rendirent hier trop doux.

Vendredi 22, à Versailles.—Madame la duchesse d'Orléans vint hier au coucher de madame la duchesse de Bourgogne et lui donna la chemise, ce qu'elle n'avoit encore point fait ; mais elle lui avoit souvent donné les honneurs.† Quand elle les donne, la dame d'honneur les lui présente, et lui a présenté aussi la chemise.

Dimanche 24, à Versailles.—Madame la duchesse du Maine joua, à Clagny, la comédie de *Joseph* ; il y avoit beaucoup de dames et de courtisans.

Mercredi 27, à Marly.—Le Roi tint conseil le matin, à son ordinaire ; l'après-dîner, il vit glisser sur la glace messeigneurs les ducs de Bourgogne et de Berri. Madame la duchesse de Bourgogne y vint et alla sur la glace dans un traîneau. Monseigneur et toutes les princesses s'y amusèrent longtemps.

Jeudi 28, à Marly.—Messeigneurs les ducs de Bourgogne et de Berri allèrent tirer dans la plaine de Saint-Denis, et M. le duc de Berri tua soixante

† Ses gants, son éventail, un verre d'eau quand la princesse avoit soif, etc. Pour les princesses du sang, c'étoit la dame d'honneur ou une de ses dames qui lui présentoit ces choses, dans le salon seulement ; et pendant ce temps, toutes les dames présentes, attachées ou non à la princesse, se levoient et se tenoient debout.

pièces de gibier ; ce qui paroît incroyable, même aux meilleurs tireurs, en cette saison-ci.

Dimanche, 7 février, à Versailles.—Le Roi a donné dix mille écus, sur la Maison de Ville, à une petite demoiselle de Bretagne que madame de Maintenon élève par charité ; elle n'a que huit ans, a beaucoup d'esprit, et divertit fort le Roi.

Le Roi a donné aussi vingt mille livres, sur la Maison-de-Ville, à une femme de chambre de madame de Maintenon dont elle est très-contente.

Lundi 8, à Versailles.—Monseigneur le duc de Bourgogne, madame la duchesse de Bourgogne, monseigneur le duc de Berri, allèrent à Clagny voir la tragédie de *Joseph*, jouée par madame la duchesse du Maine.*

Vendredi 12, à Marly.—M. de Vendôme arriva ici sur les sept heures.† Dès qu'on sut qu'il arri-

* Qui poussa le goût de la littérature jusqu'à permettre que La Mothe lui écrivit des lettres d'amour, auxquelles elle répondoit en l'appelant son *berger*. La princesse lisoit ces lettres dans la société de beaux-esprits réunis à Sceaux. Ce fut dans une de ces lettres que La Mothe, en lui parlant de l'amitié, lui adressa ces jolis vers :

Je veux, que délicate, elle se fasse un crime
De ne me pas ouvrir le fond de votre cœur ;
Elle a, comme l'amour, sa dernière faveur,
C'est son secret le plus intime.

Cette familiarité, toute spirituelle qu'elle étoit, dérogeoit un peu à la dignité établie alors de princesse, et même de femme ; mais on étoit entré dans le dix-huitième siècle.

† Revenant d'Italie, où il avoit réparé nos pertes et obtenu les plus brillans succès. Il en eut par la suite de plus éclatants

voit tous les domestiques, les porteurs de chaises, allèrent l'attendre sur son chemin ; et dès qu'il fut entré dans sa chambre, tous les courtisans, à commencer par les princes du sang, allèrent le voir ; il ne resta que les dames dans le salon. Après qu'il fut habillé, il vint au salon. Monseigneur fit cesser la musique quelque temps pour l'embrasser ; ensuite le Roi, qui travailloit avec M. de Chamillart chez madame de Maintenon, l'envoya querir, le vint recevoir dans le cabinet, et lui dit : " Je viens vous embrasser dans le même lieu où je " vous dis adieu il y a quatre ans." Ensuite il demeura quelque temps avec le Roi et M. de Chamillart ; et jamais personne n'a été si bien reçu à la cour. Il y avoit quatre ans et trois jours qu'il étoit parti d'ici ; car on a compté jusqu'aux jours.

Lundi 15, à Marly.—Le roi d'Angleterre et la princesse sa sœur, arrivèrent à six heures et demie, et entrèrent chez madame de Maintenon, où le Roi travailloit avec M. Pelletier. Quand la reine d'Angleterre ne vient point, le Roi ne va pas audevant d'eux.

Mardi 16, à Marly.—On soupa de meilleure heure qu'à l'ordinaire, parce que le Roi voulut

encore en Espagne, où il remplaça et affermit Phillippe V sur le trône. Ce duc de Vendôme descendoit d'un fils naturel de Henri IV. Il mourut en Espagne, en 1712, et fut enterré à l'Escorial, dans la sépulture des rois. Son frère cadet, grand-prieur de France, mourut à Paris, en 1727. En lui finit la postérité des ducs de Vendôme, descendants de Henri IV.

laisser le temps aux dames d'aller se masquer avant le bal, qui commença à onze heures et demie. Personne n'y entra que masqué, et le Roi lui-même mit une robe de gaze par-dessus son habit. Il ne demeura qu'une heure au bal; mais monseigneur y demeura jusqu'à la fin, qui ne fut qu'à cinq heures du matin.

Vendredi 19, à Marly.—M. de Vendôme prit congé du Roi le soir, pour s'en aller à Anet, où le Roi lui dit: "Souvenez-vous que vous m'avez promis de revenir ici le 5 de mars, et d'en partir le 15." M. de Vendôme l'assura qu'il n'y manqueroit pas d'un instant.

Samedi 27, à Versailles.—Le Roi eut nouvelle que monsieur le comte de Toulouse étoit arrivé le 20 à Toulon, et qu'il étoit embarqué quand le courrier en est parti.

Mercredi, 3 mars, à Versailles.—M. le grand-Prieur est à Anet avec M. de Vendôme, qui lui offre de le présenter au Roi, et de lui faire donner dix mille écus de pension: le Grand-Prieur n'est point content de cela, et veut que M. de Vendôme le fasse resservir; mais M. de Vendôme, qui sait les intentions du Roi sur cela, lui a déclaré qu'il ne falloit pas qu'il y songeât.

Jeudi 4, à Versailles.—M. le comte du Bourg, lieutenant-général et directeur de cavalerie, en se retirant chez lui, le soir, après le souper du Roi, fut attaqué par un capitaine du régiment de Bour-

gogne-cavalerie, qu'il avoit fait casser ; il fut blessé de deux ou trois coups, dont heureusement il n'y en a point de dangereux. M. de Saint-Germain, qui se retiroit chez lui les sépara. Ce capitaine, qui avoit été cassé, laissa son épée, sa perruque et son chapeau, et se sauva. Le Roi a donné ordre qu'on fît toutes les diligences possibles pour le rattraper, voulant faire punir sévèrement une action qui seroit de dangereuse conséquence.

Lundi 8, à Versailles.—M. de Vendôme eut une longue audience du Roi, le matin. Il s'en va à Meudon avec Monseigneur, et reviendra tous les jours ici faire sa cour au Roi ; et jeudi il prendra congé de Sa Majesté, et partira lundi de Paris, comme il a toujours dit qu'il feroit. Il a obtenu une pension de cinq cents écus pour le marquis de Claire, son ancien ami et son voisin à Anet, qui est homme de très-bonne maison, et qui avoit besoin des secours du Roi.

Le Roi a fait plusieurs brigadiers, dont je ne sais pas encore les noms.

Boile, qui est l'officier qui avoit attaqué ces jours passés M. du Bourg, a été arrêté à Dame-Marie, dont le Roi a été fort aise, pour pouvoir faire un exemple.

Madame la duchesse de Bourgogne alla le soir à Clagny, où elle avoit prié madame la duchesse du Maine de jouer la comédie de *Fine Mouche*.

Lundi 15, à Versailles.—M. de Vendôme partit de Paris : pendant les deux jours qu'il y a été, il a

vu la comédie et l'opéra, et on lui a fait des honneurs extraordinaires.

Il y a reçu des acclamations étonnantes. Il va s'embarquer à Antibes, sur deux galères du Roi, qui le porteront à Gênes; et il compte d'être les premiers jours du mois qui vient à la tête des armées de Lombardie. Le Roi lui a donné une patente si honorable, qu'il n'y en a point d'exemple, et qui lui donne le commandement sur tous les maréchaux de France.

Mardi 16, à Versailles.—Le Roi alla tirer de bonne heure, et puis revint se promener à Marly. Hier, à la fin de la chasse, le cerf étant aux abois, vint droit à la calèche du Roi, qui lui donna un coup de fouet. Le cerf sauta entre les deux chevaux de derrière et la calèche, et emporta les rênes que le Roi tenoit à la main.

M. du Bourg, qui se jeta aux pieds du Roi ces jours passés pour demander la grâce de l'officier qui l'avoit attaqué, n'a rien pu obtenir; l'officier a été conduit ici dans les prisons, et on lui doit faire son procès.

Mercredi 17, à Versailles.—M. le Grand-Prieur partit de Paris pour aller à Rome, où il se retire; il compte de joindre M. de Vendôme à Antibes, et de passer avec lui jusqu'à Gênes.

Vendredi 19, à Versailles.—M. l'abbé de La Bourlie a été jugé à Toulouse, et condamné à être roué tout vif. Il a deux abbayes, dont il y en a une qui vaut plus de vingt mille livres de rente.

Mercredi 24, à Versailles.—Tout est fort tranquille dans Madrid. La Reine y tient conseil tous les jours, et l'on y est charmé de l'esprit de cette princesse. L'ambassadeur de France et Ori sont demeurés auprès d'elle.

Vendredi 26, à Marly.—Le soir, à six heures, la reine d'Angleterre, le roi son fils, et la princesse sa fille, vinrent ici avec beaucoup de dames angloises. Le Roi leur donna beaucoup de jolis lots d'argenterie à jouer ; il n'y eut quasi point de ces dames qui ne remportât quelques lots. Ils retournèrent à Saint-Germain après la loterie, et ne soupèrent point ici.

Mercredi 31, à Versailles.—Le capitaine qui avoit attaqué le comte du Bourg a été jugé : il y avoit plusieurs voix à la mort ; mais l'avis de le condamner au bannissement perpétuel l'a emporté, et le Roi a commué la peine du bannissement perpétuel en une prison de dix ans.

Vendredi-Saint, 2 avril, à Versailles.—Le Roi, allant à ténèbres, apprit à M. de Chevreuse que M. de Maulevrier, qui étoit malade depuis long-temps, et qui étoit gardé à vue dans sa maison, parce qu'il avoit des accès de frénésie causés par une longue insomnie, s'étoit jeté par la fenêtre de la garde-robe de sa femme, et s'étoit tué tout roide.

Il arriva un courrier de M. le comte de Toulouse : ses lettres sont du 27. Il mande qu'il appareilloit pour aller devant Barcelonne ; qu'il étoit arrivé quantité de barques, de biscuits et de farine

pour l'armée de terre ; que M. de Legal, avec le corps qu'il commande, s'étoit avancé déjà à Palamos. On ne doute pas que le roi d'Espagne ne se soit avancé de son côté, et qu'ainsi la place ne soit investie par mer et par terre. On croit encore que l'Archiduc y est demeuré, et que même il n'y a qu'une très-foible garnison.

Lundi 19, à Marly.—M. le cardinal de Médicis, qui quitte le chapeau pour se marier*, avoit écrit au Roi pour être marié de sa main, et le Roi avoit jeté les yeux sur mademoiselle d'Armagnac, et, dans cette vue, il en parla à M. Le Grand, qui le pria de trouver bon, avant qu'il lui répondît positivement, qu'il en parlât à sa fille. Mademoiselle d'Armagnac répondit à M. son père que, si le Roi jugeoit que cela fût bon pour ses affaires, qu'elle étoit toute prête à se sacrifier ; mais que, si on lui en laissoit le choix, elle aimoit beaucoup mieux rester comme elle étoit. M. Le Grand rendit compte au Roi de la réponse de sa fille, que le Roi a fort louée.

Jeudi 22, à Marly.—Joyeux, premier valet-de-chambre de Monseigneur et gouverneur de Meudon, mourut la nuit dans une extrême vieillesse. Monseigneur a donné ce gouvernement à Dumont, son écuyer, qui l'en est venu remercier ce matin ; et quand il a fait son remerciement au Roi, il lui a dit qu'il approuvoit le choix qu'avoit fait Mon-

* Il n'étoit pas engagé dans les ordres.

seigneur, et qu'il ne pouvoit lui donner un meilleur conseil que de faire à Meudon comme Blouin fait à Versailles. Blouin, qui étoit présent à la conversation, a dit au Roi : " Sire, je me trouve mieux " récompensé que M. Dumont."

Mercredi 5 mai, à Meudon.—Parmi les lettres qu'on reçut hier de Barcelonne, il y en a une de M. de Beauharnois, intendant de la marine, qui mande, par un postscriptum, que la nuit du 25 au 26 le même bâtiment qui avoit porté M. de Cifuentes dans Barcelonne en étoit ressorti deux heures après, et qu'on soupçonnoit que l'Archiduc pourroit être sauvé sur ce bâtiment-là.

Dimanche 9, à Marly.—L'Archiduc est encore dans la place ; les habitans ont redoublé la garde devant sa maison, et lui ont déclaré qu'il falloit qu'il partageât leur destinée.

Mercredi 12, à Marly.—Le Roi, après son lever, s'amusa quelque temps à regarder l'éclipse, qui fut très-grande : Monseigneur, madame la duchesse de Bourgogne, tous les princes et toutes les dames, monseigneur le duc de Bourgogne, étoient avec lui. On avoit fait venir de l'Observatoire de Paris le jeune Cassini et le jeune Lahire, avec tous les instrumens nécessaires à l'observer.

Jeudi 13, jour de l'Ascension, à Marly.—Madame la duchesse de Bourgogne se trouva mal en dînant avec le Roi ; elle fut obligée de sortir de table, et en traversant le salon pour rentrer chez elle, elle trouva un tabouret qui la fit tomber sur

les genoux : comme elle alloit fort vite, la chute fut fort rude ; on la mit d'abord au lit, où M. Fagon est d'avis qu'elle demeure quelques jours. On ne doute point qu'elle ne soit grosse, et elle n'en doute pas elle-même. Le Roi alla la voir avant sa promenade, au retour de sa promenade, et après son souper : Monseigneur et messeigneurs les ducs de Bourgogne et de Berri y furent toute l'après-dîner. On espère qu'il ne lui arrivera aucun mal, car elle n'en sent aucune douleur.

Vendredi 14, à Marly.—Pontchartrain vint dire au Roi le soir qu'il avoit eu des lettres de Marseille, du 7 au matin, par lesquelles on lui mandoit qu'il y étoit arrivé le 6 au soir un patron de barque qui assuroit d'être parti de devant Barcelonne le jour de devant ; qu'il avoit entendu tirer beaucoup de coups de canon sur la ville, et qu'on disoit qu'il y avoit déjà une grande brèche, et que l'Archiduc étoit encore dans la place. Le patron a signé sa déposition ; ce qu'on leur fait toujours faire dans ces occasions, afin qu'ils ne débitent pas tant de fausses nouvelles qu'ils avoient accoutumé de faire, et on les punit quand ils ont dit des faussetés.

Samedi 15, à Marly.—Le Roi, après la messe, vint chez madame la duchesse de Bourgogne, à qui il n'est arrivé aucun accident de sa chute.

Mercredi 25, à Versailles.—Le Roi apprit à son réveil la triste nouvelle d'une bataille que nous avons perdue en Flandre : on n'en avoit point en-

coré les détails. “ Mon fils est blessé d’un coup
 “ de sabre à la tête : je suis fort rassuré sur la bles-
 “ sure, par la lettre que le maréchal de Villeroy à
 “ eu la charité de m’écrire, dont voici copie :

“ Monsieur votre fils, Monsieur, a été blessé lé-
 “ gèrement à la tête ; il a fait des merveilles à la
 “ tête de son régiment ; je m’en réjouis avec vous,
 “ et je suis persuadé que vous vous affligerez avec
 “ moi du malheur que nous venons d’avoir.”

Vendredi 28, à Versailles.—Le Roi nous dit à son lever qu’il avoit appris une triste nouvelle, mais à laquelle il s’attendoit depuis quelques jours, qui étoit la levée du siège de Barcelonne.

Mardi, 15 juin, à Marly.—Le Roi nous a dit à son coucher que le maréchal de Villeroy l’avoit prié instamment, et à plusieurs reprises, d’envoyer quelqu’un commander en sa place, n’étant pas juste que sa malheureuse étoile à la guerre pût nuire aux affaires de l’état.

Mercredi 23, à Marly.—M. de Villars ne partira point d’Alsace que M. de Marchin ne soit arrivé. Il partira pour la Lombardie, et passer par le pays des Suisses. M. le duc d’Orléans compte d’y arriver presque aussitôt que lui, et a dit au Roi, ce soir, qu’il avoit réglé toutes ses affaires à Paris, et qu’il pouvoit partir avant la fin du mois.

Madame la duchesse d’Orléans a fort pressé M. le duc d’Orléans de prendre toutes ses pierreries ; elle en a pour des sommes immenses ; et M. le duc d’Orléans lui a répondu que, s’il ne trouvoit pas

chez ses amis tout l'argent dont il a besoin, il ne feroit nulle difficulté de les accepter, sachant bien qu'elle les lui offroit de bon cœur.

Samedi, 3 juillet, à Versailles.—Le Roi travailla assez long-temps avec le père de La Chaise, à Marly, avant que de s'aller promener, et il n'arriva ici qu'à quatre heures. Monseigneur partit après dîner pour Meudon, où il demeura jusqu'à vendredi. Il y a mené madame la Duchesse et mademoiselle de Melun, qui revinrent ici le soir. M. le duc de Bourgogne revint aussi dès qu'il eut dîné, et fut long-temps avec le père Martineau, pour faire demain ses dévotions. Il les fait tous les quinze jours.

Dimanche 4, à Versailles.—Il arriva un courrier d'Espagne ; les lettres sont du 25. Les Portugais sont maîtres de Madrid, dont tous les conseils et tous les grands sont sortis. Le roi d'Espagne s'approche de Burgos avec le peu de troupes qu'a le duc de Berwick. Les trente bataillons et les vingt escadrons que nous envoyons dans ce pays-là le joindront à Burgos, où la Reine, sa femme, va l'attendre. La désolation est grande, et l'on craint la désertion dans le peu de troupes espagnoles qui restent.

Lundi 5, à Versailles.—Le Roi prit médecine ; Monseigneur vint de Meudon le voir. Sa Majesté travailla avec M. Le Pelletier.

Jeudi 8, à Versailles.—Vaset, qui a une charge de confiance chez la reine d'Espagne, arriva ici. Il a laissé la Reine un peu par-delà Burgos, où elle

vient tout droit. Le roi d'Espagne est à la tête de l'armée du duc de Berwick, et prend le chemin de Burgos, aussi fort lentement. Les Portugais ne le suivent point ; on les fait camper auprès de Madrid : leurs généraux ne veulent point que leurs troupes entrent dans la ville. Vaset a apporté ici une cassette de pierreries, parmi lesquelles est la fameuse perle que les Espagnols appellent *la peregrine* ou *la sola**, parce qu'il n'y en a point dans l'Europe de cette grosseur-là. Les autres pierreries ne sont pas fort considérables.

Lundi 12, à Versailles.—Le Roi tint le conseil d'état et de dépêches ; il y avoit plus d'un mois qu'il n'en avoit tenu. Il y jugea l'affaire du cérémonial entre M. le Prince et M. le Duc, et le Parlement de Dijon, qui prétendoit que les huissiers portassent la baguette haute quand ils venoient en corps ou par députés, haranguer ces princes, qui sont gouverneurs de la province. Le Roi a décidé l'affaire comme M. le Prince l'a désiré, et les huissiers baisseront leurs baguettes.

Mercredi 14, à Versailles.—Le Roi a permis à M. Vauhone, lieutenant-général du royaume, qui est prisonnier à Reims, d'aller pour trois mois à Orange, qui est son pays. Le Roi est fort mécontent de la conduite et des discours de cet homme-là, et ne lui a accordé cette grâce que pour faire

* Cette perle fut trouvée à Panama ; on la présenta au roi Philippe II. Elle avoit la forme d'une poire ; elle étoit de la grosseur d'un œuf de pigeon. Elle fut estimée quatorze mille quatre cents ducats.

plaisir à Marlborough, qui en use fort bien avec nos prisonniers, et il sollicitoit fort le Roi de lui accorder cette grâce.

Vendredi 23, à Marly.—M. de Pontchartrain eut quatre avis différents de la flotte ennemie. On lui mande de Boulogne qu'ils sont encore à l'île de Wight. On lui écrit de Dieppe qu'il n'y a plus un vaisseau. Clodoré, qui commande à Saint-Malo, assure qu'ils paroissent devant la ville ; et les dernières lettres, qui sont de Brest, portent que, le 17, ils étoient au cap de Lezare. Tous les gens qui donnent ces avis sont dignes de foi ; on ne sait lesquels on doit croire.

Il arriva un courrier de M. de La Feuillade ; ses lettres sont du 18, de devant Turin ; et celles qu'il avoit écrites du camp de Brevas, du 5, sont arrivées par le même courrier. Voici la copie de ces lettres : “ Le château d'Asti est pris, et la gar-
“ nison à miséricorde (ce sont les termes) ; elle
“ étoit composée de quatre cents soldats choisis.
“ Au commencement du siège il ne s'en est trouvé
“ que cent cinquante, le reste ayant déserté ou pris
“ parti dans les Bavares ou dans la compagnie
“ franche de Neuvel. M. le duc de Savoie est en-
“ tièrement acculé dans la vallée de Lucer-
“ ne ; il a fait mettre pied à terre à toute sa cavale-
“ rie, au nombre de seize cents cavaliers ou dra-
“ gons, auxquels il a fait joindre douze cents Lu-
“ cernois, et a disposé toutes ses troupes dans
“ plusieurs postes sur les montagnes. Il a envoyé
“ les chevaux dans les Alpes, pour les faire sub-

“ suster autant qu’il pourra, et un cavalier par cinq
“ chevaux pour en avoir soin. Il compte se dé-
“ fendre dans ces vallées jusqu’à la dernière ex-
“ trémité, dans l’espérance de secours de M. le
“ prince Eugène ; car pour des secours maritimes,
“ quand il lui en viendrait, il ne pourroit plus les
“ joindre. Je ne tenterai plus rien contre M.
“ de Savoie ; je chargerai simplement M. d’Es-
“ tain de bien garder les passages que je lui ai
“ bouchés. Nous tenons le château de Bagnoles,
“ qui est le seul endroit par où il pourroit passer
“ du côté de Coni. J’envoie M. le chevalier de
“ Givri joindre les Miquelets avec les deux batail-
“ lons de Brie. Notre cavalerie est dans le meil-
“ leur état du monde, et elle va vivre dans l’abon-
“ dance. Je mets en Pignerol les bataillons de
“ Bettramby, Natte et Presle. J’envoie à M. le
“ duc d’Orléans douze escadrons ; c’est tout ce
“ que je puis faire. Sitôt que nous aurons le châ-
“ teau de Cène, dont j’attends à tout moment la
“ nouvelle, je lui en enverrai encore quatre.”

Samedi 31, à Versailles.—M. le duc d’Orléans fait faire un pont sur le Pô à Carreggiola, qui est entre Borgofonte et l’embouchure du Mincio. M. de La Feuillade lui envoie un gros détachement de la cavalerie qui est devant Turin ; et M. de Vendôme repartira d’ici dans un ou deux jours, pour aller commander l’armée de Flandre. Il prenoit en Lombardie l’ordre de M. le duc d’Orléans, et le donnoit à M. de Marchin, qui y étoit déjà arrivé.

M. de Vendôme alla le matin voir Monseigneur à Meudon, et travailla long-temps avec M. de Chamillart, après que ce ministre fut sorti de chez le Roi. Il partira demain au soir, ira droit à Valenciennes, où il a mandé à l'électeur de Bavière qu'il attendroit ses ordres pour l'aller trouver où il seroit. Le cérémonial est réglé entre eux ; il traitera l'électeur d'altesse électorale, et l'électeur lui donnera un siège égal au sien.

Mardi, 3 août, à Versailles.—Il arriva un courrier du duc de Berwick : ses lettres sont du 28 ; il mande que toutes les troupes de France sont arrivées, et que le roi d'Espagne marchoit le lendemain pour aller attaquer l'armée ennemie, qui s'étoit avancée jusqu'à Hitæ, où il y a un château sur une hauteur. M. de Berwick avoit dessein de prendre ce poste-là ; mais les ennemis l'ont prévenu. On ne doute point ici que la bataille ne soit donnée présentement.

Jeudi 5, à Versailles.—On apprend par le courrier qui arriva d'Espagne hier, que les peuples d'Espagne témoignent plus de fidélité que jamais. La Reine étant sur son balcon à Burgos, le peuple cria *vive Philippe V !* Et la Reine leur cria : *vive la fidélité des Castellans !* Le peuple se mit à genoux, et recommença à crier : *vive le roi et la reine !*

Samedi 7, à Versailles.—Le Roi a envoyé de nouvelles lettres de service aux officiers de l'armée de Flandre ; cela est nécessaire quand il vient un nouveau général. Deguissart n'a point eu de

lettres de service, ainsi il reviendra. Chèremont, qui servoit dans l'armée d'Italie, servira en Flandre.

Mardi 10, à Versailles.—Sainte-Marte, courrier du cabinet, que le Roi avoit envoyé à M. le duc d'Orléans, revint et rapporta que nous étions maîtres du chemin couvert de Turin, où ce courrier a passé en revenant. Les assiégés l'ont défendu pendant deux heures avec assez de fermeté ; nous n'y avons pourtant pas perdu beaucoup de monde ; nous avons eu cent hommes tués, et environ deux cent blessés ; mais nous avons perdu trois ou quatre de nos ingénieurs ; c'est ce qu'il y a de plus fâcheux.

Dimanche 15, à Versailles.—Le Roi, après la procession, s'enferma avec le père de La Chaise, et fit la distribution des bénéfices. Il alla ensuite au salut, où toute la maison royale le suivit. Le soir, il travailla chez madame de Maintenon.

Lundi 16, à Marly.—On a reçu des lettres de M. le duc d'Orléans, du 7 ; il mande que le prince Eugène n'avoit point marché en avant, qu'il étoit encore sur le Crostolo, et qu'il avoit assiégé et pris Carpi, où nous avons treize cents hommes qui se sont défendus trois jours.

Mercredi 18, à Marly.—Pendant que le Roi travailloit l'après-dîner avec M. Chamillart, M. de Sainsant, major des carabiniers, et gendre de Duroyel le cadet, qu'on appelle toujours le chevalier, quoiqu'il soit marié, arriva chez madame Chamil-

lart : le Roi l'envoya querir, et il rendit compte à Sa Majesté d'une affaire qui se passa lundi auprès de Tournai. Milord Marlborough voulant faire un grand fourrage auprès de cette place, avoit amené huit mille hommes de pied qui bordoient le petit ruisseau de Chin, qui se jette dans l'Escaut, et avoit fait passer le ruisseau à douze cents chevaux, pour soutenir les fourrageurs qui étoient dans la plaine. Le chevalier du Rezel, qui étoit dans Tournai, en sortit avec les six escadrons de carabiniers qu'il commande. Trois autres escadrons, et environ quatre-vingts drapeaux du régiment du Roi, à la tête desquels étoient M. Chenilly, qui en est colonel, et M. le marquis de Clermont, qui y est colonel incorporé; ils passèrent à la tête du ruisseau, où l'infanterie ne le pouvoit incommoder. Ils attaquèrent les douze cents chevaux séparés en différentes troupes. On leur a tué deux cents cavaliers; on leur a pris deux cent cinquante hommes, et on a emmené quatre cents chevaux dans Tournai. Parmi les prisonniers est Catogar, favori de Marlborough, qui fut pris à la tête de cinquante dragons à pied, à l'entrée d'un pont qu'il défendit quelque temps, pour donner lieu à Marlborough qui s'avançoit jusqu'à ce pont-là de se retirer. Nous n'avons perdu que dix à douze carabiniers ou dragons à cette affaire.

Jeudi 19, à Marly.—On mande de Tournai, que les ennemis ont plus perdu de monde que l'on n'avoit dit : d'abord au fourrage, dont M.

Sainsant apporta hier la nouvelle. Milord Rebé, que nous avons vu ici avec milord Portland, y a été tué, et il y a eu plus d'officiers pris que M. de Sainsant ne croyoit.

Dimanche 22, à Marly.—Par les lettres qu'on reçut de Flandre, on juge que Menin ne sauroit plus tenir ; mais on espère que la garnison aura une bonne capitulation. M. de Vendôme, qui avoit envoyé Cadogar à Marlborough, a proposé son échange avec le baron de Pallaunin, et Marlborough l'a accepté.

Lundi 23, à Marly.—M. de Pontchartrain entra chez le Roi, au retour de la promenade ; il avoit des lettres du 21, que tous les vaisseaux anglois et hollandois qui étoient aux Dunes avoient joint la grande flotte à l'île de Wight.

Mercredi 25, à Versailles.—On eut des nouvelles de M. le duc d'Orléans, du 17. Il ne paroît pas que le prince Eugène fasse beaucoup de diligence pour s'approcher de Turin. M. le duc d'Orléans compte toujours d'y arriver plus tôt que lui, en cas qu'il marche, ce qu'il ne croit pas.

Vendredi 27, à Meudon.—M. de Pontchartrain envoya au Roi les nouvelles qu'on avoit eues de la flotte ennemie. Il est sûr qu'elle est à la voile depuis quelques jours ; mais on ne sait point de quel côté elle se porte, ni de combien de vaisseaux elle est composée, ni ce qu'il y a de troupes sur ces vaisseaux.

Samedi 28, à Meudon.—Le Roi alla entendre la

messe aux Invalides, où le cardinal de Noailles officia. Le Roi trouva l'église magnifique ; et tous ceux qui eurent l'honneur de le suivre furent surpris de la beauté, de la noblesse et de la simplicité de l'église et de tous ses ornements*. Le Roi donna de grands éloges à Mansard.

Dimanche 29, à Meudon. — Par les dernières lettres de M. le duc d'Orléans, on apprend que le prince Eugène continue sa marche vers Turin. On a intercepté des lettres de M. de Savoie, qui le prie de faire le plus de diligence qu'il pourra, parce que le temps presse. M. le duc d'Orléans, de son côté, ne se presse pas moins. Il fait marcher par petits corps séparés ; M. de Vaudemon fait fournir des chariots à l'infanterie, et quand les soldats arrivent à leurs quartiers, on leur fait donner du vin et de l'eau-de-vie ; et les mesures sont si bien prises, que M. le duc d'Orléans arrivera avant le prince Eugène.

Mercredi, 1er septembre, à Versailles. — M. le duc d'Orléans arrivera sûrement devant Turin le 28. Le chevalier de Luxembourg, qu'il fait marcher devant lui avec un corps de sept à huit mille hommes, y arrivera un jour avant. Le prince Eugène ne peut pas tant faire de diligence, et a laissé plusieurs malades en chemin.

Vendredi 10. — Il arriva un courrier de M. de

* Cette église a cependant un grand défaut ; elle est trop étroite pour sa longueur.

Vaudemont, par lequel on apprit que le prince de Hesse s'avançoit vers Castiglione del Lestivere pour en faire le siège. Ce prince a envoyé un trompette faire une bravade à M. de Medavi, lui mandant qu'il savoit que nos troupes étoient plus foibles en ce pays-là que les siennes ; mais que, s'il vouloit combattre dans les plaines qui sont autour de cette place, il n'y amèneroit qu'un nombre de troupes égal aux nôtres. Ce prince, qui est fort brave et fort honnête homme, à ce qu'on dit, lui auroit apparemment tenu parole ; mais M. de Medavi s'est contenté de lui faire une réponse polie, et l'attaquera peut-être malgré la supériorité du nombre ; car M. le duc d'Orléans lui a laissé le pouvoir d'attaquer les ennemis quand il le jugeroit à propos.

Mardi 14.—Le Roi, à son lever, apprit la triste nouvelle que M. le duc d'Orléans avoit été forcé par le duc de Savoie et le prince Eugène dans le quartier qu'il défendoit entre la Doire et la Stura. Les lignes n'étoient pas bonnes de ce côté-là, et nous y avions fort peu d'infanterie. Nous avons laissé quarante-six bataillons sur la hauteur des Capucins. L'affaire se passa le 7 ; M. le duc d'Orléans, qui y a fait des merveilles, y a été blessé de deux coups assez considérables, l'un à la hanche, et l'autre à l'avant-bras. Saint-Léger, son premier valet-de-chambre, qui a apporté cette nouvelle, dit que la blessure du bras est fort douloureuse, et sera fort longue à guérir. Lardi, son chirurgien, écrit

à Madame, du 9 au matin, qu'il croit que le petit os est cassé ; mais il assure qu'il n'y a aucun danger. Nous n'avons pas perdu beaucoup de soldats à cette action, mais beaucoup d'officiers principaux. Le maréchal de Marchin est blessé à mort ; M. de Murcé, lieutenant-général, est tombé d'un coup qu'il a reçu à la tête ; on le croit mort. Villier et La Bretonnière, maréchaux de camp, ont été tués. Sennectère est blessé et pris. Un officier, qui commandoit un escadron du régiment d'Anjou, à qui M. le duc d'Orléans commanda de faire marcher son escadron, refusa de marcher ; M. le duc d'Orléans lui a balaféré le visage, et a donné ordre à M. Léger de le dire au Roi. Outre les blessures de M. le duc d'Orléans, il a eu six coups dans ses armes, et beaucoup dans ses habits.

Mercredi 15.—Madame la duchesse d'Orléans a fait mettre en gage toutes ses pierreries, qui valent deux millions, pour envoyer de l'argent à M. le duc d'Orléans.

M. Léger dit hier que l'abbé de Crancey avoit été tué auprès de M. le duc d'Orléans. On loue fort Lafare et Sassenage, qui ne l'ont point quitté, et le comte de Châtillon et son fils, qui sont tous deux blessés. Il dit que le marquis de Bonneval, maître de camp des cuirassiers, a été tué.

Vendredi 17.—M. de Nancre arriva ici ; il est parti du 10 de Pignerol, où il a laissé M. le duc d'Orléans, qui va reprendre ses troupes dans la vallée de Dauphiné, où on espère les remettre en

état de repasser bientôt dans le Milanois. Ce prince montera à cheval pour passer Rochecoteil, malgré les douleurs que lui donne sa blessure au bras, qui est grande. M. de Sennectère n'est point mort ; il est à Turin, blessé légèrement. M. le duc d'Orléans y envoie un trompette, pour savoir au juste ce qu'il y a de prisonniers. Le comte Demore a été pris avec deux bataillons du régiment Dauphin, dont il est colonel, dans les redoutes où il a été entouré par l'armée ennemie. M. le duc d'Orléans a quatre-vingt-quinze bataillons avec lui. Ceux qui ont servi au siège de Turin sont foibles. Le Roi fait assembler en Languedoc, en Provence et en Dauphiné, mille mulets, qu'on envoie à M. le duc d'Orléans.

Dimanche 19, à Versailles.—M. le duc d'Orléans a souhaité que le Roi lui envoyât le chevalier de Bezout, qui est le plus ancien lieutenant-général, et le Roi le fait revenir de dessus les côtes ; il va partir pour rejoindre M. le duc d'Orléans.

Dimanche 26.—L'après-dîner, l'électeur de Cologne vint dans le cabinet du Roi par les derrières de son petit appartement ; il attendit l'heure de son audience chez le comte de Toulouse ; il souhaite qu'il n'y eût point d'introducteur d'ambassadeurs. M. de Torcy, chez qui il avoit dîné, étoit avec lui. Il a pris le nom de marquis de Tranchinon voulant être tout-à-fait *incognito*. Il n'avoit que trois ou quatre des gens qui sont attachés à lui qui le suivirent et qui entrèrent dans le cabinet du Roi avec

lui. Le Roi étoit avec tous les ducs et les courtisans qui ont les entrées dans le cabinet du Roi. L'Electeur parla d'abord au Roi, qui fut toujours debout et découvert. Il dit à l'Electeur qu'il étoit bien fâché de savoir qu'il étoit hors de ses états, et que son attachement pour lui en fût la cause. L'Electeur répondit, que le plaisir d'avoir été attaché au plus grand roi du monde le consolait de tous ses malheurs. La conversation fut fort tendre et fort gracieuse. Ce prince n'est ni beau ni bien fait, mais il a l'air fort noble ; et on fut très-content de tout ce qu'il a dit.

Lundi 27.—Par les nouvelles qu'on a de M. le duc d'Orléans, du 18, on a sujet d'être inquiet sur sa blessure ; elle est plus grande qu'on ne le croyoit d'abord ; l'os est touché, il a de la fièvre, son bras s'étoit fort enflé, les douleurs ont augmenté, et son insomnie a obligé les médecins à lui donner de l'opium.

Mercredi 29, à Versailles.—On eut des nouvelles de M. le duc d'Orléans du 24. Sa blessure va beaucoup mieux ; on le croit hors de danger ; mais il avoit été si mal quelques jours auparavant, qu'on lui auroit coupé le bras si on l'avoit cru en état de soutenir l'opération ; la gangrène étoit à sa plaie. Il est toujours à Oulx ; l'air est fort mauvais, mais on ne le sauroit encore transporter huit jours.

Monseigneur donna à dîner à l'électeur de Co-

logne, à Meudon ; il y avoit deux tables ; monseigneur le duc de Berri tenoit la seconde.

Jeudi 30.—Le roi d'Espagne est retourné à Madrid, après avoir chassé les Portugais hors de la Castille, et il a mandé à la Reine d'y venir aussi.

Dimanche, 3 octobre, à Versailles.—Les prisonniers d'état espagnols, qui étoient en grand nombre à Pampelune, ont tous été jugés. Il n'y en a qu'un qu'on ait fait pendre ; les autres sont condamnés à des prisons perpétuelles. Le comte de Lemnos, grand d'Espagne, est de ce nombre, et ses biens confisqués.

Lundi 4.—Un nommé Rodès, qui a déjà été employé dans plusieurs affaires, et qui a beaucoup d'esprit, à ce qu'on dit, prétend qu'il y a des mines auprès de Barrèges dont on peut tirer un argent infini ; il s'offre d'y faire travailler à ses dépens. Il a deux Indiens avec lui, fort accoutumés au travail des mines ; il va partir pour cela.

L'électeur de Cologne vint ici à la messe du Roi ; ensuite Sa Majesté lui donna une audience particulière, dans son cabinet, avant le conseil ; après quoi cet Électeur alla faire un tour dans les jardins.

Mardi, 5 octobre.—M. le duc d'Orléans ne va plus à Grenoble, comme on l'avoit dit il y a quelques jours ; il se fait porter à Embrun, où il sera plus près des lieux où son armée doit passer pour retourner en Italie. Sa blessure va toujours de mieux en mieux.

Vendredi 8, à Versailles.—Le Roi a fait présent de son portrait, enrichi de diamans, à l'ambassadrice de Moscovie en Hollande, qui étoit ici avec son mari, sans caractère : elle est fort jolie et a beaucoup d'esprit ; et son mari paroît un homme très-capable et très-bien instruit.

Lundi 11, à Versailles.—Les bagages de M. le duc d'Orléans, qu'on avoit cru perdus après l'affaire de Turin, sont arrivés à Alexandrie, sans avoir trouvé personne en leur chemin qui les inquiétât.

Jeudi 14, à Versailles.—Il arriva un courrier de M. le duc d'Orléans : ce prince est beaucoup mieux de sa blessure ; il écrit en homme qui se croit entièrement guéri ; il mande qu'il est en état de monter à cheval. Par la revue qu'on a faite de son infanterie, on trouve qu'il y a encore vingt mille soldats, dont on fera quarante bataillons. Il leur revient beaucoup d'officiers. M. le duc d'Orléans est à Briançon.

Jeudi 21.—La blessure de M. le duc d'Orléans va toujours mieux ; il recommence à monter à cheval, et doit assembler l'armée le 4.

Mercredi 27, à Versailles.—On arrêta ces jours passés, à Saint-Germain, Fouquerole, sous-lieutenant de la capitainerie des chasses. Le grand-prevôt, qui l'avoit fait arrêter, le fit conduire ici dans les prisons, et il fut transféré le lendemain au Châtelet à Paris : on l'accusoit d'avoir fait assassiner Lépineau, dont on trouva le corps dans la ri-

vière, il y a quelques années. Le lieutenant criminel l'a interrogé, et on commence à le croire innocent. Il étoit accusé de ce meurtre par une lettre anonyme qu'avoit reçue M. Chamillart, où il y avoit beaucoup de circonstances qui avoient l'air de vérités.

Jeudi 28.—Il arriva un courrier de M. le duc d'Orléans : ce prince étoit venu à Grenoble ; il n'y a couché qu'une nuit, et est allé ensuite à Chambéry ; il y a voulu voir les troupes qui étoient dans ces quartiers-là. Dans le chemin, son cheval s'est abattu sous lui : cela ne l'a pas empêché de continuer son petit voyage ; du reste, sa santé est fort bonne, et sa plaie est presque fermée.

Samedi 30, à Versailles.—Le parlement d'Ecosse est assemblé ; il paroît qu'il n'approuve pas l'union projetée de ce royaume avec l'Angleterre ; ils prétendent que si elle avoit lieu, ce seroit leur ruine entière.

Lundi 1er novembre.—Il arriva un courrier de M. le duc d'Orléans qui est à Grenoble, où on lui a donné de grandes fêtes : ce prince y a vu mademoiselle de Seri,* et on assure qu'elle est en chemin pour venir.

Mardi 2.—On commence à parler du retour de M. le duc d'Orléans. On a envoyé les quartiers d'hiver aux troupes de son armée ; ainsi il n'aura plus rien à faire dans ce pays-là.

* C'étoit sa maîtresse.

Vendredi 5, à Marly.— Il y eut une musique l'après-dîner chez madame la duchesse de Bourgogne, et, pendant qu'elle dura, monseigneur le duc de Bourgogne alla chez lui. Ce prince, dont la piété augmente tous les jours, a vendu ses pierrieres, et en a fait distribuer l'argent aux pauvres.

Lundi 8, à Versailles.— M. le duc d'Orléans arriva ici ; sa blessure n'est fermée que depuis trois jours. Le Roi l'a fort bien reçu ; il paroît fort affligé du malheureux succès de sa campagne. On a appris par lui que si Alexandrie eût tenu quatre heures davantage, toute l'armée du prince Eugène eût été noyée. Le Taner et la Bormida s'étoient débordés et avoient fait une furieuse inondation dans le camp ; il a fallu que l'armée, pour se sauver, entrât toute dans la ville ; cinq cents hommes qui n'ont pas pu y arriver assez à temps, y ont péri dans l'inondation. Ce sont les bourgeois qui ont obligé M. de Calmenero, qui en étoit gouverneur, de se rendre. Dès que les ennemis commencèrent à tirer leurs canons, ces bourgeois firent sonner leur tocsin, prirent les armes, et étant plus forts que la garnison, ils allèrent ouvrir leurs portes aux ennemis. Les troupes de France qui y étoient ont eu bonne composition ; on les envoie à Suze, et les troupes du roi d'Espagne sont prisonnières de guerre. M. de Calmenero a été contre la capitulation, à ce qu'on prétend.

Jeudi 11.— Le Roi, après la messe, entretenit long-temps M. le duc d'Orléans dans son cabinet,

et ce prince en sortit à midi, charmé et pénétré des bontés du Roi avec qui il traite tous les chapitres qui le regardent personnellement : ce fut même lui qui commença la conversation sur le voyage des dames qui l'étoient venu voir à Grenoble ; ce qu'elles avoient fait sans sa participation. Il justifia aussi Nancre auprès du Roi de toutes les accusations qu'on lui avoit faites sur ce chapitre.

Mardi 16.—Le Roi à son dîner, où il y avoit beaucoup de ministres étrangers, dit au duc d'Albe qu'on ne pouvoit trop louer la fidélité des Castillans, que les affaires alloient bien en ce pays-là, et que le roi d'Espagne lui mandoit qu'il alloit se retrancher sur toutes les dépenses superflues ; qu'il vouloit employer tous ses revenus à bien entretenir ses troupes et à soutenir la guerre ; et puis il ajouta : “ Ce seroit à moi, qui suis son grand-père, “ à lui donner des exemples ; mais, en ce fait-là, je “ veux suivre les siens, et je veux retrancher aussi “ toutes les dépenses dont je pourrai me passer, “ afin d'être à même de continuer la guerre, et “ tâcher de parvenir à une paix heureuse et glo- “ rieuse.”

Mercredi 17.—Le Roi, à son lever, dit à M. de La Rochefoucault qu'il vouloit faire des retranchements sur sa garde-robe, et il manda à M. Le Grand, qui est malade, qu'il songeât à tous les retranchements qu'on pourroit faire dans sa grande écurie.

Vendredi 19.—Je présentai au Roi, mon fils qui

revient de Flandre, et Sa Majesté lui parla avec tant de bonté, que c'est la plus grande joie que lui et moi puissions avoir de notre vie.

Lundi 22, à Versailles.—Mademoiselle est malade à Paris, depuis quelques jours, et la petite vérole s'est déclarée. Madame la duchesse d'Orléans y est allée, et demeurera au moins les neuf premiers jours; et si la maladie devient dangereuse elle est résolue de s'enfermer avec elle et de ne revenir de six semaines.

Mardi 23, à Versailles.—Le Roi, avant que d'entrer au conseil des finances, fit venir le duc d'Albe dans son cabinet, et lui dit qu'il avoit cru devoir proposer aux ennemis des conférences pour établir une bonne paix et rendre le repos à l'Europe; mais que les ennemis avoient refusé ces conférences, et qu'ainsi il ne falloit plus songer qu'à continuer la guerre, et qu'il espéroit qu'elle seroit plus heureuse la campagne prochaine que celle qui vient de finir. Le duc d'Albe sortit fort content de son audience; il dit qu'il croyoit bien que la paix, en l'état où sont les affaires, ne se pouvoit faire sans que la monarchie d'Espagne fût démembrée.

Vendredi 26, à Versailles.—M. le duc d'Orléans revint de Paris, et a laissé Mademoiselle sans fièvre, et la petite vérole sortant bien.

Samedi 27.—On a su plusieurs conditions de la paix qu'a faite le roi de Suède, et qu'il a dictées. Le roi Stanislas demeure roi paisible de toute la Po-

logne et de tout le grand-duché de Lithuanie. Le roi Auguste ne pourra pas même prendre le titre de roi de Pologne ; on l'appellera le roi-électeur. Les troupes de Suède demeureront en Saxe jusqu'au mois de mai.

Lundi 29.—Voici ce que l'on sait des conditions du traité du roi de Suède avec le roi Auguste :

“ Il y aura paix et amitié perpétuelle entre
“ le roi de Suède, le roi Stanislas et le roi Au-
“ guste.

“ Les dommages causés réciproquement seront
“ compensés. Le roi Auguste renonce au roy-
“ aume de Pologne en faveur du Roi Stanislas,
“ sur quoi il promet de donner une déclaration
“ en forme, se réservant le titre et les honneurs de
“ Roi !

“ Il renonce pareillement à toutes les alliances
“ qu'il a faites contre le roi de Suède et contre le
“ roi Stanislas, et s'engage à ne point assister le
“ Czar.

“ Il promet de révoquer tous les décrets con-
“ traire au présent traité ; il laisse la liberté au
“ roi Stanislas de conserver ou d'ôter les charges
“ à qui il les a confiées depuis l'élection du der-
“ nier.

“ Il restituera la couronne, le sceptre et les au-
“ tres bijoux, avec les archives de Pologne qui ont
“ été transportées en Saxe.

“ Il mettra en liberté les princes Jacques et
“ Constantin Sobieski. Tous les prisonniers sué-

“dois, lithuanois et saxons seront aussi délivrés,
“et le roi Auguste emploiera ses bons offices pour
“obtenir du Pape la liberté de l'évêque de Pos-
“nani.

“Les ratifications seront échangées dans trois
“semaines.”

Jeudi, 2 décembre, à Versailles.—M. de Vendôme arriva de Flandre. Depuis la séparation de l'armée, il a fait un tour pour visiter les places de la mer. Le Roi l'a entretenu assez long-temps; mais M. de Vendôme est si enrhumé, que le Roi avoit peine à l'entendre, à ce qu'il nous dit à son coucher.

Dimanche 5, à Versailles.—Le parlement d'Ecosse paroissant vouloir accepter l'union, on croyoit que plusieurs membres de ce corps étoient gagnés par la cour; mais les grandes villes ont envoyé des adresses pour s'opposer aux délibérations; et plus de cinquante seigneurs, à la tête desquels sont le duc d'Hamilton et le duc d'Athol, se sont joints aux villes, persuadés que cette union est la ruine du royaume d'Ecosse.

M. de Roquelaure a fait prendre un séditieux, qui avoit fait de grandes cruautés et qui vouloit exciter de nouveaux troubles en Languedoc. On l'a fait rouer; mais il n'a voulu nommer aucuns de ses complices.

Jeudi 9.—Le duc de Châtillon a demandé au Roi la grande-maîtrise de l'ordre du Saint-Esprit, à Montpellier, que Sa Majesté avoit donnée, il y a

quinze ou seize ans, à l'abbé de Luxembourg, son frère; mais comme on avoit jugé que cet ordre étoit régulier, l'abbé de Luxembourg n'en avoit fait aucun usage; et depuis sa mort, on avoit regardé cela comme une chimère. Le duc de Châtillon prétend avoir retrouvé des titres et faire casser les jugemens rendus contre cet ordre, et le Roi le lui donnera.

Lundi 18, à Versailles.—Madame de Dangeau et moi, nous tînmes au nom du Roi, sur les fonts de baptême, dans l'église de Saint-Germain-de-l'Auxerrois de Paris, M. Albenzur, juif, qui a été long-temps résident de Pologne à Hambourg, et qui a été converti à la foi par M. le cardinal de Noailles.

Vendredi, 17 décembre, à Versailles.—Comme il y a trop de blé dans le royaume, le Roi a permis aux étrangers, et même à nos ennemis, d'en venir acheter; cela remettra beaucoup d'argent dans le royaume, attendu que tous les pays voisins en ont besoin, et qu'ils n'en ont pu tirer cette année de Pologne, d'où ils ont accoutumé d'en tirer beaucoup.

Vendredi 24.—Le Roi fit ses dévotions, et toucha les malades *. L'après-dîner il alla à vêpres, et ensuite travailla avec le père de La Chaise à la distribution des bénéfices.

* Des écrouelles.

Jeudi 30. — Les brouilleries augmentent en Écosse, et le duc de Queensbury, grand commissaire de la reine Anne, a pensé être assommé dans son carrosse, à coups de pierres, et entouré de ses gardes. Cependant, la plupart des membres du parlement sont portés à conclure le traité d'union des deux royaumes.

Vendredi 31, à Versailles. — M. de Couisson qui avoit dîné chez M. Le Grand, se trouva fort incommodé en sortant de table ; il se fit porter chez lui, ne perdit point connoissance, parla toujours de fort bon sens : on envoya querir un chirurgien pour le saigner ; mais il mourut tout d'un coup, avant qu'on lui pût ouvrir le bras.

ANNÉE 1707.

Samedi, 8 janvier. — Madame la duchesse de Bourgogne accoucha d'un prince, à sept heures trois-quarts ; elle ne fut pas malade plus d'une heure. L'accouchement fut si heureux et si prompt, que le Roi ne put s'y trouver ; il n'y eut que madame de Maintenon et madame la duchesse du Lude, qui arrivèrent à temps ; Clément, l'accoucheur, pensa arriver trop tard. On n'eut pas le loisir de la mettre sur son lit de travail ; elle accoucha dans son grand lit. M. le cardinal de Jenson baptisa le prince dans la chambre, et puis madame la maréchale de La Mothe le porta en chaise, sur ses genoux, dans son appartement. Le Roi, à la messe, fit chanter le *Te Deum*.

L'après-dîner, le Roi alla chez madame la duchesse de Bourgogne, qu'il trouva fort tranquille et fort contente. Il lui dit que la reine d'Angleterre viendrait la voir à cinq heures, qu'il reviendrait de la promenade pour la recevoir, et qu'en attendant il allait faire un tour à Trianon. Le Roi a envoyé ordre à M. d'Argenson, lieutenant de police à Paris, de défendre toutes les dépenses extraordinaires qu'on avait faites en réjouissance de la naissance du premier duc de Bretagne, et qui avoient monté à des sommes excessives pour la ville de Paris ; il a défendu la même chose pour Versailles. Il veut que la joie des peuples ne paroisse que par leur piété et leurs prières.

On chantera, lundi, le *Te Deum* à Paris. On a choisi M. Dodart, le fils, pour premier médecin de monseigneur le duc de Bretagne, et pour nourrice, une bonne paysanne de Picardie.

Dimanche 9.—Madame la duchesse du Maine joua à Clagny la comédie des *Femmes savantes*. Madame y étoit, et grand nombre de dames et de courtisans.

Samedi 15.—Le roi d'Espagne se fait aimer et estimer de plus en plus ; il parle dans le conseil avec beaucoup de force, et partout ailleurs avec une grande bonté. Il songe à continuer la guerre, et à rassembler les fonds nécessaires pour la continuer avec succès.

Samedi 22.—Le soir on joua, à Clagny, la comédie des *Importuns*, de Malézieux. Il y a à cette

comédie beaucoup de musique, et d'entrées de ballets, qui furent dansés par les meilleurs danseurs de l'Opéra. Une partie de la famille royale et presque toute la cour étoient à ce spectacle.

Mardi 25.—On reçut des lettres de M. de Rodes, du 7. Il mande qu'il a trouvé le corps de la mine d'argent* à laquelle il fait travailler, qu'elle est très-abondante, et qu'il va incessamment faire la première fonte ; ainsi l'on croit que, sous huit jours, on aura de bonnes nouvelles de cette importante découverte.†

Jeudi, 10 février.—Le duc d'Albe présenta au Roi M. de Rupelouvade, qui arrive de Madrid. Il est envoyé au Roi pour confirmer de la grossesse de la reine d'Espagne ; elle a été annoncée au peuple de Madrid avec la cérémonie accoutumée en pareille occasion en Espagne. Voici l'usage : On sonne la grosse cloche du palais ; le peuple accourt en foule ; le Roi et la Reine paroissent sur un balcon, et déclarent que la Reine est grosse ; ensuite la Reine va en chaise à Notre-Dame d'Atocha, pour remercier Dieu. Elle est suivie de tous les grands, à pied, qui environnent sa chaise.

Mardi 15.—Le Roi donna ordre au duc de Tres-

* En Languedoc.

† M. de Rodes écrivit encore, d'après quelques essais, que l'affaire étoit sûre, admirable ; et à la fin il se trouva que c'étoit une mine de marcassite, et que le produit ne valoit pas, à beaucoup près, la dépense ; mais cette illusion abusa la cour pendant fort long-temps.

mes de lui faire faire un habit violet pour mardi. Ce sont les gentilshommes de la chambre, et non le grand-maître de la garde-robe, qui ordonnent ces sortes d'habits. Le Roi portera le deuil six semaines, quoiqu'il n'ait nulle parenté avec le roi de Portugal, et qu'il n'y soit pas engagé par l'amitié ; mais ce sera simplement pour faire honneur aux têtes couronnées.

Vendredi 18. — Le matin, avant d'aller à la chasse, le Roi donna une audience à M. le marquis de Puisieux, son ambassadeur en Suisse ; et à la fin de l'audience, M. de Puisieux demanda à Sa Majesté la place de conseiller-d'état qui vaque depuis long-temps. Le Roi lui dit : “ Ce ne sera point à votre demande que je l'accorderai, car il y a plus de deux ans que je vous la destine ; ainsi je vous la donne de bien bon cœur.”

Depuis que je suis conseiller-d'état, je n'avois point vu les trois places remplies à la fois. Madame la duchesse de Bourgogne alla à Clagny voir la comédie du *Menteur*, que joua madame la duchesse du Maine.

Mercredi, 2 mars, à Marly. — M. de Pontchartrain, qui est demeuré ce voyage-ci à Versailles, parce que madame sa femme est malade, apportoit au Roi la nouvelle qu'il étoit arrivé à Brest un vaisseau que le duc d'Albuquerque, vice-roi du Mexique, envoie au roi d'Espagne, son maître. Ce vaisseau est chargé d'un million d'écus pour Sa Majesté Catholique, qui est un don ; en outre, il est chargé de

trois millions d'écus pour des particuliers d'Espagne, et de trois cent mille écus pour les officiers de l'amirauté. Le duc donna ordre au vaisseau d'aller droit à quelque port de France, afin que cet envoi parvînt sûrement au roi d'Espagne. Le duc a fait partir ce vaisseau dans le temps où il savoit que S. M. Catholique étoit hors de Madrid, et qu'il croyoit l'Archiduc maître de toutes les Espagnes. Cette action du duc d'Albuquerque est fort louée et mérite de l'être.

Jeudi 4, à Versailles.—M. Le Premier, qui avoit suivi le Roi à Marly, et qui étoit parti d'ici à sept heures du soir, fut arrêté par quinze hommes armés et à cheval, entre la ferme qui est à MM. de Saint-Victor et le cabaret qu'on appelle le Point-du-Jour. Il étoit dans son carrosse : on le fit monter sur le cheval du domestique qui portoit son flambeau ; le carrosse revint ici, et l'on apprit par le cocher et les trois domestiques, que M. Le Premier avoit été enlevé de la sorte. On en rendit d'abord compte au Roi, qui envoya ordre à M. de Chamillart, à M. de Torcy, et aux deux autres secrétaires d'état, de faire partir des courriers en diligence, pour aller sur les frontières avertir les gouverneurs d'envoyer des troupes sur tous les passages ; car le Roi ne douta point que ce ne fût un parti des ennemis, d'autant plus qu'il étoit averti qu'un de leurs partis étoit entré dans l'Artois sans y faire aucun désordre, et qu'il n'étoit point retourné dans leurs places. Le Roi, avant son coucher, sut qu'on avoit arrêté à

Sèvres un homme à cheval, qui parloit mal françois, et qui apparemment est de ce parti-là. On le fait interroger. Le Roi a fait monter à cheval un brigadier avec vingt gardes, pour aller droit à Saint-Denis. M. de Beringhen, fils de M. Le Premier, a monté aussi à cheval, avec des écuyers et des pages du Roi. On prend tant de mesures, qu'on ne doute pas que l'on ne rejoigne ces gens-là, et qu'on ne délivre M. Le Premier, dont la mauvaise santé ne permettra pas que l'on puisse lui faire faire une grande diligence. Si Monseigneur, à sa chasse, eût passé la rivière, et que la nuit fût survenue, peut-être auroit-il couru quelque danger; car on ne doute pas que ces gens-là n'eussent de plus grands desseins que celui d'enlever un particulier.

Vendredi 25, à Versailles.—L'homme qu'on larrêta hier au soir à Sèvres, étoit du parti qui enleva M. Le Premier. Il étoit leur guide; c'est un coquin qui étoit venu comme marchand de chevaux, et qui en avoit même vendu beaucoup. M. de Chamillart l'interrogea lui-même; il répondit assez franchement, mais avec beaucoup d'insolence. Il dit que c'étoit un parti de trente hommes presque tous officiers, qui étoit sorti de Courtrai, au commencement du mois, qu'ils étoient commandés par un colonel des troupes de Hollande, nommé Gueston, partisan d'une grande réputation, et qu'ils devoient mener leur prisonnier à Ath. M. de Chamillart fit quelques menaces à cet espion, qui

répondit qu'il ne craignoit rien, qu'il étoit lieutenant de dragons, et que le traitement qu'on lui feroit ici, on le feroit à beaucoup de nos prisonniers qui valoient mieux que lui. On l'a envoyé à la Bastille ; il a dit que Gueston a plusieurs relais d'hommes et de chevaux d'ici à Ath.

Samedi 26.—On a rattrapé à quatre lieues par-delà Ham, les gens qui enlevoient M. Le Premier : c'est un maréchal-des-logis de la compagnie de Livri, qui, à la pointe du jour, a joint le colonel Gueston, qui s'est rendu sans résistance voyant qu'il étoit suivi : dans ce moment, il n'avoit avec lui que trois officiers, un s'est sauvé, les autres sont prisonniers. M. Le Premier étoit dans une chaise, parce que Gueston a vu qu'il n'avoit pas la force de se tenir à cheval ; c'est ce qui l'a fait rattraper. Gueston lui dit alors : “ Monsieur, vous êtes mon “ prisonnier, mais à présent je serai bientôt le “ votre.” Cependant la Somme étoit passée. M. Le Premier couche ce soir à Ham, avec ses prisonniers. Il a écrit à madame sa femme, et à M. de Chamillart ; il se loue fort des bons traitements de Gueston. Le Roi, à son souper, a lu tout haut ces deux lettres.

Lundi 28.—Le Roi prit médecine, comme il la prend tous les mois par précaution ; il entend, ces jours-là, la messe dans son lit, avant de prendre sa médecine, et c'est le premier médecin qui lui donna son bouillon deux heures après, et non le premier gentilhomme de la chambre.

Mardi 29, à Versailles.—Hier au soir, à huit heures, M. le Premier arriva, et le Roi lui permit de venir sur-le-champ le saluer chez madame de Maintenon. Il a ramené avec lui le colonel Gueston qui l'avoit pris, que l'on enverra à Troyes, où on le laissera sur sa parole. Le Roi voulant donner une preuve de considération à ce colonel, trouve bon qu'il vienne jeudi à la revue qu'il fera de ses gardes à Marly.

Hier, pendant que le Roi dînoit, M. Fagon vint lui dire, que M. de Vauban étoit à l'extrémité, et qu'il prioit qu'on lui envoyât M. Baudin, premier médecin de monseigneur le duc de Bourgogne. Le Roi ordonna qu'il partît sur l'heure; et il parla de M. de Vauban avec une grande estime et beaucoup d'amitié; il le loua pendant tout son dîner, et il finit par dire: Je perds un homme fort affectionné à ma personne et à l'état.

Jeudi 31, à Marly.—Le Roi, après la messe, alla faire la revue de ses gardes-du-corps; le colonel Gueston étoit à la revue, sur un cheval de l'écurie du Roi, et le Roi lui dit: "M. Le Premier se loue fort de vous; on ne sauroit faire la guerre trop honnêtement."—"Sire, lui répondit Gueston, je suis si étonné de me trouver devant le plus grand roi du monde, et qui me fait l'honneur de me parler, que je manque de force pour lui répondre."

Lundi, 4 Avril.—La reine Anne, depuis l'union de l'Ecosse à l'Angleterre, qui a été confirmée par

le parlement, veut prendre le titre et le nom d'impératrice de la Grande-Bretagne, et se faire couronner en cette qualité le 15 de mai.

On fait coucher présentement dans le grand appartement du Roi, douze gardes-du-corps et un brigadier.

Vendredi, 15 avril.—Le Roi va faire enregistrer un édit au Parlement, qui donnera cours aux billets de monnaie par tout le royaume ; jusqu'ici, ils n'étoient reçus que dans Paris ; mais on ne pourra faire aucun paiement, qu'en donnant les trois quarts en argent comptant : et le Roi promet qu'il payera de même les appointements, les gages et les pensions. Cela ne commencera à s'exécuter que le 20 du mois de mai.

Le roi d'Espagne, sans avoir été sollicité par aucune lettre d'ici, donne au Roi un million de l'argent que le duc d'Albuquerque lui a envoyé du Mexique, et cet argent est arrivé à Brest, il y a déjà quelque temps.

Mercredi 29, à Versailles.—M. de Jussac, premier cornette des cheveu-légers de Bourgogne, vient de mourir ici. Il n'avoit point de frère ; mais le Roi, qui estime fort madame de Jussac, sa mère, lui donne vingt-cinq mille livres sur la charge, pour lui aider à marier sa fille cadette qui est bien élevée, fort jolie et fort sage.

Jeudi, 5 mai.—M. de Cilly, maréchal-de-camp dans l'armée du duc de Berwick, apprit au Roi la

nouvelle d'une grande bataille gagnée à Almanza, sur les frontières du royaume de Valence.

Vendredi 6, à Marly.—Le Roi courut le cerf après dîner, et puis se promena dans ses jardins, où le duc d'Albe vint le trouver, le Roi lui en ayant donné permission, car les ambassadeurs ne viennent jamais ici quand le Roi y est. Le Roi le gracia fort : je n'ai jamais vu le Roi témoigner tant de joie que dans cette occasion.* Il étoit hier chez madame de Maintenon, quand les nouvelles arrivèrent ; tous les courtisans se portèrent en foule chez madame de Maintenon, et se tinrent dans une pièce de son appartement, pour être à portée de savoir plus tôt le contenu des dépêches. Quand le Roi eut entendu Cilly, il vint lui-même à la porte de la chambre, où les courtisans attendoient. Il leur annonça la grande nouvelle ; il leur conta tout ce que Cilly venoit de lui dire, et il leur témoigna qu'il leur savoit très-bon gré de leur empressement.

Jeudi 12.—Le Roi a fait Cilly lieutenant-général ; et ce matin, quand Cilly l'a remercié, le Roi lui a dit : “ Il y a long-temps que vous le méritez.”

Samedi 14.—La grossesse de madame la duchesse de Bourgogne est encore fort incertaine ;

* Il avoit cependant eu beaucoup de succès personnels très-brillants ; mais celui-ci assuroit le trône à son petit-fils ; et la naïveté de cette joie paternelle est aussi touchante qu'elle est naturelle.

toutes ses femmes la croient grosse, mais l'accoucheur Clément ne le croit point. Il a pris congé du Roi pour aller à Madrid, où on l'envoie pour accoucher la reine d'Espagne : on y envoie aussi madame la Salle, qui est la garde de madame la duchesse de Bourgogne.

Madame de Nemours a reçu tous ses sacrements, et est à l'extrémité. Elle envoya, il y a quelques jours, son confesseur, avec un de ses écuyers, demander pardon, de sa part, à M. le prince de Conti, à madame de Lesdiguières, à la maréchale de Villeroy et à M. de Matignon, avec laquelle elle s'étoit brouillée sans qu'il y eût de leur faute. Ils sont ses héritiers naturels, et elle a fait, il y a quelque temps, une donation publique et irrévocable de tout son bien au chevalier de Soissons, bâtard de M. le comte de Soissons, prince du sang, qui fut tué à la bataille de Sedan, et cette donation est de plus de cinq millions. Malgré cela, ses héritiers naturels, après la démarche du confesseur, ont tous été la voir avec beaucoup d'amitié, et ne se plaignent point du tout : cette conduite est fort approuvée.

Le Roi est entré aujourd'hui dans la soixante-cinquième année de son règne ; chose dont il n'y a aucun exemple en Europe depuis la naissance de Notre-Seigneur.*

Jeudi 19, à Marly.—Le roi et la reine d'Angleterre vinrent ici sur les six heures ; le Roi les

* Et ce long règne devoit durer encore huit ans,

alla recevoir dans le jardin, et les mena promener jusqu'à la nuit. Ils soupèrent ici et puis retournèrent à Saint-Germain : la duchesse de Berwick étoit avec la Reine, et le Roi lui fit des compliments très-gracieux sur la bataille d'Almanza et sur les services que le duc de Berwick rend aux deux couronnes.

Samedi 28.—Avant que le Roi partît pour la chasse, on apprit que madame de Montespan étoit morte à Bourbon, hier à trois heures du matin.

Jeudi 9 juin, jour de la Fête-Dieu, à Versailles.—Madame la duchesse de Bourgogne alla à Saint-Cyr, et puis elle alla voir dans le grand parc un endroit où madame la duchesse d'Orléans veut faire bâtir une ménagerie.*

Mercredi 22, à Versailles.—Le Roi et toute la famille royale partirent du château à neuf heures et demie, et allèrent à la paroisse d'où ils accompagnèrent à pied le Saint-Sacrement jusqu'à la chapelle du château, et le reconduisirent de même, malgré la grande chaleur, jusqu'à la paroisse, où ils entendirent la grand'messe. L'après-dîner, ils entendirent vêpres et le salut dans la chapelle, et puis le Roi alla se promener à la ménagerie de madame la duchesse de Bourgogne, où cette princesse et monseigneur le duc de Berri étoient allés

* On entendoit par ce mot une espèce de petite ferme champêtre Madame la duchesse de Bourgogne et les princesses filles du Roi en avoient toutes dans le parc de Versailles.

l'attendre. Le Roi en revint à huit heures. Madame la duchesse de Bourgogne et monseigneur le duc de Berri y soupèrent avec beaucoup de dames ; ils s'amusèrent à faire les feux de la Saint-Jean, et monseigneur le duc de Berri s'y brûla un peu le visage avec un pétard qu'il avoit fait lui-même.

Dimanche 26.—L'abbé de Saint-Gilles, frère aîné de feu Calvisson, est mort dans son abbaye, près Montpellier. Il avoit cédé son droit d'aînesse à son frère, pour faciliter son mariage ; mais ce frère est mort sans enfants long-temps avant lui : par cette mort, tout le bien lui étoit revenu, et il en a laissé jouir entièrement la veuve.

Le Roi est si sévère sur les duels, qu'il a cassé M. de Seraucourt, parce qu'il paroît certain qu'il s'est battu en duel. Les preuves ne sont pas assez positives pour l'entière condamnation ; mais elles sont assez fortes pour n'en pas douter.

Vendredi, 8 juillet, à Marly.—Monseigneur le duc de Berri a toujours eu la joue fort enflée depuis le pétard de la veille de la Saint-Jean, qui lui sauta au visage ; il ne s'est pas ménagé depuis, et on sera obligé de lui percer la joue au-dedans de la bouche ; on craint même qu'il n'en soit pas quitte pour cela.

Lundi 11, à Marly.—Le mal de monseigneur le duc de Berri augmente considérablement ; il commence à sentir assez de douleur et il a la fièvre : quoiqu'on lui ait représenté la conséquence de son mal, il n'a point voulu se ménager.

Mardi 12, à Marly.—Monseigneur le duc de Berri fut saigné le matin ; et le soir, on espère que sa joue percera.

Mercredi 13, à Marly.—L'abcès de monseigneur le duc de Berri a percé cette après-dînée en dedans, et il est beaucoup mieux ce soir.

Dimanche 24, à Marly.—Monseigneur le duc de Berri se porte de mieux en mieux, et on espère que dans quinze jours il pourra sortir.

Madame de Nevers, étant dans sa chambre, marcha sur un noyau d'abricot qui la fit tomber, et elle s'est cassé la jambe ; cela retarde le mariage de sa fille, qui ne se fera que de mercredi en huit jours.

Vendredi 29, à Marly.—Monseigneur le duc de Berri commence à descendre de son appartement ; il s'est mis dans celui de Monseigneur, qui est à Petitbourg, pour épargner, à madame la duchesse de Bourgogne la peine de monter si souvent chez lui.

Lundi, 8 août, à Versailles.—Il y eut une grande fête à Châtenai, auprès de Sceaux, comme il y en a tous les ans ; il y eut comédie nouvelle faite par M. de Malésieux, qui est une traduction d'une comédie de Plaute, qu'on appelle *Mocellaria*, avec des intermèdes des meilleurs musiciens du Roi et qdes meilleurs danseurs et danseuses de l'Opéra. Madame la duchesse du Maine ne jouoit point à cette comédie ; mais quand elle la fera jouer cet hiver à Versailles, elle y fera un personnage, parce qu'elle sera accouchée.

Mercredi 10, à Versailles.—La cour d'Angleterre arriva ici avant six heures ; ils allèrent d'abord chez monseigneur le duc de Bretagne, et ensuite le Roi monta en carrosse avec le roi d'Angleterre, la reine sa mère, et la princesse sa sœur : c'étoit un carrosse à deux bancs. Le roi d'Angleterre et la princesse sa sœur étoient sur le banc le plus proche des chevaux ; le Roi étoit sur le banc derrière avec la reine d'Angleterre, à qui il donne toujours la droite, même en carrosse, quoique cela ne s'observe ordinairement pas en France.

Samedi 13, à Versailles.—Le soir, après souper, le Roi étant dans son cabinet avec la famille royale, comme il y est tous les jours, déclara que messeigneurs les ducs de Bourgogne et de Berri alloient en Provence pour en chasser le duc de Savoie : s'il s'opiniâtre à vouloir y demeurer, monseigneur le duc de Bourgogne commandera l'armée qui s'y doit assembler pour cela, et monseigneur le duc de Berri y sera sans emploi. Monseigneur le Dauphin avoit demandé au Roi d'y aller. L'armée de monseigneur le duc de Bourgogne sera composée des troupes qui viennent de Flandre, d'Allemagne, d'Aragon, de Roussillon, et de quelques provinces au-dedans du royaume. On compte qu'elle sera aussi forte que celle de M. de Savoie, sans comprendre les troupes qui sont déjà dans Toulon. Ces princes doivent partir de jeudi en huit jours, qui sera le 25 du mois. Il y aura un maréchal de

France sous monseigneur le duc de Bourgogne ; mais il n'est pas encore déclaré.

Dimanche 14, à Versailles.—Le Roi, après le conseil-d'état, retint quelque temps monseigneur le duc de Bourgogne dans son cabinet : ce prince ne mènera avec lui en Provence que les marquis de Gamache et d'O, et monseigneur le duc de Berri mènera messieurs de Denonville le père et de Razilly ; ces princes n'auront que six chevaux de main chacun, que l'on fait partir dès mercredi.

On sut le soir que le maréchal de Berwick commanderait l'armée sous monseigneur le duc de Bourgogne. Il y a déjà quelques jours qu'on a fait partir le courrier qui en donne l'ordre ; on lui mande de laisser son équipage en Espagne, et l'on compte de le renvoyer quand les affaires de Provence seront finies : il attendra messeigneurs les princes à Avignon, où il arrivera avant eux. Il ne vient aucun officier-général avec lui.

Lundi 15, à Versailles.—Le Roi fit ses dévotions dans la chapelle, et M. le Duc lui tint la nappe, sans qu'il y eût de duc de l'autre côté. Quelques ducs prétendirent pouvoir avoir l'honneur de tenir la nappe avec les princes du sang ; et le duc de La Force assure qu'il la tint, il y a quelques années, avec M. le prince de Conti. L'après-dîner, le Roi et toute la maison royale entendirent vêpres en bas dans la chapelle, et allèrent à la procession dans la cour, suivant le vœu du feu Roi, qui, à pareil

jour, mit la France sous la protection de la sainte Vierge.

Lundi 22, à Marly.—Monseigneur le duc de Bourgogne étoit allé tirer dans la plaine de Saint-Denis, et monseigneur le duc de Berri dans le parc de Versailles : ce prince ne tire point encore du fusil, parce que sa joue est toujours enflée ; mais il est si adroit, qu'à coups de pistolet il tua trente-six pièces de gibier en volant. Ces deux princes allèrent souper chez M. le comte de Toulouse.

Vendredi 26, à Marly.—Pendant que le Roi étoit à souper, M. de Chamillart vint de l'étang où il étoit, et lui mena dans son cabinet le comte de Tessé, qui étoit parti de Toulon huit jours après le capitaine de vaisseau. M. de Savoie se retire par le même chemin qu'il est venu, et il paroît même qu'il marche fort vite, car on ne voit plus la queue de ses troupes. Il a fait embarquer jusqu'à tout son canon ; il a laissé beaucoup de bombes ; ses galiotes ont bombardé, durant vingt-quatre heures, le port, et ont brûlé deux vaisseaux de cinquante pièces de canon. La nuit qu'il se retira, il vint à Toulon cinq à six cents déserteurs. On compte que depuis qu'il a passé le Var, il lui en a déserté plus de dix mille. Le comte de Tessé dit que les prisonniers et les déserteurs conviennent tous qu'il a déjà perdu plus du tiers de son armée, et que tous les officiers des ennemis croient qu'il en perdra encore autant

dans sa retraite *. Le capitaine qui commandoit pour nous dans le fort de Saint-Louis, y avoit laissé beaucoup de poudre avec une mèche qui étoit apparemment trop longue ; il dit à un de nos bombardiers de tirer dans ce fort, et il y tomba une bombe qui le fit sauter avec quatre-vingts ou cent hommes qui étoient dedans. M. le maréchal de Tessé alla, dès le mardi au soir, camper à la Valette, et a fait avancer deux régiments de dragons pour suivre de plus près les ennemis, et a envoyé donner avis de leur retraite à M. de Médavi pour marcher après avec quarante-un escadrons qu'il a et vingt-deux bataillons : il lui a marqué un endroit où ils se pourroient joindre, et M. de Savoie aura peine à faire sa retraite tranquillement. Ce prince, avant que de se retirer, a fait embarquer sur la flotte quelques bataillons : on croit que c'est pour les envoyer à Barcelonne, où l'Archiduc écrit des lettres très-pressantes pour avoir du secours.

Messeigneurs de Bourgogne et de Berri ne partiront plus ; on envoie des courriers pour faire revenir les équipages.

Dimanche 28, à Versailles.— Monseigneur le duc de Bourgogne et madame la duchesse de Bourgogne allèrent à la Ménagerie, où il y eut grande

* Il y avoit beaucoup de flatterie dans ces récits. Combien les rois doivent, en général, se défier des comptes qu'on leur rend dans des moments de crise !

cavalcade de dames, qui essayèrent de monter à cheval jambe deçà, jambe delà, pour se tenir mieux.

Mardi 30, à Versailles.—On avoit regardé comme un prodige que monseigneur le duc de Berri eût tué, il y a quelques jours, trente-six pièces de gibier en volant, à coup de pistolet ; il en a tué aujourd'hui soixante-douze.

Jeudi, 1er septembre, à Versailles.—Au retour de Meudon, le Roi étant chez madame de Maintenon, le duc d'Albe lui apporta l'agréable nouvelle de l'heureux accouchement de la reine d'Espagne, qui nous a donné un prince des Asturies ; elle accoucha le jour de la Saint-Louis, entre dix et onze heures du matin. Jamais le peuple de Madrid n'a témoigné tant de joie. Le roi d'Espagne parut sur le balcon du palais, pour lui apprendre lui-même la naissance du prince ; et il remarque comme un présage bien heureux qu'il soit né le jour de la Saint-Louis. Dès que le duc d'Albe en eut appris la nouvelle au Roi, il remonta en carrosse pour l'aller apprendre à Monseigneur, à Meudon. Il rencontra en chemin monseigneur le duc de Bourgogne, et ce prince le fit arrêter, se doutant bien qu'il portoit la nouvelle de l'accouchement de la reine d'Espagne. Le duc d'Albe trouva encore madame la duchesse de Bourgogne à Meudon. Monseigneur fut fort touché de cette bonne nouvelle ; on en chantera dimanche le *Te Deum* ici.

Samedi 3, à Versailles.—Monseigneur le duc de

Bourgogne alla le soir à l'hôtel de Conti, et vit les bâtiments que madame la princesse de Conti a fait faire tout auprès, pour y établir de petites filles qu'elle fait élever à ses dépens.

Lundi 5, à Versailles.—Le Roi, à son dîner, se fit conter par le maréchal de Boufflers le détail de la fête du duc d'Albe à Paris, qui fut superbe. Il y aura trois jours durant toujours divertissements nouveaux ; l'ordre y est fort grand ; on a jeté de l'argent au peuple.

Mercredi 7, à Versailles.—Le soir, au souper, le Roi fit mettre à sa table Mademoiselle, et après souper la fit entrer dans le cabinet. Il ne fait manger avec lui les princesses du sang que dans les grandes cérémonies. Ainsi voilà une distinction qu'il donne à Mademoiselle comme petite-fille de France ; car les petites filles de France y mangent. Il la gracia fort, même pendant le souper.

Samedi 10, à Versailles.—Mardi dernier, dans la plaine de Saint Denis, le comte de Clermont, fils aîné du feu comte de Tonnerre, tua à la chasse, d'un coup de fusil, le second fils de M. Amelot, notre ambassadeur en Espagne. Madame de Tonnerre, mère du comte de Clermont, se jeta aux pieds du Roi, mercredi, pour lui demander la grâce de son fils, assurant Sa Majesté que le fusil de son fils s'étoit lâché sans qu'il eût intention de blesser M. Amelot, qui étoit son ami, et avec lequel il étoit venu à la chasse. Madame de Vaubecourt, sœur de M. Amelot, l'ambassadeur, est venue se

jeter aux pieds du Roi aujourd'hui, pour lui demander de ne point faire de grâce à l'assassin de son neveu, assurant qu'il l'avoit tué après l'avoir couché en joue. Le Roi répondit, comme il avoit fait à madame de Tonnerre, qu'il les plaignoit fort, mais qu'en cette occasion il falloit voir les informations et suivre le cours de la justice. M. de Clermont est en fuite.

Dimanche 11, à Versailles.—On a découvert une grande conspiration à Genève, où l'on devoit tuer tous les magistrats. On a pendu un des principaux coupables, qui n'a voulu nommer aucun de ses complices ; et même, étant sur l'échafaud, il a crié au peuple qu'ils n'avoient qu'à continuer dans leur entreprise ; et qu'ils n'avoient rien à craindre puisqu'il n'avoit nommé personne. Les magistrats de cette ville sont dans une grande épouvante, et soupçonnent un prince leur voisin d'avoir fomenté cette conspiration. Les Suisses, leurs alliés, leur ont envoyé quelques troupes pour garder leur ville.

Mademoiselle eut encore l'honneur de souper avec le Roi.

Lundi 12, à Petitbourg *.—Le Roi, avant que d'aller à la messe à Versailles, donna audience à M. le cardinal de Noailles et ensuite à M. le procureur-général. Il dîna à onze heures, et puis monta en

* Chez le duc d'Antin.

carrosse avec madame la duchesse de Bourgogne, Madame, madame la duchesse du Lude et madame de Mailly ; il arriva ici à trois heures, et se promena dans les jardins jusqu'à la nuit ; il loua fort M. d'Antin de tous les embellissements qu'il avoit faits à sa maison, et du bon ordre qu'il avoit apporté pour que tout le monde fût à son aise. Il entra ensuite chez madame de Maintenon, où il fit entrer M. d'Antin avec un plan général de la maison et des jardins. Il condamna un plan de marronniers, et approuva fort tout le reste.

Mardi 13, à Fontainebleau.—Le Roi après son lever, regardant à la fenêtre, vit que M. d'Antin avoit fait abattre la nuit tous les arbres qu'il avoit condamnés la veille *. Il entendit la messe à dix heures, où l'on chanta un motet en musique. Le Roi dîna après la messe, s'alla encore promener dans les jardins malgré la pluie, et puis monta en carrosse pour venir ici, où il arriva avant quatre heures.

Dimanche 18, à Fontainebleau.—Le roi, après

* Ce trait rappelle une action de ce fameux négociant anglais, qui fit un si noble emploi d'une grande fortune, Thomas Gresham, qui fit bâtir à ses dépens la bourse de Londres, qui fonda plusieurs hôpitaux et un collège. La reine Elisabeth l'honora d'une visite, et blâma dans son habitation un mur très-élevé qui masquoit un beau point de vue. Le lendemain matin, en se mettant à la fenêtre de sa chambre, elle vit qu'on avoit abattu ce mur durant son sommeil, et qu'il n'en restoit pas le moindre vestige.

son lever, trouva bon que M. l'évêque de Langres et M. Le Camus, premier président de la Cour des aides, lui parlassent dans son cabinet, pour tâcher à justifier le comte de Clermont leur neveu, ou petit-neveu, sur la mort du fils de M. Amelot.

Vendredi 23, à Fontainebleau.—Madame la duchesse de Bourgogne alla aux Loges, où elle demeura assez long-temps dans l'église; ensuite elle alla à Avon, et puis à l'Hôpital, où elle visita les malades, et où elle fit bien des charités.

Samedi 24, à Fontainebleau.—Messeigneurs le duc de Bourgogne et de Berri allèrent tirer des sangliers; et monseigneur le duc de Berri eut le malheur de blesser considérablement un des veneurs.

Mardi, 4 octobre, à Fontainebleau.—M. de Chamillart va jeudi matin à Paris, où il fait assembler tous les gros fermiers, les receveurs-généraux des provinces, et tous les gens d'affaire à qui il donnera de bonnes assignations, moyennant lesquelles il prétend qu'ils avanceront au Roi une grosse somme d'argent.

Samedi 8, à Fontainebleau.—M. de Chamillart, qui étoit parti de Paris à quatre heures du matin, arriva assez à temps pour être au conseil, et le soir, à huit heures, il travailla avec le Roi, chez madame de Maintenon; le voyage qu'il a fait à Paris a eu tout le succès qu'il en attendoit. Les receveurs-généraux des provinces s'engagent à donner tous les dix

jours 100,000 liv. d'argent comptant, durant toute l'année 1708, à commencer au premier janvier, et outre cela, ils payeront argent comptant toutes les troupes qui seront dans le plat pays, à commencer du jour qu'elles arriveront dans leur quartier d'hiver : on a fait partir ce matin un courrier qui porte à M. de Vendôme les quartiers d'hiver pour son armée ; mais il ne la séparera que quand les ennemis auront séparé la leur ; ce qui sera apparemment bientôt, car milord Marlborough en est déjà parti pour retourner à la Haye, d'où il reviendra à Bruxelles, pour être au mariage du prince d'Auvergne, qui épouse mademoiselle d'Aremberg.

Mercredi 26, à Versailles. — Aujourd'hui, en arrivant ici, le Roi apprit que M. le duc d'Orléans avoit pris par assaut la ville de Lérída, le 13 de ce mois.

Lundi, 14 novembre, à Versailles. — Il y a quelque temps, que le premier médecin du roi d'Espagne, qui étoit François, mourut ; le roi d'Espagne écrivit au Roi pour le prier de lui en renvoyer un autre. Le Roi ordonna à M. Fagon de lui en choisir un, le plus habile qu'il pourroit, et le plus sage. M. Fagon a choisi.....qui prit congé du Roi, après sa médecine. Le Roi lui recommanda de ne se mêler de rien au monde, que des choses de sa profession. On envoya, il y a quelque temps, un nouveau confesseur au roi d'Espagne, à qui le Roi recommanda la même chose, ne voulant pas que

les Espagnols puissent se plaindre que les François qui sont auprès de leur Roi entrent dans les affaires dont ils ne sont point chargés.

Vendredi 18, à Versailles.—Le Roi dîna à une heure, et puis alla tirer dans son grand parc. Madame la duchesse de Bourgogne et beaucoup de dames, à cheval, allèrent le voir tirer. Jamais on ne vit tant de faisans en l'air ; le Roi en tua beaucoup, et en donna à toutes les dames qui avoient suivi madame la duchesse de Bourgogne.

Samedi 19, à Versailles.—M. le chevalier de Maulevrier arriva sur les huit heures ; M. de Chamillart le mena chez le Roi, qui étoit encore au lit. Il apporte la nouvelle de la prise de Lérída, qui si rendit le 11 au matin. La garnison a eu une capitulation honorable ; elle pouvoit tenir encore quelques jours : il n'en est sorti que cinq ou six cents hommes sous les armes. Dès que le Roi eut appris cette nouvelle, il envoya éveiller Madame et madame la duchesse d'Orléans, pour la leur apprendre.

Dimanche 20, à Versailles.—Le duc d'Albe vint au dîner du Roi, qui lui parla fort de Lérída, et qui lui fit conter beaucoup de détails du siège par le chevalier de Maulevrier.

On chanta le *Te Deum* à la messe du Roi, et on le chantera vendredi à Paris.

Lundi 21, à Versailles.—Le Roi, après son lever, fit entrer le maréchal de Catinat dans son cabinet et lui dit : “ J'ai une prière à vous faire, et j'espère

“ que vous ne me refuserez point.” Le maréchal lui dit : “ Parlez, Sire, et j’exécuterai vos ordres dans l’instant.” Le Roi lui dit : “ Monsieur le Maréchal, votre mésintelligence avec M. de Chamillart m’embarrasse ; je voudrois vous voir raccommodés. C’est un homme que j’aime et qui m’est nécessaire ; je vous aime et vous estime fort aussi.” Le Maréchal lui dit : “ Sire, je m’en vais tout à l’heure chez lui.”—“ Non, lui dit le Roi, il est là derrière, je vais l’appeller.” La réconciliation se fit devant le Roi ; et dès qu’ils furent sortis tous deux du cabinet, et que M. de Chamillart fut retourné chez lui, le Maréchal y alla. Ils furent quelque temps enfermés ensemble ; et quand le Maréchal sortit, M. de Chamillart le conduisit jusqu’au bout de son appartement, sans que M. de Catinat l’en pût empêcher ; mais quand ils furent à la dernière porte, le Maréchal lui dit : “ Vouz avez voulu faire cette façon-là ; mais, je vous supplie, que ce soit pour la dernière fois, afin que vous me regardiez, et que le public le sache, comme un ami et un serviteur particulier.”

Mercredi 30, à Versailles.—Monseigneur le duc de Bourgogne observa à l’entrée de la nuit, avec M. Cassini le fils, une comète qui paroît depuis deux jours, qui fait trois degrés par jour, s’approchant du septentrion. Monseigneur le duc de Bourgogne est savant en astronomie comme en beaucoup d’autres choses.

Lundi, 5 décembre, à Versailles. — Il arriva un courrier de M. de Grignan,* qui tient les états de Provence. Quoique cette province ait fort souffert cette année, elle accorde au Roi sept cent mille francs, comme elle les a toujours donnés depuis quelques années.

M. de Roquelaure a mandé que les états de Languedoc ont accordé au Roi trois millions de don gratuit, et deux millions pour la capitation.†

Mercredi 7.—Il est arrivé un courrier du maréchal de Château-Renaud, par lequel on apprend la clôture des états de Bretagne, qui ont accordé au Roi la même somme qu'il y a deux ans.

Dimanche 11.—Le Roi, à son réveil, apprit la mort de M. l'archevêque de Rouen. M. de La Rochefoucault a demandé pour l'abbé de La Rocheguyon, son petit-fils, qui étudie en théologie, l'abbaye du Bec qu'avoit cet archevêque, et qui vaut au moins quarante mille livres de rente. Le Roi lui répondit : “ Votre petit-fils a-t-il “ l'âge ? ” M. de La Rochefoucault avoua qu'il n'avoit que dix-neuf ans ; mais il vanta son savoir et sa sagesse. “ Eh bien, dit le Roi, il l'aura “ avec le temps, je vous le promets. ” Ensuite le Roi le rappela en lui disant : “ Il ne faut point

* Gendre de madame de Sévigné.

† *De belles adresses* ne sont pas toujours de véritables preuves de patriotisme ; mais dans des temps malheureux, ces généreux efforts ne laissent aucun doute à cet égard.

“ en faire à deux fois ; puisqu’il est si sage, je
 “ vous la donne dès cette heure.”

Le Roi tint le conseil d’état à l’ordinaire, et au sortir du conseil il parla à M. de Beauvilliers* sur la charge de premier valet-de-chambre de monseigneur le duc de Bourgogne, vacante par la mort de Moreau. On avoit cru d’abord que ce seroit les premiers valets-de-chambre du Roi qui la feroient ; mais il y a eu quelques difficultés entre eux sur cela, et monseigneur le duc de Bourgogne a paru souhaiter de n’être point servi par quartier dans cette charge. Il a témoigné que personne ne lui seroit plus agréable pour la remplir que Duchesne, premier valet-de-chambre de monseigneur le duc de Berri ; mais qu’il ne voudroit le prendre qu’avec le consentement de monseigneur le duc de Berri, et que même, pour peu que cela lui déplût, il n’en voudroit point. Le Roi a trouvé ce choix très-bon ; et monseigneur le duc de Berri y a consenti de la meilleure grâce, en disant : “ J’étois fort content de Du-
 “ chesne, mais je ne voudrois pas m’opposer à
 “ une chose qui lui est si avantageuse ; et d’ail-
 “ leurs il me suffiroit de savoir que M. le duc de
 “ Bourgogne le souhaite.”

Vendredi 16.—Le cardinal de Bouillon a assuré à l’abbé d’Auvergne, après sa mort, la terre d’Aliergue en Auvergne ; elle est fort noble et

* Gouverneur de M. le duc de Bourgogne.

† Ce qui signifie que cette terre avoit de grands droits ho-

vaut huit mille livres de rente. Après la mort de l'abbé d'Auvergne, il la substitue au prince Frédéric; après la mort du prince Frédéric, aux enfants du prince d'Auvergne, leur frère aîné, au cas qu'il rentre dans les bonnes grâces du Roi; et en cas qu'il n'y rentre point, à celui des enfants de M. de Bouillon que l'abbé d'Auvergne aimera le mieux.

Samedi 17.—M. le prince de Léon est revenu de Bretagne, dont il a tenu les états cette année. Il y avoit mené dans son carrosse Florence,* et l'a ramenée; mais elle n'étoit point à Dinan où les états se tenoient. M. de Rohan, son père, indigné de ce scandale, a obtenu du Roi qu'on fit enfermer cette fille; et on l'a conduite, il y a quelques jours, à une maison auprès de Paris qui s'appelle *les Thermes*. Le prince de Léon ne veut plus voir M. et madame de Rohan. Ce dernier lui offre de donner à Florence cinq mille livres de pension, et d'avoir soin des enfants qu'il a eus d'elle, à condition qu'il donnera sa parole d'honneur de ne plus la voir.

Dimanche 18.—Le Roi, avant d'entrer au conseil, donna une longue audience au prince de Léon, auquel il eut la bonté de parler fort doucement et fort sagement. Ensuite Sa Majesté donna une autre audience au prince de Rohan. On croit

norifiques; ce qu'on estimoit beaucoup plus alors que le revenu.

* Sa maîtresse.

que la médiation de Sa Majesté arrangera cette affaire.

Lundi 19.—Hier, M. le premier président étant à table chez lui avec toute sa famille et quelques conseillers qui étoient venus dîner avec lui, le plancher s'enfonça tout d'un coup sous eux ; ils tombèrent tous, excepté la première présidente, qui resta seule à sa place ; et quoiqu'ils tombassent fort bas, il n'y eut de blessé que le précepteur du fils du premier Président, mais sans aucun danger.

Jeudi 22.—M. le prince de Listenois* l'aemporté avec beaucoup de raison et de fierté sur ceux qui avoient voulu lui nuire auprès du Roi ; il a eu une longue audience de Sa Majesté et en est sorti très-satisfait.

ANNÉE 1708.

Mardi, 10 janvier, à Versailles.—M. de Vendôme a obtenu du Roi une pension de mille écus pour l'abbé Alberoni : il avoit déjà une pension de deux mille francs, si bien qu'il en a présentement cinq. L'abbé Alberoni est Parmesan, et M. de Vendôme l'a pris en amitié pendant qu'il étoit en Italie.

* Bauffremont. Le Roi aima particulièrement les personnages de cette illustre maison, parce qu'il n'eut point de sujets plus dévoués, et aussi parce que la comtesse de Senecé, de cette même famille, et qui fut d'abord dame d'honneur de la Reine, sa mère, fut ensuite sa gouvernante.

Samedi 14, à Versailles.—Monseigneur prit médecine à Meudon. Il en devoit revenir ce jour-là, et avoit commandé la comédie, et les comédiens n'ayant point été contremandés, madame la duchesse de Bourgogne eut envie de les faire jouer dans son appartement ; mais comme il n'y auroit pas eu assez de places pour les spectateurs, elle les fit jouer dans la salle ordinaire de la comédie, et y alla avec monseigneur le duc de Berri et Madame.

Mercredi 18, à Versailles.—Le Roi a mené ici les dames de la cour qui dansent, et en fera même danser plusieurs de celles qui y avoient renoncé. Il veut que madame la Duchesse danse ; il fait aussi danser quelques courtisans qui y avoient renoncé, et en a amené trois ou quatre de jeunes gens qu'il n'avoit jamais menés. Il y aura quatre bals à ce voyage.*

Vendredi 20, à Marly.—Le Roi se promena le matin dans ses jardins, et l'après-dînée dans les hauts de Marly ; on croyoit qu'il y auroit bal ; mais c'est l'anniversaire de la Reine-mère, morte en 1666, et le Roi n'a pas voulu qu'il y en eût à cause de cela, il l'a remis à demain.

On mande de Londres qu'on y a fait la liste des

* Le Roi étoit depuis long-temps dans une grande dévotion et n'alloit plus aux spectacles. On a beaucoup répété que sa dévotion avoit rendu sa cour de la plus triste austérité ; on voit que ce reproche étoit bien mal fondé. Sa piété étoit douce, indulgente, aimable, parce qu'elle étoit sincère.

vaisseaux que les François ont pris depuis le commencement de cette guerre ; et par le compte qu'ils ont fait, ils conviennent qu'on leur a pris onze cents vaisseaux marchands et trente vaisseaux de guerre ; mais ils disent qu'ils nous en ont pris encore davantage ; ce qui n'est pas vrai, à beaucoup près.

Vendredi 27, à Marly.—Il y aura lundi, à Versailles, grand bal masqué chez madame la princesse de Conti la mariée, et vendredi en masque aussi dans le grand appartement du Roi, où tous les masques de Paris seront reçus, pourvu que quelqu'un de la troupe qui soit connu se démasque et réponde de ceux qui sont venus avec lui.

Dimanche 29, à Versailles.—Poisson, premier médecin de monseigneur le duc de Bourgogne, mourut ici : cette charge vaut treize ou quatorze mille livres de rente, et le Roi l'a donnée à Dodart, qui étoit le premier médecin de monseigneur le duc de Bretagne. Cet emploi ne vaut que sept mille livres de rente.

Lundi 30, à Versailles.—Il y aura des changements sur les monnoies le 1^{er} de mars : on diminue les louis d'or de cinq sous, ils ne vaudront plus que treize livres ; les pièces de vingt sous sont diminuées de deux sous, et les pièces de dix sous à proportion ; mais il n'y aura rien de changé aux écus ni aux pièces de trente sous.

Mardi 31, à Versailles.—Les princes de la maison de Lorraine prétendoient ne devoir pas aller

chez les princes du sang en grand manteau ; et à l'occasion de la mort de madame d'Armagnac, les princes du sang en ont parlé au Roi, et le Roi en a parlé à M. Le Grand,* qui est ici depuis le retour de Marly, et Sa Majesté a réglé que les princes de la maison de Lorraine iroient en grand manteau chez les princes du sang.†

Jeudi, 2 février, jour de la Chandeleur, à Versailles.—Le Roi, à onze heures, alla à la chapelle, précédé par tous les chevaliers de l'Ordre ; il y eut procession autour de la cour : les princesses ni les dames ne viennent point à cette procession-là. L'après-dînée, le Roi entendit le sermon du père Larue, dont il fut extrêmement content ; et je ne me souviens point d'avoir entendu un plus beau sermon : il y eut vêpres ensuite, et on retourna encore au salut.

Mardi 7, à Versailles.—On avoit rendu de mauvais offices à l'abbé de Maulevrier, sur ce qu'on prétendoit qu'il avoit de grands commerces avec M. l'archevêque de Cambrai, après la défense que le Roi lui avoit faite. Cet abbé eut hier audience du Roi, dans laquelle il se justifia pleinement de cette accusation, et il sortit fort content

* Ecuyer de la maison de Lorraine.

† Ces prétentions ont été poussées plus loin sous les règnes suivans. Les princesses de la maison de Lorraine vouloient bien être présentées en grand habit aux princes du sang ; mais elles refusoient cette marque de respect aux princes, qui alors défendirent aux princesses de les recevoir.

de son audience, dans laquelle le Roi lui parla avec beaucoup d'ouverture de cœur, de confiance et d'amitié.

Mercredi 8, à Versailles.—Après le souper du Roi, madame la duchesse de Bourgogne alla droit chez elle se masquer, et à minuit elle alla chez madame de Chamillart, où il y eut grand bal fort bien ordonné ; il dura jusqu'à six heures du matin. Au sortir de chez elle, madame la duchesse de Bourgogne entendit la messe et puis se coucha. Monseigneur le duc de Berri demeura au bal avec elle jusqu'à la fin. Madame de Beaumont, plus connue sous le nom de mademoiselle Loison, avoit été avertie de ne point venir au bal, ni à aucun de ceux de la cour : elle ne laissa pas d'y venir et d'y danser devant madame la duchesse de Bourgogne à visage découvert ; ce qu'on a trouvé fort mauvais.

Samedi 11, à Versailles.—On a envoyé une lettre-de-cachet à madame de Beaumont pour la faire sortir de Paris, avec défense d'en approcher de trente lieues.

Lundi 20, à Marly.—Le Roi travailla le matin avec M. de Chamillart, qui vint ici de l'Etang et s'y en retourne dîner : il est toujours fort incommodé ; et le Roi enfin a consenti qu'il lui remît la charge de contrôleur-général des finances, et le Roi a mis à sa place M. Desmarais, qui étoit un des directeurs des finances.

Mardi 21, à Marly.—M. Desmarais vint le

matin faire ses remerciemens, et fut quelque temps enfermé avec le Roi.

Le Roi donne à M. de Chamillart quarante mille francs d'augmentation sur les appointemens de la charge de secrétaire-d'état de la guerre, et lui donne le château de Noisy, avec cinquante mille francs pour le faire accommoder, et permission de chasser dans la forêt de Marly et dans le parc de Versailles, et M. de Chamillart vend sa maison de l'Etang à M. Desmarais, qui lui en donne deux cent mille fr.

Jeudi 23, à Marly.—M. de Chamillart ne veut point conserver l'entrée dans le conseil royal des finances, ce que le Roi lui avoit offert, et ce que M. Pelletier le ministre avoit fait quand il quitta la charge de contrôleur-général. M. de Chamillart croit qu'il est plus sage à lui de ne point entendre parler des affaires de finances, et que les gens d'affaires ne le puissent pas accuser de vouloir encore s'en mêler ; outre cela, il aura plus de loisir de penser aux affaires de la guerre, car le conseil des finances, qui se tient deux fois la semaine, lui auroit ôté quatre ou cinq heures de son temps.

Vendredi 24, à Marly.—M. des Marais n'achète plus la maison de l'Etang comme on l'avoit dit ; madame de Chamillart a été visiter Noisy, et a trouvé qu'il faudroit trop d'argent pour le rendre logeable. Ainsi ils garderont l'Etang, et M. des Marais achète la maison de la Marche, où M. de

La Cour a fait beaucoup de dépenses ; elle ne coûtera que vingt-cinq mille écus à M. des Marais ; et comme cette maison est dans le parc de l'Étang, on l'en séparera pour l'enfermer de murailles.

M. Le Grand qui a toujours fort aimé madame de Châteaulier, et qui l'honorait d'une estime particulière qu'elle mérite, avoit songé à l'épouser ; elle a reçu cette proposition avec toute la reconnaissance qu'elle devoit de l'honneur qu'il vouloit lui faire, mais elle n'a point voulu changer de condition, ni entrer dans une maison dont les enfants n'auroient peut-être pas été assez aises de l'y voir.

Mercredi, 7 mars, à Versailles.—Le roi d'Angleterre partit un peu après six heures de Saint-Germain ; il doit aller coucher à Amiens, demain à Boulogne, et sera vendredi de bonne heure à Dunkerque. Il dit au Roi, lundi, à Saint-Germain, qu'il espéroit n'avoir pas l'honneur de le revoir sitôt ; qu'il demeureroit en Ecosse, n'y eût-il qu'un château qui lui fût fidèle ; mais que, s'il étoit jamais rétabli dans ses royaumes, comme il le prétendoit, il reviendrait de Londres ici, pour lui marquer sa reconnaissance et son attachement pour sa personne, et pour toute la maison royale. Il n'est parti avec lui que deux de ses courtisans. Il a renvoyé Verceil, enseigne des gardes qui étoit de semaine auprès de lui, et tous les gardes du Roi.

Jeudi 8, à Versailles.—Le Roi alla l'après-dîner à la Volerie. A son retour, M. de Cagny entra dans son cabinet; il lui apporta apparemment quelque message de madame la duchesse de Bourgogne; plusieurs dames étoient à la Volerie, à cheval; et au retour, monseigneur le duc de Bourgogne se mit à leur tête, afin qu'elles ne vinssent pas à toutes jambes. Le soir, il y eut comédie.

On eut nouvelle que le roi d'Angleterre n'avoit pu coucher qu'à deux lieues en-deçà d'Amiens, parce que sa chaise s'étoit rompue. Le duc de Perth, son gouverneur, étoit parti lundi; Middleton Sheldon, son sous-gouverneur, Richard Hamilton, et quelques autres officiers étoient partis dès le dimanche. Richard Hamilton est le plus ancien lieutenant-général de ceux qui passent en Ecosse, parce qu'en 1690, il servit en cette qualité en Irlande, sous le roi Jacques second.

On a fait brigadier deux mestres-de-camp réformés, Anglois, qui servoient dans le régiment de cavalerie Anglois, dont Nugent est mestre-de-camp; ces deux brigadiers sont Douch et; l'un des deux passe en Ecosse; et sur nos vaisseaux il y a 4,000 selles, 4,000 paires de pistolets, 4,000 paires de bottes. On trouve en Ecosse beaucoup de bons chevaux.

Dimanche 11, à Versailles.—Freteville arriva le soir, qui apporta la nouvelle qu'il passoit devant Dunkerque plusieurs vaisseaux anglois, qu'on

croyoit même que c'étoit la flotte de Leack, que les vents avoient repoussée à Torbay, et qu'étant revenus là, ils avoient reçu ordre de la reine Anne de venir devant Dunkerque ; mais il n'y a rien de moins sûr que ce soit cette flotte-là. Cependant on a jugé à propos de faire débarquer nos troupes. Le roi d'Angleterre a écrit au Roi une lettre où il marque fort l'envie qu'il a de passer, et de ne pas abandonner des sujets qui se sacrifient pour lui ; mais qu'il n'ose rien faire sans recevoir les ordres du Roi ; ainsi on croit cette entreprise-là manquée.

Lundi 12, à Versailles.—Il arriva deux courriers de Dunkerque : le premier nous apprit que le chevalier de Forbin avoit fait reconnoître les vaisseaux ennemis par Tourouvre et le chevalier de Nangis, qui étoient sur des bâtiments séparés ; qu'ils avoient approché fort près ; et leur rapport s'est trouvé conforme. Ils disent qu'il y a fort peu de vaisseaux de guerre ; que ce n'est point sûrement la flotte de Leack. Forbin étant très-persuadé que cela ne l'empêchera point de passer, a prié M. de Gassé de faire rembarquer des troupes. Le second courrier, qui arriva le soir, dit que toutes les troupes étoient rembarquées, que cela s'étoit fait en six heures de temps ; mais que le roi d'Angleterre étoit malade ; qu'on craignoit que ce ne fût la petite vérole, ou du moins la rougeole ; mais que, malgré son mal, il avoit tant envie de partir, qu'on espéroit qu'il s'embarque-

roit le lendemain. Ces deux courriers partirent hier de Dunkerque, l'un à deux heures après midi, l'autre à neuf heures du soir.

Mardi 13, à Versailles.—Il arriva un courrier, parti hier de Dunkerque. Forbin mande qu'il étoit près de lever l'ancre et de mettre à la voile, quand on est venu lui dire que le mal du roi d'Angleterre étoit si considérablement augmenté, que tous les médecins avoient dit que, s'il s'embarquoit, ils ne pouvoient pas répondre de sa vie. Cette nouvelle nous afflige tous fort ici ; cependant nous ne sommes pas encore sans espérance, d'autant plus que la reine d'Angleterre a des lettres de ceux qui sont auprès du roi son fils, et qui lui mandent que sa maladie n'est pas considérable : cela s'accorde si peu avec la raison qu'on dit qui a empêché l'embarquement, que nous ne savons plus à qui en attribuer la faute.

Mercredi 14, à Versailles.—On a été obligé de changer encore de nourrice à monseigneur le duc de Bretagne ; ainsi voilà la quatrième qu'il a eue.

Il arriva un courrier de Dunkerque à M. de Pontchartrain. Forbin redonne des espérances ; il mande qu'on peut se rembarquer vendredi ; que les vaisseaux ennemis qui étoient devant Dunkerque s'en sont un peu éloignés ; que même, quand ils y seroient, il ne les craindrait point, parce qu'ils n'ont que cinq ou six vaisseaux de guerre. On mande aussi que le roi d'Angleterre est mieux.

Vendredi 16, à Versailles.—Il y a déjà plus de douze jours qu'on a renvoyé en Ecosse deux des trois députés de ce pays-là, qui ont été cachés à Mont-Rouge, chez le bailli, et qui avoient les pleins-pouvoirs des seigneurs qui sont fidèles au roi d'Angleterre, pour donner les assurances de leur fidélité et de l'envie qu'ils ont de le voir sur le trône de ses pères. Ils assurent qu'il sera reçu en Ecosse avec de grandes acclamations et des seigneurs et du peuple. On les a fait partir pour l'Ecosse sur les bâtimens différens, avec *duplicata* pour annoncer aux Ecossois le départ du roi d'Angleterre.

Dimanche 18, à Versailles.—Pendant que le Roi étoit à son souper, M. de Pontchartrain lui apporta la nouvelle que le roi d'Angleterre s'étoit embarqué hier, sur les quatre heures, contre l'avis de beaucoup de ses domestiques, qui lui représentoient le mauvais état de sa santé. Deux heures après, le vent étant bon, on mit à la voile ; et une heure après on ne voyoit plus les vaisseaux. Ils sont partis par une brume qui ne leur auroit pas permis de voir les vaisseaux de loin. Les vaisseaux qui étoient au-delà des bancs étoient de nos armateurs qui revenoient avec des prises ; on dit même qu'ils se sont joints à l'escadre du chevalier de Forbin. Le roi d'Angleterre écrit à la Reine sa mère une lettre fort courte, et lui demande : “ Enfin me voici à bord ; le corps “ est fort foible, mais le courage est si bon, qu'il “ soutiendra la foiblesse du corps. J'espère ne

“ vous plus écrire que du palais d’Edimbourg, où
“ je compte arriver samedi.” M. de Gué, intendant
de la marine à Dunkerque, écrit une grande lettre
à M. de Pontchartrain, et lui mande qu’on ne peut
rien ajouter à l’ardeur qu’avoit le roi d’Angleterre
pour partir ; et quand quelqu’un de ses gens lui a
voulu représenter qu’il trouveroit des vaisseaux en-
nemis de tous côtés, qu’il essuieroit des vents con-
traires, il a répondu que, quand il seroit embarqué,
il ne rendroit pas les vents plus mauvais ni les en-
nemis plus forts, et que son devoir étoit d’être sur
les vaisseaux que le Roi avoit bien voulu lui
confier.

Lundi 19, à Versailles.—Le Roi a donné à M. du
Gué, intendant de la marine à Dunkerque, mille
écus de pension ; et quatre mille francs de gratifi-
cation pour la dépense qu’il a faite à Dunkerque
pendant que le roi d’Angleterre y a séjourné.

Mardi 20, à Versailles.—On eut, le matin, un
courrier de Dunkerque, qui apporta la nouvelle que
la flotte du roi d’Angleterre étoit mouillée derrière
les bancs d’Ostende ; ils ont sorti neuf heures plus
tôt que nous ne le croyions ; nos ancres ont fort
bien tenu, et nous n’avons qu’un ou deux de nos
bâtiments qui aient souffert, quoique la tempête ait
été fort grande. Quand le courrier est parti, le
grand vent étoit cessé, et se tournoit du bon en-
droit pour aller en Ecosse ; et on ne doute pas que
la première nouvelle qu’on en aura ne soit qu’on a
remis à la voile.

Mercredi 21, à Versailles.—Il arriva, le matin, un courrier de Dunkerque. Le roi d'Angleterre a remis à la voile par un très-bon vent.

Jeudi 22, à Versailles.—Un peu après que le Roi nous eut donné le bonsoir, à son coucher, un des gens de M. de Pontchartrain lui apporta une lettre de Dunkerque, d'où l'on mande qu'hier au soir mercredi, il y avoit devant cette place vingt-sept vaisseaux de guerre anglois, qui sont apparemment destinés pour suivre la flotte du roi d'Angleterre. Comme ce Roi est parti des bancs d'Ostende deux fois vingt-quatre heures avant qu'ils fussent arrivés devant Dunkerque, il y a lieu d'espérer qu'il arrivera en Écosse, et aura là le loisir de faire son débarquement avant que les ennemis puissent arriver pour les troubler.

Samedi 24, à Versailles.—On reçut plusieurs lettres d'Écosse, qui toutes assurent que le roi d'Angleterre y sera reçu avec grande joie.

Les prisonniers anglois faits à la bataille d'Almanza, qui sont répandus en différentes villes du royaume, offrent presque tous de prendre parti dans nos troupes, depuis qu'ils ont appris que le Roi d'Angleterre passoit en Écosse, et ceux qui sont à Auxerre, en assez grand nombre, ont fait des feux de joie en apprenant cette nouvelle, et disent publiquement que c'est leur légitime roi, et offrent de l'aller servir.

Mardi 27, à Versailles.—Madame la duchesse de Bourgogne alla le soir à Clagny, voir la comédie

de la *Mère coquette*, que jouoit madame la duchesse du Maine.

Vendredi 30, à Versailles.—M. de Pontchartrain entra dans le cabinet du Roi et lui apporta une lettre de l'intendant de la marine à Dunkerque, qui est venue par un courrier que M. de Pontchartrain y avoit envoyé. Cet intendant mande que le commandant d'une de nos frégates qui avoit suivi le roi d'Angleterre, et qui étoit demeuré un peu derrière, parce qu'il n'étoit pas dans une assez bonne voilière, rapportoit qu'il avoit été obligé de revenir à Dunkerque, parce que la flotte ennemie étoit entre la nôtre et lui ; qu'il avoit vu entrer le vendredi 23, à midi, notre flotte dans la baie d'Edimbourg, et que le 24, à neuf heures du matin, il l'en avoit vue sortir rasant la côte d'Écosse vers le nord, et qu'il ne savoit si le roi d'Angleterre et nos troupes étoient débarqués. Cette lettre augmente notre incertitude. On croit que l'intendant de Dunkerque fera venir ici le commandant de cette frégate, qui nous donnera peut-être quelque éclaircissement de plus.

Dimanche, 8 avril, jour de Pâques, à Versailles.—Le chevalier de Beauharnois, frère de l'intendant de la marine, qui étoit sur la flotte, apporte la nouvelle que le roi d'Angleterre étoit arrivé hier à Dunkerque avec tous nos vaisseaux, hormis le *Salisbury* et un autre petit bâtiment. Le Roi a fort loué la conduite du comte de Forbin ; on ne l'appelle plus le chevalier depuis quelque temps.

Le Roi, en donnant l'ordre le soir au maréchal

de Boufflers, lui dit : “ Vous avez un nouveau “ confrère, qui est le maréchal de Matignon.” Sa Majesté avoit donné un paquet à Dandrezèle, pour le rendre au roi d'Angleterre quand il seroit à la mer, et dans ce paquet étoient les provisions de maréchal de France pour M. de Gassé, qui prit d'abord le nom de maréchal de Matignon.

Vendredi 13, à Versailles.—Le Roi, au retour de la promenade qu'il fit l'après-dîner, alla chez madame la duchesse de Bourgogne, qui avoit été saignée le matin pour sa grossesse, dont on ne peut plus douter. Elle s'aperçoit déjà elle-même qu'elle grossit assez visiblement. En la saignant on la piqua deux fois ; elle redonna son bras la seconde fois sans hésiter, et ne songeant qu'à excuser son chirurgien. Elle se leva un peu avant dix heures du soir, et se fit porter en chaise chez madame de Maintenon, où elle trouva encore le Roi.

Samedi 28, à Versailles.—Le bruit court plus que jamais que messeigneurs les ducs de Bourgogne et de Berri feront la campagne en Flandre ; on assure même que leurs équipages, auxquels on a travaillé secrètement, sont prêts.

Dimanche, 13 mai, à Versailles.—Monseigneur le duc de Bourgogne permit à toutes les dames d'aller prendre congé de lui dans son appartement, et il les baisa toutes, titrées ou non, en leur disant adieu. Il a été plusieurs fois enfermé avec le Roi depuis quelques jours. Madame la duchesse de Bourgogne alla avec lui à vêpres et au salut.

Lundi 14, à Versailles.—Le Roi tint le conseil de dépêches, et monseigneur le duc de Bourgogne, après le conseil, fut quelque temps enfermé avec lui, et puis il passa chez madame la duchesse de Bourgogne. La séparation fut fort tendre de part et d'autre, et à une heure ce prince monta dans sa chaise de poste, et alla coucher à Senlis, où toute la famille de M. de Chamillart étoit allée pour l'y recevoir, et où il lui avoit fait promettre qu'il arriveroit de bonne heure.

Mardi 15, à Versailles.—Monseigneur le duc de Berri partit avant six heures du matin ; il a dîné à Senlis et va coucher à Roye.

Vendredi 18, à Versailles.—Le roi d'Angleterre partit à sept heures de Saint-Germain pour aller dîner à Chantilly, s'y promena toute l'après dînée, et puis alla coucher à Senlis. Demain il couchera à Péronne et arrivera dimanche à Valenciennes, où il trouvera monseigneur le duc de Bourgogne qui est arrivé de mercredi. On compte que l'armée s'assemblera le 22. Monseigneur le duc de Bourgogne, en passant a Cambrai, n'alla point manger à l'archevêché, comme on le croyoit ; il dîna à la poste, où l'archevêque vint le saluer. Monseigneur le duc de Berri arriva à Cambrai quelques heures après que monseigneur le duc de Bourgogne en fut parti ; ils furent escortés depuis Metz en Couture jusqu'à moitié du chemin de Valenciennes à Cambrai, par le régiment de Courcillon, et ils eurent la bonté de témoigner au colonel et aux officiers qu'ils

étoient très-contents de l'état où ils avoient trouvé ce régiment.

Mercredi 23, à Versailles.—Le Roi travailla avec de Coste, son premier architecte ; et à six heures, le Roi mena toutes les dames à la promenade : on leur donna une magnifique collation. A huit heures, le Roi revint ici et ramena madame la duchesse de Bourgogne dans sa calèche, et, en arrivant, il alla voir M. le comte de Toulouse, qui a pensé être brûlé cette nuit dans son lit par une bougie qu'il avoit laissée allumée en lisant, et qu'il n'avoit pas éteinte en s'endormant : elle avoit mis le feu à ses matelas, et M. le comte est brûlé à la cuisse et à la jambe assez violemment pour en être incommodé plus d'un mois.

Samedi 26, à Versailles.—Le mariage du prince de Léon, qu'on croyoit sur le point d'être conclu avec mademoiselle de Roquelaure, est entièrement rompu, et les paroles de part et d'autre sont retirées.

Mercredi 30, à Marly.—M. le prince de Léon enleva hier mademoiselle de Roquelaure du couvent des Filles-de-la-Croix, faubourg Saint-Antoine, du consentement de la demoiselle. Elle avoit sa gouvernante avec elle, qui ne fit nulle difficulté de la suivre, croyant que c'étoit le carrosse de madame de La Vieuville qui la venoit prendre pour la mener dîner chez elle. Les laquais et le cocher avoient la livrée de La Vieuville. Quand le carrosse fut au bout de la rue, le prince de Léon, qui l'atten-

doit, se jeta dedans et le fit aller aux Brières, petite maison que le duc de Lorges a au Ménilmontant, et là un prêtre les maria, et puis ils furent enfermés dans une chambre du duc de Lorges trois ou quatre heures, où ils trouvèrent un lit préparé, et, sur les huit heures du soir, le prince de Léon ramena mademoiselle de Roquelaure à son couvent, où elle déclara aux religieuses qu'elle venoit de se marier, et écrivit à madame sa mère pour lui apprendre son mariage, et lui demander pardon de l'avoir fait sans son consentement.

Jeudi 31, à Marly.—Le Roi se promena le matin et l'après-dîner dans ses jardins, et, pendant qu'il étoit chez madame de Maintenon, madame de Roquelaure, qui n'est point de ce voyage, vint de Paris se jeter à ses pieds, et lui demander justice du prince de Léon qui avoit enlevé sa fille : elle avoit été le matin parler à M. de Chamillart, qui est à Pontchartrain. Le Roi répondit à madame de Roquelaure fort obligeamment, entrant fort dans sa peine et dans celle qu'en aura M. de Roquelaure quand il apprendra cette nouvelle.* Elle va faire ses poursuites en justice ; mais on espère que les premiers chagrins étant passés, le mariage étant si sortable, les familles de part et d'autre les feront convenir de finir cette affaire à l'amiable, et de les marier dans les formes qui

* La douleur se conçoit ; mais les plaintes et les poursuites en justice, dans ce cas, sont bien extravagantes.

n'ont pas été observées. Madame de Roquelaure a envoyé à son mari M. de Montplaisir, lieutenant des gardes-du-corps, qui est fort de leurs amis.

La jeune marquise de Belfons mourut comme une sainte à Versailles, après une longue maladie.

Vendredi, 1er juin, à Marly.—Sur les neuf heures du matin, madame de Maintenon avoit été chez madame la duchesse d'Elbeuf, et le bruit se répandit qu'il s'y étoit agi du mariage de mademoiselle de Pompadour, sa nièce, avec mon fils, et que madame la duchesse de Bourgogne étoit dans la confidence; et effectivement c'est de cela qu'il s'agissoit, et on est convenu de tout sous le bon plaisir du Roi, et dans l'espérance qu'il accordera les grâces qu'on a à lui demander pour l'accomplissement de ce mariage, qui est également souhaité de leur famille et de la nôtre. Mademoiselle de Pompadour est fille unique; elle n'a guère plus de treize ans: elle a été élevée à merveille par une mère de grand mérite, et est fort jolie de sa personne.

Samedi 2, à Versailles.—La comtesse de Grammont est à la dernière extrémité à Paris: on ne croit pas qu'elle puisse passer la nuit; elle meurt avec une fermeté et une dévotion qu'on ne sauroit trop louer.

Dimanche 3, à Versailles.—Il arriva hier au soir fort tard un courrier de monseigneur le duc de

Bourgogne, qui, après une fort belle et fort longue marche, est arrivé au camp qu'il vouloit occuper entre Genap et Braisne. Les ennemis qui n'avoient eu aucune connoissance de notre marche, ne l'ont pas plus tôt apprise, qu'ils ont décampé en diligence, et se sont mis derrière Bruxelles.

M. le duc de Rohan et madame la duchesse sa femme ne veulent point entendre parler du mariage du prince de Léon avec mademoiselle de Roquelaure ; ils sont plus animés que jamais. Le prince de Léon est sorti de Paris ; ils veulent qu'il aille en Espagne, et lui emploie tous ses amis pour les apaiser, et pour les faire consentir à son mariage.

Lundi 4, à Versailles.—Le Roi alla dîner à Meudon avec Monseigneur, et y mena madame la duchesse de Bourgogne, madame de Maintenon et plusieurs dames. Sa Majesté en revint de meilleure heure qu'elle n'avoit résolu, parce qu'elle se trouva un peu incommodée d'un dévoiement qui l'obligea de souper en particulier, et très-légèrement. Madame la duchesse de Bourgogne et toutes les dames qu'il avoit menées en revinrent avec lui. Le bruit se répandit que pendant que le Roi étoit à Meudon, madame de Maintenon y avoit vu en particulier mademoiselle Chouin, pour qui Monseigneur a beaucoup de confiance*.

* Et que l'on prétend qu'il avoit épousé en secret. Elle n'étoit ni belle, ni jolie ; mais elle avoit le caractère le plus estimable.

Mardi 5, à Versailles.—En sortant de son dîner, le Roi voulut bien me donner une petite audience dans son cabinet, et le Roi m'accorda la grâce que je lui demandois, en faveur du mariage de mon fils avec mademoiselle de Pompadour, qui étoit de vouloir bien que je cédasse ma place de menin de Monseigneur à M. de Pompadour, et la grâce que je lui demandois étoit d'autant plus convenable, que M. de Pompadour étoit neveu de feu M. de Montauzier, et qu'il avoit été élevé auprès de Monseigneur.

Le soir, quand madame de Maintenon fut revenue de Saint-Cyr, elle manda à madame de Dangeau de descendre chez elle, la fit entrer seule dans le cabinet où le Roi étoit, qui lui dit : d'abord, qu'il donnoit son consentement à ce qu'elle se demît de sa place de dame du palais entre les mains de sa belle-fille ; et puis il ajouta qu'il lui conservoit la pension de deux mille écus. Madame de Dangeau, qui ne s'attendoit point à cette dernière grâce-là, et qui n'auroit pas même osé la demander, lui dit : “ Ah ! Sire, vous me rendez honteuse par vos bontés.” Et le Roi lui dit : “ Vous les avez bien méritées.” Et puis il lui fit des questions : il demanda si sa belle-fille étoit aussi jolie qu'on le disoit, et qu'il se réjouissoit, pour l'amour de nous, de tout ce qu'il en entend dire.

Mercredi 6, à Versailles.—Le mariage de Langanet est déclaré depuis quelques jours. Il y a

déjà long-temps qu'il a épousé par amour une fille qui lui donnera peu de bien, et il avoit confié son secret au Roi et à quelques dames de la cour de ses amis ; mais il ne l'a rendu public que depuis quatre ou cinq jours.

Jeudi 7, jour de la Fête-Dieu, à Versailles.—Le Roi désire beaucoup que le mariage de M. de Leon avec Mademoiselle de Roquelaure se fasse, et avant le voyage de Fontainebleau. M. le cardinal de Noailles, a fait là-dessus tout ce qu'un homme de bien, un galant homme, et un homme en sa place devoit faire. Le Roi a ordonné à M. de Rohan, de venir le trouver dimanche, et d'amener avec lui madame de Rohan, qui est aussi difficile que lui, et ni l'un ni l'autre n'y vouloient donner leur consentement ; mais cela s'arrangera.

Les articles du mariage de mon fils furent réglés par M. Voisin, et signés l'après-dînée chez madame de Pompadour.

Jeudi 14, à Versailles.—Le Roi alla en carrosse à la paroisse, d'où il accompagna le Saint-Sacrement jusqu'au reposoir, qui est à côté de l'hôtel de M. le prince de Conti, et passa par la place Dauphine, dont on fit le tour, et reconduisit le Saint-Sacrement, toujours à pied, jusqu'à la paroisse, où il entendit la grand'messe.

Samedi 16, à Versailles.—L'après dînée, le Roi travailla avec M. de Chamillart, et puis alla se promener à l'Étoile, qui est la maison de madame la duchesse d'Orléans, dans le parc ; il y mena avec

lui madame la duchesse de Bourgogne dans sa petite calèche ; il fut fort content de l'Etoile, et ordonna à M. Dantin, d'y faire tout ce que madame la duchesse d'Orléans souhaiteroit d'y faire pour l'embellissement du lieu.

Dimanche 17, à Versailles.—Le mariage de mon fils se fit le matin à Saint-Sulpice, et le soir, la nocé à l'hôtel de Noailles, chez madame la duchesse d'Elbeuf, qui fut fort magnifique.

On travaille aux articles du mariage du prince de Léon avec mademoiselle de Roquelaure. Le Roi veut que ce mariage s'achève ; et en cas que M. de Rohan et madame de Roquelaure ne soient point d'accord sur les conditions, le Roi décidera le duc de Rohan, qui s'étoit aheurté à ne vouloir point faire finir cette affaire, et qui en est tombé malade. Le prince de Léon est revenu à Paris, où il se tient caché. Il fait tout ce qu'il peut pour fléchir M. son père, mais fort inutilement jusqu'ici. Mademoiselle de Roquelaure demeure dans le couvent de la Croix, faubourg Sainte-Antoine, où elle est gardée par quatre ou cinq religieuses, qui ne lui permettent de parler à personne ni d'écrire.

Mardi 19, à Fontainebleau.—On mande de la Rochelle, qu'on y avoit arrêté ces jours passés un Anglois, qu'on avoit mis en prison parce qu'il ne vouloit point parler ; le lendemain, on alla dans la prison pour l'interroger, et on trouva qu'il s'étoit étranglé.

Vendredi 22, à Fontainebleau.—Les articles du

mariage du prince de Léon avec mademoiselle de Roquelaure sont signés. M. le duc de Rohan n'a voulu donner que douze mille livres de rente à son fils, et madame la duchesse de Roquelaure n'en donne pas davantage à sa fille ; elle en vouloit donner dix-huit, si M. le duc de Rohan en avoit voulu donner autant à son fils. On ne pourra encore achever le mariage de plus de deux mois, parce que M. le duc de Rohan et madame la duchesse de Rohan veulent tous deux, avant le mariage, faire une substitution de presque tout leur bien, et que même le prince de Léon mette dans cette substitution cent mille écus qu'il avoit eus de mademoiselle de Chabot ; condition que M. son père a exigée de lui, et sans laquelle il avoit déclaré qu'il ne signeroit point au contrat. Comme cette substitution est contraire à la coutume de Bretagne, il faut des lettres-patentes vérifiées au parlement de Bretagne.

Lundi, 23 juillet, à Fontainebleau.—Il est survenu encore de nouvelles difficultés pour le mariage du prince de Léon avec mademoiselle de Roquelaure.

Lundi 30, à Fontainebleau.—Enfin toutes les difficultés sur le mariage du prince de Léon avec mademoiselle de Roquelaure sont surmontées, parce que le Roi a tout aplani, tout arrangé avec une patience sans égale. M. le duc de Foix, oncle de la demoiselle, en apporte ici le contrat, que le Roi signera dans deux jours.

Vendredi, 3 août, à Fontainebleau.—M. de Ven-

dôme a dit publiquement, dans l'armée, que le Roi avoit ordonné à monseigneur le duc de Bourgogne de secourir la première place qui seroit assiégée. Nos princes sont charmés d'avoir reçu cet ordre.

Mercredi 8, à Fontainebleau.—Le Roi tint conseil d'état à son ordinaire ; et comme sa petite incommodité d'hier n'a eu aucune suite, il courut le cerf l'après-dîner, avec les chiens de M. du Maine. La chasse ne fut pas heureuse ; et le Roi dit à M. du Maine, en quittant la chasse : “ Je vous fais mon compliment d'affliction ; ” et puis se tournant vers M. de la Rochefoucault : “ Je vous en fais mon compliment de joie. ” Le Roi connoît la jalousie qu'il y a depuis quelque temps entre sa meute et celle de M. du Maine.

Samedi 18, à Fontainebleau.—La ville de Paris vint haranguer le Roi après son dîner. M. Bignon, nouveau prévôt des marchands, prêta son serment. Le second fils de M. Chauvelin harangua le Roi ; et le Roi, après l'avoir entendu avec beaucoup de bonté pour la ville de Paris, employant même le mot de reconnoissance pour sa bonne ville, loua fort le discours de M. Chauvelin, qui fut fort beau.

Mercredi 29, à Versailles.—Madame la duchesse d'Elbeuf remercie le Roi de la pension de dix mille écus que le roi d'Espagne a donné à madame de Mantoue, sa fille. Le Roi lui répondit : “ Il est vrai, Madame, que j'y ai fort exhorté le Roi mon petit-fils ; mais il y étoit si porté de

“ lui-même, et l’a accordée de si bonne grâce,
“ que c’est lui seul que vous devez en remercier ;
“ et je m’en réjouis avec vous de fort bon cœur.”

Lundi, 17 septembre, à Versailles.—Le Roi, au retour de la chasse, où il avoit tué beaucoup de faisans, fit réflexion que, dans la semaine, il y avoit quatre jours maigres, et il distribua toute sa chasse aux courtisans que les infirmités empêchent de manger maigre.

Mardi 25, à Versailles.—Le prince de Léon et le comte de Fiesque sont à l’extrémité.

Mardi, 2 octobre, à Versailles.—Le maréchal de Noailles mourut sur les cinq heures. Madame la duchesse de Bourgogne fut dans sa chambre jusqu’à sa mort, et y demeura long-temps après pour consoler la famille, qui est fort désolée, et qu’on a emmenée à Paris.

Mardi, 11 décembre, à Versailles.—Le soir, après souper, pendant que le Roi étoit dans son cabinet, arriva M. de Coalquin, qui apporta la nouvelle de la capitulation de la citadelle de Lille, qui a été telle que nous la souhaitions. M. le maréchal de Boufflers avoit eu ordre de rendre la place ; et quand il n’auroit pas eu l’ordre du Roi, il auroit été obligé de capituler dans peu de jours, car il n’avoit plus que vingt milliers de poudre, et les vivres commençoient à lui manquer. On avoit mangé huit cents chevaux au siège de la ville et de la citadelle. Après que la capitulation eut été signée et un jour avant que la garnison en sortît,

le prince Eugène envoya demander à M. Boufflers s'il vouloit bien recevoir sa visite, et il y vint dès que le maréchal y eut consenti. La visite se passa en grandes honnêtetés de part et d'autre. Le prince Eugène lui dit qu'il se trouvoit bien glorieux d'avoir pris Lille ; mais que le maréchal avoit acquis encore plus de gloire à la défendre que lui à la prendre. Il pria le maréchal de dîner le lendemain chez lui, après que la garnison seroit sortie, et il fit rendre toutes sortes d'honneurs à ce maréchal. La capitulation fut signée le 9.

Mercredi 12, à Versailles.—Quand la garnison sortit, le maréchal ne marcha point à la tête, et vint se mettre à côté du prince Eugène.

Le chevalier de Luxembourg et tous les officiers saluèrent le prince Eugène, et après que toute la garnison eut défilé, le prince Eugène fit monter le maréchal de Boufflers dans son carrosse et le chevalier de Luxembourg, qui se mirent au fond du carrosse, et le prince Eugène au-devant. Il traita avec toute sorte d'honnêteté les François que le maréchal de Boufflers mena dîner chez lui, et, après dîner, il leur donna son carrosse, et beaucoup d'autres carrosses, pour les mener avec les principaux à Douai, où le prince d'Auvergne, qui les escortoit à cheval, coucha cette nuit-là.

Dimanche 16, à Versailles.—M. le maréchal de Boufflers arriva et fut reçu du Roi avec toutes les marques d'estime, d'amitié et de considération qu'un roi puisse donner à son sujet ; et après

beaucoup de caresses et de louanges, le Roi lui dit : “ Demandez-moi présentement tout ce que vous “ pouvez désirer.” Le maréchal lui répondit qu’il n’avoit rien à lui demander que la continuation de ses bontés et de son estime, et qu’il étoit trop récompensé par là des services qu’il avoit tâché de lui rendre. Le Roi pressa fort le maréchal de s’expliquer sur ce qu’il pouvoit souhaiter pour lui et pour sa famille ; et le maréchal persista à ne rien demander, et à dire toujours qu’il étoit trop bien payé de ce qu’il avoit fait. Le Roi lui dit : “ Eh bien, puis- “ que vous ne voulez rien demander, je vais vous “ dire ce que j’ai pensé, afin que j’y ajoute quel- “ que chose, si je n’ai pas assez pensé à tout ce “ qui peut vous satisfaire : je vous fais Pair ; je “ vous donne la survivance au gouvernement de “ Flandre, et les appointements du gouvernement “ de Flandre pour votre fils ; je vous donne les “ grandes entrées chez moi, qui sont celles de “ gentilshommes de la chambre.” Le maréchal se jeta à ses pieds pour le remercier, se trouvant comblé des grâces du Roi, et répondant à toutes ses bontés avec une modestie et une sagesse dignes d’un aussi honnête homme que lui. Le fils du maréchal de Boufflers n’a, je crois, que onze à douze ans ; ce qui rend encore la grâce plus considérable, c’est que les appointements du gouvernement de Flandre et de celui de Lille vont à plus de cent mille francs. Personne n’envie à ce maré-

chal les grâces que le Roi vient de lui faire ; il les a dignement méritées.

ANNÉE 1709.

Mercredi, 2 janvier, à Versailles.—Le Roi apprit, avant que de sortir pour la promenade, que le comte de Lamothe, qui commandoit dans Gand, avoit capitulé, et que la garnison en étoit sortie le 29, pour être conduite à Tournai. Le Roi a été fort surpris de cette nouvelle, d'autant plus qu'il y avoit dans la place une nombreuse garnison, et pour commandant le comte de Lamothe, homme de condition et de réputation.

Jeudi 3, à Versailles.—Gavaudun, aide-de-camp du comte de Lamothe, arriva ici ; le Roi n'a pas voulu l'entretenir, et c'est une très-mauvaise marque pour le comte de Lamothe ; on apprend par lui que Gand s'est rendu avant que les ennemis eussent tiré du canon.

Vendredi 4, à Versailles.—Plusieurs officiers ont signé la capitulation de Gand avec le comte de Lamothe ; mais le baron de Capre, lieutenant-général des troupes d'Espagne, et qui avoit le titre de gouverneur de la place, n'a point voulu la signer. On a laissé dedans 420 milliers de poudre, 4,000 mousquets de rechange et beaucoup de canons. On n'a pas encore de nouvelles sûres que les ennemis aient séparé leur armée.

Samedi 5, à Versailles.—Le Roi a envoyé au comte de Lamothe une lettre de cachet pour se re-

tirer dans ses terres, permis à lui de dire à M. le maréchal de Boufflers les raisons qui l'ont obligé de rendre Gand si promptement. La nouvelle de cette lettre de cachet n'est pas encore fort répandue.

Dimanche 6, à Versailles.—Madame la marquise de Lamoignon, gouvernante des enfants de France, l'avoit été de monseigneur le Dauphin et de messeigneurs ses enfants; chose sans exemple, qu'on ait été gouvernante des enfants de France pendant trois générations de suite. Elle est morte ici la nuit passée; elle avoit encore couché dans la chambre de monseigneur le duc de Bretagne, la nuit du vendredi au samedi; elle est morte sans avoir été malade; elle avoit quatre-vingt-quatre ans; son corps baissoit tous les jours, mais son esprit avoit conservé toute sa force. Madame la duchesse de Vantadour, sa seconde fille, étoit reçue en survivance de la charge de gouvernante des enfants de France.

Mardi 8, à Versailles.—Le Roi tint le conseil des finances, et aussitôt après son dîner il entra chez madame de Maintenon, d'où il ne sortit que pour aller souper. Il y travailla le soir avec M. de Chamillart. Il n'a point voulu aujourd'hui aller à Trianon comme il l'avoit résolu, parce qu'il vit hier, en allant à Marly, que ses gardes et les officiers qui le suivent souffroient trop du froid excessif qu'il fait; car, pour lui, ni le froid, ni le chaud, ni quelque temps qu'il fasse, ne l'incommode jamais.

Mercredi 9, à Versailles.—Le Roi tint le conseil d'état à son ordinaire, et après son dîner il entra chez madame de Maintenon. Il ne sortit point de tout le jour, et dit même que tant que ce froid horrible durera il ne sortira point, par les mêmes raisons qui l'ont empêché de sortir ces deux derniers jours.

Jeudi 10, à Versailles.—Monseigneur alla dîner à Meudon, où il demeurera jusqu'à mercredi. Monseigneur le duc de Berri alla tirer malgré le froid excessif, et un des pages qui lui portent ses fusils a eu la main si gelée, qu'on croit qu'on sera obligé de lui couper les doigts.

Samedi 12, à Versailles.—Le bruit se répand que le comte de Lamothe a la permission de venir ici saluer le Roi.

Ce qu'on avoit dit le matin, que le comte de Lamothe avoit permission de venir ici ne s'est pas trouvé vrai : on en a été désabusé ce soir.

Jeudi 17, à Versailles.—Le soir il y eut comédie, où le pauvre M. de La Châtre eut une petite vapeur qui ne fut que trop remarquable. M. de La Vallière sortit avec lui de la comédie, disant à M. de La Châtre : “ je me trouve mal ; je vous prie de “ sortir avec moi : ” car M. de la Châtre ne s'apercevoit point qu'il dût sortir lui-même *.

* L'auteur n'explique point quel étoit ce mal mystérieux. Comme on appeloit alors *vapeurs* les maux de nerfs, il est vraisemblable que ce fut une convulsion qui annonçoit une attaque d'apoplexie.

Dimanche 20, à Versailles.—Le Père de La Chaise mourut à cinq heures du matin, à Paris. Les Jésuites envoyèrent ici deux de leurs pères pour apporter au Roi les clefs de son cabinet, où il y a beaucoup de papiers et de mémoires.

Lundi 21, à Versailles.—La Jonquière, qui commandoit à Port-Mahon quand les ennemis le prirent, a été jugé à Toulon par le conseil de guerre où présidoit Langeron, lieutenant-général de la marine. Le conseil de guerre a jugé qu'il méritoit d'être cassé et de garder la prison ; et ensuite de ce jugement, le Roi l'a cassé et dégradé, lui a ôté la croix de Saint-Louis et ses pensions. On l'envoie en prison en une place de Franche-Comté, et tous les officiers de la garnison qui étoient avec lui seront en prison aussi.

Vendredi, 8 février, à Marly.—M. le cardinal de Noailles avoit fait assembler M. le premier Président, M. le Procureur-général, le Prévôt des marchands et le Lieutenant de la police, et après avoir consulté avec eux pour savoir s'il permettroit de manger de la viande ce carême, ils ont trouvé plus à propos de ne permettre que de manger des œufs, et même on ne l'a permis que jusqu'à la mi-carême. Il y a soixante ans qu'on permit dans la ville de Paris de manger de la viande ; mais il n'y en a point d'exemple depuis dans ce diocèse-là.

Samedi 9, à Versailles.—On apprend par plusieurs Jésuites, qu'on a envoyé un ordre au père Veillart, qui est à Avignon, de venir ici, et que le

Roi l'a choisi pour son confesseur. C'étoit un de ceux qui étoient sur le mémoire que le père de La Chaise donna au Roi des gens qui étoient les plus propres à remplir cette place. Il est de la province de Lyon, et recteur à Avignon.

Mardi 12, à Marly.—Il n'y a point eu de bal ici ce carnaval ; on a un peu dansé aux chansons de petites danses, et madame la duchesse de Bourgogne n'a pas laissé de veiller jusqu'à cinq heures du matin ces deux dernières nuits-ci.

Jeudi 14, à Marly.—M. le duc d'Orléans a acheté la baronie d'Argenton en Berri, près de Bourges, et l'a fait ériger en comté. Il donne cette terre à mademoiselle de Séri, qui s'appellera la comtesse d'Argenton. Cette terre est d'un médiocre revenu, mais assez noble ; elle est enclavée dans les terres que ce prince a données au chevalier d'Orléans, son fils, et dont la mère a la jouissance sa vie durant.

Jeudi 21, à Versailles.—Le Roi a choisi pour son confesseur le père Le Tellier, jésuite de la province de Paris. Il doit travailler dès demain avec lui ; et c'est toujours le vendredi qu'il travaille avec son confesseur.

Jeudi 28, à Versailles.—M. le duc d'Orléans a fait Longepierre sous-gouverneur de M. le duc de Chartres *. Il ne fait point de ces choix-là sans

* Homme de lettres fort distingué, auteur de quelques ouvrages dramatiques, entre autres, de *Médée*, restée au théâtre.

l'agrément du Roi. On n'a point encore nommé le gouverneur de ce prince.

Lundi, 4 mars, à Versailles.—M. de Chamillart alla, l'après-dînée, à Saint-Germain, apprendre au roi d'Angleterre la disposition des armées. S. M. Britannique veut servir volontaire, en Flandre, dans l'armée de Monseigneur, sous le nom de chevalier de Saint-Georges, comme l'année passée.

Samedi 9, à Versailles.—Depuis la mort de madame de Mongon, dame du palais, le Roi avoit laissé par prêt à M. de Mongon, son mari, le logement qu'elle avoit ici dans le corps du château, et lui avoit fait espérer, en lui ôtant cet appartement, qu'il lui en donneroit quelque autre. Il y en a eu un de vacant dans la cour des secrétaires-d'état, par la mort de M. d'Avaux ; et le Roi l'a donné à M. de Mongon, et a donné celui qu'il occupoit à madame de Courcillon, ma belle-fille. Le Roi eut la bonté de nous envoyer hier M. Blouin pour nous l'apprendre. Nous n'aurions osé le demander, quelque plaisir que cela nous fit, et quoique cela nous convînt tout-à-fait ; mais pendant que M. de Mongon l'occupoit, nous ne croyions pas qu'il fût honnête de le demander.

Mardi 12, à Versailles.—Boisseuil mourut ici après une assez longue maladie. Le Roi nous en parla à son coucher comme d'un homme qu'il regrettoit fort ; et aujourd'hui même, avant qu'il mourût, le Roi lui a fait dire, par Blouin, qu'il

auroit soin de son neveu, qui est mousquetaire. Boisseuil n'avoit jamais été marié; c'étoit lui qui dressoit tous les chevaux que le Roi montoit, et il étoit le meilleur homme de cheval qui fût en France.

Jeudi 14, à Versailles.—Le Roi donne cinq cents écus de pension au neveu de Boisseuil, à qui il a dit: “Soyez sage et assidu, et j'aurai soin de vous.”

Mardi 19, à Versailles.—M. le duc d'Enghien alla au parlement et prit séance comme prince du sang qui sont pairs-nés. M. le maréchal de Boufflers y fut reçu aussi pair. La séance fut fort nombreuse. M. le maréchal de Boufflers y fut accompagné par beaucoup de gens, et surtout par ceux qui avoient été dans Lille avec lui; et après sa réception, il se tourna à eux et leur dit: “Messieurs, tous les honneurs qu'on me fait ici et toutes les grâces que je reçois du Roi, c'est votre mérite et votre valeur qui me les ont attirés, et je ne dois me louer que d'avoir été à la tête de tant de braves gens qui ont fait valoir mes bonnes intentions.”

Mardi 26, à Versailles.—Il y eut hier diminution sur la monnoie. Les louis d'or sont diminués de cinq sous, et l'argent blanc à proportion; les louis ne valent plus que douze livres dix sous.

Lundi, 1er avril, à Versailles.—Le Roi fut saigné le matin, et tint ensuite le conseil d'état, qu'il auroit tenu hier sans la fête; l'après-dîner, il se

coucha, sentant encore quelques douleurs de colique qui furent assez violentes, mais qui ne durèrent guère, et qui ne l'empêchèrent pas de travailler le soir avec M. Pelletier. Il se leva de son lit un peu avant dix heures, et soupa en robe de chambre. Il fit entrer tous les courtisans. Après souper, il entra dans son cabinet avec toute sa famille, comme il a accoutumé de faire.

Jeudi 4, à Versailles.—Le pain renchérit considérablement ; et on mande de plusieurs provinces que les blés y ont été entièrement gelés. Il y a beaucoup de pays dans l'Europe où la disette est encore plus grande ; et on mande de Hollande que le pain y vaut vingt sous la livre.

Samedi 6, à Versailles.—Le Roi dit le matin à M. de Beauvilliers que, M. le comte de Toulouse étant allé en grand manteau chez les princes, personne ne devoit faire de difficulté d'y aller ; et l'après-dinée tous les courtisans, princes, ducs et autres y allèrent en grand manteau.

Dimanche 7, à Versailles.—Le Roi tint le conseil d'état à son ordinaire, et après son dîner il alla voir M. le Duc, madame la Duchesse, M. le prince de Conti, M. et madame du Maine, et puis remonta chez lui, où il travailla avec M. Pelletier, d'où il ne sortit que pour aller chez madame de Maintenon. Sur les sept heures, messeigneurs les ducs de Bourgogne et de Berri allèrent aussi faire les mêmes visites. Madame la Duchesse y alla. Madame la Duchesse étoit dans son lit ; elle est

grosse de sept mois, et voulut éviter les peines du cérémonial, à cause de l'état où elle est. Mesdemoiselles de Bourbon et de Charolois, ses filles, étoient dans sa chambre, en mantes, pour en faire les honneurs et ne point recevoir de visites chez elles. Madame la duchesse de Bourgogne alla ensuite chez madame du Maine ; toutes les dames, princesses, duchesses et autres, firent les mêmes visites, en mantes, hormis celles qui suivoient madame la duchesse de Bourgogne, et qui reprirent ensuite leurs mantes pour faire leurs visites en particulier. Les veuves, au lieu de mantes, avoient le petit voile.* Mademoiselle de Lisbonne fit dans toutes les visites les excuses de M. de Vaudemont de ce que ses mauvaises jambes l'empêchoient de rendre ce devoir-là ; et M. le comte de Brionne les fit aussi pour M. Le Grand, son père, qui ne peut pas se tenir debout non plus.

Lundi 29, à Versailles.—Il arriva hier à Paris un très-grand désordre dans l'église de Saint-Roch : un pauvre qu'on voulut faire sortir de l'église fut blessé légèrement à la main. La populace, et surtout les femmes, s'assemblèrent en grand nombre ; il vint quelques soldats de la compagnie générale des Suisses pour empêcher le désordre. M. d'Argen-

* Avant la révolution, toutes les veuves portoient à la cour, dans les jours de cérémonie, un petit morceau de crêpe noir attaché derrière la tête et flottant sur les épaules, qu'on appelloit un *voile*.

son fut obligé d'y venir lui-même ; on lui jeta quelques pierres : le peuple avoit déjà mis du bois devant la maison du commissaire du quartier pour la brûler. M. d'Argenson, par sa patience et par le secours des Suisses, apaisa le désordre sans être obligé de sévir.

Mercredi, 1er mai, à Marly.—M. le duc de La Rochefoucault n'est point de ce voyage ; on croit même qu'il n'y viendra plus, la vue commence à lui manquer ; il ne veut plus aller à la chasse, et son projet, à ce qu'il paroît, est de se tenir au Chenil, à Versailles ; de venir au château voir le Roi ; de ne guère recevoir de visites et de mener une vie fort retirée, comme un homme qui ne veut plus s'occuper que de son salut. Il laissera un grand vide à la cour, car son appartement étoit ouvert à tout le monde dès le matin, et il y vivoit fort magnifiquement.

Dimanche 5, à Marly.—Il y eut quelques désordres à Paris, au petit marché de l'Abbaye Saint-Germain, sur la cherté du pain : on y fit marcher quelques soldats du régiment des gardes, qui prirent trois de ceux qui avoient commencé le désordre, et qu'on mit dans les prisons de l'Abbaye.

Lundi 6, à Marly.—Avant-hier M. de La Rochefoucault vint ici de Versailles, et parla au Roi de quelques affiches fort insolentes qu'on a trouvées à Paris et à Versailles. M. de Bouillon, qui est ici,

entra dans le cabinet du Roi, et lui parla de la même chose.

Jeudi, 6 juin, à Versailles.—Les courtisans commencèrent à offrir leur vaisselle d'argent au Roi, qui leur en a su très-bon gré. Le Roi fera fondre toute sa vaisselle d'or : on compte qu'il en a pour quatre cent cinquante mille francs. Comme il n'y a nulle apparence à la paix, on cherche les moyens d'avoir de l'argent pour soutenir la guerre, ne pouvant plus rien prendre sur le peuple. Si même le Roi peut trouver à engager les pierreries de la couronne, il le fera. M. le duc d'Orléans, tous les princes et les princesses du sang donnent aussi leur vaisselle au Roi. Et on ne doute pas que les gens de Paris qui ont de la vaisselle ne la portent à la Monnoie pour la convertir ; car personne n'oseroit plus manger dans de la vaisselle d'argent quand les principaux seigneurs du royaume n'y mangent plus.

Vendredi 7, à Versailles.—Le roi d'Angleterre fera la campagne en Flandre, et partira dans dix jours pour y aller. Milord Middleton, Richard Hamilton et Cheldon le suivront. Il diminue de beaucoup l'équipage qu'il avoit la campagne passée, et se fera toujours appeler le chevalier de Saint-Georges. La Reine sa mère se porte un peu mieux.

Le Roi a établi un tribunal pour les blés, et en a fait président M. de Maisons, président à mor-

tier. Les commissaires qu'on envoie dans les provinces pour la vérification des blés rendront compte à ce tribunal de ce qu'ils auront trouvé dans les provinces. Il y aura sous M. de Maisons, pour juges, quelques maîtres des requêtes et des conseillers du Parlement.

Samedi 8, à Versailles.—On apprit, par l'ordinaire de Flandre, que le courrier qu'on a envoyé à M. le président Roulier avoit passé par Bruxelles et avoit rendu une lettre à M. le prince Eugène, qui y est revenu depuis quelques jours : ce prince a fait l'étonné en apprenant par cette lettre que le Roi ne vouloit pas accepter les conditions qu'il vouloit nous imposer ; il est apparent pourtant qu'il jugeoit bien que le Roi ne souscriroit pas à des conditions si dures, et qu'il lui étoit même impossible d'exécuter ; car il ne dépendroit pas de lui, quand il le voudroit, de faire revenir le roi d'Espagne, qui paroît bien résolu à ne jamais abandonner les Espagnols.

Dimanche 9, à Versailles.—A son retour de la chasse, le Roi envoya MM. les ducs de Chevreuse et de Beauvilliers demander à M. de Chamillart la démission de sa charge de secrétaire-d'état, dont M. de Cagny, son fils, avoit la survivance, et qui en donnera aussi sa démission, s'il est nécessaire. M. de Chamillart ne s'attendoit point à cette nouvelle ; il avoit été le matin au conseil comme à son ordinaire : mais, quoiqu'il ne s'attendît point à cette disgrâce, il en apprit la nouvelle avec

beaucoup de sang-froid et de fermeté. Le Roi, qui a toujours eu de l'amitié pour lui, lui donne soixante mille francs de pension, et quatre mille écus à son fils ; outre cela, le Roi lui augmente son brevet de retenue de deux cent mille francs : il étoit déjà de six cent mille francs ; ainsi celui qui remplira sa place aura huit cent mille francs à lui donner. Le Roi donne à M. de Cagny, son fils, l'agrément pour acheter la survivance de grand-maréchal-de-logis qu'a M. de Cavoie, et le Roi se charge de le faire agréer à M. de Cavoie.

Lundi 10, à Versailles.—Le Roi fit entrer le matin dans son cabinet, par les derrières, M. Voisin, à qui il avoit fait mander hier, par M. Blouin, de le venir trouver ce matin ; et quand il sortit du cabinet, on sut que le Roi l'avoit choisi pour remplir la place de M. de Chamillart.

Mardi 11, à Versailles.—Le courrier qu'on avoit envoyé à M. Roulier est revenu, et M. Roulier arrivera jeudi. Les ennemis n'ont rien diminué de leurs propositions, et il n'y a plus de négociations de paix.

Mercredi 19, à Marly.—Voici la copie de la lettre que le Roi a fait écrire aux gouverneurs ou commandants des provinces de son royaume.

“ MON COUSIN OU MONSIEUR,

“ L'espérance d'une paix étoit si généralement
 “ répandue dans mon royaume, que je crois devoir
 “ à la fidélité que mes peuples m'ont témoignée
 “ pendant le cours de mon règne la consolation de

“ les informer des raisons qui empêchent encore
“ qu’ils ne jouissent du repos que j’avois dessein
“ de leur procurer ; j’aurois accepté, pour le
“ rétablir, des conditions bien opposées à la sûreté
“ de mes provinces frontières ; mais plus j’ai
“ témoigné de facilité et d’envie de dissiper les
“ ombrages que mes ennemis affectent de conserver
“ de ma puissance et de mes desseins, plus ils ont
“ multiplié leurs prétentions : en sorte qu’ajoutant
“ par degrés de nouvelles demandes aux premières,
“ et se servant ou du nom du duc de Savoie, ou
“ du prétexte de l’intérêt des princes de l’empire,
“ ils m’ont également fait voir que leur intention
“ étoit seulement d’accroître aux dépens de ma
“ couronne les états voisins de la France, et de
“ s’ouvrir des voies faciles pour pénétrer dans l’inté-
“ rieur de mon royaume toutes les fois qu’il convien-
“ droit à leurs intérêts de commencer une nouvelle
“ guerre. Celle que je soutiens, et que je voulois
“ finir, n’auroit pas même cessé quand j’aurois con-
“ senti aux propositions qu’ils m’ont faites ; car
“ ils fixoient à deux mois le temps où je devois
“ de ma part exécuter le traité, et dans cet inter-
“ valle, ils prétendoient m’obliger à leur délivrer
“ les places qu’ils me demandoient dans les Pays-
“ Bas et dans l’Alsace, et à raser celles dont ils exi-
“ geoient la démolition ; ils refusoient de prendre,
“ de leur côté, d’autre engagement que celui de
“ suspendre tous actes d’hostilités jusqu’au premier
“ du mois d’août, se réservant la liberté alors d’agir

“ par la voie des armes ; si le roi d’Espagne, mon
“ petit-fils, persistoit dans la résolution de défendre
“ la couronne que Dieu lui a donnée, et de périr
“ plutôt que d’abandonner des peuples fidèles, qui
“ depuis neuf ans le reconnoissent pour leur roi
“ légitime. Une telle suspension, plus dangereuse
“ que la guerre même, éloignoit la paix plutôt que
“ d’en avancer la conclusion : car il étoit non-
“ seulement nécessaire de continuer les mêmes
“ dépenses pour l’entretien de mes armées ; mais
“ le terme de la cessation d’armes expirant, mes
“ ennemis m’auroient attaqué avec les nouveaux
“ avantages qu’ils auroient tirés des places où je
“ les aurois moi-même introduits en même temps
“ que j’aurois démoli celles qui servent de rempart
“ à quelques-unes de mes provinces frontières.
“ Je passe sous silence les insinuations qu’ils m’ont
“ faites de joindre mes forces à celles de la ligue,
“ et de contraindre le Roi mon petit-fils à de-
“ scendre du trône, s’il ne consentoit pas volon-
“ tairement à vivre désormais sans état, et à se
“ réduire à la simple condition d’un particulier.
“ Il est contre l’humanité de croire qu’ils aient
“ seulement eu la pensée de m’engager à former
“ avec eux une pareille alliance : mais quoique ma
“ tendresse pour mes peuples ne soit pas moins
“ vive que celle que j’ai pour mes propres enfants ;
“ quoique je partage tous les maux que la guerre
“ fait souffrir à des sujets aussi fidèles, et que j’aie
“ fait voir à toute l’Europe que je désirois sincère-

“ ment de les faire jouir de la paix, je suis per-
“ suadé qu’ils s’opposeroient eux-mêmes à la
“ recevoir à des conditions également contraires
“ à la justice et à l’honneur du nom français.
“ Mon intention est donc que tous ceux qui depuis
“ tant d’années me donnent des marques de leur
“ zèle, en contribuant de leurs peines, de leurs
“ biens et de leur sang, à soutenir une guerre
“ aussi pesante, connoissent que le seul prix que
“ mes ennemis prétendoient mettre aux offres que
“ j’ai bien voulu leur faire, étoit celui d’une sus-
“ pension d’armes dont le temps, borné à l’espace
“ de deux mois, leur procuroit des avantages infi-
“ niment plus considérables qu’ils ne peuvent en
“ espérer de la confiance qu’ils ont en leurs troupes.
“ Comme je mets la mienne en la protection de
“ Dieu, et que j’espère que la pureté de mes
“ intentions attirera des bénédictions divines sur
“ mes armes, j’écris aux archevêques et aux
“ évêques de mon royaume, d’exciter encore la
“ ferveur des prières dans leurs diocèses ; et je
“ veux en même temps que mes peuples, dans
“ l’étendue de votre gouvernement, sachent de
“ vous qu’ils jouiroient de la paix, s’il eut dé-
“ pendu de ma volonté de leur procurer un bien
“ qu’ils désirent avec raison, mais qu’il faut
“ acquérir par de nouveaux efforts, puisque les
“ conditions immenses que j’aurois accordées sont
“ inutiles pour le rétablissement de la paix pu-
“ blique. Je laisse donc à votre prudence de faire

“ savoir mes intentions de la manière que vous le jugerez le plus à propos.”

“ A Versailles, le 12 juin 1709.

“ Signé LOUIS.

Et plus bas.

“ PHILIPPEAUX.”

Lundi 24, à Marly.—On n'a pas pu accorder à M. le duc d'Albe ce qu'il étoit venu demander vendredi pour le roi son maître. M. le duc d'Orléans avoit parlé au Roi très-fortement pour laisser quelques troupes au roi d'Espagne comme il le demandoit.

Mardi 25, à Marly.—Le soir, chez madame de Maintenon, le Roi travailla avec M. de Torcy, des Marets et Voisin, et l'on croit présentement que les ordres pour faire revenir toutes les troupes d'Espagne vont être un peu changés. Les lettres que M. de Torcy avoit portées au Roi, ce matin durant le conseil, étoient de Madrid, et le roi d'Espagne redouble ses instances pour qu'on lui laisse du moins vingt bataillons; il ne demande point de cavalerie; il a présentement cent trente escadrons fort beaux et fort bons, mais il n'a pas à proportion tant d'infanterie: il travaille à lever quarante bataillons.

Mercredi 26, à Marly.—Il a été enfin résolu dans le conseil de ce matin de laisser vingt-cinq bataillons en Espagne, qui seront commandés par le chevalier d'Asfeld, lieutenant-général.

Vendredi 28, à Marly.—On a des lettres de Londres et de la Haye, qui assurent que le pain y vaut neuf sols la livre.

Mardi, 2 juillet, à Versailles.—M. le duc de Brissac mourut hier au soir subitement à Paris, et dans le temps qu'il faisoit mettre ses chevaux au carrosse pour aller à Meudon, parce qu'il étoit sur la liste.

Mercredi 3, à Versailles.—Quelques paysans de Languedoc, qui avoient commencé de s'attrouper dans les boutières, s'y sont assemblés jusqu'au nombre de quatre cents. M. de Roquelaure, qui est venu au pont Saint-Esprit avec M. de Bâville, a envoyé M. Courrk avec trois cents Suisses pour les attaquer. C'en étoit plus qu'il n'en falloit pour battre des gens mal armés ; mais les soldats suisses n'ont pas voulu tirer un seul coup ; les officiers ont fait leur devoir, et il y a deux capitaines tués.

Vendredi 12, à Versailles.—Le comte d'Aquilar, qui commande pour le roi d'Espagne en Arragon, fit arrêter, il y a quelques jours, auprès de Lérida, un gentilhomme attaché à M. le duc d'Orléans, qui s'appelle Flot ; on lui a pris tous ses papiers, et les papiers d'un commissaire des guerres qui étoit avec lui, et qui s'appelle Floberg ; on a ensuite laissé aller le commissaire des guerres, mais on a retenu Flot prisonnier, et on l'a mis dans un château auprès de Lérida ; il a été arrêté par un exempt des gardes du roi d'Espagne, et à l'insu du maréchal de Bezons à qui M. d'Aquilar dit quelques jours

après, que ce qu'il avoit fait étoit par l'ordre du roi d'Espagne ; on prétend même qu'il lui montra cet ordre signé. M. le duc d'Orléans est fort choqué de cette affaire, et en a fait ses plaintes au Roi, et on attend des nouvelles de Madrid là-dessus. On est persuadé que cela aura des suites.*

Lundi 15, à Versailles.—Il arriva le soir un courrier de Madrid ; mais dans les lettres du roi d'Espagne, de madame des Ursins et de M. Amelot, on ne dit pas un mot de l'aventure de M. Flot, quoique le courrier ne soit parti que du 8, et que l'on eût dû savoir en ce temps-là ce qui s'étoit passé là-dessus auprès de Lérida. Le prince des Asturies est entièrement guéri, mais on ne croit pas que l'enfant vive ; il a une excroissance en forme de cœur sur les reins, et est né sans ongles.

Jeudi 18, à Versailles.—Le Roi a donné un million de diminution à la province de Languedoc, sur les sommes qu'ils s'étoient obligés de fournir cette année, et cela par rapport à ce qu'ils ont souffert du froid excessif de cet hiver, qui a fait mourir presque tous leurs oliviers, et leur a causé encore beaucoup d'autres maux.

Vendredi 19, à Versailles.— On eut, par l'ordinaire, des lettres de Madrid du 9 : l'Infant mou-

* On a vu que M. le duc d'Orléans méritoit d'autant moins d'être soupçonné de tramer des intrigues contre l'Espagne, qu'il avoit opiné avec force pour qu'on y laissât des troupes françaises.

tru ce jour là ; il étoit né le 2 ; ainsi il n'a vécu que sept jours. Le Prince des Asturies étoit entièrement guéri. On ne parle point encore, dans toutes les lettres qu'on a reçues, de l'affaire de M. Flot.

Mardi 30, à Versailles.—Il arriva un courrier de M. de Villars, qui ne nous apprend rien du siège de Tournai ; il en est venu tant de nouvelles fausses depuis le siège, qu'elles se contredisent presque toutes les unes les autres ; ce qu'il y a de certain, c'est que la place est fort pressée : ce courrier a été envoyé par M. de Villars pour représenter l'embarras où est l'armée, à qui le pain n'est pas fourni régulièrement, et où il y a très-peu d'argent ; la désertion y commence, et même il y a fort à craindre que le manque d'argent et de subsistance ne la fasse beaucoup augmenter. On donne ici tous les ordres qu'on peut pour remédier à ces inconvénients, qui sont grands.

Mercredi 31, à Marly.—Les affaires d'Espagne, pour l'emprisonnement de Flot et des officiers généraux qui ont été arrêtés à Saragosse et à Madrid, font beaucoup de bruit, et ne sont pas encore éclaircies.

Jeudi, 1er août, à Marly.—Le chevalier de Rais arriva de Tournai, où il servoit comme colonel réformé. M. Voisin le mena le matin chez madame de Maintenon, où le Roi étoit allé après la messe. Il a apporté la capitulation de la ville de Tournai ; M. de Surville fut obligé de battre la chamade le 28 au soir ; la capitulation fut signée le 29 à mi-

nuit, et le chevalier de Rais en partit le 30 au matin : il a permission de rentrer dans la citadelle, pourvu qu'il soit de retour dans six jours. Il a passé par notre armée, qui se retranche entre l'Escout et la Scarpe, et il est reparti après dîner pour arriver à Tournai, et rentrer dans la citadelle dans le temps que les ennemis lui ont prescrit.

Vendredi 2, à Marly.—Le Roi travailla l'après-dînée avec le père Le Tellier, et puis alla tirer. Il donna le matin une longue audience à M le duc d'Orléans, qui nous parut fort soulagé et fort content en sortant du cabinet du Roi, et l'on espère que les affaires que ce prince a eues en Espagne par la prison de Flot se termineront sans plus grand désordre.

Jeudi 8, à Marly.—M. le prince Eugène avoit voulu faire chanter un *Te Deum* à l'évêque de Tournai, qui étoit un acheminement pour lui faire prêter le serment de fidélité ; il insista même sur cela durant trois jours. L'évêque refusa tout ce qu'on lui proposa, et le duc de Marlborough obtint pour lui qu'il reviendroit en France, et il partit de Tournai le matin du jour que l'on y fit chanter le *Te Deum*. Le Roi est fort content de la conduite qu'a tenue cet évêque durant le siège, et lui a promis d'avoir soin de lui.

Dimanche 11, à Versailles.—M. le Grand-Prieur, qui étoit retiré à Châlons en Bourgogne, en est parti pour s'en aller à Venise, et n'en a point demandé la permission au Roi.

Mardi 20, à Versailles.—Le Roi tint le conseil de finances, et travailla avec M. Voisin l'après-dînée.

Il y eut le matin un assez grand désordre à Paris : des pauvres qu'on avoit fait assembler pour travailler à ôter une butte qui est sur le rempart du côté de la porte St. Denis, s'impatientèrent de ce qu'on ne leur distribuoit pas assez vite le pain qu'on leur avoit promis, et commencèrent par piller la maison où étoit ce pain ; ils se répandirent ensuite dans les rues de Paris en fort grand nombre, pillèrent les maisons de boulangers et de pâtisseries, marchèrent à la maison de M. d'Argenson : on fut obligé de faire marcher les Gardes-françoises et suisses qui sont dans Paris ; les Mousquetaires mêmes montèrent à cheval. Le désordre, qui avoit commencé à sept heures du matin, fut apaisé à deux heures après midi. Il y eut quelques gens de tués de cette canaille, parce que l'on fut obligé de tirer dessus, et on en a mis quelques autres en prison. Le maréchal de Boufflers, qui par hazard étoit à Paris, et qui se trouva près de l'endroit où se faisoit le désordre, y alla dans son carrosse, mit pied à terre, leur parla, les exhorta. Il vint le soir en rendre compte au Roi, qui l'a renvoyé à Paris pour y donner ses ordres : on craint qu'il n'arrive encore quelques désordres demain, qui est jour de marché ; et quoique dans la sédition d'aujourd'hui il n'y ait point eu de dessein

formé, on ne laisse pas d'en craindre les suites, la misère étant fort grande par la chèreté du pain.

Madame de Maintenon alla à Meudon, et vit Monseigneur dans sa petite galerie du château neuf; messeigneurs les ducs de Bourgogne et de Berri y étoient. Monseigneur lui fit beaucoup d'honnêtetés, malgré l'incognito. Elle étoit partie de Vincennes à midi; et le peuple dans le faubourg Saint-Antoine, voyant passer deux carrosses à six chevaux, commençoit à dire des insolences, et elle fut fort aise de trouver les Mousquetaires qui la firent passer.

Mercredi 21, à Versailles.—Le Roi tint conseil d'état. Le premier Président du Parlement et le Procureur-général vinrent ici recevoir les ordres du Roi sur le désordre qui arriva hier dans Paris. Tout y a été fort calme aujourd'hui, et le pain a été en abondance dans les marchés, par les sages précautions qu'on avoit prises. M. de Boufflers agit de concert avec le duc de Tresmes, gouverneur de Paris, et avec le maréchal de Choiseul, doyen des maréchaux de France, qui étoit hier à sa maison de campagne quand le désordre commença. Le Roi lui a fait dire, par le maréchal de Boufflers, qu'il lui feroit plaisir, dans ces temps-ci, de ne se point éloigner de Paris. On a mis des corps-de-garde aux deux hôtels des Monnoies, et on fait faire des patrouilles la nuit dans ce quartier-là. On fait porter à la Bastille huit mille mousquets ou fusils qui étoient dans la

maison de Titon, qui est celui qui fournit des armes pour toutes nos troupes. M. de Boufflers, qui a la confiance du Roi; le duc de Tresmes, comme gouverneur de Paris, agissent de concert en tout: ils ont travaillé avec le cardinal de Noailles et le premier Président, le Procureur-général de la police et le Procureur du Roi.

MM. de Boufflers et de Tresmes sont venus rendre compte ce soir au Roi de ce qu'ils avoient fait. Le Roi leur a ordonné de retourner demain à Paris.

Lundi, 2 septembre, à Versailles.—On sut à midi que le maréchal de Boufflers étoit parti ce matin en berline avec des chevaux de poste, et qu'il s'en alloit en Flandre: beaucoup de gens crurent d'abord qu'il s'en alloit pour quelques négociations; mais on en fut désabusé le soir. Il part comme un homme bien zélé et bon citoyen, pour aller aider le maréchal de Villars, et ne prétend point commander l'armée. Le maréchal de Villars a lui-même souhaité qu'on envoyât quelque général en ce pays-là pour prendre sa place, en cas qu'il fût blessé ou qu'il tombât malade*.

Jeudi 5, à Versailles.—M. de Villars marche pour empêcher les ennemis de faire le siège de Mons. M.

* On ne sauroit trop admirer cet accord entre des généraux rivaux de gloire et de réputation. Voilà comme des hommes véritablement grands servent et sauvent la patrie.

le maréchal de Boufflers et lui sont dans une parfaite intelligence ; ils marcheront à Kéverain quand M. d'Artagnan les aura joints.

Dimanche 8, à Versailles.—M. le maréchal de Boufflers est avec M. de Villars, et y est allé comme volontaire. Le Roi nous a dit qu'il commanderait une des ailes, et que cela lui faisoit grand plaisir. Les deux maréchaux sont fort contents l'un de l'autre.

Mardi 10, à Versailles.—Il arriva un courrier de Madrid, par lequel on apprend que le roi d'Espagne, sans avoir pris avis d'aucun de ses ministres, étoit parti en poste avec une fort petite suite pour aller se mettre à la tête de son armée en Aragon. Il a pris ce parti-là sur la nouvelle qu'il a reçue que M. de Staremberg, qui commande l'armée de l'Archiduc, avoit passé la Sègre et s'étoit emparé de Balanguer, où il avoit deux bataillons qui ont été faits prisonniers de guerre.

ANNÉE 1710.

Mercredi, 1er janvier, à Versailles.—Le Roi n'a point pris cette année trente ou quarante mille pistoles qu'on avoit accoutumé de lui donner du trésor royal pour ses étrennes ; il a voulu qu'on les envoyât en Flandre pour payer les troupes qui sont en garnison, et il n'a point donné d'étrennes à la famille royale, comme il avoit accoutumé de faire. Il a défendu aussi à la ville de donner des

étrennes, ce qui ne laissoit pas d'aller assez haut.

Samedi 4, à Versailles.—On sut, le matin, que M. le duc d'Orléans avoit congédié madame d'Argenton. Ce prince a eu de la peine à s'y résoudre ; mais il n'a pu le refuser plus long-temps au Roi, qui souhaitoit fort qu'il se séparât d'elle, pour qui son attachement étoit fort grand et fort public. Madame d'Orléans a eu dans tout cela la conduite et la patience d'un ange. M. le duc d'Orléans donna un dîner à l'électeur de Bavière, durant le séjour qu'il a fait à Paris ; et à ce dîner madame d'Argenton y étoit avec toutes ses amies ; et le Roi fut fort blessé de cela. C'est mademoiselle de Chausseray qui a porté à madame d'Argenton la lettre de M. le duc d'Orléans. Elle sortira bientôt de Paris ; et son dessein est d'aller au couvent de Gomer-fontaine en Normandie, où elle a une de ses sœurs. On dit que M. le duc d'Orléans fera payer toutes ses dettes à Paris, qui sont assez considérables. Elle faisoit une prodigieuse dépense ; elle avoit été fille d'honneur de Madame, et s'appeloit mademoiselle de Séry. Elle avoit l'honneur d'être parente de feu madame la maréchale de La Mothe.

Lundi 6, à Versailles.—Madame d'Argenton ayant perdu toute espérance de regagner les bonnes grâces de M. le duc d'Orléans autrement qu'en se soumettant à l'ordre qu'il lui a donné de sortir de Paris, vouloit aller à Gomer-fontaine, couvent

en Normandie, où elle a une de ses sœurs ; mais ce couvent est sous la protection particulière de madame de Maintenon, qui a jugé qu'une pareille pensionnaire n'y étoit pas propre. Ainsi madame d'Argenton a été obligée de changer de dessein ; et elle se retire chez M. son père, qui est à treize ou quatorze lieues de Paris. Elle vend sa maison qui avoit l'entrée dans le Palais-Royal et qui est fort petite, mais fort magnifique. M. le duc d'Orléans paye toutes ses dettes dans Paris, qui ne vont pas à cent mille livres. Elle jouira de quarante mille livres de rente ; mais la plupart des fonds de ce revenu-là sont à M. le chevalier d'Orléans, son fils.

Mercredi 15, à Versailles.—Le Roi tint le conseil d'état et alla se promener à Trianon l'après-dînée. Il y eut encore, le soir, comédie chez madame la duchesse de Bourgogne ; mais ce sera la dernière dans son appartement jusqu'après ses couches, parce que le Roi veut que les officiers qui sont ici puissent avoir le divertissement de la comédie, et qu'il ne peut pas y avoir de place pour eux chez madame la duchesse de Bourgogne.

Vendredi 17, à Versailles.—Madame la princesse de Léon accoucha le matin, à Paris, d'un garçon. Son mari, avant que de partir pour aller tenir les Etats de Bretagne, avoit supplié le Roi de nommer quelqu'un de sa cour pour assister aux couches de sa femme, parce qu'il savoit que M. et madame de Rohan, ses père et mère, avec qui il est tou-

jours fort brouillé, vouloient assister à cet accouchement, et même y mener le chevalier de Rohan, son frère, qu'il regarde présentement comme son plus cruel ennemi ; et M. le prince de Léon craignoit qu'ils ne disent ou ne fissent quelque chose qui pût nuire à la santé de sa femme dans son accouchement. Le Roi le lui avoit promis, et y envoya, hier au soir, le duc d'Aumont, qui, à une heure après minuit, a fait avertir M. et madame de Rohan que la princesse de Léon étoit en travail. Ils y sont venus tous deux, et n'y ont point amené le chevalier de Rohan.

Lundi 20, à Versailles.—Le Roi dîna au sortir de la messe, et alla se promener à Marly. Au retour, il travailla chez madame de Maintenon avec M. de Pontchartrain. Monseigneur et messeigneurs ses enfants coururent le loup. Il n'y eut point de comédie le soir, parce que c'est l'anniversaire de la Reine-mère ; il n'y en a jamais ce jour-là. Il y a quarante-quatre ans qu'elle est morte.

Mercredi 22, à Versailles.—Madame la duchesse de Foix mourut le soir à Paris. Elle n'a jamais eu d'enfant ; c'est M. le duc de Roquelaure, son frère, qui est son unique héritier ; et la succession est fort considérable. Elle donne au maréchal d'Uxelles soixante-dix mille livres ; on ne doute pas que ce ne soit pour donner à M. de Foix. Elle a écrit à M. de Roquelaure, pour le

prier de pardonner à madame la princesse de Léon, sa fille. Elle lui mande qu'elle meurt avec la consolation de croire qu'il ne lui refusera pas cette grâce.

Samedi 25, à Versailles.—Le soir, à cinq heures, il y eut des marionnettes chez madame la duchesse de Bourgogne, pour monseigneur le duc de Bretagne. C'étoit lui qui étoit en place, et madame la duchesse de Bourgogne se mit auprès du théâtre comme une particulière. On avoit convié tous les enfants de la cour qui étoient au premier rang, et les dames étoient derrière.

Mardi, 4 février, à Versailles.—Le Roi a découvert depuis quelques jours que M. de Chavigny l'avoit trompé. On le lui avoit présenté comme un homme de grande qualité, se disant de la maison de Chavigny, qui est présentement éteinte ; et cet homme-ci étant d'une famille fort basse, avoit produit de fausses lettres et trompé M. de Soubise, qui l'avoit présenté au Roi comme son parent, et avoit obtenu pour lui l'agrément d'un guidon des gendarmes, que le Roi avoit donné à vendre à la duchesse de Duras, après la mort de M. de Bournonville, son père, qui en étoit sous-lieutenant. Il avoit servi sept années à l'armée en cette qualité, et le Roi avoit donné une abbaye considérable à son frère. On leur a fait avouer toute la fourberie. On ôte l'abbaye au frère, parce que les bulles ne sont point encore expédiées, et

le Roi permet qu'on vende le guidon ; mais Sa Majesté défend à tous les deux frères de se présenter jamais devant lui.

Jeudi, 13 février, à Versailles.—Cet officier des gendarmes, qui avoit pris le nom de Chavigny, a été entièrement découvert. Il étoit fils d'un juge de Beaune, qui s'appelloit Chavignard.

Mardi 18, à Versailles.—On fit à mon fils un pansement fort rude avec des poudres brûlantes ; il souffrit plus que le jour qu'on lui coupa la cuisse.

Vendredi 21, à Versailles.—On a donné un arrêt fort sévère pour défendre, dans Paris, les jeux de hasard, comme les dés, la bassette, le pharaon, le hoca et le lansquenet, sans excepter personne de quelque condition que ce soit.

Lundi 24, à Versailles.—Le duc de Luines, mon petit-fils, épousa le matin, à Saint-Sulpice, à Paris, mademoiselle de Neufchâtel, et la noce se fit le soir, très-magnifiquement chez madame de Neufchâtel. Comme ils sont extrêmement jeunes tous les deux, le duc de Luines n'ayant que quatorze ans et demi, et la demoiselle treize ans, on ne les laissa qu'un quart d'heure dans le lit, les rideaux ouverts, et tous ceux qui avoient été à la noce étant dans la chambre.

Vendredi 28, à Versailles.—La Faye, capitaine aux gardes, soupçonnant Rousseau d'avoir fait des vers contre lui et sa femme, l'a insulté dans la rue

des Bons-Enfants, et même dans la cour des cuisines du Palais-Royal. M. le duc d'Orléans demanda au Roi, le matin, qu'on l'envoyât au Fort-l'Évêque, pour avoir manqué de respect à sa maison. Le Roi l'envoya en prison ; et le soir même, M. le duc d'Orléans demanda au Roi qu'on le fit sortir.

Dimanche, 2 mars, à Versailles.—Le matin, M. Maréchal, premier chirurgien du Roi, trouvant la plaie de mon fils en mauvais état, et l'os de la cuisse qu'on lui coupa sur le champ de bataille à Malplaquet, le 11 septembre, se trouvant carié, fut obligé de lui recouper cet os et beaucoup de chair qui étoit revenue trop vite et qui étoit mauvaise ; cette opération fut aussi douloureuse que quand on lui coupa la cuisse, et étoit très-difficile à faire. Mon fils fut en si grand danger, et l'a été encore si long-temps depuis, que je n'eus pas la force de continuer ces Mémoires, et je ne les ai recommencés que deux mois après, quand il n'y eut plus rien à craindre pour sa vie ; si bien qu'il est presque impossible qu'il ne se soit passé beaucoup de choses qui ne sont pas venues à ma connoissance durant ce temps-là. J'avois chargé seulement un secrétaire d'écrire sur des feuilles volantes ce qu'il apprendroit de certain, et c'est ce que je fais copier présentement.

Mercredi 5, à Versailles.—Le Roi fit un règlement pour le rang de Mademoiselle et des prin-

cesses du sang mariées ; et régla aussi le rang de madame du Maine, avec les filles de M. le Duc, ses nièces. Voici le règlement :

“ Le Roi, connoissant qu’il est également de sa
 “ bonté comme de son autorité de terminer, dès leurs
 “ premiers commencements les questions qui pa-
 “ roissent s’élever entre les princesses de son
 “ sang au sujet de leurs rangs et de leurs pré-
 “ séances, et de prévenir même celles qui pourroi-
 “ ent s’élever à l’avenir, a jugé à propos d’expli-
 “ quer ses volontés par le présent règlement, que
 “ Sa Majesté veut et ordonne être ponctuellement
 “ exécuté dans tous ses points.

“ 1°. Les filles de France, mariées ou non ma-
 “ riées, conserveront entre elles et avec les femmes
 “ des fils de France le rang que leur naissance ou
 “ celle de leur mari leur donne.

“ 2°. Par le mot de fils et fille de France, Sa Ma-
 “ jesté entend non-seulement les enfants du Roi,
 “ mais aussi tous ceux qui sont de la ligne di-
 “ recte aînée, et héritiers présomptifs de la cou-
 “ ronne.

“ 3°. Les femmes des petits-fils de France auront
 “ rang avant les petites-filles de France, quand
 “ même celles-ci seroient filles des aînés, et les au-
 “ tres femmes des cadets.

“ 4°. Les femmes des petits-fils de France garde-
 “ ront entre elles le rang de leurs maris.

“ 5°. Les petites-filles de France non mariées

“ tiendront entre elles le rang que leur naissance
“ leur donne par rapport à la descente de l’aînée et
“ à la proximité de la couronne.

“ 6°. Si une petite-fille de France se trouve ma-
“ riée à un prince du rang inférieur aux petits-fils
“ de France, elle jouira du rang de sa naissance
“ avec les petites-filles de France non mariées,
“ pourvu toutefois que le Roi le lui ait con-
“ servé.

“ 7°. Les petites-filles de France non mariées au-
“ ront rang avant les princesses du sang.

“ 8°. Les femmes des princes du sang auront
“ rang avant les princesses du sang non mariées,
“ quand même celles ci seroient filles d’un
“ prince aîné du mari des princesses du sang
“ mariées.

“ 9°. Les femmes des princes du sang garderont
“ entre elles le rang de leurs maris.

“ 10°. Les princesses du sang non mariées gar-
“ deront entre elles le rang de leur naissance, sui-
“ vant le droit d’aînesse de la branche dont elles
“ descendent, en sorte même que cette aînesse se
“ perpétue dans sa branche, et que la princesse
“ sœur de celui qui se trouvera aîné de la branche
“ ne puisse passer qu’après la fille de cette aînée,
“ et ainsi du reste.

“ 11°. Les princesses du sang mariées à un
“ prince ou autre du rang inférieur aux princes du
“ sang jouiront toujours de leur rang entre les

“ princesses du sang non mariées, pourvu néan-
 “ moins que le Roi leur ait conservé leur rang de
 “ princesses du sang.

“ Fait à Versailles, le 12 mars 1710.

“ Signé LOUIS.

“ Et plus bas,

“ PHILIPPEAUX.”

Lundi 10, à Versailles.—Madame de Lassé mourut à Paris, après une assez longue maladie. Elle étoit fille de feu M. le Prince et d'une femme veuve et de grande qualité. M. le Prince a été fort longtemps sans la vouloir reconnoître, et la faisoit appeler mademoiselle de Gheneni, qui est l'anagramme du nom d'Enghien. Madame la Princesse l'ayant prise en grande amitié, souhaita fort que son mari la reconnût, et m'employa même pour cela auprès de lui, parce qu'il m'honoroit fort de son amitié. M. le Prince se rendit aux prières de madame la Princesse, et aux justes raisons qu'elle m'avoit chargé de lui dire. Il la reconnut donc, et la fit appeler mademoiselle de Châteaubriant, et quelques années après elle épousa M. de Lassé, qui a été marié trois fois, et qui a un enfant de chacun des trois mariages ; madame de Coligny, du premier ; le jeune Lassé, colonel d'infanterie, du second, et une fille de ce dernier mariage.

Vendredi 14, à Versailles.—Daubarède, ancien lieutenant-général et gouverneur de Salins, est mort à Paris. Il avoit quatre-vingts ans, et avoit été trépané plusieurs fois.

Dimanche 16, à Versailles.—Le Roi donne aux enfants de M. le duc du Maine le même rang qu'il a donné à ce prince, et a fait entrer dans cela Monseigneur et monseigneur le duc de Bourgogne. Le Roi, en accordant cette grâce-là à M. le duc du Maine, lui a tenu les discours les plus sages et les plus tendres qu'on puisse tenir; et ceux qui les doivent savoir m'en ont promis une copie que je mettrai ici.

Vendredi, 25 avril, à Versailles.—M. de Vendôme est ici depuis trois jours, et il a déjà eu trois petites audiences du Roi dans son cabinet. On croit qu'il s'agit du mariage de ce prince avec mademoiselle d'Enghien, et que le Roi y a consenti. On avoit déjà parlé de ce mariage durant la vie de feu M. le Prince, et dans le temps que M. de Vendôme paroissoit le mieux à la cour; mais M. le Prince n'avoit jamais rien voulu écouter là-dessus, et avoit même supplié le Roi, qui vouloit entrer dans cette affaire, de lui faire la grâce de ne lui en point parler. M. le Prince avoit cru qu'on ne s'étoit pas d'abord adressé à lui pour cela, et c'est ce qui l'avoit blessé contre M. de Vendôme.

Samedi 26, à Versailles.—Le mariage de M. de Vendôme avec mademoiselle d'Enghien fut déclaré. La noce se fera dans quelques jours à Sceaux pendant que le Roi sera à Marly. M. du Maine et madame du Maine, qui ont eu beaucoup de part à ce mariage, veulent que la cérémonie se fasse chez eux.

Jeudi, 8 mai, à Marly.—Le maréchal de Villars prit congé du Roi à son botté; le Roi l'embrassa et lui fit beaucoup d'amitiés.

Dimanche 11, à Marly.—Le roi d'Angleterre prit congé du Roi, et part jeudi pour l'armée de Flandre. La reine d'Angleterre se rendra à Chaillot peu de jours, après que le roi son fils sera parti.

Samedi 24, à Versailles.—Le Roi, au soir, reçut, par M. de Torcy, une lettre que le cardinal de Bouillon lui écrivit d'Arras. Il a pris le parti, en feignant d'aller d'Arras à Vigogne une de ses abbayes, de se faire enlever par des troupes ennemies. Le Roi veut que la lettre que ce cardinal lui a écrite soit rendue publique. J'en aurai la copie demain, que je mettrai ici.

Copie de la Lettre du Cardinal de Bouillon.

“ SIRE,

“ J'envoie à Votre Majesté, par cette lettre que
 “ je me donne l'honneur de lui écrire après dix ans
 “ et plus des plus inouïes, des plus injustes et des
 “ moins méritées souffrances, accompagnées durant
 “ tout ce temps-là de ma part de la plus constante,
 “ et peut-être trop outrée patience, non-seulement à
 “ l'égard de Dieu et de son Église, et du plus pro-
 “ fond silence; j'envoie, dis-je, à Votre Majesté,
 “ avec un très-profond respect, la démission volon-
 “ taire (qui ne peut être regardée par personne
 “ comme l'aveu d'un crime que je n'ai pas commis),
 “ de ma charge de grand aumônier de France, et

“ de ma dignité de l’un des neufs prélats comman-
“ deurs de l’ordre du Saint-Esprit qui a l’honneur
“ d’avoir Votre Majesté pour chef et grand-maître,
“ qui a juré sur les saints Evangiles, le jour de son
“ sacre, l’exacte observation des statuts dudit
“ Ordre, en conséquence desquels statuts, je joins
“ dans cette lettre le cordon et la croix de l’ordre
“ du Saint-Esprit, que par respect et soumission
“ pour les ordres de Votre Majesté j’ai toujours
“ portés sous mes habits depuis l’arrêt que Votre
“ Majesté rendit contre moi absent et non entendu
“ dans son conseil d’en haut le 11 septembre 1701 ;
“ en conséquence de ces deux démissions que j’en-
“ voie aujourd’hui à Votre Majesté, je reprends par
“ ce moyen la liberté que ma naissance de prince
“ étranger, fils de souverain, me donne, ne dépen-
“ dant que de Dieu et de ma dignité de cardinal
“ évêque de la sainte Eglise romaine, et doyen du
“ sacré Collège, évêque d’Ostie, premier suffragant
“ de l’Église romaine, qui me donnent naturelle-
“ ment liberté séculière et ecclésiastique de laquelle
“ je me suis privé volontairement par les deux ser-
“ ments que je fis entre les mains de Votre Majesté,
“ en 1671, le premier pour la charge de grand au-
“ mônier de France, la première des quatre grandes
“ charges de sa maison et de sa couronne ; et
“ le second serment pour la dignité d’un des neuf
“ prélats commandeurs de l’ordre du Saint-Esprit ;
“ desquels serments je me suis toujours très-fidèle-
“ ment et très-religieusement acquitté tant que j’ai

“ possédé ces deux dignités desquelles je me dépose
 “ aujourd’hui volontairement et avec une telle fidé-
 “ lité aux ordres et volontés de Votre Majesté, en
 “ tout ce qui n’étoit pas contraire au service de
 “ Dieu et de son Eglise, que je désirerois bien en
 “ avoir une semblable à l’égard des ordres de Dieu
 “ et de ses volontés, à quoi je tâcherai de travailler
 “ uniquement le reste de mes jours, en servant Dieu
 “ et son Eglise dans la première place après la su-
 “ prême où la divine Providence m’a établi,
 “ quoique très-indigne, et en cette qualité qui
 “ m’attache uniquement au saint Siége ; j’assure
 “ Votre Majesté que je suis et serai jusqu’au der-
 “ nier soupir de ma vie avec le respect le plus pro-
 “ fond qui est dû à Votre Majesté royale,

“ SIRE,

“ De Votre Majesté,

“ Le très-humble

“ et très-obéissant serviteur,

“ Le cardinal DE BOUILLON,

“ *Doyen du Sacré Collége.*”

Dimanche 25, à Versailles.—Le Roi tint le conseil d’Etat, et alla tirer l’après-dînée ; il a donné ordre à son procureur-général qui étoit ici, de demander au Parlement qu’on fasse le procès du cardinal de Bouillon, comme coupable de félonie. Il fait remettre au Procureur-général la lettre de ce cardinal, qui est toute de sa main ; et le Roi, dans son arrêt du conseil d’en-haut, en parlant de cette

lettre, dit qu'elle est encore plus criminelle que son évasion.

L'abbé d'Auvergne vint ici le matin, n'osant quasi se présenter devant le Roi, mais les ministres l'assurèrent qu'il le pouvoit faire, et il vit le Roi après dîner, qui lui parla avec beaucoup de bonté par rapport à lui. On a envoyé avertir M. de Bouillon qui est à Evreux, où il prend du lait. Madame de Bouillon, qui est malade à Paris, a écrit une lettre fort sensée au Roi. Le duc d'Albret, le comte d'Evreux et le chevalier de Bouillon, sont venus marquer leur douleur, et le Roi leur a dit : " Messieurs, je vous plains d'avoir un oncle si extravagant."

Mardi 27, à Marly.—Le Roi dîne tous les jours à son petit couvert dans sa chambre, et le soir il tient une table de seize couverts, dont on compte qu'il y aura toujours huit places remplies par la maison royale, et les huit autres, pour les dames qui sont ici, et qu'on nommera tour à tour, sans avoir égard ni aux charges ni aux dignités. Il y en eut hier neuf qui y mangèrent, parce que M. le duc d'Orléans n'y étoit pas ; et il y en a mangé onze ce soir, parce que Monseigneur et messeigneurs ses enfants avoient fait un retour de chasse.

Lundi, 2 juin, à Marly.—Le Roi travailla l'après-dînée avec M. de Pontchartrain, et alla ensuite chez Madame : en y allant, il déclara le mariage de monseigneur le duc de Berri avec Mademoiselle. Ma-

dame le savoit dès hier, et le Roi l'avoit confié aussi à M. le duc d'Orléans ; mais il lui en avoit commandé le secret, et M. le duc d'Orléans, qui devoit aller hier à Saint-Cloud voir Mademoiselle, lui dit qu'il n'iroit point voir sa fille, parce qu'il n'auroit point la force de lui cacher une nouvelle qui lui feroit tant de plaisir. On nommera une dame d'honneur et une dame d'atour pour madame la duchesse de Berri ; mais on ne fera point sa maison, ni celle de Monseigneur, son mari, qu'à la paix.

Mercredi 4, à Marly.—Le Roi tint le conseil d'état ; et l'après-dînée Madame, M. le duc d'Orléans et madame la duchesse d'Orléans menèrent Mademoiselle dans son cabinet ; elle étoit venue ici de Saint-Cloud, et avoit dîné avec madame sa mère. Quand elles sortirent de chez le Roi, Madame la mena dans son appartement, où Monseigneur mena monseigneur le duc de Berri. Mademoiselle, qui n'a pas encore quinze ans, se tire de tout cela avec un air de modestie à travers lequel sa joie paroît.

Vendredi 6, à Versailles.—Madame la duchesse de La Vallière, qui s'appeloit dans les Carmelites, sœur Louise de la Miséricorde, se trouva dès hier fort mal et en grand danger. La nouvelle en vint ici à onze heures du soir ; mais on ne voulut pas réveiller madame la princesse de Conti, qui est malade et qui prend des eaux. Le mal de madame sa mère ayant augmenté cette nuit, on l'a éveillée

de bon matin. Elle est allée aux Carmelites, et madame sa mère est expirée entre ses bras : elle la trouva presque sans connoissance ; cependant elle lui donna quelques signes de vie et d'amitié : elle voulut même lui parler et lui dire quelques mots, mais les douleurs horribles qu'elle souffroit lui coupèrent la parole. Elle souffroit beaucoup depuis quelque temps, et avoit avoué son mal à madame la princesse de Conti depuis six mois. Elle est morte comme une sainte ; et jusqu'au moment où elle a perdu connoissance, elle a offert ses douleurs à Dieu, trouvant qu'elle ne souffroit pas assez.

Dimanche 8, à Versailles.—Madame la princesse de Conti prendra le deuil de madame sa mère, quoiqu'elle fût Carmelite, et que les autres enfants du Roi n'aient pas pris le deuil à la mort de madame de Montespan.*

Mardi 10, à Versailles.—Madame la duchesse de Bourgogne et monseigneur le duc de Berri allèrent dimanche et lundi jouer au lansquenet chez madame la duchesse d'Orléans, où Mademoiselle jouoit aussi. M. le duc d'Orléans et madame la duchesse d'Orléans sont très-reconnoissants de la manière dont madame la duchesse de Bourgogne en a agi pour ce mariage. Ils sont allés aujourd'hui à Paris avec Mademoiselle ; ils vont faire les emplettes pour le mariage de demain ; ils iront à

* Et quoiqu'on ne prit jamais le deuil d'une religieuse.

Cheles, où ils ont mis mesdemoiselles de Chartres et de Valois, qui jusqu'ici étoient demeurées à Saint-Cloud avec Mademoiselle.

Jeudi 12, à Versailles.—On sut que madame de Maintenon ne songeoit point à la place de dame d'atour chez madame la duchesse de Berri, pour madame de Caylus sa nièce ; et pour remplir cette place, on parle présentement de mesdames de La Vieuville et de Chiverni.

Dimanche 15, à Versailles.—Le Roi, en sortant de la messe, fit entrer le duc de Saint-Simon dans son cabinet, et lui dit qu'il avoit choisi madame sa femme pour dame d'honneur de madame la duchesse de Berri.*

Lundi 16, à Versailles.—Le Roi alla dîner à Marly, madame la duchesse de Bourgogne y alla un peu après lui, et y mena dans son carrosse madame de Maintenon et mesdames d'O de Lévis et Caylus, Voisin et de Dangeau. le Roi les vint recevoir à la grille de la chapelle. Ils dînèrent dans le cabinet de madame de Maintenon ; ils furent deux heures à table, et le dîner se passa fort gaîment. Ils se promenèrent à cinq heures ; le Roi et madame la duchesse de Bourgogne dans un petit chariot ; madame de Maintenon dans une chaise faite exprès et qu'on traîne comme les cha-

* C'est ce duc de Saint-Simon qui a fait des Mémoires écrits avec tant de malignité, et dans lesquels par conséquent on trouve souvent tant d'injustice.—13 vols. in-8vo. *Paris et Londres, chez Treuttel et Würtz.*

riots, toujours à côté du Roi ; et les autres dames dans des chariots qui suivoient.

Jeudi 19, à Versailles.—Le Parlementa rendu un arrêt de décret de prise-de-corps contre le cardinal de Bouillon, contre de Certes, qui est un gentilhomme attaché à lui, et contre un Jésuite qui l'a suivi.

Le Cardinal est encore à Tournai, où il a souvent reçu des visites des généraux ennemis.

Lundi 23, à Versailles.—L'apanage de monseigneur le duc de Berri est réglé : on lui donne le duché d'Alençon, le comté de Ponthieu, et le duché d'Angoulême avec Cognac ; cela vaut au moins 200,000 liv. de rente, et c'est à quoi sont réglés les apanages des fils de France. Monseigneur le duc de Berri a souhaité de ne point changer de nom, quoiqu'il n'eût rien dans le Berri ; mais il signera seulement dans tous les actes, Charles, fils de France.

Mercredi, 2 juillet, à Versailles.—Le Roi, dans son conseil, a donné un arrêt par lequel il ordonne qu'un livre imprimé depuis quelques mois, qui est une généalogie de la maison de Bouillon, sera rapporté pour être cancelé ; l'auteur de ce livre, qui est M. Baluse, est exilé à quarante lieues de Paris, et on lui ôte une chaire de professeur qu'il avoit dans Paris : on fera une recherche exacte de tous les exemplaires dudit ouvrage, qui seront déchirés et mis au pilon, attendu qu'un pareil ouvrage n'est fait que pour appuyer une usurpation criminelle,

et menagée depuis long-temps par tous les artifices les plus condamnables, et tromper le public dans les droits ou les prétentions des grands du royaume : ce sont les propres termes de l'arrêt.

Madame de Bouillon parla le soir au Roi, sur ce que M. de Fervaque, son fils, étoit le seul officier considérable de ceux qui servoient dans Douai, qui ne fût point avancé. Le Roi lui répondit avec beaucoup de bonté que son fils avoit fort bien fait son devoir, qu'il en étoit très-content ; mais qu'elle ne devoit point être étonnée qu'il ne fût point maréchal-de-camp, n'y ayant que quatre mois qu'il a été fait brigadier.

Jeudi 3, à Versailles.—Il y avoit une petite contestation entre M. de Bouillon, comme grand chambellan, et M. de Beauvilliers, comme gouverneur de monseigneur le duc de Berri, savoir qui devoit présenter au Roi la chemise qu'il donnera à monseigneur le duc de Berri le jour de la noce, en couchant le marié ; et le Roi a jugé que ce devoit être M. de Beauvilliers.

Samedi 5, à Versailles.—Le Roi tint le conseil d'état, et travailla avec M. Voisin l'après-dînée usqu'à cinq heures, ensuite il attendit dans son cabinet qu'on y vînt pour les fiançailles. Monseigneur le duc de Berri alla chez Madame, où étoit Mademoiselle, à qui il donna la main, et la mena chez madame la duchesse de Bourgogne, où il y avoit plus de dames parées que je n'en ai vu à aucune cérémonie. Ils passèrent tous de chez

madame la duchesse de Bourgogne chez le Roi ; ils entrèrent dans son cabinet, d'où il avoit fait ôter la table autour de laquelle il tient le conseil, et il y avoit tant de dames, qu'elles n'y purent pas toutes entrer ; on commença par signer le contrat de mariage, et puis le cardinal de Janson les fiança. Après les fiançailles, Madame la duchesse de Bourgogne mena Mademoiselle chez elle, où l'on joua jusqu'au souper du Roi. Madame la duchesse de Bourgogne avoit fait ôter le billard qui étoit dans le salon au bout de son appartement, afin qu'il y eût plus de place, et qu'on y pût mettre plusieurs tables de jeu.

Dimanche 6, à Versailles.—Le roi tint le conseil d'état à l'ordinaire, mais il en sortit un peu de meilleure heure ; puis, quand toute la maison royale fut assemblée, il descendit dans la chapelle en bas, où se fit le mariage de monseigneur le duc de Berri ; le cardinal de Janson dit la messe et fit la cérémonie ; M. de Metz et un autre aumônier tinrent le poil. Au sortir de la messe, madame la duchesse de Berri passa devant Madame ; mais elle fut assez polie pour lui dire, “ Poussez-moi
“ donc, madame, car il faut me pousser pour
“ passer devant vous, et il me faut encore quelque
“ temps pour m'accoutumer à cet honneur-là.”

L'après-dînée, le Roi tint encore le conseil d'état qu'il n'avoit pu finir le matin. Il travailla le soir avec M. Pelletier chez madame de Maintenon, et un peu avant dix heures, il en sortit

et passa chez madame la duchesse de Bourgogne, où tous les princes et les princesses du sang étoient assemblés ; ils en sortirent aussitôt, et se mirent à table selon leur rang ; le souper étoit dans la pièce qui est entre la chambre du Roi et celle où il soupe d'ordinaire ; ils étoient vingt-huit à table.

Après le souper, on alla chez monseigneur le duc de Berri et madame la duchesse de Berri, à leur nouvel appartement ; toutes les dames de la cour qui étoient en haie dans la grande galerie suivirent et entrèrent dans l'appartement de la mariée. Le cardinal de Janson fit la bénédiction du lit, et puis le Roi alla donner la chemise à monseigneur le duc de Berri ; ce fut M. de Beauvilliers qui la lui présenta. Madame la duchesse de Bourgogne donna la chemise à madame la duchesse de Berri ; ce fut madame de Saint-Simon qui la lui présenta ; et le Roi, après les avoir vus mettre au lit, se retira, et tout le monde sortit avec lui.

Jeudi 10, à Marly.—M. le duc d'Orléans a donné en mariage à madame la duchesse de Berri huit cent mille livres, dont il lui paye la rente, et cent mille écus en pierreries, et pour plus de cent mille livres d'habits ou de linge.

Vendredi 18, à Marly.—Le Roi a envoyé une lettre de cachet aux moines de Saint-Denis, pour faire ôter les armes de la maison de Bouillon qui étoient à l'autel, aux vitrages et à la voûte de la chapelle où est enterré M. de Turenne. Dans

cette lettre, il y a un grand éloge pour feu M. de Turenne ; mais le Roi désapprouve que les moines aient laissé mettre dans cette chapelle les armes de la maison de Bouillon ; celles mêmes du cardinal de Bouillon, avec le chapeau, étoient aux vitrages, et le Roi envoie de Coste pour faire effacer les tours qui étoient peintes avec les fleurs de lis.

Samedi 19, à Marly.—On a imprimé, à Tournai, un écrit sur le décret de prise de corps contre le cardinal de Bouillon. Je ne crois pas que cette éminence avoue cet écrit-là, qui est encore beaucoup plus fort que sa lettre au Roi, et que celle qu'on a écrite au président de Maisons, et dont on le croit l'auteur.

Mardi, 16 septembre, à Versailles.—M. le duc de Mortemart a perdu au jeu une somme considérable contre le prince d'Isenghien, et lui donne son régiment à vendre pour en payer la plus grande partie. M. de Beauvilliers, beau-père de ce duc, veut bien faciliter à son gendre les moyens de payer comme il le souhaite, et espère qu'une pareille aventure corrigera M. de Mortemart du jeu.

Vendredi 19, à Versailles.—On avoit rendu un mauvais office au maréchal de Villars, sur un discours qu'on lui faisoit tenir à l'armée, et qui étoit fort offensant contre toutes les dames qui ont l'honneur de suivre madame la duchesse de Bourgogne à la chasse, le maréchal s'en justifie

fort, et cherche à découvrir l'auteur de cette ridicule histoire.

Mercredi 24, à Versailles.—M. de Villars a fait mettre en prison M. d'Heudicourt, qu'il accuse d'avoir inventé un discours qu'il faisoit tenir à ce Maréchal ; il le fit venir devant beaucoup d'officiers, et prétendit l'avoir convaincu. M. de Villars a rendu compte au Roi des raisons qu'il avoit eues pour faire arrêter d'Heudicourt, et le Roi le rend maître de le laisser en prison tant qu'il le jugera à propos. On l'a envoyé dans un petit fort auprès de Calais.

Mardi, 4 novembre, à Marly.—Monseigneur revint après le premier cerf pris, et un peu après qu'il fut revenu, on sut que M. le duc d'Orléans avoit fait une grande chute et s'étoit blessé considérablement. Madame, qui suit toujours le Roi aux chasses dans une autre calèche, ramena M. le duc d'Orléans chez elle, où Maréchal lui remit l'épaule gauche, qui heureusement n'étoit que démise ; mais comme ce prince a eu deux coups de mousquets dans ce bras-là, on craint qu'il n'en soit plus incommodé.

Dimanche 9, à Marly.—Le Roi, en changeant d'habit au retour de la chasse, nous dit que M. Stanhope, qui commande les troupes angloises, étoit venu trouver le vieux marquis de Mansera, qui a cent ans passés, et qui avoit voulu suivre en litière le roi d'Espagne quand il sortit de Madrid ; mais il fut obligé de rentrer dans la ville, ne

pouvant soutenir la litière. M. Stanhope lui proposa de reconnoître Charles III. ; le marquis de Mansera lui répondit : “ Apparemment, Monsieur, “ vous venez de la part de l’archiduc d’Autriche, “ à qui je dois beaucoup de respect par la maison “ dont il est : mais je n’ai pas vécu plus d’un “ siècle pour vouloir me déshonorer en mourant ; “ il n’y a qu’un Dieu, qu’une foi, et qu’un roi “ Philippe V. qui est le mien. Après cela, “ Monsieur, comme je suis foible, vous trouverez “ bon que je me remette au lit ;” et il laissa M. de Stanhope.

Lundi 17, à Versailles.—M. d’Agrin, petit-neveu de M. d’Urfé, étant à Paris, dans un méchant bal qu’on donnoit pour une noce, prit querelle avec le marquis de Sénas, qu’il frappa d’un coup de bâton ; le marquis de Sénas mit l’épée à la main et le tua. M. de Sénas est à la conciergerie ; mais on croit qu’il en sortira justifié.

Lundi 24, à Versailles.—Le Roi veut que cet hiver il y ait ici beaucoup de divertissements ; que presque tous les jours il y ait comédie ou appartement, quoiqu’il n’aille ni à l’un ni à l’autre.

Le Roi a fait à Madame l’honneur d’aller chez elle : et il avoit été voir Madame sur ce qu’elle s’étoit blessée à la jambe.

Jeudi 27, à Versailles.—Nous reverrons bientôt ici M. le maréchal de Tallard : la reine Anne lui a permis de venir faire un tour en France pour trois mois. Marlborough s’étoit toujours opposé à ce qu’on lui donnât cette liberté-là.

Dimanche 30, à Versailles.—On porte plus d'argent aux monnoies du royaume qu'on en a porté jusqu'à présent ; il en vient même beaucoup des pays étrangers, pour faire passer des billets de monnoie. Il y a déjà quatre cents millions de nouvelles espèces, dont soixante millions sont de matière venue des Indes espagnoles ; et on paye sur-le-champ tous ceux qui apportent ou des espèces ou des matières pour convertir.

Mercredi, 3 décembre, à Versailles.—Le soir, il y eut ici comédie ; il n'y en avoit point les autres années quand Monseigneur n'y étoit pas ; mais le Roi veut qu'en son absence il y ait des comédies et des appartements comme s'il y étoit.

Mardi 9, à Versailles.—Le Roi laisse à madame la duchesse de Bourgogne l'entier gouvernement des affaires de sa maison, et la disposition de toutes les charges qui y vaqueront ; il lui marque en cela une confiance qu'il n'avoit jamais eue pour la reine ni pour madame la Dauphine.

Un des courtisans qui approche le plus près du Roi, lui dit à son coucher : “ Apparemment, Sire, elle vous rendra compte de ce qu'elle fera là-dessus.” Et le Roi répondit : “ Je me fie assez à elle pour ne vouloir pas qu'elle me rende compte de rien, et je la laisse maîtresse absolue de sa maison ; elle seroit capable de choses plus difficiles, et plus importantes.”

Mardi 16, à Versailles.—M. le duc d'Elbeuf vint ici au lever du Roi, à qui il apprit la mort de

madame de Mantoue, sa sœur, morte à quatre heures du matin ; elle a eu de la connoissance jusqu'au dernier moment de sa vie. Le père Gaillard, qui a toujours été auprès d'elle depuis un mois, dit qu'il n'a jamais vu mourir personne plus chrétiennement, et avec un plus grand courage, trouvant toujours qu'elle ne souffroit pas assez, quoiqu'elle souffrît des douleurs horribles. Il y a quinze jours ou trois semaines qu'elle fit son testament par lequel elle fait madame la duchesse d'Elheuf, sa mère, sa légataire universelle. Elle a nommé deux exécuteurs testamentaires, qui sont M. de Torcy, secrétaire d'état, et de M. Rotelain ; mais je crois qu'ils n'accepteront ni l'un ni l'autre. Le Roi prendra le deuil vendredi.

Mercredi 17, à Versailles.—Il y a ici depuis plusieurs jours un homme qui prétend faire de l'or. Boudins, premier médecin de Monseigneur, le fait travailler chez lui à la ville ; il est très-bon artiste à ce qu'on prétend ; personne pourtant n'est persuadé qu'il réussisse ; mais on ne hasarde rien, car on ne lui donne point d'argent.

Samedi 20, à Versailles.—Le Roi tint le conseil de finances ; il avoit vu à son lever M. de Bergeik, à qui il avoit dit qu'il ne doutoit pas que l'affaire de Brihuega n'eût des suites fort heureuses. L'après-dînée, le Roi alla tirer, et M. de Torcy vint le trouver à la chasse, et lui apporta la nouvelle que le roi d'Espagne avoit gagné un grand combat contre M. de Staremborg. M. de Zuniga, lieutenant-général, en apporte la nouvelle

en forme, mais il n'arrivera pas apparemment de quelques jours, parce qu'il vient en chaise de poste.

Madame la duchesse de Bourgogne et madame la duchesse de Berri étoient à cheval avec le Roi qui fit lire tout haut la lettre que lui avoit apportée M. de Torcy.

Samedi 27, à Versailles.—Il arriva un courrier de M. de Vendôme : ses lettres sont du 20 ; il écrit de Siguença, où il est avec le roi d'Espagne ; il mande qu'on a pris dans cette ville-là quatre ou cinq cents hommes des ennemis, et quelques bagages qui s'étoient sauvés de la bataille, parmi lesquels étoient ceux du comte Staremberg. M. de Vendôme a obtenu du roi d'Espagne qu'il les renvoyât à M. de Staremberg.

Dimanche 28, à Versailles.—Le Roi fit chanter à sa messe le *Te Deum* pour le gain de la bataille de Villaviciosa, et on le chantera vendredi à Paris.

ANNÉE 1711.

Jeudi, 15 janvier, à Marly.—Le Roi se promena l'après-dînée dans ses jardins où il s'amuse fort à faire planter ; il parla à sa promenade au petit duc de Fronsac, qui est fort à la mode ce voyage-ci, et qui a beaucoup d'esprit.*

Vendredi, 6 février, à Marly.—Le Roi sort tous

* Depuis, le maréchal de Richelieu.

les jours, le matin et l'après-dînée, malgré le grand froid ; il s'amusa l'après-dînée à voir sur la grande pièce d'eau qui est bien gelée, une représentation de la chasse du cerf, qui divertit fort madame la duchesse de Bourgogne et toutes les dames qui avoient suivi le Roi à la promenade.

Vendredi 20, à Marly.—Le Roi a beaucoup d'amitié pour une petite demoiselle de Bretagne qui s'appelle Peincré, et qu'on nomme ordinairement Jeannette ; elle n'a que treize ans, et madame de Maintenon l'a toujours auprès d'elle ; cette jeune fille a beaucoup d'esprit ; le Roi a résolu de la marier ; il lui a déjà fait du bien il y a quelques années. Il lui fait de nouvelles grâces en la mariant, et donne à celui qui l'épousera le gouvernement de Gérard. Madame de Maintenon a choisi pour mari de cette petite fille un fils de madame de Villefort, afin qu'elle soit sous la conduite d'une mère si sage et établie ici. L'on donnera au mari, qui n'est que capitaine d'infanterie, le premier régiment d'infanterie qui vaquera. Madame de Villefort ne sait encore rien du bonheur de son fils ; madame de Maintenon le lui apprendra demain en arrivant à Versailles.

Mercredi, 11 mars, à Versailles.—Le mariage de mademoiselle de Peincré avec M. de Villefort se fit hier dans la chapelle ; le souper se fit chez madame Voisin, et les mariés couchèrent chez madame de Villefort, la mère, qui leur cède son appartement. Madame la duchesse de Bourgogne

donna la chemise à la mariée, qui s'appellera madame Dosi ; son mari repartira dès demain pour s'en aller en Flandre.

Samedi 14.—Le maréchal de Choiseuil est à l'extrémité ; il a reçu tous ses sacrements, et on n'attend que le moment de sa mort. Il meurt avec la plus grande fermeté, et digne de la vie vertueuse qu'il a menée. Il meurt sans être malade et sans souffrir ; il s'éteint doucement ; il est regretté de tout le monde. Il étoit pauvre, et avec les emplois qu'il a eus, cette pauvreté est bien honorable. Il étoit doyen des maréchaux de France, et après lui il en restera encore dix-sept, dont le maréchal de Villeroy sera le plus ancien.

Dimanche 15, à Versailles.—Le fameux Despréaux Boileau mourut hier à Paris ; il étoit de l'Académie françoise, quoiqu'il eût fait beaucoup de satires : il étoit le meilleur homme du monde.

Dimanche 22, à Versailles.—En sortant du sermon, le Roi apprit la mort du fils aîné du maréchal de Boufflers, à qui il avoit donné le gouvernement de Flandre après la belle défense que le maréchal son père avoit faite à Lille. Il ne lui reste plus qu'un fils qui a quatre ou cinq ans : celui qui vient de mourir en avoit quatorze. Son pauvre père est inconsolable : il n'avoit point vu son fils durant sa maladie, parce qu'il avoit le pourpre, et que le Maréchal doit entrer en quartier de Capitaine des gardes le 1er avril. On vint lui dire que son fils étoit à l'extrémité : il ne put résister à l'envie de

le voir encore une fois, et à peine fut-il entré dans la chambre et l'eut-il béni, qu'il le vit expirer.

Lundi 23, à Versailles.—On mande de Londres, du 13 de ce mois, qui n'est que le 2 à la façon de compter en Angleterre, que le nommé Scheppin, membre de la Chambre basse, avoit fait une harangue le jour de devant, dans laquelle il dit, en parlant du feu roi Jacques, que ç'avoit été le meilleur des rois qui eût jamais monté sur le trône; qu'à la vérité, il étoit trop honnête homme et trop sincère pour un roi d'Angleterre; que sa bonté avoit été scandaleusement trahie par des fripons auxquels il se livroit, lesquels, à la honte éternelle d'Angleterre, avoient été récompensés de leur trahison et de leurs infamies, pendant que le Prince a été puni, lui qui, par les lois de la nation, est impunissable.

Le Roi envoya un gentilhomme ordinaire à Paris, pour faire compliment au maréchal de Boufflers sur la mort de son fils; honneur que le Roi ne fait pas souvent présentement.

Lundi 30, à Versailles.—On mande d'Angleterre que l'abbé de la Bourlie, qu'on appelle en ce pays le comte de Guiscard, ayant été à Londres dans le parc de Saint-James, de la part de la reine Anne, accusé de commerce suspect, et ayant été conduit chez M. de Saint-John, secrétaire d'état, s'étoit saisi d'un canif qu'il avoit trouvé sur une table de l'antichambre sans qu'on s'en aperçut; étant entré ensuite dans le cabinet où étoient les

ducs d'Ormond, de Buckingham et d'Argyle, les deux secrétaires d'état, Saint-John et Harley, il avoit été interrogé par ce dernier, et au lieu de lui répondre, il lui donna deux coups de ce canif dans le ventre ; qu'en même temps on se jeta sur lui, on lui donna trois coups d'épée, et on fit venir des chirurgiens qui ne trouvèrent pas les plaies de M. Harley dangereuses. On fit panser aussi M. de la Bourlie, qu'il fallut faire lier pour qu'on le pansât, et ensuite on l'envoya dans les prisons de Newcastle. Il demanda à parler en particulier au duc d'Ormond, qui fut le trouver dans sa prison.

Lundi, 6 avril, à Versailles.—On mande de Londres que l'abbé de la Bourlie est mort dans la prison de Newcastle ; les uns disent de sa blessure, les autres disent qu'il s'est laissé mourir de faim.

Mercredi 8, à Versailles.—Monseigneur et madame la duchesse de Bourgogne tinrent hier sur les fonts de baptême une fille de Madame d'Epiné, à qui ils donnèrent le nom de Louise-Adélaïde-Sabigoton.* (Sainte Sabigoton est le nom d'une vierge de la nation des Goths en Espagne.)

Jeudi 9, à Versailles.—Le Roi apprit à son lever, par M. Dantin, que Monseigneur, en se levant, avoit eu une grande foiblesse et s'étoit trouvé mal ; à onze heures, on sut qu'il avoit la fièvre.

* De ce nom vient sans doute celui de *goton*, si commun jadis parmi le peuple et parmi les soubrettes de comédie.

Le Roi alla se promener à Marly après son dîner, et, durant sa promenade, eut plusieurs fois des nouvelles de Monseigneur, dont la fièvre augmente. Monseigneur le duc de Bourgogne alla dîner à Meudon ; madame la duchesse de Bourgogne y alla après le dîner, et fut long-temps dans la chambre de Monseigneur ; mais comme les médecins croient qu'il y a du venin dans la maladie de Monseigneur, le Roi ne veut plus que monseigneur le duc de Bourgogne et madame la duchesse de Bourgogne, ni monseigneur le duc de Berri, y entrent.

Le Roi dit le soir, à son retour de Marly, qu'il iroit le lendemain matin à Meudon, pour y demeurer pendant la maladie de Monseigneur, de quelque nature qu'elle pût être, et il laissera ici Monseigneur, nos princes et madame la duchesse de Bourgogne, qui souhaiteroit pourtant fort que le Roi la menât avec lui. Monseigneur fut saigné sur les six heures, et après la saignée, la fièvre se développa et augmenta. Il est fort assoupi.

Vendredi 10, à Meudon.—Le Roi partit de Versailles, après la messe, et vint ici, où il se mit dans l'appartement qu'il occupe d'ordinaire, qui est presque au-dessus de celui de Monseigneur. On auroit fort souhaité que le Roi, voulant être à Meudon, se fût mis au moins dans le château neuf, pour être éloigné du mauvais air ; et on ne doute plus qu'il n'y en ait dans le mal de Monseigneur, qui

augmente. Le Roi, en arrivant, alla le voir, et fut trois quarts d'heure dans la ruelle.

Après le dîner, madame la duchesse de Bourgogne vint tête à tête avec madame de Maintenon voir le Roi : madame de Maintenon demeura à Meudon ; et, sur les six heures, le Roi renvoya madame la duchesse de Bourgogne, sans lui permettre d'entrer chez Monseigneur ; il avoit même eu la précaution de la faire entrer par le petit pont qui donne dans son appartement, afin qu'elle n'entrât point par la cour, Monseigneur étant logé en bas. Madame la Duchesse, madame la princesse de Conti sont ici, et ne partent point de la chambre de Monseigneur, dont le mal augmente encore le soir ; et on ne doute point qu'il n'ait la petite-vérole, et peut-être le pourpre. Le Roi le va voir plusieurs fois par jour. On a renvoyé plusieurs des courtisans qui étoient venus avec Monseigneur, pour faire place aux officiers du Roi. MM. les ministres sont presque tous ici ; et le Roi tiendra ses conseils comme à l'ordinaire : le Roi ne veut point que ses officiers, quoiqu'en service, demeurent ici quand ils n'ont point eu la petite-vérole, et il a renvoyé à cause de cela M. de Seignelay, quoique maître de la garde-robe en année. Le Roi dîne en son particulier et soupe avec madame la Duchesse, madame la princesse de Conti, leurs dames d'honneur, madame de Lislebonne, qui sont particulièrement attachées à Monseigneur et à mademoiselle de Bouillon, qui ne quitte point monsieur

son père, et qui est fort en peine pour lui, car il a une mauvaise santé ; et comme grand chambellan, il est presque toujours auprès de Monseigneur à le servir. Il reste ici des pages de monseigneur le duc de Bourgogne et de madame la duchesse de Bourgogne, qui toutes les heures leur portent des nouvelles à Versailles.

Samedi, 11 avril, à Meudon.—Le Roi apprit, à son lever, que la petite-vérole avoit paru à Monseigneur, entre six et sept heures du matin, et cela ne l'empêcha point d'entrer plusieurs fois dans la journée dans la chambre du malade. Madame la Duchesse et Madame la princesse de Conti n'en sortent point. Il a encore la fièvre très-fort, et la tête très-embarrassée. L'après-dînée, la petite-vérole sortit en grande abondance. Il a toujours cru qu'il l'avoit depuis qu'il est malade ; il ne l'avoit jamais eue. C'est un mal bien dangereux à un homme de cinquante ans. On est dans de grandes inquiétudes, quoique les médecins disent que le mal de Monseigneur va aussi bien qu'il se peut.

Madame de Maintenon alla dès le matin à Versailles, et dîna chez madame de Caylus, où madame la duchesse de Bourgogne alla la voir, et fut fort long-temps avec elle. Il n'y a que madame de Dangeau avec Madame de Maintenon. Madame de Caylus y vouloit venir ; mais on l'en a empêchée, parce qu'elle n'a jamais eu la petite-vérole.

Dimanche 12, à Meudon.—Le Roi alla dès le

matin chez Monseigneur ; il y alla encore l'après-dînée et le soir.

Le Roi tient ici les conseils, et travaille avec ses ministres comme à Versailles.*

Les médecins disent que Monseigneur se porte aussi bien qu'il se peut porter dans l'horrible mal qu'il a. Le Roi ne veut point que madame la duchesse de Bourgogne vienne à Meudon ; mais il lui a permis de venir mardi à la revue qu'il doit faire des gendarmes et des cheveu-légers hors du parc ; mais messeigneurs les ducs de Bourgogne et de Berri n'ont pas la permission d'y venir, parce qu'ils n'ont jamais eu la petite-vérole. On leur mande d'heure en heure des nouvelles de Monseigneur, pour soulager leur inquiétude.

Lundi 13, à Meudon.—Le Roi est entouré de courtisans ici comme à Versailles, mais il renvoie ceux qu'il sait qui n'ont point eu la petite-vérole, et leur défend d'y venir. Il dîna de bonne heure, et alla se promener à Marly après avoir vu Mon-

* Quoiqu'il fût accablé de la plus juste douleur, et au milieu de ces inquiétudes déchirantes, et en exposant sa santé et sa vie, quels soins touchants pour tout ce qui l'entoure ! Quelles précautions pour empêcher ceux qui n'ont point eu la petite-vérole d'approcher de Monseigneur ! Il trouve de la force pour s'occuper de tout, des affaires de sa famille, de tous ceux qui l'environnent : il n'oublie que lui-même. Jamais âme royale n'eut moins d'égoïsme et ne remplit de pénibles devoirs avec plus de courage, de bonté et de simplicité ; jamais roi ne mérita mieux d'être aimé.

seigneur. Messeigneurs les ducs de Bourgogne et de Berri l'attendirent à Versailles, au bas de la fontaine de Neptune, pour le voir passer ; mais il ne voulut point qu'ils approchassent de son carrosse, et leur fit signe de loin de ne pas avancer. Il avoit mandé à madame la duchesse de Bourgogne qu'il la verroit à cet endroit. Il monta en carrosse l'après-dînée, et l'alla trouver à Marly, où elle se promena tout le reste du jour avec lui.

Les médecins disent toujours que la maladie de Monseigneur va bien ; mais cela n'ôte pas l'inquiétude. La revue des gendarmes et des chevaux-légers qui se devoit faire demain est remise à mercredi, parce que demain après-dîner, le Roi veut tenir le conseil de dépêches qu'il devoit tenir aujourd'hui, et qu'il n'a pas tenu depuis longtemps.

Mardi 14, à Meudon.—Le Roi tint le matin le conseil de finances, et l'après-dînée le conseil de dépêches. On l'assura, jusqu'à cinq heures, que Monseigneur se portoit aussi bien qu'il se pouvoit porter dans l'état où il étoit, et l'on en étoit si persuadé, que la reine d'Angleterre et la princesse sa fille allèrent à Versailles se réjouir avec madame la duchesse de Bourgogne du bon état où étoit Monseigneur. Mais, sur le soir, tout le venin de la maladie se porta à la tête et à la gorge, et malgré toutes les espérances qu'on avoit et tous les remèdes, il tourna à la mort sur les onze heures, et mourut une demi-heure après. Le Roi, qui ne

sut qu'après souper l'extrémité du mal, descendit dans la chambre de Monseigneur qui avoit perdu toute connoissance ; et il fallut l'en arracher. Il monta en carrosse avec madame la duchesse de Bourgogne, et vint à Marly où on ne l'attendoit point ; il demeura même, après y être arrivé, jusqu'à trois heures et demie dans la chambre de madame de Maintenon, saisi de la plus violente douleur du monde : peu de gens eurent la permission de le suivre. Rien n'est égal à la désolation répandue dans Meudon, dans Versailles et dans Marly ; elle sera bientôt répandue dans Paris et dans tout le royaume, car Monseigneur est aussi généralement aimé qu'il méritoit de l'être.

Pour marque de l'amitié que le peuple de Paris avoit pour Monseigneur, les harangères avoient député deux d'entre elles, qui vinrent sur les trois heures à Meudon savoir de ses nouvelles, en disant qu'elles n'oseroient retourner à Paris sans l'avoir vu. Monseigneur eut la bonté de les faire entrer ; et comme on le croyoit presque hors de danger, elles lui dirent qu'elles alloient faire chanter le *Te Deum*. Monseigneur leur dit : “ Il n'est pas encore temps, mes pauvres femmes ! ” En sortant, elles jetèrent de l'argent aux soldats de la garde, pour boire à la santé de Monseigneur.

Mercredi 15, à Marly.—Le Roi se leva fort tard, étant accablé de chagrin et de lassitude.

Madame la duchesse de Bourgogne arriva ici avant qu'il fût éveillé, et à son réveil elle entra

dans sa chambre, retourna dîner à Versailles, et revint encore ici à six heures, et y viendra tous les jours. Dimanche, monseigneur le duc de Bourgogne, monseigneur le duc de Berri, et madame la duchesse de Berri, viendront s'y établir.

Jeudi 16, à Marly.—Madame la duchesse de Bourgogne vint ici de Versailles, après y avoir entendu le salut. Elle s'appellera présentement madame la Dauphine, et monseigneur le duc de Bourgogne, M. le Dauphin. On ne lui dira que M. le Dauphin en lui parlant à la tierce personne ; mais on lui écrira à monseigneur le Dauphin : on a proposé même, en parlant d'eux, de ne dire que le Dauphin et la Dauphine, comme on dit le Roi et la Reine. On en use ainsi dans les royaumes voisins pour les fils aînés des rois ; le fils de l'Empereur, quand il n'est point roi des Romains, s'appelle l'Archiduc ; le fils du roi d'Espagne, le prince d'Espagne ou le prince des Asturies ; le fils aîné du roi d'Angleterre, le prince de Galles, sans qu'à tous ces noms on y joigne le mot de monseigneur ou d'autre mot de leur langue qui y réponde. Le Roi met auprès du nouveau Dauphin les neuf courtisans qu'on appelle ordinairement les menins, qui étoient auprès de Monseigneur son père, et tous les domestiques qui les servoient.

Le Roi donne douze mille francs de pension à mademoiselle Chouin, pour qui Monseigneur avoit une amitié particulière.

Vendredi 17, à Marly.— Monseigneur le duc de Berri donnera la chemise au Dauphin, et madame la duchesse de Berri donnera la chemise et les honneurs à la Dauphine. Le nombre de leurs gardes sera augmenté, et il y aura un des officiers de ces corps qui suivra le Dauphin comme il suivoit Monseigneur son père. Je dis tantôt le Dauphin, et tantôt monseigneur le Dauphin, parce qu'on ne sait pas encore à quoi on se déterminera sur ce mot de Monseigneur: mais il y a apparence que l'usage de France, qui est de dire M. le Dauphin, madame la Dauphine, l'emportera sur toutes les autres raisons, quelque bonnes qu'elles puissent être. M. d'Antin a eu la permission du Roi de donner sa place de menin à M. de Gondrin son fils.

A l'égard du bien que laisse Monseigneur, qui est Meudon et Châville, ses pierreries, qui sont fort belles, et plus de deux cent mille écus de bijoux, qui sont dans son cabinet à Versailles, on ne réglera rien que l'on n'ait eu des lettres du roi d'Espagne là-dessus. On lui a écrit; et dès qu'on aura sa réponse, les lois régleront la part que chacun des trois enfants de Monseigneur doit avoir. L'aîné a de grands avantages sur les terres. Meudon et Châville valent environ quarante mille livres de rente. Les pierreries sont fort belles; car outre les pierreries de la Reine, il en avoit encore heté.

Samedi 18.— Monseigneur le duc de Berri a déjà voulu donner la chemise au Dauphin, qui ne

l'a pas voulu prendre de lui avant qu'ils eussent vu le Roi.

Les princes étrangers, les officiers de la couronne et les grands officiers draperont, et on portera le deuil un an, quoiqu'ils n'eussent point drapé pour feu madame la Dauphine, et qu'on n'en eût porté le deuil que six mois.

Dimanche 19, à Marly.—Le Dauphin, la Dauphine, M. le duc de Berri et madame la duchesse de Berri partirent de Versailles après le salut et vinrent ici ensemble ; ils virent le Roi en arrivant chez madame de Maintenon ; et cette première entrevue fut d'une tristesse telle qu'on peut se l'imaginer.

Madame la duchesse de Berri donna le matin, à Versailles, la chemise à la Dauphine, qui l'embrassa ensuite.

Lundi 20, à Marly.—Le roi, à deux heures et demie, entra dans son cabinet, où le Dauphin, la Dauphine, tous les princes et princesses, entrèrent et se mirent autour de lui ; ils furent suivis de toutes les dames, princesses étrangères, duchesses, femmes d'officiers de la couronne, et beaucoup de dames qui étoient venues en grand nombre de Paris, en mantes, et marchant sans aucune distinction comme elles se trouvoient ; elles ne faisoient que passer devant le Roi. Elles furent suivies d'un grand nombre d'hommes tous en grand manteau, et marchant tous aussi sans aucun rang. Les gens d'église, les gens d'épée, les gens de robe,

tous indistinctement ; il y en avoit même quelques-uns qui n'avoient pas l'honneur d'être connus du Roi. Le Roi fut toujours debout pendant que les dames et les hommes passèrent. Au sortir de chez le Roi, tout ce qui avoit passé devant le Roi alla chez le Dauphin, chez la Dauphine, chez monseigneur le duc de Berri, madame la duchesse de Berri, chez Madame, chez madame la Duchesse ; et puis les hommes allèrent chez M. du Maine, où étoit M. le comte de Toulouse. On n'alla point chez madame la princesse de Conti, parce qu'elle est dans son lit, assez malade du chagrin que lui cause la mort de Monseigneur, et des fatigues qu'elle a eues durant sa maladie.

Le Roi, après la messe, avoit monté chez madame la princesse de Conti, sa fille, qui avoit pensé mourir la nuit d'un catarrhe suffocant, et qui s'étoit confessée. Elle passa la journée plus doucement, et on la croit hors de danger.

Monseigneur le duc de Berri donna la chemise à M. le Dauphin à son coucher, et M. le Dauphin l'embrassa ensuite.

Mardi 21, à Versailles.—M. le Dauphin aura douze mille livres par mois. Il n'a tenu qu'à lui que le Roi lui en donnât davantage ; mais il a dit au Roi que, ne voulant point d'équipage de chasse particulier, et ne voulant jamais demeurer qu'où seroit le Roi, douze mille livres étoient plus qu'il ne lui en falloit. Il n'avoit que six mille livres

durant la vie de Monseigneur, et Monseigneur en avoit cinquante.

M. le Dauphin, depuis qu'il est ici, est suivi par un chef de brigade, et aura le nombre de gardes qu'avoit Monseigneur, son père. Madame la duchesse de Bourgogne n'avoit que quatre gardes à cheval quand elle sortit, elle en aura présentement huit, quoique feu madame la Dauphine n'en eût jamais que quatre.

Madame la duchesse de Berri suivit madame la Dauphine à la messe ; mais elle n'est plus sur le même prie-dieu et le même carreau à la messe. Comme elle étoit toujours à Marly durant la vie de Monseigneur, elle a commencé à se mettre aujourd'hui sur le premier prie-dieu appuyé à la muraille au côté droit de la chapelle.

Samedi 25.—Le duc de Fronsac, fils du duc de Richelieu, ayant fait quelques nouvelles imprudences, son père a demandé au Roi qu'il fût mis à la Bastille, où il est actuellement. On dit même que l'intention de sa famille est qu'il y demeure assez long-temps. Il est si jeune, qu'il y a grande espérance qu'il se corrigera, d'autant plus qu'il a beaucoup d'esprit.

Lundi 27, à Marly.—Le Roi reçut les compliments de beaucoup d'ordres religieux. Après son dîner, il entendit les harangues du Parlement, de la Chambre des comptes, de la Cour des aides, de la Cour des monnoies et de la Ville. Les premiers présidents de ces quatre corps portoient

la parole ; et après que chaque premier président eut harangué, les gens du Roi de la même compagnie s'approchoient de Sa Majesté et lui venoient faire un compliment tout bas. Ce n'est que depuis environ quarante ans que les gens du Roi parlent en particulier ; et ce fut, ce me semble, M. Talon, étant avocat-général, qui eut le premier cet honneur-là.

Mardi 28, à Marly.—Le Roi a ordonné à M. Desmarets d'aller assez souvent chez le Dauphin pour l'instruire sur les finances. Le Roi est bien aise que ce prince se rende capable d'affaire de plus en plus, et le Dauphin est bien aise aussi d'être instruit, et s'applique fort.

Samedi, 2 mai, à Marly.—On apporta hier douze mille francs à monseigneur le duc de Berri, comme on les lui donnera toujours les premiers jours du mois. Il entra chez madame la duchesse de Berri qui arrétoit de petits comptes de quelques bijoux qu'elle avoit pris à différents marchands. Monseigneur le duc de Berri, la voyant occupée, lui demanda ce qu'elle faisoit qui l'occupoit tant, elle lui dit : “ J'arrête des comptes de mes petites
“ dettes, pour les faire payer peu à peu sur les
“ mille écus qu'on me donne par mois.” Monseigneur le duc de Berri lui demanda le mémoire, qui montoit à quatorze mille livres, lui donna les quatorze mille livres, et lui dit : “ Gardez vos
“ mille écus par mois pour vous divertir.” Cette princesse avoit pris la plus grande partie de ces

bijoux-là pour les donner aux officiers du Roi qui étoient auprès d'elle avant que sa maison fût faite.

Dimanche 17, à Marly. — Il va paroître une déclaration du Roi sur les duchés ; elle doit être enregistrée jeudi. Les duchés femelles ne passeront aux filles qu'une fois, et ces filles ne pourront être mariées que de l'agrément du Roi ; et puis la duché deviendra masculine. Les enfants des princes légitimés de France précéderont les autres pairs, pourvu qu'ils aient des pairies, quelque nouvelles qu'elles soient, et représenteront même au sacre les anciens pairs du royaume ; ils ne seront reçus au Parlement qu'à vingt ans.

Les princes du sang y sont reçus à quinze ans, quand même ils n'auroient pas de pairie. Il y a encore d'autres choses dans cette déclaration que nous ne savons pas encore.

Mardi 19, à Paris. — Dans l'édit du Roi, qui sera enregistré jeudi, il est permis aux ducs et pairs de France, et aux ducs non pairs, de faire une substitution à l'infini de leurs duchés pour les mâles qui viendront de l'institué ; mais on ne veut pas que la substitution soit plus de quinze mille livres de rente, et si un duc n'avoit que des filles, il sera permis aux mâles de la même maison, venant de l'institué, de racheter la duché au denier vingt-cinq.

Jeudi, 4 juin, jour de la Fête-Dieu, à Marly. — Le Roi n'a point encore réglé ce qu'il donneroit à monseigneur le duc de Berri et à madame la

duchesse de Berri, pour l'entretien de leur maison ; mais on croit que cela passera cinq cent mille écus.

Dimanche 7, à Marly.—Le Roi, après la messe, alla chez M. du Maine, qui avoit été la nuit à la dernière extrémité ; ensuite il tint conseil d'état qui dura jusqu'après dîner, chez madame de Maintenon. Le mal de M. du Maine a été si grand, qu'on l'a cru mort durant quelques minutes. Cette nuit, il a été plus de trois heures sans connoissance ; et sans un valet-de-chambre, il seroit mort infailliblement. Ce valet, heureusement, ne dormoit point ; il appela promptement du secours : Maréchal y vint en pantouffes, et le saigna au milieu de ses convulsions. On lui donna tous les remèdes les plus violents. La parole lui revint, et dans son délire il parla latin assez long-temps : mais enfin la connoissance lui revint tout-à-fait après que les remèdes violents qu'on lui avoit donnés l'eurent beaucoup fait vomir. Madame la Duchesse, et les princesses ses filles, qui avoient fait médianoche, se promenoient dans le jardin quand le mal commença, qui fut avant deux heures. Elles coururent dans sa chambre, et y passèrent la nuit. Sur les sept heures, il se confessa, et on le laissa dormir ; ensuite il passa le reste de la journée assez tranquillement. Quand on lui proposa, après sa confession, de dormir, il répondit : “ Je crains de ne me pas réveiller.” Madame la duchesse d'Orléans, et M. le comte

de Toulouse, passèrent aussi la nuit auprès de lui. Madame la duchesse du Maine n'a point su l'état où il a été; on le lui a caché avec grand soin, parce qu'elle est malade à Sceaux.

Mardi 9, à Marly.—M. le duc du Maine est entièrement rétabli. Il ne lui reste aucune marque de la cruelle attaque qu'il a eue; il n'a plus que de la foiblesse.

Mercredi 10, à Marly.—Le roi d'Angleterre viendra dimanche ici dire adieu au Roi, et partira mardi de Saint-Germain pour aller voyager dans le royaume. Il va d'abord à Dijon, puis en Franche-Comté, passera de là en Alsace; il verra notre armée d'Allemagne, reviendra par Lyon, verra notre armée de Dauphiné, puis passera en Languedoc et en Guienne.

Jeudi 11, à Marly.—Le Dauphin et la Dauphine, après le coucher du Roi, allèrent se promener dans les jardins, et furent long-temps au globe céleste, où ils se firent expliquer beaucoup de choses savantes. Le Dauphin aime extrêmement ces connoissances-là; il en a même déjà beaucoup. L'abbé de Polignac étoit avec eux, et dans cette conversation mêla beaucoup d'agrément à un profond savoir.

Vendredi 12, à Marly.—Au retour de la chasse, M. de Torci apporta au Roi une lettre de l'Impératrice mère, qui donne part au Roi de la mort de l'Empereur son fils: mais en même temps elle lui parloit de la joie qu'elle auroit de voir bientôt

son autre fils le roi des Espagnes et des Indes, de Hongrie et de Bohême.* Le Roi n'a pas jugé à propos de recevoir une pareille lettre ; on la renvoie à l'Impératrice, et le Roi ne prendra point le deuil, si on ne lui donne part de la mort de l'Empereur d'une autre façon.

Mercredi 17, à Marly.—Le Roi tint le conseil d'état l'après-dînée. Il reçut la harangue de l'assemblée du Clergé. Le cardinal de Noailles, qui en est seul président, porta la parole avec beaucoup de dignité et d'éloquence, et le Roi y fit une réponse si noble, si sage et si touchante, que tous les évêques et les courtisans furent attendris. Ensuite le Roi présenta le Dauphin au Clergé, en disant : “ Voilà un prince qui me succédera
 “ bientôt, et qui, par sa vertu et sa constante
 “ piété, rendra l'Eglise encore plus floris-
 “ sante et le royaume plus heureux.”† Le Dauphin, pénétré d'attendrissement, s'en alla dans sa chambre en fondant en larmes. Après

* Le rival et l'ennemi de Philippe V. petit-fils de Louis XIV.

† Voilà le prince auquel ses détracteurs ont tous reproché un orgueil intolérable!... Combien ce grand prince a été calomnié! On a dit et répété mille fois qu'il étoit jaloux de la gloire de Henri IV. Qu'on lise ses lettres au comte d'Estrade, ambassadeur en Angleterre ; on y verra que ce prince exige, comme l'une des conditions de paix qui le touche le plus, que le roi d'Angleterre rétracte formellement un mot qui semble attaquer indirectement Henri IV. *Ce prince, ajoute Louis XIV, dont ma plus grande gloire est de descendre, et auquel ma couronne et la France doivent ce qu'elles ont de plus grand. Le roi d'Angleterre fit la réparation que demandoit Louis XIV.*

la réponse du Roi, le Cardinal lui présenta les députés du clergé, comme on a accoutumé de faire en pareille occasion. En sortant de chez le Roi, ils allèrent chez le Dauphin et la Dauphine, à qui le Cardinal parla aussi bien qu'il avoit parlé au Roi. Sa Majesté avoit donné ordre qu'après les harangues on fît voir au Clergé les jardins et les eaux : mais il y eut un grand orage, qui empêcha que les eaux ne pussent aller, parce que cela auroit fait trop de désordre dans les jardins.

Vendredi 26, à Marly.—M. le comte de Toulouse est considérablement incommodé d'un mal dans la vessie qu'il a caché fort long-temps, et il ne peut plus monter à cheval et souffre beaucoup en carrosse. Les médecins et les chirurgiens souhaitent que ce soit la pierre ; mais ils ne connoissent point encore son mal ; et si c'est la pierre, on attendra pour le tailler que les grandes chaleurs soient passées.

Vendredi, 3 juillet, à Marly.—Le Dauphin, le duc de Berri, partirent d'ici à sept heures et demie et arrivèrent à l'archevêché à neuf heures et demie, où M. le duc d'Orléans les vint joindre. Ils prirent du chocolat ; et à dix heures ils se mirent en marche à pied, depuis l'archevêché jusqu'au grand portail de Notre-Dame. Le cardinal de Noailles officia. Le père de La Rue prononça l'oraison funèbre, qui fut fort applaudie. Toute la cérémonie finit à deux heures. Un peu avant trois heures, le Dauphin et monseigneur le duc de

Berri se mirent à table à un dîner magnifique qu'avoit fait préparer le cardinal de Noailles ; ils le firent dîner avec eux, et y firent dîner aussi ce que nous étions de courtisans qui avoient eu l'honneur de les suivre. Ils remontèrent en carrosse à quatre heures et demie : et en allant et en revenant, M. le Dauphin fit jeter beaucoup d'argent au peuple, et durant son dîner il fit entrer beaucoup de peuple qui vouloit le voir manger, et dit : “ Je
“ suis fâché d'être venu à Paris pour une si triste
“ occasion ; mais je suis bien aise de voir l'amitié
“ des bourgeois et du peuple de Paris pour ses
“ princes.”

Le Dauphin, avant que de partir de Paris, dit à tous les courtisans qui avoient eu l'honneur de venir dans ses carrosses, que ceux qui avoient envie de demeurer à Paris le pouvoient faire sans craindre qu'on le trouvât mauvais, et qu'il vouloit qu'on fût à son aise avec lui, et qu'on ne craignît jamais personne.

Mardi 7, à Marly.—On jugea au conseil l'affaire de Monseigneur le duc de Berri sur la succession de feu Monseigneur, son père. Par ce jugement, il n'a nulle part à la succession, parce qu'en recevant l'apanage il a renoncé à toute la succession, et Monseigneur, son père, avoit signé l'acte d'apanage. Ainsi, en recevant l'apanage, il a renoncé à sa succession comme à celle du Roi, mais le Roi, après lui avoir fait perdre son procès, le lui a fait gagner en lui donnant comme augmen-

tation d'apanage tout ce qui lui seroit revenu s'il n'y avoit point eu de renonciation. A l'égard du roi d'Espagne, il se rapporte au Roi de tous ses droits ; il n'y a que Meudon et Châville à partager, qui ne valent pas quarante mille livres de rente ; les pierreries et les meubles sont estimés cinq cent mille écus pour payer les dettes : ainsi il ne leur reviendra à chacun que quatre cent mille francs de cet article-là.

Vendredi 10, à Marly.—Le Roi travailla le matin avec son confesseur ; l'après dînée, il se promena dans les jardins. Il n'a pas couru le cerf depuis quelques jours, parce qu'il a envoyé ses chiens à Fontainebleau, où M. de la Rochefoucault ne vouloit point venir, parcequ'il est aveugle ; mais le Roi lui a parlé avec tant de bonté et d'amitié, non-seulement lui conseillant d'y venir, mais l'en priant même, et lui disant : “ Je serai bien aise de vous voir de temps en temps : ” ce qui l'a déterminé à faire encore ce voyage. Il ne demeurera point au chateau, où il seroit accablé de visites ; il se tiendra au Chenil.

Dimanche 12, à Marly.—Le Roi tint le conseil d'état ; et l'après-dînée, à deux heures, le Clergé assemblé à Paris, ayant fini leurs affaires, vinrent ici faire la harangue à laquelle le Roi répondit avec sa bonté et sa grâce ordinaire. Le Cardinal lui présenta tous les députés du premier et du second ordre. Le Roi avoit eu soin qu'ils eussent à dîner ici, et qu'on leur fît voir les jardins et les fontaines.

Il leur avoit fait donner de petits chariots pour qu'ils se promenessent plus commodément.

Dimanche 19, à Fontainebleau.—Madame la Dauphine a présentement la musique du Roi à sa messe. C'est le Dauphin qui devoit l'avoir, mais il ne s'en soucie point, et il aime mieux que la Dauphine l'ait, comme feu Monseigneur l'avoit toujours.

On apprit que le prince de Nassau, stadthouder héréditaire de Frise et de Groningue, s'est noyé en passant le Moordick. Il avoit épousé la fille du landgrave de Hesse-Cassel qu'il a laissée grosse : il en avoit déjà une fille. C'étoit un prince de grande espérance, et que M. Hensius vouloit faire stadhouder de toute la Hollande.

Lundi 20, à Fontainebleau.—L'usage emporte présentement qu'on dise, *Monsieur le Dauphin*, et *Madame la Dauphine*.

Mardi 21, à Fontainebleau.—Le Roi tint le conseil de finances ; mais avant que d'y entrer, au sortir de la messe, il passa chez madame la duchesse de Berri, qui s'est blessée, et qui accoucha la nuit d'une princesse qu'on a baptisée sous condition. Madame la Dauphine y avoit passé une partie de la nuit : mais on ne voulut point réveiller le Roi.

L'après-dîné le Roi alla tirer, et au retour il travailla avec M. Voisin et M. des Marets. Monseigneur le duc de Berri a souhaité que la princesse morte en naissant ou avant que de naître, fût

enterrée à Saint-Denis ; et on a trouvé dans les registres qu'une fille de Monsieur avoit été portée à Saint-Denis par la duchesse d'Elbeuf et une autre dame de la première qualité ; et sur cela on a nommé madame la duchesse de Beauvilliers et madame de Pompadour pour accompagner le corps à Saint-Denis, ce qui se fera jeudi. Madame la duchesse de Berri se porte aussi bien qu'on se peut porter dans un pareil accident.

Jeudi, 6 août, à Fontainebleau. — Madame la Dauphine monta en carrosse à quatre heures, et alla se promener sur le grand chemin de Paris pour aller au-devant des courriers, s'il en arrivoit. On l'avoit pressée de jouer. “ Eh ; avec qui voulez-vous, dit-elle, que je joue ? avec des dames qui ont leurs maris, ou des pères qui ont leurs enfants à une bataille qui, selon toute apparence, doit être fort sanglante ? Et puis-je être tranquille moi-même quand il s'agit de la plus grande affaire de l'état ? ”

Samedi 22, à Fontainebleau. — Le maréchal de Boufflers avoit assez bien passé la nuit : on le croyoit mieux ; mais tout d'un coup il tourna à la mort, et expira à cinq heures et demie. On emmena madame de Boufflers chez la duchesse de Guiche, sa belle-sœur, où monseigneur le Dauphin et madame la Dauphine allèrent la voir après la promenade. Le corps du maréchal fut porté à sa maison à la ville : il avoit soixante-huit ans. Il avoit le gouvernement de Flandre et le gouverne-

ment particulier de Lille, dont il avoit conservé les appointements. Son fils, qui n'a pas cinq ans, en a la survivance. Il avoit cinq cents mille francs de brevet de retenue sur sa charge de capitaine des Gardes-du-Corps. C'étoit un des honnêtes hommes du monde, et qu'on ne sauroit trop regretter.

Mardi, 25 août, à Fontainebleau.—Le soir, un peu avant minuit, le corps du maréchal de Boufflers fut porté à la paroisse, où beaucoup de courtisans se trouvèrent. Cent gardes du Roi suivoient le corps avec trompettes et timbales sonnante à la sourdine. C'est un honneur qu'on fait aux capitaines des gardes-du-corps qui meurent dans le lieu où est la cour; et le Roi a eu la bonté de dire qu'on ne pouvoit faire trop d'honneur à un homme du mérite du maréchal de Boufflers. M. de Luxembourg, qui mourut à Versailles, eut les mêmes honneurs; mais on ne les fit point aux maréchaux de Duras et de Lorges, qui moururent à Paris, quoiqu'ils fussent capitaines des gardes aussi.

Dimanche, 13 septembre, à Fontainebleau.—M. le Dauphin et madame la Dauphine ont dîné à quatre heures dans le petit cabinet qui est au milieu de l'étang. M. le Dauphin, après le dîner, est allé au salut, et madame la Dauphine s'est promenée sur l'étang, et a fait entrer sur sa barque les nobles Vénitiens qui sont ici, et qui ne peuvent trop se louer de ses honnêtetés. Au retour de la prome-

nade, elle joua au brelan petit jeu chez madame de Maintenon.

Vendredi 18, à Versailles.—M. le Dauphin, après avoir bien examiné les affaires du cardinal de Noailles contre les évêques de La Rochelle, de Luçon et de Gap, les a entièrement réglées à Fontainebleau ; il s'est servi, pour cet examen-là, de l'archevêque de Bordeaux et de l'évêque de Meaux, qui ont admiré la pénétration, les connoissances et l'application de ce prince. M. le cardinal de Noailles, à qui l'archevêque de Bordeaux porta ce jugement, s'y est soumis : on l'a envoyé aux trois évêques qui ne sont pas ici, et on ne doute plus qu'ils ne s'y soumettent par ce jugement. Ces trois évêques sont condamnés à faire un nouveau mandement, et de l'envoyer ici avant que de le publier ; on le fera examiner par des gens que nommera le Dauphin ; on le fera voir au Cardinal, pour savoir s'il l'approuve et s'il en est content, et ensuite le Roi lui enverra une lettre de ces trois évêques, que Sa Majesté a déjà reçue, et qui sera une réparation de ce qu'ils avoient écrit contre lui : dans cet accommodement il n'est point parlé du livre du Père Quesnel, ni des affaires du Cardinal contre les Jésuites. M. le Dauphin n'en a point été chargé par le Roi, et ne souhaitoit pas de s'en mêler.

Mercredi 23, à Versailles.—M. le Dauphin, madame la Dauphine, monseigneur le duc de Berri et madame la duchesse de Berri, allèrent courir le cerf

dans le bois de Boulogne, avec les chiens de M. le duc du Maine. La chasse fut fort belle, quoique le temps fût fort vilain. Il y vint même beaucoup de carrosses de Paris, et entre autres, la princesse de Conti, qui y mena le prince de Conti son fils, et les princesses ses filles. M. d'Armenonville y envoya de la Meute beaucoup de paniers de fruits. Mademoiselle de Sausseraye y envoya aussi de sa petite maison qu'elle a près de Madrid. Madame la Dauphine, après en avoir fait part à toutes les dames qui l'avoient suivie, en envoya à plusieurs carrosses qui étoient venus de Paris, et qui n'étoient point des personnes de la cour, auxquelles elle trouva moyen de dire ou de faire dire des choses obligeantes ; si bien qu'ils s'en retournèrent dans Paris charmés et de sa personne et de ses honnêtetés.

Mardi, 20 octobre, à Versailles.—Quoiqu'il y ait beaucoup d'apparence que la paix se fera, on aura grand soin cet hiver de rétablir les troupes pour avoir de belles armées au printemps. Tout ce qu'on sait jusqu'ici des propositions de paix, c'est que le roi d'Espagne demeurera roi d'Espagne et des Indes.

Vendredi 30, à Versailles.—On mande d'Angleterre qu'on a envoyé au maréchal de Tallard, qui étoit toujours à Nottingham, la permission de revenir en France, qu'on lui avoit promise il y a déjà quelques jours ; ainsi nous ne doutons pas qu'il ne soit déjà en chemin pour revenir.

Lundi, 2 novembre, à Marly.—Madame la duchesse d'Orléans et madame la Duchesse sont demeurées à Versailles, auprès de M. le comte de Toulouse, leur frère, qui sera taillé cette semaine. Maréchal le sonda il y a quelques jours, et lui a trouvé la pierre.

Samedi 7, à Marly.—M. le comte de Toulouse fut taillé le matin, à Versailles, par Maréchal. On apporta au Roi, à son lever, la pierre qu'on lui a tirée, qui est grosse comme un gros abricot, et si dure, qu'elle ne s'est pas cassée, quoique le Roi, en la montrant aux courtisans, l'ait laissé tomber. M. le comte de Toulouse qui s'étoit préparé à cette opération avec beaucoup de fermeté, en a encore marqué davantage quand on l'a taillé ; il dit qu'il a moins souffert de la taille que par les cruelles douleurs qu'il souffroit de temps en temps. Baudin, premier médecin de madame la Dauphine, pleuroit ; le Comte lui dit : “ Vous pleurez, Baudin ? c'est être trop tendre pour un homme de votre profession.” Le roi a défendu que personne vît M. le Comte durant ces premiers jours : il n'y entrera que les médecins et les chirurgiens. On ne passera de quinze jours dans la grande galerie de Versailles qui est au-dessus de son appartement.

Lundi 9, à Marly.—Voici le troisième jour de l'opération de M. le comte de Toulouse. Il n'a eu aucun accident, et jusqu'ici il n'y eut jamais une opération plus heureuse.

J'appris un petit détail de la maison de madame la duchesse d'Orléans que je n'avois jamais su, quoiqu'il y ait long-temps qu'elle l'ait établie. Ce n'est point madame la marquise de Castries, sa dame d'atour, qui se mêle de ses habillements ni de toute sa garde-robe ; elle-même s'en donne le soin : mais, pour ne point faire tort à la charge de dame d'atour, à la fin de l'année elle lui renvoie toute la dépouille de la garde-robe.

Jeudi 12, à Marly.—Le maréchal de Tallard, qui étoit arrivé le matin à Paris, vint ici le soir avec M. de Torcy, et fut parfaitement bien reçu du Roi. Il y a sept ans passés qu'il étoit en Angleterre, sans avoir pu obtenir la permission de revenir en France.

Mercredi 18, à Versailles.—Il y eut, le 6 du mois passé, un tremblement de terre que beaucoup de gens ne sentirent point ; et nous étions chez madame la Dauphine, où nous ne nous en aperçûmes pas. Ce fut sur les huit heures du soir. Nous avons su depuis, que ce tremblement de terre avoit été plus considérable le même jour et à la même heure, sur les frontières de la Touraine et au Poitou. La petite ville de Loudun en a été fort endommagée : y a ileu plusieurs maisons renversées, bien des châteaux voisins en ont souffert ; et l'on a appris, depuis peu, que ce même tremblement avoit fait beaucoup de désordres en plusieurs villes d'Allemagne, surtout en Saxe.

Mercredi, 9 décembre, à Marly.—Mademoiselle de La Rochefoucault mourut il y a quelques jours à Paris. C'étoit une fille de fort grand mérite, et qui n'avoit jamais voulu être mariée. Elle n'avoit qu'un an ou deux moins que M. de La Rochefoucault son frère, qui est aveugle présentement, et qui ne laisse pas d'aller encore en chaise-de-poste à toutes les chasses du Roi.

Jeudi 10, à Marly.—M. le comte de Toulouse est retombé dans ses anciennes douleurs. Les médecins ne croient point que ce soit la pierre : les chirurgiens pensent différemment, et opinent qu'il faut le sonder pour être plus certain de la nature de son mal ; et apparemment on sera contraint d'en venir là, car les douleurs sont violentes ; et il ne dort plus que par les secours de l'opium. Cependant il est fort tranquille ; et quand il est un moment sans souffrir, toute sa bonne humeur revient.

Vendredi 11, à Versailles.—La plaie de M. le comte de Toulouse est entièrement fermée. Il a fait de grands présents aux médecins et aux chirurgiens qui ont assisté à son opération ; il donne dix mille écus à Maréchal, qui faisoit quelque difficulté de recevoir une si grosse somme ; mais le Roi lui a commandé de la prendre. Quand Maréchal l'eut taillé, M. Fagon voulut lui donner deux mille écus, que Maréchal ne voulut point recevoir. Le Roi loua leur procédé à tous deux,

et dit que c'étoit à lui d'en faire la dépense, et lui fit donner une ordonnance de pareille somme.

Samedi 26, à Versailles.— Nos plénipotentiaires ont envoyé ordre à Utrecht de leur retenir des maisons, et on leur demande à chacun mille écus par mois.

Les conférences se tiendront dans la Maison-de-Ville ; et afin d'éviter les contestations qu'il pourroit y avoir sur le cérémonial, les plénipotentiaires ne prendront la qualité d'ambassadeurs qu'à la signature du traité.

FIN DU TOME II.

54

520827



